BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
122
NAPOLI

Digitized by Google

LXVII. A. 37.

8 8 5

II Buffl. Sabb. A 122

FABLES

CHOISIES.

PREMIERE PARTIE.

627.143

FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
PAR MONSIEUR
DE LA FONTAINE;
AVEC
UN NOUVEAU COMMENTAIRE
Par M. COSTE.
PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
Chez BROCAS, rue Saint Jacques,
au Chef Saint Jean.

M. DCC. LXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN (1).

MONSEIGNEUR,

S'IL y a quelque choſe d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'eſt la maniere dont Eſope a débité ſa Morale. Il ſeroit véritablement à ſouhaiter que d'autres mains que les miennes y euſſent ajouté les ornements de la Poéſie, puiſque le plus ſage des Anciens a jugé qu'ils n'y étoient

(1) Fils unique de Louis XIV.

pas inutiles. J'oſe, MONSEIGNEUR, vous en préſenter quelques Eſſais. C'eſt un entretien qui convient à vos premieres années. Vous êtes en un âge où l'amuſement & les jeux ſont permis aux Princes ; mais, en même temps, vous devez donner quelques-unes de vos penſées à des réflexions ſérieuſes. Tout cela ſe rencontre aux Fables que nous devons à Eſope. L'apparence en eſt puérile, je le confeſſe ; mais ces puérilités ſervent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions ſi utiles & tout enſemble ſi agréables : car que peut-on ſouhaiter davantage que ces deux points ? Ce ſont eux qui ont introduit les Sciences parmi les hommes. Eſope a trouvé un art ſingulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de ſon Ouvrage répand inſenſiblement dans une ame les ſemences de la vertu, & lui apprend à ſe connoître, ſans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre choſe. C'eſt une adreſſe dont s'eſt ſervi très-heureuſement celui (2) ſur lequel Sa Majeſté a jeté les yeux pour vous donner des inſtructions. Il fait en ſorte que vous apprenez ſans peine, ou, pour mieux parler, avec plaiſir, tout ce qu'il eſt néceſſaire

(2) M. Boſſuet, Evêque de Condom, & depuis de Meaux, Précepteur du Dauphin.

qu'un Prince ſache. Nous eſpérons beaucoup de cette conduite; mais, à dire la vérité, il y a des choſes dont nous eſpérons infiniment davantage: ce ſont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naiſſance, c'eſt l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de ſi grands deſſeins, quand vous le conſidérez qui regarde ſans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remue pour le détourner de ſon entrèpriſe; quand il pénetre, dès ſa premiere démarche, juſques dans le cœur d'une Province (3) où l'on trouve à chaque pas des barrieres inſurmontables, & qu'il en ſubjugue une autre en huit jours, pendant la ſaiſon la plus ennemie de la guerre, lorſque le repos & les plaiſirs regnent dans les Cours des autres Princes; quand, non content de domter les hommes, il veut triompher auſſi des élémens; & quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ſes Peuples comme un Auguſte; avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous ſoupirez pour la gloire auſſi-bien que lui, malgré l'impuiſſance de vos années: vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer ſon

(3) La Hollande.

Rival dans l'amour de cette divine Maîtreſſe. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'eſprit, de courage & de grandeur d'ame que vous faites paroître à tous les moments. Certainement c'eſt une joie bien ſenſible à notre Monarque ; mais c'eſt un ſpectacle bien agréable pour l'Univers, que de voir ainſi croître une jeune Plante qui couvrira un jour de ſon ombre tant de Peuples & de Nations. Je devrois m'étendre ſur ce ſujet ; mais comme le deſſein que j'ai de vous divertir, eſt plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux Fables, & n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci : C'eſt, MONSEIGNEUR, que je ſuis, avec un zele reſpectueux,

Votre très-humble, très-obéiſſant
& très-fidele Serviteur,
DE LA FONTAINE.

AVERTISSEMENT

de M. COSTE, ſur ſon Commentaire.

IL y a plus de vingt ans qu'on ne réimprime plus es *Fables de la Fontaine*, en France, en Hollande, & ailleurs, qu'avec quantité de Notes, où l'on s'étoit ›ropoſé d'expliquer tout ce qui pourroit embarraſſer es enfants, auxquels, par un uſage ſagement établi, 'on fait lire ces Fables de fort bonne heure. Ce leſſein étoit heureuſement imaginé; mais l'Entrepreneur, incapable de le bien exécuter, n'a fait qu'obſcurcir la plupart des expreſſions de la Fontaine, qu'il prétendoit éclaircir. Comme la choſe eſt généralement reconnue, & qu'on ne laiſſe pourtant pas de faire lire aux enfants les Fables de la Fontaine, dans des Editions défigurées par ce prétendu Commentateur, je n'ai pas cru mal employer quelques heures de mon loiſir à le redreſſer. Par-là, je me ſuis mis inſenſiblement dans la néceſſité de refondre preſque toutes ſes Notes, que j'ai trouvées, ou fauſſes, ou très-mal exprimées. Si j'en ai laiſſé paſſer quelques-unes, que j'aurois dû corriger, je compte ſur l'indulgence de tout Lecteur équitable, qui reconnoîtra ſans peine qu'un travail ſi *vétilleux* doit donner naturellement à l'eſprit un certain dégoût, qui ne peut que lui faire perdre un peu de ſon attention. C'eſt du moins ce que j'ai éprouvé plus d'une fois, & qui ſans doute m'eſt arrivé plus ſouvent que je ne penſe.

Ayant trouvé en même temps bien des fautes qui gâtoient le ſens & la meſure des vers, je me ſuis fait une affaire de corriger le texte, par le moyen de plu-

ſieurs Editions que j'ai conſultées avec un ſoin tout particulier. Celle de 1678 m'a ſervi plus qu'aucune autre, à cauſe d'un bon *Errata* qu'en avoit fait faire la Fontaine lui-même, qui nous dit expreſſément que *ſi l'on veut avoir quelque plaiſir dans la lecture de ſon Ouvrage, il faut que chacun faſſe corriger ces fautes à la main dans ſon Exemplaire, ainſi qu'elles ſont marquées par* l'Errata *de chaque Livre.*

Vous voyez, par ces derniers mots, que la Fontaine avoit partagé ſes Fables en différents Livres. Cette diviſion eſt abſolument néceſſaire dans un Ouvrage de cette nature ; & je ne ſais pourquoi les Libraires ont oſé l'abandonner. Je l'ai rétablie, par reſpect pour l'Auteur, & parce qu'elle ſert beaucoup à nous faire ſouvenir de chaque Fable en particulier, & du lieu où l'on peut la trouver, & qu'elle détermine quantité de citations qui ont été répandues dans pluſieurs de nos bons Livres françois, avant qu'on eût pris la liberté de faire imprimer toutes les Fables de la Fontaine *en un tas.* Le Libraire qui s'eſt aviſé le premier de ce ridicule expédient, a proſcrit un *Avertiſſement* de la Fontaine, dans lequel ce célebre Auteur nous apprend, à la tête du *ſeptieme Livre* de ſes Fables, *qu'il avoit jugé à propos de donner à la plupart des ſuivantes un air & un tour un peu différent de celui qu'il avoit donné aux premieres*, pour des raiſons dont on auroit pu tirer un profit conſidérable, ſi la Fontaine eût voulu nous les expliquer avec plus de préciſion, au lieu d'en laiſſer le ſoin à ſes Lecteurs, comme il a trouvé bon de le faire. J'ai remis cet Avertiſſement à ſa place, d'où il avoit été chaſſé par une licence tout-à-fait inexcuſable.

Voilà tout ce que j'ai fait pour rendre cette Edition plus parfaite que toutes celles qui paroiſſent depuis long-temps. Tout cela, dans le fond, ſe réduit à peu de choſe ; *in tenui labor* : mais je

:rai plus ſatisfait de ce travail, quelque peu con-dérable qu'il ſoit, ſi ſur le tout je puis dire que, *ans mériter des louanges, je me ſuis mis hors de lâme*; VITAVI DENIQUE CULPAM, NON .AUDEM MERUI.

J'avois compoſé cet Avertiſſement à Paris, en 1738, croyant qu'on alloit publier une nouvelle Edition des *Fables de la Fontaine*, avec mon Commentaire : mais cette publication a été différée juſqu'au mois de Juillet de la préſente année 1742; & cela fort heureuſement; car, malgré tout le ſoin que j'avois pris de corriger le Texte, par le ſecours de pluſieurs Editions que j'avois conſultées & comparées aſſez exactement, il étoit fort éloigné de l'état où il va paroître préſentement. C'eſt à M. JOLLY qu'on eſt redevable de cette Edition, qui ſera la plus parfaite qu'on ait vue depuis long-temps. Zélé pour l'honneur des Lettres, il a conſulté pluſieurs anciennes Editions (1), imprimées du vivant de la Fontaine, que je n'avois point vues; &, par ce moyen, il a rendu à cet excellent Auteur des mots propres, des vers entiers, & quantité de traits naïfs & délicats, que l'ignorance ou la négligence des Correcteurs avoit fait perdre : de ſorte que cette Edition pourra ſervir de modele à toutes celles qu'on fera à Paris, en Hollande, & ailleurs, pourvu qu'on veuille bien prendre la peine de l'accompagner d'un bon *Erratа*.

(1) Sur-tout celle qui fut imprimée à Paris, en 1668, *in*-4. chez *Claude Barbin*, ornée d'Eſtampes, & diviſée en ſix Livres. Cette Edition, exactement revue par la Fontaine, qui la préſenta lui-même au Roi & à Monſeigneur le Dauphin, contient cent vingt-quatre Fables, & finit par l'Epilogue, qui commence ainſi : *Bornons ici cette carriere*, &c. Les Fables que la Fontaine compoſa depuis, furent imprimées *in* 12. en 1678, avec les cent vingt quatre Fables de l'*in*-4. & il publia, en 1694, un nouveau Volume *in* 12. contenant vingt-neuf Fables, (c'eſt le dernier) avec une Epître dédicatoire à Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

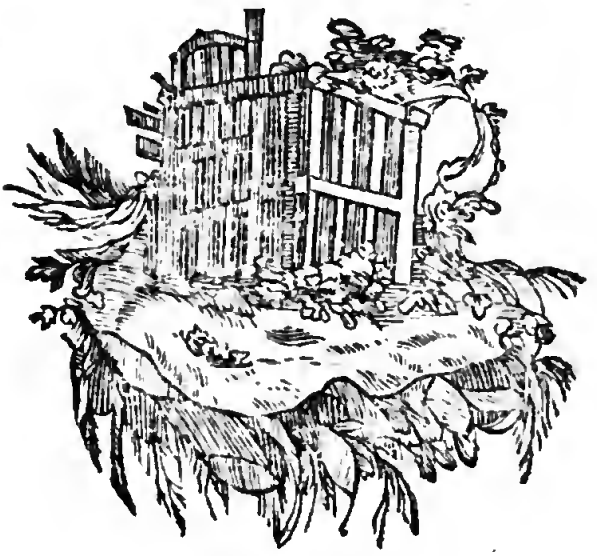
Nul Livre dont on fait pluſieurs Editions, ne peut être conſervé dans ſa pureté originale, ſans cette précaution que j'indique ici aux Libraires en faveur des Fables de la Fontaine. Car, comme il échappe toujours de nouvelles fautes dans la nouvelle Edition d'un Livre, (ce que tout Correcteur reconnoît ſans peine, & dont tout Lecteur attentif eſt aiſément convaincu) il eſt impoſſible qu'un Livre ne ſoit inſenſiblement défiguré par les Editions qu'on continue d'en faire, ſi l'on néglige d'en marquer *conſtamment* les fautes dans un *Errata* fort exact. Il en eſt d'un bon *Errata*, comme des digues de la Hollande : ces digues, bien entretenues, empêchent que la Hollande ne ſoit ſubmergée. Un *Errata* exact empêche de même qu'un bon Livre ne ſoit gâté par les fautes qui s'y gliſſent néceſſairement toutes les fois qu'on l'imprime, & qu'enfin il n'en ſoit inondé juſqu'à devenir le jouet & le mépris de ceux qui, ſans cela, l'auroient acheté avec empreſſement. Encor deux ou trois Editions des Fables de la Fontaine publiées ſans *Errata*, à Paris & à Amſterdam, deſquelles Editions la premiere eût ſervi de copie à la ſeconde, & la ſeconde à la troiſieme; & cet excellent Ouvrage étoit perdu ſans reſſource.

Une autre choſe enfin dont je ſuis obligé d'avertir le Public, c'eſt que, par la prévoyance & les ſoins de M. Jolly, cette Edition ayant été *compoſée* d'après les trois Editions que je viens d'indiquer, les meilleures ſans doute qui aient paru du vivant de la Fontaine, eſt, par cela même, très-authentique, & fort au-deſſus de celles qui paroiſſent depuis long-temps, où l'on a inſéré des pieces qui ne ſe trouvent point dans le dernier volume des Fables imprimé en 1694, un an avant la mort de la Fontaine. Car ces Pieces y ayant été introduites quelque temps après,

ſans la moindre formalité qui tendît à en autoriſer l'introduction, l'on n'auroit point pu les inférer légitimement parmi les Fables de la Fontaine, ſuppoſé même qu'elles euſſent été auſſi dignes de leur être aſſociées, qu'elles en ſont viſiblement indignes, comme il ſeroit aiſé de le prouver, ſi c'en étoit ici le lieu.

A Paris, le 10 *Septembre* 1742.

COSTE.



PREFACE.

L'Indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'eſpérer la même grace pour ce Recueil. Ce n'eſt pas qu'un des Maîtres (1) de notre Eloquence n'ait déſapprouvé le deſſein de les mettre en vers. Il a cru que leur principal ornement eſt de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la Poéſie, jointe à la ſévérité de notre Langue, m'embarraſſeroient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la plupart de ces récits la briéveté, qu'on peut fort bien appeller l'ame du Conte, puiſque ſans elle il faut néceſſairement qu'il languiſſe. Cette opinion ne ſauroit partir que d'un homme d'excellent goût : je demanderois ſeulement qu'il en relâchât quelque peu, & qu'il crût que les Graces Lacédémoniennes ne ſont pas tellement ennemies des Muſes Françoiſes, que l'on ne puiſſe ſouvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la choſe que ſur l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à conſéquence pour moi, mais ſur celui des Modernes. C'eſt de tout temps, & chez tous les Peuples qui font profeſſion de Poéſie, que le Parnaſſe a jugé ceci de ſon appanage. A peine les Fables qu'on attribue à Eſope, virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muſes. Ce que Platon en rapporte, eſt ſi agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette Préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier ſupplice, l'on remit l'exécution

(1) *Patru*, célebre Avocat au Parlement de Paris, & Membre de l'Académie Françoiſe.

l'arrêt, à cauſe de certaines fêtes. Cébès l'alla voir jour de ſa mort. Socrate lui dit que les Dieux voient averti pluſieurs fois, pendant ſon ſommeil, l'il devoit s'appliquer à la muſique avant qu'il ourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce nge ſignifioit : car, comme la muſique ne rend s l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? Il lloit qu'il y eût du myſtere là-deſſous, d'autant us que les Dieux ne ſe laſſoient point de lui envoyer même inſpiration. Elle lui étoit encore venue une ces Fêtes. Si bien qu'en ſongeant aux choſes que Ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit aviſé que muſique & la poéſie ont tant de rapport, que poſ- ble étoit-ce de la derniere qu'il s'agiſſoit. Il n'y a oint de bonne poéſie ſans harmonie ; mais il n'y en point non plus ſans fictions ; & Socrate ne ſavoit ie dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempé- ment : c'étoit de choiſir des Fables qui continſſent uelque choſe de véritable, telles que ſont celles d'E- pe. Il employa donc à les mettre en vers les derniers oments de ſa vie.

Socrate n'eſt pas le ſeul qui ait conſidéré comme eurs la Poéſie & nos Fables. Phedre a témoigné u'il étoit de ce ſentiment ; &, par l'excellence de ſon uvrage, nous pouvons juger de celui du Prince s Philoſophes. Après Phedre, Aviénus a traité le ême ſujet. Enfin les modernes les ont ſuivis. Nous n avons des exemples, non ſeulement chez les trangers, mais chez nous. Il eſt vrai que lorſque os gens y ont travaillé, la langue étoit ſi différente e ce qu'elle eſt, qu'on ne les doit conſidérer que omme étrangers. Cela ne m'a point détourné de on entrepriſe ; au contraire je me ſuis flatté de eſpérance que, ſi je ne courois dans cette carriere vec ſuccès, on me donneroit au moins la gloire de avoir ouverte.

Il arrivera poſſible que mon travail fera naître

à d'autres perſonnes l'envie de porter la choſe plus loin. Tant s'en faut que cette matiere ſoit épuiſée, qu'il reſte encore plus de Fables à mettre en vers, que je n'en ai mis. J'ai choiſi véritablement les meilleures, c'eſt à-dire, celles qui m'ont ſemblé telles: mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne ſera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là mêmes que j'ai choiſies; & ſi ce tour eſt moins long, il ſera ſans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, ſoit que ma témérité ait été heureuſe, & que je ne me ſois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, ſoit que j'aie ſeulement excité les autres à mieux faire.

Je penſe avoir juſtifié ſuffiſamment mon deſſein: quant à l'exécution, le Public en ſera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême briéveté qui rend Phedre recommandable: ce ſont qualités au-deſſus de ma portée. Comme il m'étoit impoſſible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit, en récompenſe, égayer l'Ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes: la Langue latine n'en demandoit pas davantage; &, ſi l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet Auteur le vrai caractere & le vrai génie de Térence. La ſimplicité eſt magnifique chez ces grands hommes: moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un ſi haut point. Il a donc fallu ſe récompenſer d'ailleurs: c'eſt ce que j'ai fait, avec d'autant plus de hardieſſe, que Quintilien dit qu'on ne ſauroit trop égayer les Narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raiſon; c'eſt aſſez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant conſidéré que ces Fables étant ſues de tout le monde, je ne ferois rien, ſi je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevaſſent le goût. C'eſt ce qu'on demande aujourd'hui: on veut de la nouveauté

& de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes ſortes de ſujets, même les plus ſérieux.

Mais ce n'eſt pas tant par la forme que j'ai donnée à cet Ouvrage, qu'on en doit meſurer le prix, que par ſon utilité & par ſa matiere : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'eſprit, qui ne ſe rencontre dans l'Apologue ? C'eſt quelque choſe de ſi divin, que pluſieurs perſonnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choiſiſſant, pour leur ſervir de pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne ſais comme ils n'ont point fait deſcendre du Ciel ces mêmes Fables, & comme ils ne leur ont point aſſigné un Dieu qui en eût la direction, ainſi qu'à la Poéſie & à l'Eloquence. Ce que je dis n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement, puiſque, s'il m'eſt permis de mêler ce que nous avons de plus ſacré parmi les erreurs du Paganiſme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par Paraboles ; & la Parabole eſt-elle autre choſe que l'Apologue, c'eſt-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'inſinue avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il eſt plus commun & plus familier? Qui ne nous propoſeroit à imiter que les Maîtres de la ſageſſe, nous fourniroit un ſujet d'excuſe : il n'y en a point, quand des Abeilles & des Fourmis ſont capables de cela même qu'on nous demande.

C'eſt pour ces raiſons que Platon, ayant banni Homere de ſa République, y a donné à Eſope une place très-honorable. Il ſouhaite que les enfants ſucent ces Fables avec le lait ; il recommande aux Nourrices de les leur apprendre ; car on ne ſauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la ſageſſe & à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes

pendant qu'elles ſont encore indifférentes au bien ou au mal : or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces Fables ? Dit s à un enfant que Craſſus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays, ſans conſidérer comment il en ſortiroit ; que cela le fit périr lui & ſon armée, quelque effort qu'il fît pour ſe retirer Dites au même enfant que le Renard & le Bouc deſcendirent au fond d'un puits, pour y éteindre leur ſoif ; que le Renard en ſortit, s'étant ſervi des épaules & des cornes de ſon camarade comme d'une échelle : au contraire, le Bouc y demeura, pour n'avoir pas eu tant de prévoyance : & par conſéquent il faut conſidérer en toute choſe la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impreſſion ſur cet enfant ? ne s'arrêtera-il pas au dernier, comme plus conforme & moins diſproportionné que l'autre à la petiteſſe de ſon eſprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les penſées de l'enfance ſont d'elles-mêmes aſſez enfantines, ſans y joindre encor de nouvelles badineries. Ces badineries ne ſont telles qu'en apparence ; car dans le fond elles portent un ſens très ſolide. Et comme, par la définition du Point, de la Ligne, de la Surface, & par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connoiſſances qui meſurent enfin le Ciel & la Terre ; de même auſſi, par les raiſonnements & les conſéquences que l'on peut tirer de ces Fables, on ſe forme le jugement & les mœurs, on ſe rend capable des grandes choſes.

Elles ne ſont pas ſeulement morales, elles donnent encore d'autres connoiſſances : les propriétés des Animaux, & leurs divers caracteres y ſont exprimés ; par conſéquent les nôtres auſſi, puiſque nous ſommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les créatures irraiſonnables. Quand Prométhée voulut former l'Homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pieces ſi différentes,

compoſa notre eſpece ; il fit cet ouvrage qu'on ppelle le petit Monde. Ainſi ces Fables ſont un ableau où chacun de nous ſe trouve dépeint. Ce u'elles nous repréſentent, confirme les perſonnes d'âge avancé dans les connoiſſances que l'uſage leur a données, & apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils ſachent. Comme ces derniers ſont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoiſſent pas encore les habitants, ils ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. On ne les doit laiſſer dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'eſt qu'un Lion, un Renard, ainſi du reſte, & pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'eſt à quoi les Fables travaillent ; les premieres notions de ces choſes proviennent d'elles.

J'ai déja paſſé la longueur ordinaire des Préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raiſon de la conduite de mon Ouvrage. L'Apologue eſt compoſé de deux parties, dont on peut appeller l'une le Corps, l'autre l'Ame. Le Corps eſt la Fable, l'Ame eſt la Moralité. Ariſtote n'admet la Fable que dans les Animaux ; il en exclut les Hommes & les Plantes. Cette regle eſt moins de néceſſité que de bienſéance, puiſque ni Eſope, ni Phedre, ni aucun des Fabuliſtes ne l'a gardée : tout au contraire de la Moralité, dont aucun ne ſe diſpenſe. Que s'il m'eſt arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grace, & où il eſt aiſé au Lecteur de la ſuppléer. *On ne conſidere, en France, que ce qui plait : c'eſt la grande regle, &, pour ainſi dire, la ſeule.* Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de paſſer pardeſſus les anciennes coutumes, lorſque je ne pouvois les mettre en uſage ſans leur faire tort. Du temps d'Eſope, la Fable étoit conrée ſimplement, la Moralité ſéparée, & toujours enſuite. Phedre eſt venu, qui ne s'eſt pas aſſujetti à cet ordre : il embellit

la Narration, & tranſporte quelquefois la Moralité de la fin au commencement. Quand il ſeroit néceſſaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en obſerver un qui n'eſt pas moins important : c'eſt Horace qui nous le donne. Cet Auteur ne veut pas qu'un Ecrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de ſon eſprit, ni contre celle de ſa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réuſſir, n'en vient juſques-là ; il abandonne les choſes dont il voit bien qu'il ne ſauroit rien faire de bon :

Et quæ
Deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.

C'eſt ce que j'ai fait à l'égard de quelques Moralités, du ſuccès deſquelles je n'ai pas bien eſpéré.

Il ne reſte plus qu'à parler de la Vie d'Eſope. Je ne vois preſque perſonne qui ne tienne pour fabuleuſe celle que Planude nous a laiſſée. On s'imagine que cet Auteur a voulu donner à ſon Héros un caractere & des aventures qui répondiſſent à ſes Fables. Cela m'a paru d'abord ſpécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle eſt en partie fondée ſur ce qui ſe paſſe entre Xantus & Eſope : on y trouve trop de niaiſeries ; & qui eſt le Sage à qui de pareilles choſes n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été ſérieuſe : ce qui me confirme en mon ſentiment, c'eſt que le caractere que Planude donne à Eſope, eſt ſemblable à celui que Plutarque lui a donné dans ſon Banquet des ſept Sages, c'eſt-à-dire, d'un homme ſubtil, & qui ne laiſſe rien paſſer. On me dira que le Banquet des ſept Sages eſt auſſi une invention Il eſt aiſé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu impoſer à la poſtérité dans ce Traité-là, lui qui fait profeſſion d'être véritable par-tout ailleurs,

& de conſerver à chacun ſon caractere. Quand cela ſeroit, je ne ſaurois que mentir ſur la foi d'autrui: me croira-t-on moins que ſi je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis, eſt de compoſer un tiſſu de mes conjectures, lequel j'intitulerai, Vie d'Eſope. Quelque vraiſemblable que je le rende, on ne s'y aſſurera pas; &, Fable pour Fable, le Lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE D'ESOPE

LE PHRYGIEN.

NOus n'avons rien d'aſſuré touchant la naiſſance d'Homere & d'Eſope ; à peine même ſait-on ce qui leur eſt arrivé de plus remarquable. C'eſt dont il y a lieu de s'étonner, vu que l'Hiſtoire ne rejette pas des choſes moins agréables & moins néceſſaires que celle-là. Tant de Deſtructeurs de nations, tant de Princes ſans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris juſques aux moindres particularités de leur vie ; & nous ignorons les plus importantes de celles d'Eſope & d'Homere, c'eſt-à-dire, des deux perſonnages qui ont le mieux mérité des ſiecles ſuivants. Car Homere n'eſt pas ſeulement le pere des Dieux, c'eſt auſſi celui des bons Poëtes. Quant à Eſope, il me ſemble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages dont la Grece s'eſt tant vantée ; lui qui enſeignoit la véritable ſageſſe, & qui l'enſeignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des regles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands Hommes ; mais la plupart des Savants les tiennent toutes deux fabuleuſes, particuliérement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un ſiecle où la mémoire des choſes arrivées à Eſope ne devoit pas encore être éteinte, j'ai cru qu'il ſavoit par tradition ce qu'il avoit laiſſé. Dans cette

croyance, je l'ai ſuivi, ſans retrancher de ce qu'il a dit d'Eſope, que ce qui m'a ſemblé trop puérile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienſéance

Eſope étoit Phrygien, d'un Bourg appellé *Amorium*: il naquit vers la cinquante-ſeptieme Olympiade, quelques deux cents ans après la fondation de Rome. On ne ſauroit dire s'il eut ſujet de remercier la Nature, ou bien de ſe plaindre d'elle; car, en le douant d'un très-bel eſprit, elle le fit naître difforme & laid de viſage, ayant à peine figure d'homme, juſqu'à lui refuſer preſqu'entiérement l'uſage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être Eſclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reſte, ſon ame ſe maintint toujours libre & indépendante de la Fortune.

Le premier Maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre, ſoit qu'il le jugeât incapable de toute autre choſe ſoit pour s'ôter de devant les yeux un objet ſi déſagréable. Or il arriva que ce Maître étant allé voir ſa maiſon des champs, un Payſan lui donna des figues. Il les trouva belles, & les fit ſerrer fort ſoigneuſement, donnant ordre à ſon Sommelier, appellé Agathopus, de les lui apporter au ſortir du bain. Le haſard voulut qu'Eſope eût affaire dans le logis. Auſſi tôt qu'il y fut entré, Agathopus ſe ſervit de l'occaſion, & mangea les figues avec quelques-uns de ſes camarades; puis ils rejeterent cette fripponnerie ſur Eſope, ne croyant pas qu'il ſe pût jamais juſtifier, tant il étoit begue, & paroiſſoit idiot. Les châtiments dont les Anciens uſoient envers leurs Eſclaves, étoient fort cruels, & cette faute très-puniſſable. Le pauvre Eſope ſe jeta aux pieds de ſon Maître, &, ſe faiſant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on ſurſît de quelques moments ſa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiede, la but, en préſence de ſon Seigneur, ſe mit les doigts dans la

bouche, & ce qui s'enſuit, ſans rendre autre choſe que cette eau ſeule. Après s'être ainſi juſtifié, il fit ſigne qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura ſurpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Eſope. Agathopus & ſes camarades ne parurent point étonnés : ils burent de l'eau, comme le Phrygien avoit fait, & ſe mirent les doigts dans la bouche ; mais ils ſe garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laiſſa pas d'agir, & de mettre en évidence les figues, toutes crues encore & toutes vermeilles. Par ce moyen, Eſope ſe garantit : ſes accuſateurs furent punis doublement, pour leur gourmandiſe, & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur Maître fut parti, & le Phrygien étant à ſon travail ordinaire, quelques Voyageurs égarés (aucuns diſent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prierent, au nom de Jupiter Hoſpitalier, qu'il leur enſeignât le chemin qui conduiſoit à la ville. Eſope les obligea premiérement de ſe repoſer à l'ombre ; puis, leur ayant préſenté une légere collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au Ciel, & prierent Jupiter de ne pas laiſſer cette action charitable ſans récompenſe. A peine Eſope les eut quittés, que le chaud & la laſſitude le contraignirent de s'endormir. Pendant ſon ſommeil, il s'imagina que la Fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, &, par même moyen, lui faiſoit préſent de cet Art, dont on peut dire qu'il eſt l'Auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en ſurſaut ; & en s'éveillant : Qu'eſt ceci, dit-il ? ma voix eſt devenue libre ; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cauſe qu'il changea de Maître : car comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'Econome, & qui avoit l'œil ſur les Eſclaves, en eût battu un outrageuſement pour une faute

faute qui ne le mériroit pas, Eſope ne put s'empêcher de le reprendre, & le menaça que ſes mauvais traitements ſeroient ſus. Zénas, pour le prévenir, & pour ſe venger de lui, alla dire au Maître qu'il étoit arrivé un prodige dans ſa maiſon, que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en ſervoit qu'à blaſphêmer, & à médire de leur Seigneur. Le Maître le crut, & paſſa bien plus avant; car il lui donna Eſope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un Marchand l'alla trouver, & lui demanda ſi, pour de l'argent, il le vouloit accommoder de quelque bête de ſomme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, ſi tu veux, un de nos Eſclaves. Là-deſſus, ayant fait venir Eſope, le Marchand dit: Eſt-ce afin de te moquer, que tu me propoſes l'achat de ce perſonnage? on le prendroit pour une outre. Dès que le Marchand eut ainſi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Eſope le rappella, & lui dit: Achete-moi hardiment, je ne te ſerai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient, & qui ſoient méchants, ma mine les fera taire; on les menacera de moi, comme de la bête. Cette raillerie plut au Marchand: Il acheta notre Phrygien trois oboles, & dit en riant: Les Dieux ſoient loués! je n'ai pas fait grande acquiſition, à la vérité; auſſi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entr'autres denrées, ce Marchand trafiquoit d'Eſclaves; ſi bien qu'allant à Epheſe pour ſe défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage, fut départi ſelon leur emploi & ſelon leurs forces. Eſope pria que l'on eût égard à ſa taille, qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, ſi tu veux, lui repartirent ſes camarades. Eſope ſe piqua d'honneur, & voulut avoir ſa charge comme les

autres. On le laiſſa donc choiſir : il prit le panier au pain ; c'étoit le fardeau le plus peſant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtiſe : mais dès la dînée, le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant ; ainſi le ſoir, & de même le lendemain ; de façon qu'au bout de deux jours, il marchoit à vuide. Le bon ſens & le raiſonnement du perſonnage furent admirés.

Quant au Marchand, il ſe défit de tous ſes Eſclaves, à la réſerve d'un Grammairien, d'un Chantre & d'Eſope, leſquels il alla expoſer en vente à Samos. Avant que de les mener ſur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde ſa marchandiſe : Eſope, au contraire, ne fut vêtu que d'un ſac, & placé entre ſes deux compagnons, afin de leur donner luſtre. Quelques acheteurs ſe préſenterent, entr'autres, un Philoſophe, appellé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils ſavoient faire : Tout, repritent-ils. Cela fit rire le Phrygien ; on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le Marchand fit ſon Chantre mille oboles, ſon Grammairien trois mille ; & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Eſope pardeſſus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégoûta Xantus : mais pour ne pas retourner chez ſoi ſans avoir fait quelque emplette, ſes diſciples lui conſeillerent d'acheter ce petit bout d'homme, qui avoit ri de ſi bonne grace : on en feroit un épouvantail, il divertiroit les gens par ſa mine. Xantus ſe laiſſa perſuader, & fit prix d'Eſope à ſoixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui ſeroit propre, comme il l'avoit demandé à ſes camarades. Eſope répondit : A rien, puiſque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les Commis de la Douane remirent généreuſement à Xantus le ſol pour livre,

& lui en donnerent quittance, ſans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût aſſez délicat, & à qui toutes ſortes de gens ne plaiſoient pas, ſi bien, que de lui aller préſenter ſérieuſement ſon nouvel Eſclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colere, ou ſe faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un ſujet de plaiſanterie, & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune Eſclave le plus beau du monde, & le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui ſervoient ſa femme, ſe penſerent battre à qui l'auroit pour ſon ſerviteur: mais elles furent bien étonnées, quand le perſonnage parut. L'une ſe mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La Maîtreſſe du logis dit que c'étoit pour la chaſſer qu'on lui amenoit un tel monſtre, qu'il y avoit long-temps que le Philoſophe ſe laſſoit d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa juſqu'à tel point, que la femme demanda ſon bien, & voulut ſe retirer chez ſes parents. Xantus fit tant par ſa patience, & Eſope par ſon eſprit, que les choſes s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel Eſclave.

Je laiſſerai beaucoup de petites choſes où il fit paroître la vivacité de ſon eſprit; car, quoiqu'on puiſſe juger par-là de ſon caractere, elles ſont de trop peu de conſéquence pour en informer la poſtérité: voici ſeulement un échantillon de ſon bon ſens, & de l'ignorance de ſon Maître. Celui-ci alla chez un Jardinier ſe choiſir lui-même une ſalade. Les herbes cueillies, le Jardinier le pria de lui ſatisfaire l'eſprit ſur une difficulté qui regardoit la Philoſophie auſſi-bien que le Jardinage: c'eſt que les herbes qu'il plantoit, & qu'il cultivoit avec un grand ſoin, ne profitoient point; tout au contraire de celles que la terre produiſoit d'elle-même, ſans culture ni amandement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire

quand on eſt court. Eſope ſe mit à rire, & ayant tiré ſon Maître à part, il lui conſeilla de dire à ce Jardinier qu'il lui avoit fait une réponſe ainſi générale, parce que la queſtion n'étoit pas digne de lui; il le laiſſoit donc avec ſon garçon, qui aſſurément le ſatisferoit. Xanrus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Eſope compara la terre à une femme, qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouſeroit un ſecond, qui auroit auſſi des enfants d'une autre femme : la nouvelle épouſe ne manqueroit pas de concevoir de l'averſion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin qu'ils en profitaſſent. Il en étoit ainſi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui réſervoit toute ſa tendreſſe & tous ſes bienfaits pour les ſiennes ſeules : elle étoit marâtre des unes, & mere paſſionnée des autres. Le Jardinier parut ſi content de cette raiſon, qu'il offrit à Eſope tout ce qui étoit dans ſon jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le Philoſophe & ſa femme. Le Philoſophe, étant de feſtin, mit à part quelques friandiſes, & dit à Eſope : Va porter ceci à ma bonne amie. Eſope l'alla donner à une petite Chienne qui étoit les délices de ſon Maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de ſon préſent, & ſi on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : on fit venir Eſope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expreſſément : Va-t-en porter de ma part ces friandiſes à ma bonne amie ? Eſope répondit là-deſſus, que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce ; c'étoit la Chienne, qui enduroit tout, & qui revenoit faire des careſſes après qu'on l'avoit battue. Le Philoſophe demeura court ; mais ſa femme entra dans une telle

colére ; qu'elle ſe retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, ſans que les raiſons ni les prieres y gagnaſſent rien. Eſope s'aviſa d'un ſtratagême : il acheta force gibier, comme pour une noce conſidérable, & fit tant, qu'il fut rencontré par un des domeſtiques de ſa Maîtreſſe. Celui-ci demanda pourquoi tant d'apprêts. Eſope lui dit que ſon Maître, ne pouvant obliger ſa femme de revenir, en alloit épouſer une autre. Auſſi-tôt que la Dame ſut cette nouvelle, elle retourna chez ſon mari, par eſprit de contradiction, ou par jalouſie. Ce ne fut pas ſans la garder bonne à Eſope, qui tous les jours faiſoit de nouvelles pieces à ſon Maître, & tous les jours ſe ſauvoit du châtiment par quelque trait de ſubtilité. Il n'étoit pas poſſible au Philoſophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avoit deſſein de régaler quelques-uns de ſes amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, & rien autre choſe. Je t'apprendrai, dit en ſoi-même le Phrygien, à ſpécifier ce que tu ſouhaites, ſans t'en remettre à la diſcrétion d'un Eſclave. Il n'acheta donc que des langues, leſquelles il fit accommoder à toutes les ſauces : l'entrée, le ſecond, l'entremets, tout ne fut que langues. Les Conviés louerent d'abord le choix de ce mets ; à la fin ils s'en dégoûterent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue, reprit Eſope ? c'eſt le lien de la vie civile, la clef des ſciences, l'organe de la vérité & de la raiſon. Par elle, on bâtit les villes & on les police, on inſtruit, on perſuade, on regne dans les aſſemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui eſt de louer les Dieux. Eh bien, dit Xantus, (qui prétendoit l'attraper) achete-moi demain ce qui eſt de pire ; ces mêmes perſonnes viendront chez moi, & je veux diverſifier.

Le lendemain, Eſope ne fit ſervir que le même

mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, &, qui pis est, de la calomnie. Par elle, on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si, d'un côté, elle loue les Dieux, de l'autre, elle profere des blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce Valet lui étoit fort nécessaire, car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine, reprit Esope? Eh! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esope alla le lendemain sur la place, & voyant un Payſan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifférence d'une statue, il amena ce Payſan au logis: voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le Payſan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur; mais il disoit en lui-même: c'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son Cuisinier. Rien ne lui plaisoit: ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé; & ce qui étoit trop salé, il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du Philosophe avoit fait. Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon: Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée: il faut brûler l'Ouvriere, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille: qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le Payſan, je m'en vais querir ma femme, on ne

fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait déſarçonna le Philoſophe, & lui ôta l'eſpérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'étoit pas ſeulement avec ſon Maître qu'Eſope trouvoit occaſion de rire, & de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit; il rencontra en chemin le Magiſtrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Eſope fût diſtrait, ou pour une autre raiſon, il répondit qu'il n'en ſavoit rien. Le Magiſtrat, tenant à mépris & irrévérence cette réponſe, le fit mener en priſon. Comme les Huiſſiers le conduiſoient: Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? ſavois-je que l'on me feroit aller où je vais? Le Magiſtrat le fit relâcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un Eſclave ſi rempli d'eſprit.

Xantus, de ſa part, voyoit par-là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Eſope, & combien la poſſeſſion d'un tel Eſclave lui faiſoit d'honneur. Même un jour, faiſant débauche avec ſes Diſciples, Eſope, qui les ſervoit, vit que les fumées leur échauffoient déja la cervelle, auſſi-bien au Maître qu'aux Ecoliers. La débauche du vin, leur dit-il, a trois degrés; le premier, de volupté; le ſecond, d'ivrognerie; le troiſieme, de fureur. On ſe moqua de ſon obſervation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna juſqu'à perdre la raiſon, & à ſe vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus ſoutint ce qu'il avoit dit, gagea ſa maiſon qu'il boiroit la mer toute entiere; &, pour aſſurance de la gageure, il dépoſa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour ſuivant, que les vapeurs de Bacchus furent diſſipées, Xantus fut extrêmement ſurpris de ne plus trouver ſon anneau, lequel il tenoit fort cher. Eſope lui dit qu'il étoit perdu, & que ſa maiſon l'étoit auſſi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philoſophe

bien alarmé. Il pria Eſope de lui enſeigner une défaite. Eſope s'aviſa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du Philoſophe. Celui de ſes Diſciples qui avoit gagé contre lui, triomphoit déja. Xantus dit à l'Aſſemblée : Meſſieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans : c'eſt pourquoi, que celui qui a gagé contre moi, détourne leur cours, & puis je ferai ce que je me ſuis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé pour ſortir à ſon honneur d'un ſi mauvais pas. Le Diſciple confeſſa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à ſon Maître. Xantus fut reconduit juſqu'en ſon logis avec acclamation.

Pour récompenſe, Eſope lui demanda la liberté. Xantus la lui refuſa, & dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu ; ſi toutefois les Dieux l'ordonnoient ainſi, il y conſentoit : partant, qu'il prît garde au premier préſage qu'il auroit, étant ſorti du logis. S'il étoit heureux, & que, par exemple, deux Corneilles ſe préſentaſſent à ſa vue, la liberté lui ſeroit donnée ; s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne ſe laſſât point d'être Eſclave. Eſope ſortit auſſi-tôt. Son Maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il apperçut deux Corneilles, qui s'abattirent ſur le plus haut. Il en alla avertir ſon Maître, qui voulut voir lui-même s'il diſoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des Corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours, dit-il à Eſope ? qu'on lui donne les étrivieres. L'ordre fut exécuté. Pendant le ſupplice du pauvre Eſope, on vint inviter Xantus à un repas ; il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas ! s'écria Eſope, les préſages ſont bien menteurs : moi qui ai vu deux

Corneilles, je ſuis battu ; mon Maître, qui n'en a vu qu'une, eſt prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on ceſſât de foueſter Eſope : mais quant à la liberté, il ne ſe pouvoit réſoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverſes occaſions.

Un jour ils ſe promenoient tous deux parmi de vieux monuments, conſidérant avec beaucoup de plaiſir les inſcriptions qu'on y avoit miſes. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit compoſée des premieres lettres (1) de certains mots. Le Philoſophe avoua ingénument que cela paſſoit ſon eſprit. Si je vous fais trouver un tréſor, par le moyen de ces lettres, lui dit Eſope, quelle récompenſe aurai-je ? Xantus lui promit la liberté, & la moitié du tréſor. Elles ſignifient, pourſuivit Eſope, qu'à quatre pas de cette colonne, nous en trouverons un. En effet ils le trouverent, après avoir creuſé quelque peu dans la terre. Le Philoſophe fut ſommé de tenir parole ; mais il reculoit toujours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Eſope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres : ce me ſera un autre tréſor, plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, pourſuivit Eſope, comme étant les premieres lettres de ces mots : Α'πόβας, βήματα, &c. c'eſt-à-dire, *Si vous reculez quatre pas, & que vous creuſiez, vous trouverez un tréſor.* Puiſque tu es ſi ſubtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi ; n'eſpere donc pas que je t'affranchiſſe. Et moi, repliqua Eſope, je vous dénoncerai au Roi Denys ; car c'eſt à lui que le tréſor appartient, & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le ſignifient. Le Philoſophe, intimidé, dit

(1) α β δ ε ι ι χ.

au Phrygien qu'il prît ſa part de l'argent, & qu'il n'en dît mot ; de quoi Eſope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choiſies de telle maniere qu'elles enfermoient un triple ſens, & ſignifioient encore : *En vous en allant, vous partagerez le tréſor que vous aurez rencontré.* Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Eſope, eſt-ce ainſi que les Philoſophes s'acquittent de leurs promeſſes ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchiſſiez malgré vous.

Sa prédiction ſe trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'anneau public, (c'étoit apparemment quelque ſceau que l'on appoſoit aux délibérations du Conſeil) & le fit tomber au ſein d'un Eſclave. Le Philoſophe fut conſulté là-deſſus, & comme étant Philoſophe, & comme étant un des premiers de la République. Il demanda temps, & eut recours à ſon oracle ordinaire ; c'étoit Eſope. Celui-ci conſeilla de le produire en public, parce que, s'il rencontroit bien, l'honneur en ſeroit toujours à ſon Maître ; ſinon, il n'y auroit que l'Eſclave de blâmé. Xantus approuva la choſe, & le fit monter à la Tribune aux Harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire, perſonne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raiſonnable d'un homme fait de cette maniere. Eſope leur dit qu'il ne falloit pas conſidérer la forme du vaſe, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crierent qu'il dît donc ſans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Eſope s'en excuſa ſur ce qu'il n'oſoit le faire : La fortune, diſoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le Maître & l'Eſclave : ſi l'Eſclave diſoit mal, il ſeroit battu ; s'il diſoit mieux que le Maître, il ſeroit battu encore. Auſſi-tôt on preſſa Xantus de l'affranchir. Le Philo-

ſophe réſiſta long-temps. A la fin, le Prévôt de ville le menaça de le faire de ſon office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit, comme Magiſtrat; de façon que le Philoſophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Eſope dit que les Samiens étoient menacés de ſervitude par ce prodige, & que l'Aigle enlevant leur ſceau, ne ſignifioit autre choſe qu'un Roi puiſſant qui vouloit les aſſujettir.

Peu de temps après, Créſus, Roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils euſſent à ſe rendre ſes tributaires; ſinon, qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît : Eſope leur dit que la fortune préſentoit deux chemins aux hommes; l'un, de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la ſuite très-agréable; l'autre, d'eſclavage, dont les commencements étoient plus aiſés, mais la ſuite laborieuſe. C'étoit conſeiller aſſez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambaſſadeur de Créſus avec peu de ſatisfaction.

Créſus ſe mit en état de les attaquer. L'Ambaſſadeur lui dit que, tant qu'ils auroient Eſope avec eux, il auroit peine à les réduire à ſes volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon ſens du perſonnage. Créſus le leur envoya demander, avec promeſſe de leur laiſſer la liberté, s'ils le lui livroient. Des Principaux de la ville trouverent ces conditions avantageuſes, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'acheteroit aux dépens d'Eſope. Le Phrygien leur fit changer de ſentiment, en leur contant que les Loups & les Brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnerent leurs Chiens pour ôtages. Quand elles n'eurent plus de défenſeurs, les Loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faiſoient. Cet Apologue fit ſon effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient priſe.

Eſope voulut toutefois aller vers Créſus, & dit qu'il les ſerviroit plus utilement, étant près du Roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Créſus le vit, il s'étonna qu'une ſi chétive créature lui eût été un ſi grand obſtacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppoſe à mes volontés, s'écria-t-il! Eſope ſe proſterna à ſes pieds: Un homme prenoit des Sauterelles, dit-il; une Cigale lui tomba auſſi ſous la main: il s'en alloit la tuer, comme il avoit fait les Sauterelles. Que vous ai-je fait, dit-elle à cet homme? je ne ronge point vos bleds, je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me ſers fort innocemment. Grand Roi, je reſſemble à cette Cigale; je n'ai que la voix, & ne m'en ſuis point ſervi pour vous offenſer. Créſus, touché d'admiration & de pitié, non ſeulement lui pardonna, mais il laiſſa en repos les Samiens, à ſa conſidération.

En ce temps-là, le Phrygien compoſa ſes Fables, leſquelles il laiſſa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernerent à Eſope de grands honneurs. Il lui prit auſſi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverſes choſes avec ceux que l'on appelloit Philoſophes. Enfin, il ſe mit en grand crédit près de Lycérus, Roi de Babylone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problêmes à ſoudre ſur toutes ſortes de matieres, à condition de ſe payer une eſpece de tribut ou d'amende, ſelon qu'ils répondroient bien ou mal aux queſtions propoſées; en quoi Lycérus, aſſiſté d'Eſope, avoit toujours l'avantage, & ſe rendoit illuſtre parmi les autres, ſoit à réſoudre, ſoit à propoſer.

Cependant notre Phrygien ſe maria; &, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celui-ci le paya

d'ingratitude, & fut ſi méchant que d'oſer ſouiller le lit de ſon bienfaiteur. Cela étant venu à la connoiſſance d'Eſope, il le chaſſa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par leſquelles il ſembloit qu'Eſope eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus, perſuadé par le cachet & par la ſignature de ces lettres, commanda à un de ſes Officiers, nommé Hermippus, que, ſans autre enquête, il fît mourir promptement le traître Eſope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui ſauva la vie, &, à l'inſu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un ſépulcre, juſqu'à ce que Necténabo, Roi d'Egypte, ſur le bruit de la mort d'Eſope, crut à l'avenir rendre Lycérus ſon tributaire. Il oſa le provoquer, & le défia de lui envoyer des Architectes qui ſuſſent bâtir une tour en l'air, &, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes ſortes de queſtions. Lycérus ayant lu les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de ſon Etat, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le Roi regretta Eſope. Quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, ſe juſtifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roi d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il enverroit au printemps les Architectes & le Répondant à toutes ſortes de queſtions. Lycérus remit Eſope en poſſeſſion de tous ſes biens, & lui fit livrer Ennus, pour en faire ce qu'il voudroit. Eſope le reçut comme ſon enfant, &, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux & ſon Prince, ſe rendre terrible à ſes ennemis, facile & commode aux autres, bien traiter ſa femme, ſans pourtant lui confier ſon ſecret; parler peu, & chaſſer de chez ſoi les babillards; ne ſe point laiſſer abattre aux malheurs; avoir ſoin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ſes ennemis par ſa mort, que d'être importun à ſes amis pendant ſon

vivant ; ſur-tout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'eſt ſe faire du mal à ſoi-même. Ennus, touché de ces avertiſſements & de la bonté d'Eſope, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Eſope choiſit des Aiglons, & les fit inſtruire, (choſe difficile à croire) il les fit, dis-je, inſtruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte, avec tout cet équipage ; non ſans tenir en grande admiration & en attente de ſon deſſein les peuples chez qui il paſſoit. Necténabo, qui, ſur le bruit de ſa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement ſurpris de ſon arrivée : il ne s'y attendoit pas, & ne ſe fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Eſope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les Architectes & le Répondant. Eſope dit que le Répondant étoit lui-même, & qu'il feroit voir les Architectes quand il ſeroit ſur le lieu. On ſortit en pleine campagne, où les Aigles enleverent les paniers avec les petits enfants, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Eſope à Necténabo, que je vous ai trouvé les Ouvriers, fourniſſez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il propoſa toutefois ceci à Eſope : J'ai des Cavales en Egypte qui conçoivent au henniſſement des Chevaux qui ſont devers Babylone : qu'avez-vous à répondre là-deſſus ? Le Phrygien remit ſa réponſe au lendemain ; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un Chat, & de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens, qui adorent cet animal, ſe trouverent extrêmement ſcandaliſés du traitement que l'on lui faiſoit : ils l'arracherent des mains des enfants, & allerent ſe plaindre au Roi. On fit venir

en ſa préſence le Phrygien : Ne ſavez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal eſt un de nos Dieux ? pourquoi donc le faites-vous traiter de la ſorte ? C'eſt pour l'offenſe qu'il a commiſe envers Lycérus, reprit Eſope ; car la nuit derniere il lui a étranglé un Coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le Roi : comment ſeroit-il poſſible que ce Chat eût fait en ſi peu de temps un ſi long voyage ? Et comment eſt-il poſſible, reprit Eſope, que vos Juments entendent de ſi loin nos Chevaux hennir, & conçoivent pour les entendre ?

Enſuite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis certains perſonnages d'eſprit ſubtil & ſavants en queſtions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils propoſerent à Eſope diverſes choſes, celle-ci, entr'autres : Il y a un grand temple qui eſt appuyé ſur une colonne entourée de douze villes, chacune deſquelles a trente arcboutants, & autour de ces arcboutants, ſe promenent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, & l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Eſope, cette queſtion aux petits enfants de notre pays. Le temple eſt le monde ; la colonne, l'an ; les villes, ce ſont les mois ; & les arcboutants, les jours, autour deſquels ſe promenent alternativement le jour & la nuit.

Le lendemain Necténabo aſſembla tous ſes amis : Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton ſoit la cauſe que Lycérus remporte le prix, & que j'aie la confuſion pour mon partage ? Un d'eux s'aviſa de demander à Eſope qu'il leur fît des queſtions de choſes dont ils n'euſſent jamais entendu parler. Eſope écrivit une cédule, par laquelle Necténabo confeſſoit de devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut miſe entre les mains de Nectén-

nabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du Prince ſoutinrent que la choſe contenue dans cet écrit étoit de leur connoiſſance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fauſſeté du monde : je vous en prends à témoins, tous tant que vous êtes. Il eſt vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc ſatisfait à votre demande, reprit Eſope. Necténabo le renvoya comblé de préſents, tant pour lui que pour ſon Maître.

Le ſéjour qu'il fit en Egypte, eſt peut-être cauſe que quelques-uns ont écrit qu'il fut Eſclave avec Rhodopé, celle-là qui, des libéralités de ſes amants, fit élever une des trois pyramides qui ſubſiſtent encore, & qu'on voit avec admiration : c'eſt la plus petite, mais celle qui eſt bâtie avec le plus d'art.

Eſope, à ſon retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonſtrations de joie & de bienveillance : ce Roi lui fit ériger une ſtatue. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs : il quitta la Cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut ſouhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grece encore une fois. Lycérus ne le laiſſa pas partir ſans embraſſements & ſans larmes, & ſans le faire promettre ſur les Autels qu'il reviendroit achever ſes jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Eſope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent ſur l'onde : on s'imagine, de loin, que c'eſt quelque choſe de conſidérable ; de près, on trouve que ce n'eſt rien. La comparaiſon lui coûta cher : les Delphiens en conçurent une telle haine & un ſi violent deſir de vengeance, (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui) qu'ils réſolurent de l'ôter du

monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmi ſes hardes un de leurs vaſes ſacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Eſope de vol & de ſacrilege, & qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut ſorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent, comme gens qui étoient en peine : ils l'accuſerent d'avoir dérobé leur vaſe. Eſope le nia avec des ſerments. On chercha dans ſon équipage, il fut trouvé. Tout ce qu'Eſope put dire, n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui ſervit de ſe défendre avec ſes armes ordinaires, & de raconter des Apologues.

La Grenouille, leur dit-il, avoit invité le Rat à la venir voir. Afin de lui faire traverſer l'onde, elle l'attacha à ſon pied. Dès qu'il fut ſur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le deſſein de le noyer, & d'en faire enſuite un repas. Le malheureux Rat réſiſta quelque peu de temps. Pendant qu'il ſe débattoit ſur l'eau, un Oiſeau de proie l'apperçut, fondit ſur lui ; & l'ayant enlevé avec la Grenouille, qui ne ſe put détacher, il ſe reput de l'un & de l'autre. C'eſt ainſi, Delphiens abominables, qu'un plus puiſſant que vous me vengera : je périrai, mais vous périrez auſſi.

Comme on le conduiſoit au ſupplice, il trouva moyen de s'échapper, & entra dans une petite Chapelle dédiée à Apollon : les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet aſyle, leur dit-il, parce que ce n'eſt qu'une petite Chapelle ; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dedans les Temples. Il vous arrivera la même choſe qu'à l'Aigle, laquelle, nonobſtant les prieres de l'Eſcarbot, enleva un Lievre qui s'étoit

refugié chez lui. La génération de l'Aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipiterent.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autres que d'expier leur forfait, & satisfaire aux manes d'Esope. Aussi-tôt une pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignerent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit; les hommes vengerent aussi la mort de leur Sage. La Grece envoya des Commissaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuse.

TABLE
DES FABLES
CONTENUES
DANS LA PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

FABLE I. *La Cigale & la Fourmi*, Page 3
FABLE II. *Le Corbeau & le Renard*, 4
FABLE III. *La Grenouille qui veut ſe faire auſſi groſſe que le Bœuf*, 5
FABLE IV. *Les deux Mulets*, ibid.
FABLE V. *Le Loup & le Chien*, 6
FABLE VI. *La Geniſſe, la Chevre & la Brebis, en ſociété avec le Lion*, 8
FABLE VII. *La Beſace*, ibid.
FABLE VIII. *L'Hirondelle & les petits Oiſeaux*, 10
FABLE IX *Le Rat de Ville & le Rat des Champs*, 12
FABLE X. *Le Loup & l'Agneau*, 15
FABLE XI. *L'Homme & ſon Image*, 14
FABLE XII. *Le Dragon à pluſieurs têtes, & le Dragon à pluſieurs queues*, 16
FABLE XIII. *Les Voleurs & l'Ane*, 17
FABLE XIV. *Simonide préſervé par les Dieux*, ibid.
FABLE XV. *La Mort & le Malheureux*, 20
FABLE XVI. *La Mort & le Bûcheron*, 21
FABLE XVII. *L'Homme entre deux âges, & ſes deux Maitreſſes*, 22

FABLE XVIII. *Le Renard & la Cicogne,* 23
FABLE XIX. *L'Enfant & le Maître d'Ecole,* 24
FABLE XX. *Le Coq & la Perle,* 25
FABLE XXI. *Les Frêlons & les Mouches à miel,* 26
FABLE XXII. *Le Chêne & le Roseau,* 27

LIVRE DEUXIEME.

FABLE I. *Contre ceux qui ont le goût délicat,* 30
FABLE II. *Conseil tenu par les Rats,* 32
FABLE III. *Le Loup plaidant contre le Renard, pardevant le Singe,* 33
FABLE IV. *Les deux Taureaux & une Grenouille,* 34
FABLE V. *La Chauve-souris & les deux Belettes,* 35
FABLE VI. *L'Oiseau blessé d'une fleche,* 36
FABLE VII. *La Lice & sa Compagne,* 37
FABLE VIII. *L'Aigle & l'Escarbot,* 38
FABLE IX. *Le Lion & le Moucheron,* 39
FABLE X. *L'Ane chargé d'éponges, & l'Ane chargé de sel,* 41
FABLE XI. *La Lionne & le Rat,* 42
FABLE XII. *La Colombe & la Fourmi,* 43
FABLE XIII. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits,* 34
FABLE XIV. *Le Lievre & les Grenouilles,* 45
FABLE XV. *Le Coq & le Renard,* 47
FABLE XVI. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle,* 48
FABLE XVII. *Le Paon se plaignant à Junon,* 49
FABLE XVIII. *La Chatte métamorphosée en Femme,* 50
FABLE XIX. *Le Lion & l'Ane chassant,* 52
FABLE XX. *Testament expliqué par Esope,* 53

LIVRE TROISIEME.

FABLE I. *LE Meûnier, ſon Fils & l'Ane,* 56
FABLE II. *Les Membres & l'Eſtomac,* 59
FABLE III. *Le Loup devenu Berger,* 61
FABLE IV. *Les Grenouilles qui demandent un Roi,* 62
FABLE V. *Le Renard & le Bouc,* 63
FABLE VI. *L'Aigle, la Laie & la Chatte,* 64
FABLE VII. *L'Ivrogne & ſa Femme,* 66
FABLE VIII. *La Goutte & l'Araignée,* 67
FABLE IX. *Le Loup & la Cicogne,* 68
FABLE X. *Le Lion abattu par l'Homme,* 69
FABLE XI. *Le Renard & les Raiſins,* 70
FABLE XII. *Le Cygne & le Cuiſinier,* ibid.
FABLE XIII. *Les Loups & les Brebis,* 71
FABLE XIV. *Le Lion devenu vieux,* 72
FABLE XV. *Philomele & Progné,* 73
FABLE XVI. *La Femme noyée,* 74
FABLE XVII. *La Belette entrée dans un grenier,* 75
FABLE XVIII. *Le Chat & un vieux Rat,* 76

LIVRE QUATRIEME.

FABLE I. *LE Lion amoureux,* 79
FABLE II. *Le Berger & la Mer,* 81
FABLE III. *La Mouche & la Fourmi,* 83
FABLE IV. *Le Jardinier & ſon Seigneur,* 85
FABLE V. *L'Ane & le petit Chien,* 87
FABLE VI. *Le combat des Rats & des Belettes,* 88

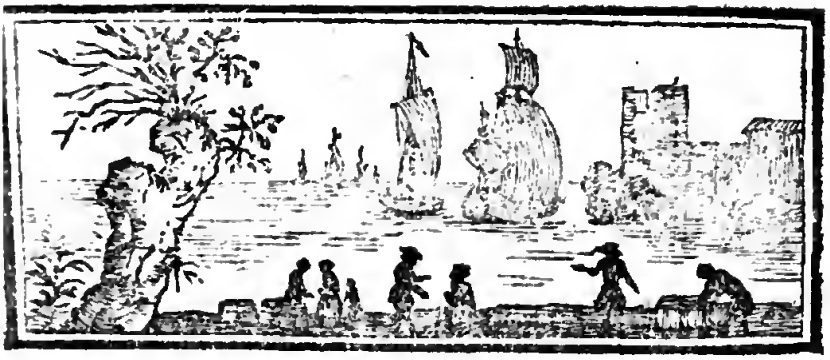
FABLE XI. *La Fortune & le jeune Enfant*, 124
FABLE XII. *Les Médecins*, 125
FABLE XIII. *La Poule aux œufs d'or*, 126
FABLE XIV. *L'Ane portant des Reliques*, 127
FABLE XV. *Le Cerf & la Vigne*, ibid.
FABLE XVI. *Le Serpent & la Lime*, 128
FABLE XVII. *Le Lievre & la Perdrix*, 129
FABLE XVIII. *L'Aigle & le Hibou*, 130
FABLE XIX. *Le Lion s'en allant en guerre*, 131
FABLE XX. *L'Ours & les deux Compagnons*, 132
FABLE XXI. *L'Ane vêtu de la peau du Lion*, 133

LIVRE SIXIEME.

FABLE I. *LE Pâtre & le Lion*, 135
FABLE II. *Le Lion & le Chaſſeur*, 136
FABLE III. *Phébus & Borée*, 137
FABLE IV. *Jupiter & le Métayer*, 139
FABLE V. *Le Cochet, le Rat & le Souriceau*, 140
FABLE VI. *Le Renard, le Singe & les Animaux*, 142
FABLE VII. *Le Mulet ſe vantant de ſa Généalogie*, 143
FABLE VIII. *Le Vieillard & l'Ane*, ibid.
FABLE IX. *Le Cerf ſe voyant dans l'eau*, 144
FABLE X. *Le Lievre & la Tortue*, 145
FABLE XI. *L'Ane & ſes Maîtres*, 147
FABLE XII. *Le Soleil & les Grenouilles*, 148
FABLE XIII. *Le Villageois & le Serpent*, 149
FABLE XIV. *Le Lion malade & le Renard*, 150
FABLE XV. *L'Oiſeleur, l'Autour & l'Alouette*, 151
FABLE XVI. *Le Cheval & l'Ane*, 152
FABLE XVII. *Le Chien qui lâche ſa proie pour l'ombre*, ibid.

FABLE XVIII. *Le Chartier embourbé*, 153
FABLE XIX. *Le Charlatan*, 154.
FABLE XX. *La Diſcorde*, 156
FABLE XXI. *La jeune Veuve*, 157
EPILOGUE, 159

Fin de la Table de la premiere Partie.



FABLES CHOISIES,

Miſes en Vers par M. DE LA FONTAINE.

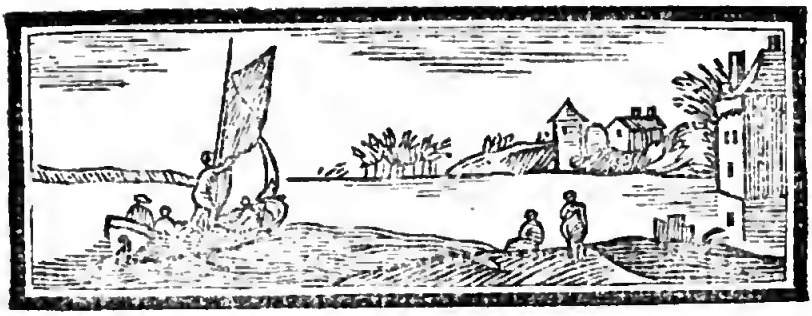
A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN (1).

JE chante les Héros dont Eſope (2) eſt le pere ;
Troupe de qui l'hiſtoire, encor que menſongere,
Contient des vérités qui ſervent de leçons.
Tout parle en mon Ouvrage, & même les poiſſons.
Ce qu'ils diſent s'adreſſe à tous, tant que nous ſommes.
Je me ſers d'animaux pour inſtruire les hommes.

(1) Fils de Louis XIV.

(2) Célebre inventeur des Fables.

Illustre Rejeton dun Prince aimé des Cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faiſant fléchir les plus ſuperbes têtes,
Comptera déſormais ſes jours par ſes conquêtes;
Quelque autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes Aïeux, & les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer, en ces vers, de légeres peintures:
Et ſi de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.



LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIERE.

La Cigale & la Fourmi.

LA Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue,
Quand la biſe (1) fut venue:
Pas un ſeul petit morceau
De mouche ou de vermiſſeau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi, ſa voiſine,
La priant de lui prêter
Quelque grain, pour ſubſiſter
Juſqu'à la ſaiſon nouvelle:
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'Oût (3), foi d'animal,
Intérêt (3) & principal.
La Fourmi n'eſt pas prêteuſe:
C'eſt là ſon moindre défaut.

(1) Vent du Nord, qui contribue le plus au froid de l'hiver.

(2) Avant le temps où l'on recueille les grains; ainſi nommé, parce qu'il arrive en Août, qu'on prononce *Oût*.

(3) La ſomme que vous m'aurez prêtée, avec les intérêts de cette ſomme.

Que faiſiez-vous au temps chaud,
Dit-elle à cette emprunteuſe ?
Nuit & jour, à tout venant
Je chantois, ne vous déplaiſe.
Vous chantiez ! j'en ſuis fort aiſe :
Hé bien, danſez maintenant.

FABLE II.

Le Corbeau & le Renard.

MAître Corbeau, ſur un arbre perché,
Tenoit en ſon bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché (1),
Lui tint à peu près ce langage :
Hé ! bon jour, Monſieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me ſemblez beau !
Sans mentir, ſi votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix (2) des hôtes de ces bois.
A ces mots, le Corbeau ne ſe ſent pas de joie :
Et pour montrer ſa belle voix,
Il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proie.
Le Renard s'en ſaiſit, & dit : Mon bon Monſieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage ſans doute.
Le Corbeau, honteux & confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

(1) Attiré
(2) Le plus beau de tous les oiſeaux, unique en ſon eſpece, & ſi rare, qu'il n'eſt pas trop ſûr qu'il ait jamais exiſté.

FABLE III.

La Grenouille, qui ſe veut faire auſſi groſſe que le Bœuf.

UNe Grenouille vit un Bœuf,
Qui lui ſembla de belle taille.
Elle, qui n'étoit pas groſſe en tout comme un œuf,
Envieuſe, s'étend, & s'enfle, & ſe travaille,
Pour égaler l'animal en groſſeur;
Diſant: Regardez bien, ma ſœur:
Eſt-ce aſſez? Dites-moi, n'y ſuis-je point encore?
Nenni. M'y voici donc? Point du tout. M'y voilà?
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla ſi bien, qu'elle creva.

Le monde eſt plein de gens qui ne ſont pas plus ſages.
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs;
Tout petit Prince a des Ambaſſadeurs;
Tout Marquis veut avoir des Pages.

FABLE IV.

Les deux Mulets.

DEux Mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle (1).
Celui-ci, glorieux d'une charge ſi belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être ſoulagé.

(1) L'argent des impôts.

Il marchoit d'un pas relevé,
Et faiſoit ſonner ſa ſonnette,
Quand l'ennemi ſe préſentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fiſc (2) une troupe ſe jette,
Le ſaiſit au frein, & l'arrête.
Le Mulet, en ſe défendant,
Se ſent percer de coups. Il gémit, il ſoupire:
Eſt-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce Mulet qui me ſuit, du danger ſe retire,
Et moi j'y tombe & j'y péris.
Ami, lui dit ſon camarade,
Il n'eſt pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
Si tu n'avois ſervi qu'un Meûnier, comme moi,
Tu ne ſerois pas ſi malade.

(2) Deniers publics.

FABLE V.

Le Loup & le Chien.

UN Loup n'avoit que les os & la peau,
Tant les Chiens faiſoient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue auſſi puiſſant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers:
Mais il falloit livrer bataille;
Et le Mâtin étoit de taille
A ſe défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur ſon embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,

D'être auſſi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y ſont miſérables :
Cancres, heres (1) & pauvres diables,
Dont la condition eſt de mourir de faim.
Car quoi! rien d'aſſuré : point de franche lippée (2);
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur deſtin.
Le Loup reprit : Que me faudra-t-il faire?
Preſque rien, dit le Chien : donner la chaſſe aux gens
Portant bâtons, & mendiants ;
Flatter ceux du logis, à ſon maître complaire :
Moyennant quoi, votre ſalaire
Sera force reliefs (3), de toutes les façons ;
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte careſſe.
Le Loup déja ſe forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendreſſe.
Chemin faiſant, il vit le col du Chien pelé :
Qu'eſt-ce là, lui dit-il? Rien. Quoi, rien! Peu de choſe.
Mais encor? Le collier dont je ſuis attaché,
De ce que vous voyez eſt peut-être la cauſe.
Attaché, dit le Loup! vous ne courez donc pas
Où vous voulez? Pas toujours; mais qu'importe?
Il importe ſi bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune ſorte,
Et ne voudrois pas même, à ce prix, un tréſor.
Cela dit, Maitre Loup s'enfuit, & court encor.

(1) Malingres, décharnés.
(2) Repas qui ne coûte rien à des impudents qui vont y prendre part ſans avoir été invités
(3) Les reſtes d'un repas.

FABLE VI.

La Geniſſe, la Chevre & la Brebis, en ſociété avec le Lion.

LA Geniſſe (1), la Chevre & leur ſœur la Brebis,
Avec un fier Lion, Seigneur du voiſinage,
Firent ſociété, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les lacs de la Chevre un Cerf ſe trouva pris:
Vers ſes aſſociés auſſi-tôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ſes ongles compta,
Et dit: Nous ſommes quatre à partager la proie:
Puis en autant de parts le Cerf il dépeça;
Prit pour lui la premiere, en qualité de Sire (2):
Elle doit être à moi, dit-il; & la raiſon,
C'eſt que je m'appelle Lion:
A cela l'on n'a rien à dire.
La ſeconde par droit me doit échoir encor:
Ce droit, vous le ſavez, c'eſt le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troiſieme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrieme,
Je l'étranglerai tout d'abord.

(1) Jeune vache.
(2) Seigneur ou Roi, le Lion étant réputé Roi des animaux, comme l'Aigle celui des oiſeaux.

FABLE VII.

La Beſace.

JUpiter dit un jour: Que tout ce qui reſpire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur.

dans ſon compoſé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer ſans peur;
Je mettrai remede à la choſe.
Venez, Singe, parlez le premier, & pour cauſe:
Voyez ces animaux, faites comparaiſon
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous ſatisfait? Moi, dit-il? pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds auſſi bien que les autres?
Mon portrait juſqu'ici ne m'a rien reproché:
Mais pour mon frere l'Ours, on ne l'a qu'ébauché (1):
Jamais, s'il me veut croire, il ne ſe fera peindre (2).
L'Ours venant là-deſſus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut: de ſa forme il ſe loua très-fort,
Gloſa ſur l'Eléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à ſa queue, ôter à ſes oreilles;
Que c'étoit une maſſe informe & ſans beauté.
L'Eléphant étant écouté,
Tout ſage qu'il étoit, dit des choſes pareilles:
Il jugea qu'à ſon appétit,
Dame Baleine étoit trop groſſe.
Dame Fourmi trouva le Ciron (3) trop petit,
Se croyant pour elle un coloſſe.
Jupin les renvoya, s'étant cenſurés tous;
Du reſte contents d'eux. Mais parmi les plus fous,
Notre eſpece excella: car tout ce que nous ſommes,
Lynx (4) envers nos pareils, & Taupes (5) envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.
On ſe voit d'un autre œil qu'on ne voit ſon prochain.

(1) Très-imparfaitement formé.
(2) Vu ſon extrême laideur.
(3) Très-petit animal, qu'on ne peut voir que par le moyen d'un microſcope.
(4) Animal aux yeux très-perçants.
(5) On croit communément que les Taupes n'ont point d'yeux.

Le Fabricateur (6) ſouverain
Nous créa Beſaciers (7) tous de même maniere,
Tant ceux du temps paſſé, que du temps d'aujourd'hui.
Il fit, pour nos défauts, la poche de derriere,
Et celle de devant, pour les défauts d'autrui.

(6) Créateur. (7) Gens portant beſaces.

FABLE VIII.

L'Hirondelle & les petits Oiſeaux.

UNe Hirondelle en ſes voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit juſqu'aux moindres orages,
Et devant qu'ils fuſſent éclos,
Les annonçoit aux Matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre (1) ſe ſeme,
Elle vit un Manant (2) en couvrir maints ſillons (3).
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oiſillons;
Je vous plains: car pour moi, dans ce péril extrême,
Je ſaurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'eſt pas loin,
Que ce qu'elle répand ſera votre ruine.
De là naîtront engins (4) à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte & mainte machine,

(1) Chenevis, graine qui produit le chanvre, dont on fait la ſorde & le ſi.
(2) Un Payſan.
(3) Terre élevée entre deux rayons dans un champ labouré.
(4) Filets à prendre des oiſeaux.

Qui cauſera, dans la ſaiſon,
Votre mort ou votre priſon :
Gare la cage ou le chaudron.
C'eſt pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oiſeaux ſe moquerent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la cheneviere (5) fut verte,
L'Hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou ſoyez ſûrs de votre perte.
Prophete de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudroit mille perſonnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre (6) étant tout-à-fait crûe,
L'Hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien :
Mauvaiſe graine eſt tôt venue.
Mais puiſque juſqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte (7), & qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupés,
Feront aux Oiſillons la guerre,
Quand reginglettes (8) & rézeaux
Attraperont petits oiſeaux,
Ne volez plus de place en place ;
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le Canard, la Grue & la Becaſſe.
Mais vous n'êtes pas en état

(5) Champ où croît le chanvre.

(6) Selon le bel uſage, *chanvre* eſt maſculin. La Fontaine a mieux aimé le faire féminin, comme il l'eſt encore dans quelques Provinces.

(7) C'eſt-à-dire, *enſemencée*. Le mot *couvert*, pris dans ce ſens-là, eſt un terme d'agriculture, aſſez uſité à la campagne, mais qui n'eſt pas fort connu dans les grandes villes.

(8) *Reginglette*, ſorte de piege pour attraper les oiſeaux. Ce mot, uſité dans quelques Provinces, eſt inconnu à Paris, où les Oiſeliers diſent Trébuchet, Collet, &c. au lieu de *Reginglette*.

De paſſer, comme nous, les déſerts & les ondes;
Ni d'aller chercher d'autres mondes:
C'eſt pourquoi vous n'avez qu'un parti qui ſoit ſûr;
C'eſt de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oiſillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaſer auſſi confuſément
Que faiſoient les Troyens (9), quand la pauvre Caſſandre (10)
Ouvroit la bouche ſeulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oiſillon ſe vit eſclave retenu.

Nous n'écoutons d'inſtincts que ceux qui ſont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il eſt venu.

(9) Les habitants de l'ancienne ville de Troie, dans le temps qu'elle étoit attaquée par les Grecs.

(10) Fille du Roi Priam, dont on mépriſoit les prophéties, qui cependant ſe trouvoient toujours très-véritables.

FABLE IX.

Le Rat de ville & le Rat des champs.

AUtrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans (1).

Sur un tapis de Turquie
Le couvert ſe trouva mis.
Je laiſſe à penſer la vie
Que firent ces deux amis.

(1) Reſtes d'oiſeaux d'un goût délicat, parmi leſquels l'ortolan paſſe pour un des plus friands morceaux.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au feſtin :
Mais quelqu'un troubla la fête,
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la ſalle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le ſuit.

Le bruit ceſſe, on ſe retire :
Rats en campagne auſſi-tôt :
Et le Citadin (2) de dire,
Achevons tout notre rôt.

C'eſt aſſez, dit le Ruſtique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'eſt pas que je me pique
De tous vos feſtins de Roi.

Mais rien ne vient m'interrompre,
Je mange tout à loiſir.
Adieu donc. Fi du plaiſir
Que la crainte peut corrompre.

(2) Le Rat de ville.

FABLE X.

Le Loup & l'Agneau.

LA raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure.
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau ſe déſaltéroit
Dans le courant d'une onde pure :
Un Loup ſurvient à jeûn, qui cherchoit aventure.

Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend ſi hardi de troubler mon breuvage,
Dit cet animal plein de rage?
Tu ſeras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre Majeſté
Ne ſe mette pas en colere,
Mais plutôt qu'elle conſidere
Que je me vas déſaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au deſſous d'elle;
Et que par conſéquent en aucune façon
Je ne puis troubler ſa boiſſon.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;
Et je ſais que de moi tu médis l'an paſſé.
Comment l'aurois-je fait, ſi je n'étois pas né,
Reprit l'Agneau? je tette encor ma mere.
Si ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frere.
Je n'en ai point. C'eſt donc quelqu'un des tiens:
Car vous ne m'épargnez guere,
Vous, vos Bergers & vos chiens.
On me l'a dit, il faut que je me venge.
Là-deſſus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, & puis le mange,
Sans autre forme de procès.

FABLE XI.

L'Homme & ſon Image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

UN homme, qui s'aimoit, ſans avoir de rivaux,
Paſſoit dans ſon eſprit pour le plus beau du monde.
Il accuſoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans une erreur profonde.

ı de le guérir, le ſort officieux
Préſentoit par-tout à ſes yeux
conſeillers muets dont ſe ſervent nos Dames;
roirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
ıe fait notre Narciſſe (1)? Il ſe va confiner
x lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
oſant plus des miroirs éprouver l'aventure:
ais un canal, formé par une ſource pure,
Se trouve en ces lieux écartés:
s'y voit; il ſe fâche, & ſes yeux irrités
nſent appercevoir une chimere vaine.
fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau
Mais quoi! le canal eſt ſi beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; & cette erreur extrême
ſt un mal que chacun ſe plaît d'entretenir.
Notre ame, c'eſt cet homme amoureux de lui-même:
Tant de miroirs, ce ſont les ſottiſes d'autrui;
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes:
Et quand au canal, c'eſt celui
Que chacun ſait, le livre des Maximes (2).

(1) On appelle *Narciſſe*, tout homme entêté de ſa beauté, réelle ou chimérique, par allusion à ce que dit la Fable, d'un beau jeune homme de ce nom, qui devint ſi follement amoureux de lui-même, qu'il en perdit la vie.

(2) Celui des Maximes morales, compoſé par *le Duc de la Rochefoucault*.

FABLE XII.

Le Dragon à pluſieurs têtes, & le Dragon à pluſieurs queues.

UN Envoyé du Grand Seigneur
Préféroit, dit l'hiſtoire, un jour chez l'Empereur (1),
Les forces de ſon Maître à celles de l'Empire.
Un Allemand ſe mit à dire :
Notre Prince a des dépendants
Qui, de leur chef, ſont ſi puiſſants,
Que chacun d'eux pourroit ſoudoyer une armée.
Le Chiaous, homme de ſens,
Lui dit : Je ſais par renommée
Ce que chaque Electeur peut de monde fournir :
Et cela me fait ſouvenir
D'une aventure étrange, & qui pourtant eſt vraie.

J'étois en un lieu ſûr, lorſque je vis paſſer
Les cent têtes d'une hydre (2) au travers d'une haie.
Mon ſang commence à ſe glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur ſans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,
Quand un autre Dragon, qui n'avoit qu'un ſeul chef,
Et bien plus d'une queue, à paſſer ſe préſente.
Me voilà ſaiſi derechef
D'étonnement & d'épouvante.
Ce chef paſſe, & le corps & chaque queue auſſi :
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
Je ſoutiens qu'il en eſt ainſi
De votre Empereur & du nôtre.

(1) Celui d'Allemagne. (2) Serpent à pluſieurs têtes.

FABLE XIII.

Les Voleurs & l'Ane.

Pour un Ane enlevé deux Voleurs ſe battoient :
Un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poings trottoient,
que nos champions ſongeoient à ſe défendre,
Arrive un troiſieme Larron,
Qui ſaiſit Maître Aliboron (1).

Ane, c'eſt quelquefois une pauvre Province ;
Les Voleurs, ſont tel & tel Prince,
comme le Tranſilvain, le Turc & le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois.
Il eſt aſſez de cette marchandiſe.
De nul d'eux n'eſt ſouvent la Province conquiſe :
Un quart Voleur ſurvient, qui les accorde net,
En ſe ſaiſiſſant du Baudet.

(1) Nom burleſque qu'on donne à l'âne.

FABLE XIV.

Simonide préſervé par les Dieux.

ON ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes ;
Les Dieux, ſa Maîtreſſe & ſon Roi.
Malherbe (1) le diſoit ; j'y ſouſcris quant à moi :

(1) Excellent Poëte françois, qui a vécu ſous Henri IV. & Louis XIII.

Ce ſont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille & gagne les eſprits :
Les faveurs d'une Belle en ſont ſouvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide (2) avoit entrepris
L'éloge d'un Athlete (3) ; & la choſe eſſayée,
Il trouva ſon ſujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'Athlete étoient gens inconnus,
Son pere un bon bourgeois, lui ſans autre mérite :
Matiere infertile & petite.
Le Poëte d'abord parla de ſon Héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il ſe jette à côté, ſe met ſur le propos
De Caſtor & Pollux (4) ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux Lutteurs glorieux ;
Eleve leurs combats, ſpécifiant les lieux
Où ces freres s'étoient ſignalés davantage :
Enfin, l'éloge de ces Dieux
Faiſoit les deux tiers de l'Ouvrage.
L'Athlete avoit promis d'en payer un talent :
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers, & dit fort franchement
Que Caſtor & Pollux acquittaſſent le reſte.
Faites-vous contenter par ce couple céleſte.
Je vous veux traiter cependant.
Venez ſouper chez moi : nous ferons bonne vie.
Les conviés ſont gens choiſis ;
Mes parents, mes meilleurs amis :
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur

(2) Ancien Poëte Grec, très-célebre, dont il ne nous reſte que quelques fragments.

(3) On nommoit *Athletes*, ceux qui, dans la Grece, paroiſſoient en divers lieux & en divers temps, devant de nombreuſes aſſemblées de peuple, pour y diſputer le prix de la courſe, de la lutte, &c.

(4) Freres gemeaux, fils de Jupiter & de Léda, qui s'étant rendus fameux par leur adreſſe dans les exercices du corps, & par leur valeur, furent placés entre les étoiles après leur mort.

le perdre, outre ſon dû, le gré de ſa louange.
Il vient : l'on feſtine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domeſtique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il ſort de table, & la cohorte (5)
N'en perd pas un ſeul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les Gemeaux de l'éloge :
Tous deux lui rendent grace ; & pour prix de ſes vers,
Ils l'avertiſſent qu'il déloge,
Et que cette maiſon va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque, & le plat-fonds,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe ſur le feſtin, briſe plats & flacons ;
N'en fait pas moins aux échanſons (6).
Ce ne fut pas le pis : car pour rendre complette
La vengeance dûe au Poëte,
Une poutre caſſa les jambes à l'Athlete,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart eſtropiés.
La renommée eut ſoin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle : on doubla le ſalaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'étoit fils de bonne mere
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ſes ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte, & dis, premiérement,
Qu'on ne ſauroit manquer de louer largement
Les Dieux & leurs pareils : de plus, que Melpomene (7)
Souvent, ſans déroger, trafique de ſa peine :

(5) Tout le reſte de la compagnie.
(6) Ceux qui avoient ſoin du buffet.
(7) Ici *Melpomene* ſe prend pour le Poëte lui-même, qu'on ſuppoſe inſpiré par cette Muſe.

Enfin, qu'on doit tenir notre art à quelque prix.
Les Grands ſe font honneur, dès-lors qu'ils nous font grace.
Jadis l'Olympe (8) & le Parnaſſe (9)
Etoient freres & bons amis.

(8) Le ſéjour des Dieux.

(9) Montagne habitée par les Muſes.

FABLE XV.

La Mort & le Malheureux.

UN Malheureux appelloit tous les jours
La Mort à ſon ſecours.
O Mort! lui diſoit-il, que tu me ſembles belle!
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à ſa porte, elle entre, elle ſe montre.
Que vois-je, cria-t-il! ôtez-moi cet objet:
Qu'il eſt hideux! que ſa rencontre
Me cauſe d'horreur & d'effroi!
Ne viens pas, ô Mort! ô Mort! retire-toi.

Mécénas fut (1) un galant homme:
Il a dit quelque part: (2) Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en ſomme
Je vive, c'eſt aſſez, je ſuis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant.

(1) Favori de l'Empereur Auguſte, & grand protecteur des Gens de lettres.

(2) *Debilem facito manu,*
Debilem pede, coxâ;
Tuber adſtrue gibberum,
Lubricos quate dentes:
Vita dum ſupereſt, bene eſt.
Hanc mihi, vel acutâ
Si ſedeam cruce, ſuſtine.
Ces vers de Mécénas nous ont été conſervés par Séneque, *Epiſt.* 101.

ſujet a été traité d'une autre façon par Eſope, e la Fable ſuivante le fera voir. Je compoſai :i pour une raiſon qui me contraignoit de rendre ſe ainſi générale : mais quelqu'un me fit con- que j'euſſe beaucoup mieux fait de ſuivre mon nal, & que je laiſſois paſſer un des plus beaux qui fût dans Eſope. Cela m'obligea d'y avoir rs. Nous ne ſaurions aller plus avant que les ens : ils ne nous ont laiſſé, pour notre part, a gloire de les bien ſuivre. Je joins toutefois ma e à celle d'Eſope ; non que la mienne le mérite, à cauſe du mot de Mécénas que j'y fais entrer, ui eſt ſi beau & ſi à propos, que je n'ai pas cru le oir omettre.

FABLE XVI.

La Mort & le Bûcheron.

JN pauvre Bûcheron, tout couvert de ramée (1),
ıs le faix du fagot, auſſi-bien que des ans,
miſſant & courbé, marchoit à pas peſants,
tâchoit de gagner ſa chaumine enfumée.
ſin, n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
met bas ſon fagot, il ſonge à ſon malheur.
uel plaiſir a-t-il eu, depuis qu'il eſt au monde ?
eſt-il un plus pauvre en la machine ronde ?
oint de pain quelquefois, & jamais de repos :
a femme, ſes enfants, les ſoldats, les impôts,
Le créancier & la corvée (2),
ui font d'un malheureux la peinture achevée.
l'appelle la mort : elle vient ſans tarder ;
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'eſt, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois : tu ne tarderas guere.

(1) Paquet de branches avec leurs feuille.

(2) Travail que les payſans doivent à leur Seigneur comme une redevance.

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous ſommes :
Plutôt ſouffrir que mourir,
C'eſt la deviſe des hommes.

FABLE XVII.

L'Homme entre deux âges, & ſes deux Maîtreſſes.

UN homme de moyen âge,
Et tirant ſur le griſon (1),
Jugea qu'il étoit ſaiſon
De ſonger au mariage.
Il avoit du comptant (2),
Et partant
De quoi choiſir. Toutes vouloient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne ſe preſſoit pas tant.
Bien adreſſer, n'eſt pas une petite affaire.
Deux veuves ſur ſon cœur eurent le plus de part :
L'une encore verte, & l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparoit, par ſon art,
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faiſant fête,
L'alloient quelquefois teſtonnant (3),

(1) Ayant bien des cheveux blancs.

(2) De l'argent.

(3) Comme ce mot n'eſt plus d'uſage aujourd'hui, la Fontaine s'eſt aviſé fort à propos de nous l'expliquer lui-même. Il y a grande apparence qu'il l'avoit pris de Rabelais, qui dit, en parlant du ſoin que l'on prenoit de l'éducation de Gargantua, que chaque matin *il étoit habillé, peigné, teſtonné, accoûtré, & parfumé ; durant quel temps, on lui répétoit les leçons du jour de devant.* Gargantua, l. 1. c. 23. Rabelais ſe ſert encore ailleurs du mot de *teſtonner*, dans le même ſens.

C'eſt-à-dire, ajuſtant ſa tête.
ieille à tout moment de ſa part emportoit
Un peu du poil noir qui reſtoit,
que ſon amant en fût plus à ſa guiſe.
jeune ſaccageoit les poils blancs à ſon tour.
ıtes deux firent tant, que notre tête griſe
neura ſans cheveux, & ſe douta du tour.
ous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles,
Qui m'avez ſi bien tondu.
J'ai plus gagné que perdu :
Car d'hymen (4) point de nouvelles.
le que je prendrois voudroit qu'à ſa façon
Je vécuſſe, & non à la mienne.
Il n'eſt tête chauve qui tienne :
vous ſuis obligé, Belles, de la leçon.

) De mariage.

FABLE XVIII.

Le Renard & la Cicogne.

Ompere le Renard ſe mit un jour en frais,
retint à dîner commere la Cicogne.
régal fut petit, & ſans beaucoup d'apprêts.
Le galant, pour toute beſogne,
voit un brouet (1) clair (il vivoit chichement).
e brouet fut par lui ſervi ſur une aſſiette.
a Cicogne, au long bec, n'en put attraper miette ;
t le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour ſe venger de cette tromperie,
quelque temps de là, la Cicogne le prie.
olontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis

(1) Eſpece de bouillie fort claire.

De la Cicogne ſon hôteſſe,
Loua très-fort ſa politeſſe,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit ſur-tout : Renards n'en manquent point.
Il ſe réjouiſſoit, à l'odeur de la viande,
Miſe en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.
On ſervit, pour l'embarraſſer,
En un vaſe à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien paſſer;
Mais le muſeau du Sire étoit d'autre meſure :
Il lui fallut à jeûn retourner au logis,
Honteux, comme un Renard qu'une Poule auroit pris;
Serrant la queue, & portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'eſt pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

FABLE XIX.

L'Enfant & le Maître d'École.

DAns ce récit je prétends faire voir
D'un certain ſot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau ſe laiſſa choir,
En badinant ſur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un ſaule ſe trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le ſauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce ſaule,
Par cet endroit paſſe un Maître d'école:
L'enfant lui crie, au ſecours, je péris.
Le Magiſter, ſe tournant à ſes cris,
D'un ton fort grave, à contre-temps, s'aviſe
De le tancer. Ah, le petit babouin!

Voyez

Voyez, dit-il, où l'a mis ſa ſottiſe.
Et puis, prenez de tels fripons le ſoin.
Que les parents ſont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à ſemblable canaille!
Qu'ils ont de maux! & que je plains leur ſort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne penſe.
Tout babillard, tout cenſeur, tout pédant (1)
Se peut connoître, au diſcours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand:
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire, ils ne font que ſonger
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire-moi du danger;
Tu feras après ta harangue.

(1) C'eſt-à dire, toute perſonne ſujette à étaler, avec affectation & mal à propos, ſes lectures, ſa ſcience, & même ſon éloquence. Cette deſcription une fois admiſe, bien des hommes & des femmes qui ſe croient à couvert du vice de pédanterie, en ſont viſiblement infectés.

FABLE XX.

Le Coq & la Perle.

UN jour un Coq détourna
Une Perle, qu'il donna
Au beau premier Lapidaire (1).
Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.
Un ignorant hérita

(1) Celui qui taille, polit & met en œuvre les pierres précieuſes, &c.

D'un manuſcrit, qu'il porta
Chez ſon voiſin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il eſt bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

FABLE XXI.

Les Frélons & les Mouches à miel.

A L'œuvre on connoît l'artiſan.

Quelques rayons de miel ſans maître ſe trouverent;
Des Frélons (1) les réclamerent:
Les Abeilles s'oppoſant,
Devant certaine Guêpe (2) on traduiſit la cauſe.
Il étoit mal-aiſé de décider la choſe.
Les témoins dépoſoient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
Avoient long temps paru. Mais quoi! dans les Frélons
Ces enſeignes étoient pareilles.
La Guêpe, ne ſachant que dire à ces raiſons,
Fit enquête nouvelle, &, pour plus de lumiere,
Entendit une Fourmilliere.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci,
Dit une Abeille fort prudente?
Depuis tantôt ſix mois que la cauſe eſt pendante (3),

(1) Eſpece de Mouches, qui s'introduiſent dans les ruches des Abeilles, pour en piller le miel; incapables elles mêmes de compoſer un ſuc ſi délicat.

(2) Autre ſorte de Mouches mal-faiſantes.

(3) Eſt plaidée & débattue.

Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela, le miel se gâte.
Il est temps désormais que le Juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'Ours (4) ?
Sans tant de contredits & d'interlocutoires (5),
Et de fatras & de grimoires,
Travaillons, les Frêlons & nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des Frêlons fit voir
Que cet art passoit leur savoir ;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de Code (6) ;
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs :
On fait tant à la fin, que l'huitre est pour le Juge,
Les écailles pour les Plaideurs.

(4) Expression proverbiale, pour dire ; sucé, exténué les Parties, en prolongeant les procès.

(5) Terme de Pratique.

(6) C'est le recueil des Loix.

FABLE XXII.

Le Chêne & le Roseau.

LE Chêne un jour dit au Roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la Nature.

Un Roitelet (1) pour vous eſt un peſant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baiſſer la tête ;
Cependant que mon front (2), au Caucaſe pareil,
Non content d'arrêter les rayons du ſoleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous eſt Aquilon (3), tout me ſemble Zéphir (4).
Encore ſi vous naiſſiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voiſinage,
Vous n'auriez pas tant à ſouffrir,
Je vous défendrois de l'orage:
Mais vous naiſſez le plus ſouvent
Sur les humides bords des royaumes du Vent (5).
La Nature envers vous me ſemble bien injuſte.
Votre compaſſion, lui répondit l'Arbuſte,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce ſouci :
Les vents me ſont moins qu'à vous redoutables :
Je plie, & ne romps pas. Vous avez juſqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Réſiſté, ſans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il diſoit ces mots,
Du bout de l'horiſon (6) accourt avec furie
Le plus terrible des enfants (7)
Que le Nord eût porté juſque-là dans ſes flancs :
L'Arbre tient bon, le Roſeau plie.
Le vent redouble ſes efforts,
Et fait ſi bien, qu'il déracine

(1) Fort petit Oiſeau. Qui voudra ſavoir pourquoi cet Oiſeau a été appellé *Roitelet*, c'eſt-à-dire, petit Roi, n'a qu'à conſulter Plutarque, dans ſon Traité intitulé, *Inſtruction pour ceux qui manient affaires d'Etat*, c. 7. de la Traduction d'*Amyot*.

(2) Haute montagne en Aſie.
(3) Vent très-impétueux.
(4) Vent fort doux.
(5) Les eaux, comme les étangs.
(6) L'extrêmité apparente du ciel.
(7) Un vent des plus violents.

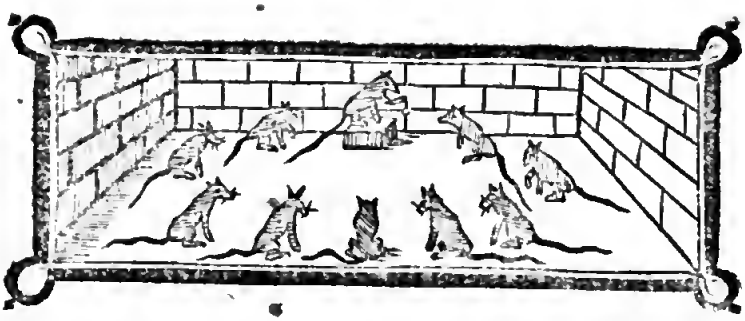
lui de qui la tête au ciel étoit voisine (8), dont les pieds touchoient à l'empire (9) des morts.

8) Imité de Virgile, qui dit, en parlant du chêne :

. . . . . *Quæ quantùm vertice ad auras*
Ætherias, tantùm radice in tartara tendit.
Georg. l. II. v. 191, 292.

(9) Expression poétique, pour dire, *pénétroient fort avant dans la terre.*

Fin du premier Livre.



LIVRE DEUXIEME.

FABLE PREMIERE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

QUAND j'aurois en naiſſant reçu de Calliope (1)
Les dons qu'à ſes Amants cette Muſe a promis,
Je les conſacrerois aux menſonges (2) d'Eſope :
Le menſonge & les vers de tout temps ſont amis.
Mais je ne me crois pas ſi chéri du Parnaſſe,
Que de ſavoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du luſtre à leurs inventions :
On le peut, je l'eſſaie : un plus ſavant le faſſe.
Cependant juſqu'ici, d'un langage nouveau,
J'ai fait parler le Loup, & répondre l'Agneau :
J'ai paſſé plus avant, les Arbres & les Plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement ?
Vraiment, me diront nos Critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou ſix contes d'enfant.
Cenſeurs, en voulez-vous qui ſoient plus authentiques,
Et d'un ſtyle plus haut ? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient laſſé les Grecs, qui, par mille moyens,

(1) Une des Muſes. (2) Fables, fictions.

Par mille aſſauts, par cent batailles,
roient pu mettre à bout cette fiere cité :
nd un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare & nouvel artifice,
s ſes éno mes flancs reçut le ſage Ulyſſe (3),
aillant Diomede (3), Ajax (3) l'impétueux,
Que ce coloſſe monſtrueux,
c leurs eſcadrons, devoit porter dans Troie,
rant à leur fureur ſes Dieux-mêmes en proie :
atageme inoui, qui des fabricateurs
Paya la conſtance & la peine.
ſt aſſez, me dira quelqu'un de nos Auteurs :
période eſt longue, il faut reprendre haleine.
Et puis, votre cheval de bois,
Vos Héros, avec leurs phalanges (4),
Ce ſont des contes plus étranges,
u'un Renard qui cajole un Corbeau ſur ſa voix.
e plus, il vous ſied mal d'écrire en ſi haut ſtyle.
é bien, baiſſons d'un ton. La jalouſe Amarille
ongeoit à ſon Alcippe, & croyoit de ſes ſoins
l'avoir que ſes mourons & ſon chien pour témoins.
ircis, qui l'apperçut, ſe gliſſe entre des ſaules,
l entend la Bergere adreſſant ces paroles
Au doux Zéphir, & le priant
De les porter à ſon amant.
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon Cenſeur à l'inſtant ;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une aſſez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
Maudit Cenſeur, te tairas-tu ?
Ne ſaurois-je achever mon conte ?
C'eſt un deſſein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les délicats ſont malheureux :
Rien ne ſauroit les ſatisfaire.

(3) Princes, Héros grecs. (4) Troupes de ſoldats.

FABLE II.

Conſeil tenu par les Rats.

UN Chat, nommé Rodilardus,
Faiſoit de Rats telle déconfiture (1),
Que l'on n'en voyoit preſque plus,
Tant il en avoit mis dedans la ſépulture.
Le peu qu'il en reſtoit, n'oſant quitter ſon trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de ſon ſou;
Et Rodilard paſſoit, chez la gent miſérable,
Non pour un Char, mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut & au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le ſabbat qu'il fit avec ſa Dame,
Le demeurant des Rats tint Chapitre, en un coin,
Sur la néceſſité préſente.
Dès l'abord, leur Doyen, perſonne très-prudente,
Opina qu'il falloit, & plutôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainſi, quand il iroit en guerre,
De ſa marche avertis, ils s'enfuiroient ſous terre;
Qu'il n'y ſavoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monſieur le Doyen:
Choſe ne leur parut à tous plus ſalutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit: Je n'y vas point, je ne ſuis pas ſi ſot:
L'autre: Je ne ſaurois. Si bien que ſans rien faire
On ſe quitta. J'ai maints Chapitres vus,
Qui pour néant ſe ſont ainſi tenus:
Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines,
Voire (2) Chapitres de Chanoines.

(1) Déſtruction.

(2) *Voire* eſt un vieux mot, mais ſi bien placé dans cet endroit, que les Dames qui liſent cette Fable, ne s'apperçoivent pas de ſon ancienneté. D'où je

Ne faut-il que délibérer ?
La Cour en Conſeillers foiſonne :
Eſt-il beſoin d'exécuter ?
L'on ne rencontre plus perſonne.

tenté de conclure qu'on rroit employer avec ſuccès n des mots ſurannés, qu'on a ſé perdre, ſans en mettre arres à la place, & qui, em- yés à propos, plairoient, comme dans la Fontaine : ce qu'on ne peut pas dire de cette foule de mots nouveaux qu'on ſubſtitue tous les jours à d'autres très-uſités, qui par-là ſont en danger de ſe perdre.

FABLE III.

e Loup, plaidant contre le Renard, par- devant le Singe.

UN Loup diſoit que l'on l'avoit volé.
In Renard, ſon voiſin, d'aſſez mauvaiſe vie,
our ce prétendu vol par lui fut appellé (1).
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Avocats, mais par chaque Partie.
Thémis n avoit point travaillé,
De mémoire de Singe, à fait plus embrouillé.
.e Magiſtrat ſuoit en ſon lit de Juſtice.
Après qu'on eut bien conteſté,
Repliqué, crié, tempêté,
Le Juge, inſtruit de leur malice,
Leur dit : Je vous connois de long-temps, mes amis,
Et tous deux vous paierez l'amende :
Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;
Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.
Le Juge prétendoit qu'à tort & à travers,
On ne ſauroit manquer, condamnant un pervers.

(1) Accuſé en Juſtice.

Quelques perſonnes de bon ſens ont cru que l'impoſſibilité & la contradiction qui eſt dans le Jugement de ce Singe, étoit une choſe à cenſurer; mais je ne m'en ſuis ſervi qu'après Phedre. C'eſt en cela que conſiſte le bon mot, ſelon mon avis.

FABLE IV.

Les deux Taureaux & une Grenouille.

DEux Taureaux combattoient, à qui poſſéderoit
Une Geniſſe, avec l'empire.
Une Grenouille en ſoupiroit :
Qu'avez-vous, ſe mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croaſſant (1) ?
Eh, ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un ? que l'autre, le chaſſant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus ſur l'herbe des prairies,
Viendra, dans nos marais, régner ſur les roſeaux ;
Et nous foulant au pieds juſques au fond des eaux,
Tantôt l'une, & puis l'autre, il faudra qu'on patiſſe
Du combat qu'a cauſé Madame la Geniſſe.
Cette crainte étoit de bon ſens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens :
Il en écraſoit vingt par heure.

Hélas ! on voit que, de tous temps,
Les petits ont pati des ſottiſes des Grands (2).

(1) Une autre Grenouille.

(2) Ce qui revient à ce que dit Horace, à l'occaſion de la guerre de Troie : *Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.*

FABLE V.

La Chauve-ſouris & les deux Belettes.

UNe Chauve-ſouris donna, tête baiſſée,
ans un nid de Belette ; & ſitôt qu'elle y fut,
autre, envers les Souris de long-temps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
uoi ! vous oſez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
près que votre race a tâché de me nuire !
l'êtes-vous pas Souris ? parlez ſans fiction.
)ſi, vous l'êtes, ou bien je ne ſuis pas Belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'eſt pas ma profeſſion.
Moi, Souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles,
Grace à l'Auteur de l'Univers,
Je ſuis Oiſeau : voyez mes ailes :
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raiſon plut, & ſembla bonne.
Elle fait ſi bien, qu'on lui donne
Liberté de ſe retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément ſe va fourrer
Chez une autre Belette, aux Oiſeaux ennemie.
La voilà derechef en danger de ſa vie.
La Dame du logis, avec ſon long muſeau,
S'en alloit la croquer, en qualité d'Oiſeau,
Quand elle proteſta qu'on lui faiſoit outrage.
Moi, pour telle paſſer ! vous n'y regardez pas.
Qui fait l'Oiſeau ? c'eſt le plumage.
Je ſuis Souris : vive les Rats,
Jupiter confonde les Chats.
Par cette adroite repartie,
Elle ſauva deux fois ſa vie.

Pluſieurs ſe ſont trouvés, qui, d'écharpe changeants (1),
Aux dangers, ainſi qu'elle, ont ſouvent fait la figue (2).
Le Sage dit, ſelon les gens,
Vive le Roi, vive la Ligue (3).

(1) Paroiſſant tantôt d'un parti, & tantôt d'un autre. C'eſt une choſe ordinaire, que les partis ſe diſtinguent les uns des autres, par des écharpes de différentes couleurs.

(2) Faire la figue, ſignifie ſe moquer.

(3) Parti oppoſé à celui du Roi.

FABLE VI.

L'Oiſeau bleſſé d'une fleche.

MOrtellement atteint d'une fleche empennée (1),
Un Oiſeau déploroit ſa triſte deſtinée,
Et diſoit, en ſouffrant un ſurcroît de douleur,
Faut-il contribuer à ſon propre malheur?
Cruels humains, vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles:
Mais ne vous moquez point, engeance ſans pitié:
Souvent il vous arrive un ſort comme le nôtre.
Des enfants de Japet (2) toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

(1) Munie de plumes, qui contribuent à la direction & à la rapidité de ſon vol.

(2) Si, ſelon la Fable, les hommes ſont *enfants de Japet*, on ne voit pas trop bien comment elle a pu attribuer la formation de l'homme à Prométhée, fils de Japet. Mais il ſeroit ridicule de s'arrêter ici à démêler cette fuſée.

FABLE VII.

La Lice & ſa Compagne.

UNe Lice (1), étant ſur ſon terme (2),
Et ne ſachant où mettre un fardeau ſi peſant,
Fait ſi bien, qu'à la fin ſa Compagne conſent
De lui prêter ſa hutte, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps, ſa Compagne revient:
La Lice lui demande encore une quinzaine:
Ses petits ne marchoient, diſoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce ſecond terme échu, l'autre lui redemande
Sa maiſon, ſa chambre, ſon lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit:
Je ſuis prête à ſortir, avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étoient déja forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette:
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laiſſez-leur prendre un pied chez vous;
Ils en auront bientôt pris quatre.

(1) Une groſſe Chienne. (2) Prête à mettre bas ſes petits.

FABLE VIII.

L'Aigle & l'Eſcarbot.

L'Aigle donnoit la chaſſe à Maître Jean Lapin,
Qui droit à ſon terriet s'enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l'Eſcarbot (1) ſe rencontre en chemin:
Je laiſſe à penſer ſi ce gîte
Etoit ſûr: mais où mieux? Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant ſur lui, nonobſtant cet aſyle,
L'Eſcarbot intercede, & dit:
Princeſſe des Oiſeaux, il vous eſt fort facile
D'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux:
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie:
Et puiſque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux:
C'eſt mon voiſin, c'eſt mon compere.
L'Oiſeau de Jupiter, ſans répondre un ſeul mot,
Choque de l'aile l'Eſcarbot,
L'étourdit, l'oblige à ſe taire;
Enleve Jean Lapin. L'Eſcarbot, indigné,
Vole au nid de l'Oiſeau, fracaſſe, en ſon abſence,
Ses œufs, ſes tendres œufs, ſa plus douce eſpérance:
Pas un ſeul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour, & voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris; &, pour comble de rage,
Ne ſait ſur qui venger le tort qu'elle a ſouffert.
Elle gémit en vain; ſa plainte au vent ſe perd.
Il fallut, pour cet an, vivre en mere affligée.
L'an ſuivant, elle mit ſon nid en lieu plus haut.
L'Eſcarbot prend ſon temps, fait faire aux œufs le ſaut:
La mort de Jean Lapin derechef eſt vengée.
Ce ſecond deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de ſix mois.

(1) Eſpece d'inſecte.

L'Oiſeau qui porte Ganimede (2),
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépoſe en ſon giron ſes œufs, & croit qu'en paix
Ils ſeront dans ce lieu; que, pour ſes intérêts,
Jupiter ſe verra contraint de les défendre :
Hardi, qui les iroit là prendre.
Auſſi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note;
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte :
Le Dieu, la ſecouant, jeta les œufs à bas.
Quand l'Aigle fût l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner ſa Cour, d'aller vivre au déſert,
De quitter toute dépendance;
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter ſe tut.
Devant ſon Tribunal l'Eſcarbot comparut,
Fit ſa plainte, & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'aviſa, pour bien faire,
De tranſporter le temps où l'Aigle fait l'amour,
En une autre ſaiſon, quand la race Eſcarbote
Eſt en quartier d'hiver, &, comme la Marmotte,
Se cache, & ne voit point le jour.

(2) Bel enfant, aimé de Jupiter, qui l'enleva ſur ſon Aigle.

FABLE IX.

Le Lion & le Moucheron.

VA-t-en, chétif inſecte, excrément de la terre;
C'eſt en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
Penſes-tu, lui dit il, que ton titre de Roi

Me faire peur, ni me ſoucie ?
Un Bœuf eſt plus puiſſant que toi,
Je le prens à ma fantaiſie.
A peine il achevoit ces mots,
Que lui-même il ſonna la charge,
Fur le Tromperte & le Héros.
Dans l'abord il ſe met au large,
Puis prend ſon temps, fond ſur le cou
Du Lion, qu'il rend preſque fou.
Le Quadrupede (1) écume, & ſon œil étincele:
Il rugit; on ſe cache, on tremble à l'environ:
Et cette alarme univerſelle
Eſt l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de Mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, & tantôt le muſeau;
Tantôt entre au fond du naſeau.
La rage alors ſe trouve à ſon faîte montée.
L'inviſible ennemi triomphe, & rit de voir
Qu'il n'eſt griffe ni dent, en la béte irritée,
Qui de le mettre en ſang ne faſſe ſon devoir.
Le malheureux Lion ſe déchire lui-même,
Fait réſonner ſa queue alentour de ſes flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais, & ſa fureur extrême
Le fatigue, l'abat: le voilà ſur les dents.
L'inſecte du combat ſe retire avec gloire:
Comme il ſonna la charge, il ſonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, & rencontre en chemin
L'embuſcade d'une Araignée (2):
Il y rencontre auſſi ſa fin.

Quelle choſe par là peut nous être enſeignée ?
J'en vois deux; dont l'une eſt qu'entre nos ennemis,
Les plus à craindre ſont ſouvent les plus petits:
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu ſe ſouſtraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

(1) Une bête à quatre pieds.

(2) Une toile d'Araignée, où le Moucheron fut pris.

FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges, & l'Ane chargé de ſel.

UN Anier, ſon ſceptre (1) à la main,
Menoit, en Empereur Romain,
Deux courſiers (2) à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un Courier;
Et l'autre, ſe faiſant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles (3).
Sa charge étoit de ſel. Nos gaillards pélerins
Par monts, par vaux & par chemins,
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empêchés ſe trouverent.
L'Anier, qui tous les jours traverſoit ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chaſſant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à ſa tête,
Dans un trou ſe précipita,
Revint ſur l'eau, puis échappa:
Car au bout de quelques nagées,
Tout ſon ſel ſe fondit ſi bien,
Que le Baudet ne ſentit rien
Sur ſes épaules ſoulagées.
Camarade épongier prit exemple ſur lui,
Comme un Mouton qui va deſſus la foi d'autrui (4).
Voilà mon Ane à l'eau; juſqu'au col il ſe plonge,
Lui, le conducteur & l'éponge.
Tous trois burent d'autant: l'Anier & le Griſon

(1) Son fouet ou ſon bâton.

(2) On donne le nom de *Courſier* à de beaux & bons chevaux: ici ce ſont deux Anes, dont les oreilles ſont, à proportion, beaucoup plus longues que celles des chevaux.

(3) Marchoit lentement, comme s'il eût porté les bouteilles.

(4) Fait ſottement ce qu'il voit faire à d'autres.

Firent à l'éponge raiſon (5).
Celle ci devint ſi peſante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Ane, ſuccombant, ne put gagner le bord.
L'Anier l'embraſſoit, dans l'attente
D'une prompte & certaine mort.
Quelqu'un vint au ſecours : qui ce fut, il n'importe.
C'eſt aſſez qu'on ait vu par-là qu'il ne faut point
Agir chacun de même ſorte.
J'en voulois venir à ce point.

(5) Se remplirent d'eau comme l'éponge.

FABLE XI.

Le Lion & le Rat.

IL faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a ſouvent beſoin d'un plus petit que ſoi.
De cette vérité deux Fables ſeront foi,
Tant la choſe en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat ſortit de terre, aſſez à l'étourdie.
Le Roi des animaux, en cette occaſion,
Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au ſortir des forêts,
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ſes rugiſſements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, & fit tant par ſes dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

FABLE XII.

La Colombe & la Fourmi.

L'Autre exemple eſt tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruiſſeau buvoit une Colombe,
Quand, ſur l'eau ſe penchant, une Fourmis y tombe :
Et dans cet Océan (1), l'on eût vu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe auſſi-tôt uſa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire (2), où la Fourmis arrive :
Elle ſe ſauve : & là-deſſus,
Paſſe un certain Croquant (3), qui marchoit les pieds nus.
Ce Croquant, par haſard, avoit une arbalete.
Dès qu'il voit l'Oiſeau de Vénus (4),
Il le croit en ſon pot, & déja lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête,
La Fourmi le pique au talon.
Le Villain (5) retourne la tête :
La Colombe l'entend, part, & tire de long (6).
Le ſouper du Croquant avec elle s'envole :
Point de Pigeon pour une obole.

(1) La grande mer, par rapport à la fourmi.

(2) Pointe de terre ou de roche, qui avance dans la mer.

(3) Un Payſan. En 1637, ſous Louis XIII, il ſe fit un ſoulevement de quelques Communes dans le Périgord & la Saintonge, qui, ſous prétexte de liberté, ne vouloient plus payer de ſubſides, & ſe nommoient *Croquants*. De-là ce nom a été employé pour déſigner en général un pauvre Payſan, un Villageois.

(4) La Colombe.

(5) Mot Latin, qui ſignifie un Payſan. De *Villa*, Maiſon de campagne, a été formé *Villanus*, qui n'eſt que de la baſſe Latinité.

(6) S'envole au plus vîte.

FABLE XIII.

L'Aſtrologue qui ſe laiſſe tomber dans un puits.

UN Aſtrologue un jour ſe laiſſa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penſes-tu lire au deſſus de ta tête ?

Cette aventure en ſoi, ſans aller plus avant,
Peut ſervir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens ſur la terre nous ſommes,
Il en eſt peu qui fort ſouvent
Ne ſe plaiſent d'entendre dire
Qu'au livre du Deſtin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homere & les ſiens ont chanté,
Qu'eſt-ce, que le haſard parmi l'antiquité,
Et parmi nous, la providence ?
Or du haſard il n'eſt point de ſcience :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeller haſard, ni fortune, ni ſort,
Toutes choſes très-incertaines.
Quant aux volontés ſouveraines
De celui qui fait tout, & rien qu'avec deſſein,
Qui les ſait, que lui ſeul ? Comment lire en ſon ſein ?
Auroit-il imprimé ſur le front des étoiles,
Ce que la nuit des temps enferme dans ſes voiles ?
A quelle utilité ? Pour exercer l'eſprit
De ceux qui de la Sphere & du Globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre, dans les biens, de plaiſirs incapables ?
Et cauſant du dégoût pour ces biens prévenus (1),
Les convertir en maux, devant qu'ils ſoient venus.

(1) Anticipés par notre imagination.

C'eſt erreur, ou plutôt c'eſt crime, de le croire.
Le firmament ſe meut, les aſtres font leur cours,
Le ſoleil nous luit tous les jours :
Tous les jours ſa clarté ſuccede à l'ombre noire,
Sans que nous en puiſſions autre choſe inférer,
Que la néceſſité de luire & d'éclairer,
D'amener les ſaiſons, de mûrir les ſemences,
De verſer ſur les corps certaines influences.
Du reſte, en quoi répond au ſort, toujours divers,
Ce train, toujours egal, dont marche l'Univers ?
Charlatans, Faiſeurs d'horoſcope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe :
Emmenez avec vous les Souffleurs (2) tout d'un temps:
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'empotte un peu trop. Revenons à l'hiſtoire
De ce Spéculateur, qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de ſon art menſonger,
C'eſt l'image de ceux qui bâillent aux chimetes,
Cependant qu'ils ſont en danger,
Soit pour eux, ſoit pour leurs affaires:

(2) Les Chymiſtes, qui s'amuſent à chercher la pierre philoſophale, c'eſt-à-dire, le moyen de convertir des métaux communs en or.

FABLE XIV.

Le Lievre & les Grenouilles.

UN Lievre en ſon gîte (1) ſongeoit,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne ſonge ?)
Dans un profond ennui ce Lievre ſe plongeoit.
Cet animal eſt triſte, & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux

(1) L'endroit où il ſe retire pour dormir & ſe repoſer.

Sont, disoit-il, bien malheureux.
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi,
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre Lievre;
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet:
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fievre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matiere,
Entend un léger bruit: ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa taniere.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang:
Grenouilles aussi-tôt de sauter dans les ondes:
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire. Ma presence
Effraie aussi les gens: je mets l'alarme au camp.
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment, des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

FABLE XV.

Le Coq & le Renard.

SUr la branche d'un arbre étoit en ſentinelle
Un vieux Coq, adroit & matois (1).
Frere, dit un Renard, adouciſſant ſa voix,
Nous ne ſommes plus en querelle :
Paix générale, cette fois.
Je viens te l'annoncer : deſcends, que je t'embraſſe.
Ne me retarde point, de grace :
Je dois faire aujourd'hui vingt poſtes, ſans manquer.
Les tiens & toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires :
Nous vous y ſervirons en freres.
Faites-en les feux dès ce ſoir :
Et cependant, viens recevoir
Le baiſer d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix:
Et ce m'eſt une double joie
A la tenir de toi. Je vois deux Lévriers,
Qui, je m'aſſure, ſont couriers,
Que pour ce ſujet on envoie :
Ils vont vîte, & ſeront, dans un moment, à nous.
Je deſcends : nous pourrons nous entre-baiſer tous.
Adieu, dit le Renard ; ma traite eſt longue à faire :
Nous nous réjouirons du ſuccès de l'affaire
Une autre fois. Le galant auſſi-tôt
Tire ſes grégues (2), gagne au haut,

(1) Ruſé.

(2) Vieux mot, pour dire, tirer les chauſſes, s'enfuir. *Ménage* ſoupçonne que *Grégue* vient de *Graca*, comme qui diroit : *Culotte à la Grecque.*

Mal-content de ſon ſtratageme :
Et notre vieux Coq, en ſoi-même,
Se mit à rire de ſa peur :
Car c'eſt double plaiſir, de tromper le trompeur.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'Oiſeau de Jupiter (1) enlevant un Mouton,
Un Corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut, ſur l'heure, autant faire.
Il tourne alentour du troupeau,
Marque, entre cent Moutons, le plus gras, le plus beau ;
Un vrai Mouton de ſacrifice (2) :
On l'avoit réſervé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau diſoit, en le couvant des yeux :
Je ne ſais qui fut ta nourrice,
Mais ton corps me paroît en merveilleux état :
Tu me ſerviras de pâture.
Sur l'animal bêlant, à ces mots, il s'abat.
La Moutonniere créature
Peſoit plus qu'un fromage ; outre que ſa toiſon
Etoit d'une épaiſſeur extrême,
Et mêlée, à peu près, de la même façon
Que la barbe de Polyphême (3).
Elle empêtra ſi bien les ſerres (4) du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite :
Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau ;
Le donne à ſes enfants, pour ſervir d'amuſette.

(1) L'Aigle.
(2) Tel qu'on les offroit aux Dieux.
(3) Un Cyclope des plus monſtrueux.
(4) Les pattes.

Il

Il faut ſe meſurer, la conſéquence eſt nette.
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs :
L'exemple eſt un dangereux leure (5).
Tous les mangeurs de gens ne ſont pas grands Seigneurs :
Où la Guêpe a paſſé, le Moucheron demeure.

(1) Attrait captieux, qui n'eſt bon qu'à tromper ceux qui courent après.

FABLE XVII.

Le Paon ſe plaignant à Junon.

LE Paon ſe plaignoit à Junon :
Déeſſe, diſoit-il, ce n'eſt pas ſans raiſon
Que je me plains, que je murmure :
Le chant (1) dont vous m'avez fait don,
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un Roſſignol, chétive créature,
Forme des ſons auſſi doux qu'éclatants,
Eſt lui ſeul l'honneur du printemps.
Junon répondit, en colere :
Oiſeau jaloux, & qui devrois te taire,
Eſt-ce à toi d'envier la voix du Roſſignol ?
Toi, que l'on voit porter alentour de ton col
Un arc-en-ciel, nué de cent ſortes de ſoies ;
Qui te panades, qui déploies
Une ſi riche queue, & qui ſemble à nos yeux
La boutique d'un Lapidaire ?
Eſt-il quelque Oiſeau ſous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.

(1) Le chant du Paon n'a rien d'agréable : c'eſt plutôt un miaulement qu'un chant.

Auſſi-tôt la femme eſt ſur piés :
Elle manqua ſon aventure.
Souris de revenir, femme d'être en poſture.
Pour cette fois, elle accourut à point :
Car ayant changé de figure,
Les Souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force :
Il ſe moque de tout : certain âge accompli,
Le vaſe eſt imbibé, l'étoffe à pris ſon pli (1).
En vain de ſon train ordinaire
On veut le déſaccoutumer :
Quelque choſe qu'on puiſſe faire,
On ne ſauroit le réformer.
Coups de fourches ni d'étrivieres
Ne lui font changer de manieres ;
Et fuſſiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en ſerez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

(1) Tout ce que nous dit ici la Fontaine, Horace l'a renfermé plus heureuſement, à mon avis, dans ce vers :

Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurres.
Epiſt. X, lib. 1.

& je ne ſaurois m'empêcher d'ajouter (ſans décider pourtant) que la Fontaine auroit beaucoup mieux fait de terminer ſa Fable par ces deux vers :

Il ſe moque de tout : certain âge accompli,
Le vaſe eſt imbibé, l'étoffe a pris ſon pli.

car le reſte n'eſt qu'une foible répétition de la même penſée, où je crois que la Fontaine s'eſt engagé, par l'envie d'imiter Horace.

FABLE XIX.

Le Lion & l'Ane chaſſants.

LE Roi des animaux ſe mit un jour en tête
De giboyer (1). Il célébroit ſa fête.
Le gibier du Lion, ce ne ſont point Moineaux,
Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cerfs, bons & beaux.
Pour réuſſir dans cette affaire,
Il ſe ſervit du miniſtere
De l'Ane, à la voix de Stentor (2).
L'Ane à Meſſer Lion fit office de Cor (3).
Le Lion le poſta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, aſſuré qu'à ce ſon,
Les moins intimidés fuiroient de leur maiſon.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de ſa voix :
L'air en retentiſſoit d'un bruit épouvantable;
La frayeur ſaiſiſſoit les hôtes de ces bois.
Tous fuyoient, tous tomboient au piege inévitable
Où les attendoit le Lion.
N'ai-je pas bien ſervi dans cette occaſion,
Dit l'Ane, en ſe donnant tout l'honneur de la chaſſe?
Oui, reprit le Lion, c'eſt bravement crié :
Si je ne connoiſſois ta perſonne & ta race,
J'en ſerois moi-même effrayé.
L'Ane, s'il eût oſé, ſe fût mis en colere,
Encor qu'on le raillât avec juſte raiſon :
Car qui pourroit ſouffrir un Ane fanfaron ?
Ce n'eſt pas là leur caractere.

(1) Aller à la chaſſe du gibier.
(2) Un Grec, qui, ſelon Homere, avoit la voix fort ſupérieure à celle des autres hommes.
(3) Trompe de chaſſe, qui réjouit & anime les Chaſſeurs & les chiens.

FABLE XX.

Teſtament expliqué par Eſope.

Si ce qu'on dit d'Eſope eſt vrai,
C'étoit l'Oracle de la Grece :
Lui ſeul avoit plus de ſageſſe
Que tout l'Aréopage (1). En voici, pour eſſai,
Une hiſtoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au Lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuſe, une coquette,
La troiſieme avare parfaite.
Cet homme, par ſon teſtament,
Selon les loix municipales (2),
Leur laiſſa tout ſon bien, par portions égales ;
En donnant à leur mere tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne poſſéderoit plus ſa contingente part (3).
Le pere mort, les trois femelles
Courent au teſtament, ſans attendre plus tard.
On le lit ; on tâche d'entendre
La volonté du Teſtateur ;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'auſſi-tôt que chaque ſœur
Ne poſſédera plus ſa part héréditaire,
Il lui faudra payer ſa mere ?
Ce n'eſt pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être ſans bien ?
Que vouloit donc dire le pere ?
L'affaire eſt conſultée, & tous les Avocats,

(1) Sénat, ou aſſemblée des Juges d'Athenes.
(2) Loix de la ville d'Athenes.
(3) La part qui lui devoit être donnée.

Après avoir tourné le cas
En cent & cent mille manieres,
Y jettent leurs bonnets (4), ſe confeſſent vaincus,
Et conſeillent aux héritieres
De partager le bien, ſans ſonger au ſurplus.
Quant à la ſomme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le Conſeil treuve:
Il faut que chaque ſœur ſe charge, par traité,
Du tiers, payable à volonté;
Si mieux n'aime la mere en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.
La choſe ainſi régiée, on compoſa trois lots:
En l'un, les maiſons de bouteille,
Les buffets dreſſés ſous la treille,
La vaiſſelle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magaſins de Malvoiſie (5),
Les eſclaves de bouche; &, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie:
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maiſon de la ville & les meubles exquis,
Les Eunuques & les Coëffeuſes,
Et les Brodeuſes,
Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troiſieme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux & le pâturage,
Valets & bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le ſort pourroit faire
Que peut-être pas une ſœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire:
Ainſi chacune prit ſon inclination,
Le tout à l'eſtimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes,
Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout approuva
Le partage & le choix. Eſope ſeul trouva

(4) Expreſſion figurée, pour dire qu'ils ſe déclarent incapables d'expliquer le teſtament.

(5) Vin grec, fort doux. Ici *Malvoiſie* ſe prend pour toute ſorte de bon vin.

Qu'après bien du temps & des peines,
Les gens avoient pris juſtement
Le contre-pied du teſtament.
Si le défunt vivoit, diſoit-il, que l'Attique (6)
Auroit de reproches de lui!
Comment! ce peuple, qui ſe pique
D'être le plus ſubtil des peuples d'aujourd'hui,
A ſi mal entendu la volonté ſuprême
D'un teſtateur! Ayant ainſi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque ſœur un lot contre ſon gré,
Rien qui pût être convenable;
Partant rien aux ſœurs d'agréable:
A la Coquette, l'attirail
Qui ſuit les perſonnes buveuſes;
La Biberonne eut le bétail;
La Ménagere eut les Coëffeuſes.
Tel fut l'avis du Phrygien (7);
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus ſûr pour obliger ces filles
A ſe défaire de leur bien;
Qu'elles ſe mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent;
Paieroient leur mere tout comptant,
Ne poſſéderoient plus les effets de leur pere;
Ce que diſoit le teſtament.
Le peuple s'étonna comme il ſe pouvoit faire
Qu'un homme ſeul eût plus de ſens
Qu'une multitude de gens.

(6) Cette partie de la Grece dont Athenes étoit la Capitale.

(7) Eſope, né en Phrygie.

Fin du deuxieme Livre.

LIVRE TROISIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Meûnier, ſon Fils & l'Ane.

A M. D. M.

L'INVENTION des Arts étant un droit d'aîneſſe,
Nous devons l'Apologue (1) à l'ancienne Grece :
Mais ce champ ne ſe peut tellement moiſſonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte eſt un pays plein de terres déſertes ;
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait aſſez bien inventé :
Autrefois à Racan (2) Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de ſa lyre,
Diſciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout ſeuls & ſans témoins,
(Comme ils ſe confioient leurs penſers & leurs ſoins)
Racan commence ainſi : Dites-moi, je vous prie,
Vous, qui devez ſavoir les choſes de la vie,
Qui par tous ſes degrés avez déja paſſé,
Et que rien ne doit fuir, en cet âge avancé,

(1) Fable inſtructive.

(2) Excellent Poëte François, mort en 1670.

A quoi me réſoudrai-je ? Il eſt temps que j'y penſe.
Vous connoiſſez mon bien, mon talent, ma naiſſance :
Dois-je dans la Province établir mon ſéjour,
Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la Cour ?
Tout, au monde, eſt mêlé d'amertume & de charmes :
La guerre a ſes douceurs, l'hymen a ſes alarmes.
Si je ſuivois mon goût, je ſaurois où buter :
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter.
Malherbe, là-deſſus : Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit, avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un Meûnier & ſon fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, ſi j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais & de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le ſuſpendit ;
Puis cet homme & ſon fils le portent comme un luſtre (3) :
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & ruſtre !
Le premier qui le vit, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'eſt pas celui qu'on penſe.
Le Meûnier, à ces mots, connoît ſon ignorance :
Il met ſur pieds ſa bête, & la fait détaler.
L'Ane, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en ſon patois. Le Meûnier n'en a cure (4) :
Il fait monter ſon fils, il ſuit ; & d'aventure
Paſſent trois bons Marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria, tant qu'il put :
Oh là, oh ! deſcendez, que l'on ne vous le diſe,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe griſe :
C'étoit à vous de ſuivre, au vieillard de monter.
Meſſieurs, dit le Meûnier, il faut vous contenter.

(3) Grand chandelier à branches. (4) Ne s'en met point en peine.

L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte :
Quand trois filles paſſant, l'une dit : C'eſt grand'honte,
Qu'il faille voir ainſi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Evêque aſſis,
Fait le veau ſur ſon Ane, & penſe être bien ſage.
Il n'eſt, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge :
Paſſez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets, coup ſur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, & mit ſon fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troiſieme troupe
Trouve encore à gloſer. L'un dit : Ces gens ſont fous :
Le Baudet n'en peut plus, il mourra ſous leurs coups.
Hé quoi, charger ainſi cette pauvre Bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domeſtique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre ſa peau.
Parbieu, dit le Meûnier, eſt bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & ſon pere.
Eſſayons toutefois ſi par quelque maniere
Nous en viendrons à bout. Ils deſcendent tous deux.
L'Ane, ſe prélaſſant (5), marche ſeul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit : Eſt-ce la mode
Que Baudet aille à l'aiſe, & Meûnier s'incommode ?
Qui de l'Ane ou du Maître eſt fait pour ſe laſſer ?
Je conſeille à ces gens de le faire enchaſſer.
Ils uſent leurs ſouliers, & conſervent leur Ane.
Nicolas au rebours : car quand ils va voir Jeanne,
Il monte ſur ſa bête, & la chanſon le dit.
Beau trio de Baudets ! Le Meûnier repartit :
Je ſuis âne, il eſt vrai, j'en conviens, je l'avoue :

(5) Prenant l'air grave & majeſtueux d'un Prélat. On trouve *ſe prélaſſer* dans Rabelais ; & c'eſt apparemment de là que la Fontaine l'a tiré. *Je vis Diogene*, dit Epiſtemon, revenu des enfers, *qui ſe prélaſſoit en magnificence, avec une grande robe de pourpre & un ſceptre en ſa dextre, & faiſoit enrager Alexandre le Grand, quand il n'avoit bien rapetaſſé ſes chauſſes.* Pantagruel, liv. II. ch. 30. Et ailleurs, parlant du Bûcheron à qui Mercure avoit préſenté trois coignées, l'une d'or, l'autre d'argent, & une troiſieme de bois ; & qui, s'étant contenté de celle de bois, qu'il avoit perdue, reçut les deux autres, en récompenſe de ſa bonne foi ; il ajoute : *Ainſi* le Bûcheron *s'en va prélaſſant par le pays, faiſant bonne trogne parmi ſes Parochiens & voiſins.*

Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on diſe quelque choſe, ou qu'on ne diſe rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, & fit bien.

Quant à vous, ſuivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince;
Allez, venez, courez, demeurez en Province,
Prenez femme, Abbaye, emploi, gouvernement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

FABLE II.

Les Membres & l'Eſtomac.

JE devois par la Royauté
Avoir commencé mon ouvrage:
A la voir d'un certain côté,
Meſſer Gaſter (1) en eſt l'image.
S'il a quelque beſoin, tout le corps s'en reſſent.
De travailler pour lui les membres ſe laſſant,
Chacun d'eux réſolut de vivre en Gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaſter.
Il faudroit, diſoient-ils, ſans nous, qu'il vécût d'air.
Nous ſuons, nous peinons comme bêtes de ſomme;
Et pour qui? pour lui ſeul: nous n'en profitons pas:
Notre ſoin n'aboutit qu'à fournir ſes repas.
Chommons (2); c'eſt un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainſi dit, ainſi fait. Les mains ceſſent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher:
Tous dirent à Gaſter qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils ſe repentirent.

(1) *L'Eſtomac.* C'eſt dans ce ſens-là que Rabelais s'eſt aviſé d'employer le mot de *Gaſter*, qui eſt originairement grec.

(2) Chommer, c'eſt ſe repoſer, comme dans un jour de fête.

Bientôt les pauvres gens tomberent en langueur :
Il ne ſe forma plus de nouveau ſang au cœur :
Chaque membre en ſouffrit : les forces ſe perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oiſif & pareſſeux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale :
Elle reçoit & donne, & la choſe eſt égale.
Tout travaille pour elle, & réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait ſubſiſter l'Artiſan de ſes peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magiſtrat,
Maintient le Laboureur, donne paie au Soldat,
Diſtribue en cent lieux ſes graces ſouveraines,
Entretient ſeule tout l'Etat.

Menenius (3) le ſut bien dire.
La Commune s'alloit ſéparer du Sénat ;
Les mécontents diſoient qu'il avoit tout l'empire,
Le pouvoir, les tréſors, l'honneur, la dignité ;
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté ;
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja poſté ;
La plupart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius lui fit voir
Qu'ils étoient aux membres ſemblables ;
Et par cet Apologue, inſigne entre les Fables,
Les ramena dans leur devoir.

(3) Sénateur Romain, du temps des Conſuls.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

UN Loup, qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brebis de ſon voiſinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau perſonnage.
Il s'habille en Berger, endoſſe un hoqueton,
Fait ſa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuſe.
Pour pouſſer juſqu'au bout la ruſe,
Il auroit volontiers écrit ſur ſon chapeau,
C'eſt moi qui ſuis Guillot, Berger de ce troupeau.
Sa perſonne étant ainſi faite,
Et ſes pieds de devant poſés ſur ſa houlette,
Guillot le ſycophante (1) approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu ſur l'herbette,
Dormoit alors profondément:
Son chien dormoit auſſi, comme auſſi ſa muſette:
La plupart des Brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laiſſa faire;
Et pour pouvoir mener vers ſon fort les Brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits;
Choſe qu'il croyoit néceſſaire:
Mais cela gâta ſon affaire.
Il ne put du Paſteur contrefaire la voix;
Le ton dont il parla, fit retentir les bois,
Et découvrit tout le myſtere.
Chacun ſe réveille, à ce ſon,
Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup, dans cet eſclandre,
Empêché par ſon hoqueton,
Ne put ni fuir, ni ſe défendre.

(1) Trompeur.

Toujours par quelque endroit fourbes ſe laiſſent prendre.
Quiconque eſt Loup, agiſſe en Loup :
C'eſt le plus certain de beaucoup.

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

LEs Grenouilles ſe laſſant
De l'état Démocratique (1),
Par leurs clameurs firent tant,
Que Jupin les ſoumit au pouvoir Monarchique (2).
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique.
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuſe,
Gent fort ſotte & fort peureuſe,
S'alla cacher ſous les eaux,
Dans les joncs, dans les roſeaux,
Dans les trous de marécage,
Sans oſer de long-temps regarder au viſage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un ſoliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiere
Qui, de le voir s'aventurant,
Oſa bien quitter ſa taniere.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la ſuivit, une autre en fit autant.
Il en vint une fourmilliere ;
Et leur troupe à la fin ſe rendit familiere,
Juſqu'à ſauter ſur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le ſouffre, & ſe tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.

(1) Où le peuple gouverne.
(2) Au gouvernement ſouverain d'un ſeul, qu'on nomme *Monarque*, *Roi*, *Prince*, &c.

Donnez nous, dit ce peuple, un Roi qui ſe remue.
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à ſon plaiſir.
Et Grenouilles de ſe plaindre,
Et Jupin de leur dire: Eh quoi! votre deſir
A ſes loix croit-il nous aſtreindre?
Vous avez dû premiérement
Garder votre Gouvernement:
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit ſuffire
Que votre premier Roi fût débonnaire & doux.
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

FABLE V.

Le Renard & le Bouc.

CApitaine Renard alloit de compagnie
Avec ſon ami Bouc, des plus haut encornés.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que ſon nez;
L'autre étoit paſſé maître, en fait de tromperie.
La ſoif les obligea de deſcendre en un puits.
Là, chacun d'eux ſe déſaltere.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc: Que ferons-nous, compere?
Ce n'eſt pas tout, de boire, il faut ſortir d'ici.
Leve tes pieds en haut, & tes cornes auſſi:
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperai premiérement;
Puis ſur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je ſortirai;
Après quoi, je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il eſt bon; & je loue

Les gens bien ſenſés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce ſecret, je l'avoue.
Le Renard ſort du puits, laiſſe ſon compagnon,
Et vous lui fait un beau ſermon,
Pour l'exhorter à patience.
Si le Ciel t'eût, dit-il, donné, par excellence,
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légere (1),
Deſcendu dans ce puits. Or, adieu, j'en ſuis hors:
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts:
Car pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute choſe il faut conſidérer la fin.

(1) Imprudemment, ſans réflexion.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laie & la Chatte.

L'Aigle avoit ſes petits au haut d'un arbre creux,
La Laie (1) au pied, la Chatte entre les deux:
Et ſans s'incommoder, moyennant ce partage,
Meres & nourriſſons faiſoient leur tripotage.
La Chatte détruiſit, par ſa fourbe, l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit: Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'eſt tout un aux meres)
Ne tardera poſſible gueres.
Voyez-vous à nos pieds fouir inceſſamment
Cette maudite Laie, & creuſer une mine?
C'eſt pour déraciner le chêne aſſurément,
Et de nos nourriſſons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils ſeront dévorés:
Qu'ils s'en tiennent pour aſſurés.

(1) La Femelle du Sanglier.

S'il m'en reſtoit un ſeul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide deſcend tout droit
A l'endroit
Où la Laie étoit en géſine (2).
Ma bonne amie & ma voiſine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, ſi vous ſortez, fondra ſur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire;
Son courroux tomberoit ſur moi.
Dans cette autre famille ayant ſemé l'effroi,
La Chatte en ſon trou ſe retire.
L'Aigle n'oſe ſortir, ni pourvoir aux beſoins
De ſes petits: la Laie, encore moins:
Sottes, de ne pas voir que le plus grand des ſoins,
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez ſoi l'une & l'autre s'obſtine,
Pour ſecourir les ſiens dedans l'occaſion:
L'Oiſeau Royal, en cas de mine;
La Laie, en cas d'irruption.
La faim détruiſit tout: il ne reſta perſonne
De la gent Marcaſſine & de la gent Aiglonne,
Qui n'allât de vie à trépas.
Grand renfort (3) pour Meſſieurs les Chats.

Que ne ſait point ourdir une langue traîtreſſe,
Par ſa pernicieuſe adreſſe?
Des malheurs qui ſont ſortis
De la boîte de Pandore (4),
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'eſt la fourbe, à mon avis.

(2) Venoit de mettre bas ſes petits Marcaſſins.
(3) Groſſe proviſion de bouche.
(4) Très-belle fille, forgée par Vulcain, à laquelle Jupiter donna une boîte remplie de toute ſorte de maux.

FABLE VII.

L'Ivrogne & ſa Femme.

CHacun a ſon défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me ſouvient :
Je ne dis rien, que je n'appuie
De quelque exemple. Un ſuppôt de Bacchus (1)
Altéroit ſa ſanté, ſon eſprit & ſa bourſe.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur courſe,
Qu'ils ſont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laiſſé ſes ſens au fond d'une bouteille,
Sa Femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loiſir. A ſon réveil, il treuve
L'attirail de la mort alentour de ſon corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh ! dit-il, qu'eſt-ceci ? Ma femme eſt-elle veuve ?
Là-deſſus, ſon épouſe, en habit d'Alecton (2),
Maſquée, & de ſa voix contrefaiſant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de ſa biere,
Lui préſente un chaudeau (3), propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune maniere
Qu'il ne ſoit citoyen d'enfer.
Quelle perſonne es-tu, dit-il à ce fantôme ?
La Céleriere (4) du Royaume
De Satan, reprit-elle ; & je porte à manger

(1) Un franc ivrogne.

(2) Une des trois Furies de l'enfer.

(3) Bouillon ou potage. *Chaudeau*, Juſculum : *Nicot.* De *Caldellum*, parce qu'on le prend chaud, dit Ménage, dans ſon *Dictionnaire Etymologique.*

(4) C'eſt le nom qu'on donne, chez les Religieuſes, à celle qui a ſoin de recevoir & d'employer le revenu de la Maiſon.

A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, ſans ſonger:
Tu ne leur portes point à boire ?

FABLE VIII.

La Goutte & l'Araignée.

QUand l'Enfer eut produit la Goutte & l'Araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or aviſons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces caſes étroites,
Et ces palais ſi grands, ſi beaux, ſi bien dorés ?
Je me ſuis propoſé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes:
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'eſt rien, dit l'Aragne aux caſes qui me plaiſe.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés Médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à ſon aiſe.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend avec plaiſir ſur l'orteil d'un pauvre homme,
Diſant: Je ne crois pas qu'en ce poſte je chomme,
Ni que d'en déloger & faire mon paquet
Jamais Hippocrate (1) me ſomme.
L'Aragne cependant ſe campe en un lambris,
Comme ſi de ces lieux elle eût fait bail à vie (2),
Travaille à demeurer: voilà ſa toile ourdie,
Voilà des Moucherons de pris.
Une ſervante vient balayer tout l'ouvrage.

(1) Prince de la Médecine, pour dire un habile Médecin, quel qu'il ſoit.

(2) Pris poſſeſſion pour toute ſa vie.

Autre toile tiſſue, autre coup de balai.
Le pauvre beſtion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain eſſai,
Il va trouver la Goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuſe mille fois,
Que la plus malheureuſe Aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, hôuer. Goutte bien tracaſſée (3)
Eſt, dit-on, à demi panſée.
Oh! je ne ſaurois plus, dit-elle, y réſiſter:
Changeons, ma ſœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter.
Elle la prend au mot, ſe gliſſe en la cabane:
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goutte, d'autre part, va tout droit ſe loger
Chez un Prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplaſmes, Dieu ſait. Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la ſorte ſon compte,
Et fit très-ſagement, de changer de logis.

(3) C'eſt à-dire, que l'exercice eſt un des meilleurs remedes contre la Goutte.

FABLE IX.

Le Loup & la Cicogne.

LEs Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie (1),
Se preſſa, dit-on, tellement,
Qu'il en penſa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au goſier.

(1) D'un grand repas.

De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là paſſe une Cicogne,
Il lui fait ſigne, elle accourt.
Voilà l'Opératrice auſſi-tôt en beſogne.
Elle retira l'os; puis, pour un ſi bon tour,
Elle demanda ſon ſalaire.
Votre ſalaire, dit le Loup?
Vous riez, ma bonne commere.
Quoi! ce n'eſt pas encore beaucoup,
D'avoir de mon goſier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate;
Ne tombez jamais ſous ma patte.

FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On expoſoit une peinture,
Où l'Artiſan avoit tracé
Un Lion d'immenſe ſtature,
Par un ſeul homme terraſſé.
Les regardants en tiroient gloire.
Un Lion, en paſſant, rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire:
Mais l'Ouvrier vous a déçus:
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raiſon, nous aurions le deſſus,
Si mes confreres ſavoient peindre.

FABLE XI.

Le Renard & les Raiſins.

CErtain Renard Gaſcon (1), d'autres diſent Normand (2),
Mourant preſque de faim, vit, au haut d'une treille,
Des raiſins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas :
Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
Ils ſont trop verds, dit-il, & bons pour des Goujars (3).
Fit-il pas mieux que de ſe plaindre ?

(1) Fanfaron, effronté, toujours prêt à juſtifier ſes fautes, par quelque trait de plaiſanterie, bonne ou mauvaiſe.
(2) Plein de diſſimulation, porté, comme par inſtinct, à répondre indirectement & obſcurément à ceux qui lui parlent, &, lorſqu'il le trouve bon, à leur dire tout nettement le contraire de ce qu'il penſe.
(3) Valets de Soldats.

FABLE XII.

Le Cygne & le Cuiſinier.

DAns une Ménagerie (1),
De Volatilles remplie,
Vivoient le Cygne & l'Oiſon :
Celui-là deſtiné pour les regards du Maître,
Celui-ci pour ſon goût : l'un qui ſe piquoit d'être
Commenſal du jardin (2), l'autre de la maiſon.

(1) Où l'on nourrit la volaille.
(2) Fréquentant le plus ordinairement le jardin, comme l'autre la maiſon.

Des foſſés du château faiſant leur galeries (3),
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir ſur l'onde, & tantôt ſe plonger,
Sans pouvoir ſatisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuiſinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour Oiſon le Cygne; &, le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'Oiſeau, prêt à mourir, ſe plaint, en ſon ramage.
Le Cuiſinier fut fort ſurpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! je mettrois, dit-il, un tel chanteur (4) en ſoupe!
Non, non: ne plaiſe aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en ſert ſi bien.

Ainſi, dans les dangers qui nous ſuivent en croupe (5),
Le doux parler ne nuit à rien.

(3) Leur lieu de plaiſance.

(4) Le chant melodieux des Cygnes n'eſt fondé que ſur une tradition poétique, dont la vérité n'a jamais été confirmée par l'événement.

(5) C'eſt-à-dire, qui nous talonnent, qui nous ſuivent de fort près.

FABLE XIII.

Les Loups & les Brebis.

APrès mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avec les Brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis:
Car ſi les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers de leur peau ſe faiſoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni, d'autre part, pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.

La paix ſe conclut donc : on donne des ôtages ;
Les Loups, leurs Louveteaux, & les Brebis, leurs Chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des Commiſſaires,
Au bout de quelque temps, que Meſſieurs les Louvats (1)
Se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Meſſieurs les Bergers n'étoient pas,
Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois ſe retirent.
Ils avoient averti leurs gens ſecrétement.
Les Chiens, qui, ſur leur foi, repoſoient ſûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut ſi tôt fait, qu'à peine ils le ſentirent.
Tout fut mis en morceaux, un ſeul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix eſt fort bonne de ſoi,
J'en conviens ; mais de quoi ſert-elle
Avec des ennemis ſans foi ?

(1) Les jeunes Loups.

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

LE Lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, & pleurant ſon antique proueſſe,
Fut enfin attaqué par ſes propres Sujets,
Devenus

Devenus forts par ſa foibleſſe.
Le Cheval, s'approchant, lui donne un coup de pied ;
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion, languiſſant, triſte & morne,
Peut à peine rugir, par l'âge eſtropié :
Il attend ſon deſtin, ſans faire aucune plainte,
Quand voyant l'Ane même à ſon antre accourir,
Ah ! c'eſt trop, lui dit-il ; je voulois bien mourir ;
Mais c'eſt mourir deux fois, que ſouffrir tes atteintes.

FABLE XV.

Philomele & Progné.

AUtrefois Progné (1) l'Hirondelle
De ſa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit le pauvre Philomele (2).
Ma ſœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me ſouviens point que vous ſoyiez venue,
Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.
Dites-moi, que penſez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce ſéjour ſolitaire ?
Ah ! reprit Philomele, en eſt-il de plus doux ?
Progné lui repartit : Eh quoi ! cette muſique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque ruſtique !
Le déſert eſt-il fait pour des talents ſi beaux ?

(1) Fille de Pandion, femme de Térée, changée en Hirondelle.

(2) Sœur de Progné, qui, ayant été violée par Térée, Roi de Thrace, fut changée en Roſſignol.

Venez faire aux cités éclater leurs merveilles :
Auſſi-bien, en voyant les bois,
Sans ceſſe il vous ſouvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça ſa fureur ſur vos divins appas.
Et c'eſt le ſouvenir d'un ſi cruel outrage,
Qui fait, reprit ſa ſœur, que je ne vous ſuis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en ſouvient bien davantage.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

JE ne ſuis pas de ceux qui diſent : Ce n'eſt rien,
C'eſt une femme qui ſe noie :
Je dis que c'eſt beaucoup ; & ce ſexe vaut bien
Que nous le regrettions, puiſqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance ici n'eſt pas hors de propos,
Puiſqu'il s'agit, dans cette Fable,
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ſes jours, par un ſort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la ſépulture.
Il arriva que ſur les bords
Du fleuve, auteur de ſa diſgrace,
Des gens ſe promenoient, ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de ſa femme apperçu nulle trace :
Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit : Non, ne le ſuivez pas,
Rebrouſſez plutôt en arriere.

Quelle que ſoit la pente & l'inclination
Dont l'eau, par ſa courſe, l'emporte,
L'eſprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre ſorte.

Cet homme ſe railloit aſſez hors de ſaiſon.
Quant à l'humeur contrediſante,
Je ne ſais s'il avoit raiſon;
Mais que cette humeur ſoit, ou non,
Le défaut du ſexe & ſa pente,
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra,
Et juſqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un Grenier.

DAmoiſelle Belette, au corps long & fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit:
Elle ſortoit de maladie.
Là, vivant à diſcrétion,
La galande fit chere lie (1),
Mangea, rongea: Dieu ſait la vie,
Et le lard qui périt en cette occaſion.
La voilà, pour concluſion,
Graſſe, maſſue & rebondie.

(1) Grand'chere. *Chere lie*, qu'on trouve ſouvent dans Rabelais, ſignifie proprement chere *joyeuſe*. Le mot *Lie*, qui vient de *Lætus*, n'eſt plus guere entendu dans ce ſens-là, quoique *Lieſſe*, qui en a été formé, ne ſoit encore ni barbare, ni tout-à-fait hors d'uſage, témoin *Nôtre-Dame de Lieſſe*, & ce vers de la Fontaine, qui eſt entendu de tout le monde:

Aux noces d'un tyran tout le peuple en lieſſe.

Fable XI. Liv. 6.

Au bout de la ſemaine, ayant dîné ſon ſou,
Elle entend quelque bruit, veut ſortir par le trou ;
Ne peut plus repaſſer, & croit s'être mépriſe.
Après avoir fait quelques tours,
C'eſt, dit-elle, l'endroit ; me voilà bien ſurpriſe :
J'ai paſſé par ici depuis cinq ou ſix jours.
Un Rat, qui la voyoit en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panſe un peu moins pleine :
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre ſortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres :
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

FABLE XVIII.

Le Chat & un vieux Rat.

J'Ai lu, chez un conteur de Fables,
Qu'un ſecond Rodilard, l'Alexandre des Chats (1),
L'Attila (2), le fléau des Rats,
Rendoit ces derniers miſérables :
J'ai lu, dis-je, en certain Auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vrai Cerbere (3), étoit craint une lieue à la ronde :
Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on ſuſpend ſur un léger appui,
La mort aux Rats, les ſouricieres,
N'étoient que jeux auprès de lui.
Comme il voit que dans leurs tanieres

(1) Le plus vaillant d'entre ex.
(2) Attila, Roi des Gots, qu'on nomma le fléau du genre humain.
(3) Chien à trois têtes, qui garde l'entrée des enfers.

Les Souris étoient priſonnieres,
Qu'elles n'oſoient ſortir, qu'il avoit beau chercher,
Le galant fait le mort; & du haut d'un plancher,
Se pend la tête en bas. La bête ſcélérate
A de certains cordons ſe tenoit par la patte.
Le peuple des Souris croit que c'eſt châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, cauſé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à ſon enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à Rats;
Puis, reſſortant, font quatre pas;
Puis enfin ſe mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu reſſuſcite, & ſur ſes pieds tombant,
Attrape les plus pareſſeuſes.
Nous en ſavons plus d'un, dit-il, en les gobant:
C'eſt tour de vieille guerre (4): & vos cavernes creuſes
Ne vous ſauveront pas, je vous en avertis:
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétiſoit vrai. Notre Maître Mitis,
Pour la ſeconde fois, les trompe & les affine;
Blanchit ſa robe & s'enfarine;
Et, de la ſorte déguiſé,
Se niche & ſe blotit dans une huche ouverte:
Ce fut à lui bien aviſé.
La gent trotte-menu s'en vient chercher ſa perte.
Un Rat, ſans plus, s'abſtient d'aller flairer autour.
C'étoit un vieux routier, il ſavoit plus d'un tour;
Même il avoit perdu ſa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au Général des Chats:

(4) Ruſe connue des vieux Soldats.

Je ſoupçonne deſſous encor quelque machine :
Rien ne te ſert d'être farine ;
Car quand tu ſerois ſac, je n'approcherois pas.
C'étoit bien dit à lui ; j'approuve ſa prudence :
Il étoit expérimenté,
Et ſavoit que la méfiance
Eſt mere de la ſureté.

Fin du troiſieme Livre.

LIVRE QUATRIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion amoureux.

A Mademoiſelle DE SÉVIGNÉ (1).

SÉVIGNÉ, de qui les attraits
Servent aux Graces de modele,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près;
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une Fable,
Et voir, ſans vous épouvanter,
Un Lion qu'Amour ſut dompter?
Amour eſt un étrange maître:
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui, ni ſes coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offenſe,

(1) Fille d'eſprit, qui fut mariée au Comte de Crignan, & dont la mere eſt immortaliſée par le génie, la vivacité, la politeſſe & le bon ſens qui regnent dans ſes Lettres, imprimées après ſa mort.

La Fable au moins ſe peut ſouffrir.
Celle-ci prend bien l'aſſurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zele & par reconnoiſſance.

Du temps que les bêtes parloient,
Les Lions entre autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puiſque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là ;
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure, outre cela.
Voici comment il en alla.

Un Lion, de haut parentage,
En paſſant par un certain pré,
Rencontra Bergere à ſon gré :
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort ſouhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner, lui ſembloit bien dur ;
La refuſer, n'étoit pas ſûr :
Même un refus eût fait poſſible
Qu'on eût vu, quelque beau matin,
Un mariage clandeſtin (2).
Car outre qu'en toute maniere
La Belle étoit pour les gens fiers,
Fille ſe coëffe volontiers
D'amoureux à longue criniere.
Le pere donc ouvertement,
N'oſant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille eſt délicate ;
Vos griffes la pourront bleſſer,
Quand vous voudrez la careſſer.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; & pour les dents,

(2) Secret & caché.

Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baiſers en ſeront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux,
Car ma fille y répondra mieux,
Etant ſans ces inquiétudes.
Le Lion conſent à cela,
Tant ſon ame étoit aveuglée.
Sans dents ni griffes, le voilà
Comme Place démantelée.
On lâcha ſur lui quelques Chiens :
Il fit fort peu de réſiſtance.

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, Adieu, prudence.

FABLE II.

Le Berger & la Mer.

DU rapport d'un troupeau, dont il vivoit ſans ſoins,
Se contenta long-temps un voiſin d'Amphitrite (1).
Si ſa fortune étoit petite,
Elle étoit ſure tout au moins.
A la fin, les tréſors déchargés ſur la plage (2)
Le tenterent ſi bien, qu'il vendit ſon troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier ſur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son Maître fut réduit à garder les Brebis ;
Non plus Berger en chef, comme il étoit jadis,
Quand ſes propres Moutons paiſſoient ſur le rivage.
Celui qui s'étoit vu Corydon ou Tircis (3),
Fut Pierrot (4) ; & rien davantage.

(1) La mer, ainſi appellée, du nom de la femme de Neptune.
(2) Sur le bord de la mer.
(3) Maîtres de leurs troupeaux.
(4) Berger à gages ſous un Maître.

Au bout de quelque temps, il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine :
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine (5),
Laiſſoient paiſiblement aborder les vaiſſeaux ;
Vous voulez de l'argent, ô Meſdames les eaux,
Dit-il ! adreſſez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'eſt pas un conte à plaiſir inventé.
Je me ſers de la vérité,
Pour montrer, par expérience,
Qu'un ſou, quand il eſt aſſuré,
Vaut mieux que cinq en eſpérance :
Qu'il faut ſe contenter de ſa condition ;
Qu'aux conſeils de la mer & de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts & merveilles :
Fiez-vous-y, les vents & les voleurs viendront.

(5) *Lucrece*, parlant des premiers habitants de la terre, dit, que contents de ſe nourrir des fruits de la terre, ils ne ſongeoient point à s'enrichir par des voyages ſur la mer, qu'ils voyoient tantôt agitée par de violentes tempêtes, & tantôt dans une tranquillité charmante. Ce calme, ſi ſujet à changer, ne les tenta jamais de ſe fier à de ſi belles apparences.

Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus aquis.
Lucret. Lib. V.

Ces images ſi gracieuſes & ſi vives n'auroient pas convenu au tonque *la Fontaine* eſt obligé de prendre dans cette Fable ; & je n'oſerois dire qu'il les ait eu dans l'eſprit en la compoſant.

FABLE III.

La Mouche & la Fourmi.

LA Mouche & la Fourmi conteſtoient de leur prix.
O Jupiter ! dit la premiere,
Faut-il que l'amour propre aveugle les eſprits
D'une ſi terrible maniere ?
Qu'un vil & rampant animal
A la fille de l'air (1) oſe ſe dire égal ?
Je hante les palais, je m'aſſieds à ta table ;
Si l'on t'immole un Bœuf, j'en goûte devant toi :
Pendant que celle-ci, chétive & miſérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez ſoi.
Mais, ma mignone, dites-moi,
Vous campez-vous jamais ſur la tête d'un Roi,
D'un Empereur ou d'une Belle ?
Je le fais, & je baiſe un beau ſein quand je veux ;
Je me joue entre des cheveux ;
Je rehauſſe d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la derniere main que met à ſa beauté
Une femme allant en conquête,
C'eſt un ajuſtement des Mouches emprunté.
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers. Avez-vous dit,
Lui répliqua la Ménagere ?
Vous hantez les palais, mais on vous y maudit :
Et quant à goûter la premiere
De ce qu'on ſert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez par-tout, auſſi font les profanes.
Sur la tête des Rois & ſur celle des Anes

(1) Madame *Dacier* étoit charmée de ce trait poétique, comme je le lui ai oui dire à elle-même.

Vous allez vous planter, je n'en diſconviens pas ;
Et je ſais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien ſouvent eſt punie.
Certain ajuſtement, dites-vous, rend jolie ;
J'en conviens ; il eſt noir, ainſi que vous & moi.
Je veux qu'il ait nom Mouche : eſt-ce un ſujet pourquoi
Vous faſſiez ſonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas auſſi Mouches, les Paraſites ?
Ceſſez donc de tenir un langage ſi vain ;
N'ayez plus ces hautes penſées.
Les Mouches de Cour (2) ſont chaſſées,
Les Mouchards (3) ſont pendus, & vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de miſere,
Quand Phébus (4) régnera ſur un autre hémiſphere.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
Je n'irai, par monts, ni par vaux (5),
M'expoſer au vent, à la pluie ;
Je vivrai ſans mélancolie :
Le ſoin que j'aurai pris, de ſoin m'exemptera.
Je vous enſeignerai par là,
Ce que c'eſt qu'une fauſſe ou véritable gloire.
Adieu : je perds le temps : laiſſez-moi travailler.
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne ſe remplit, à babiller.

(2) Les importuns.
(3) Les eſpions.
(4) Le ſoleil, quand l'hiver ſera venu.
(5) Au lieu de *vaux*, vieux mot, on dit aujourd'hui *vallées*. *Par monts & par vaux*, eſt pourtant une expreſſion qui peut encore être admiſe avec grace dans un ſtyle ſimple & familier, comme celui dont *la Fontaine* a trouvé bon de ſe ſervir dans la plupart de ſes Fables.

FABLE IV.

Le Jardinier & ſon Seigneur.

UN amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Poſſédoit, en certain village,
Un jardin aſſez propre, & le clos attenant (1).
Il avoit de plant vif fermé cette étendue :
Là croiſſoient à plaiſir l'oſeille & la laitue ;
De quoi faire à Margot, pour ſa fête, un bouquet ;
Peu de jaſmin d'Eſpagne, & force ſerpolet.
Cette félicité, par un Lievre troublée,
Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme ſe plaignit.
Ce maudit animal vient prendre ſa goulée
Soir & matin, dit-il, & des pieges ſe rit.
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit ;
Il eſt ſorcier, je crois. Sorcier ? je l'en défie,
Repartit le Seigneur. Fût-il diable, Miraut (2),
En dépit de ſes tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, ſur ma vie ;
Et quand ? & dès demain, ſans tarder plus long-temps.
La partie ainſi faite, il vient avec ſes gens.
Çà déjeûnons, dit-il. Vos poulets ſont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.
Quand la marîrons-nous ? quand aurons-nous des gendres ?
Bon homme, c'eſt ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'eſcarcelle (3).
Diſant ces mots, il fait connoiſſance avec elle,

(1) Tout proche.
(2) Nom d'un Chien de chaſſe.
(3) Vieux mot, pour dire une grande bourſe. *Adonc* Frere Jean *deſcend en terre*, dit Rabelais, *mit la main à ſon eſcarcelle, en tira vingt écus au ſoleil.* Pantagruel, Liv. IV. Chap. 16.

Auprès de lui la fait aſſeoir ;
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir :
Toutes ſottiſes dont la Belle
Se défend avec grand reſpect :
Tant qu'au pere à la fin cela devient ſuſpect.
Cependant on fricaſſe, on ſe rue en cuiſine.
De quand ſont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
Monſieur, ils ſont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeûne très-bien ; auſſi fait ſa famille,
Chiens, Chevaux & Valets, tous gens bien endentés.
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit ſon vin, careſſe ſa fille.
L'embarras des Chaſſeurs ſuccede au déjeûné.
Chacun s'anime & ſe prépare.
Les trompes & les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme eſt étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager. Adieu planches, carreaux ;
Adieu chicorée & porreaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le Lievre étoit gîté deſſous un maître chou.
On le quête, on le lance ; il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible & large plaie,
Que l'on fit à la pauvre haie,
Par ordre du Seigneur : car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin ſortir tout à cheval.
Le bon homme diſoit : Ce ſont là jeux de Prince (4) :
Mais on le laiſſoit dire : & les chiens & les gens
Firent plus de dégât, en une heure de temps,
Que n'en auroient fait, en cent ans,
Tous les Lievres de la Province.

Petits Princes, vuidez vos débats entre vous :

(4) Qui ne plaiſent, *dit le Proverbe*, qu'à ceux qui les font.

De recourir aux Rois, vous ſeriez de grands fous :
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer ſur vos terres.

FABLE V.

L'Ane & le petit Chien.

NE forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un Lourdaud, quoi qu'il faſſe,
Ne ſauroit paſſer pour galant.
Peu de gens, que le Ciel chérit & gratifie,
Ont le don d'agréer, infus avec la vie.
C'eſt un point qu'il leur faut laiſſer ;
Et ne pas reſſembler à l'Ane de la Fable,
Qui, pour ſe rendre plus aimable
Et plus cher à ſon Maître, alla le careſſer.
Comment ! diſoit-il en ſon ame,
Ce Chien, parce qu'il eſt mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec Monſieur, avec Madame,
Et j'aurai des coups de bâton !
Que fait-il ? il donne la patte,
Puis auſſi-tôt il eſt baiſé :
S'il en faut faire autant, afin que l'on me flatte,
Cela n'eſt pas bien mal-aiſé.
Dans cette admirable penſée,
Voyant ſon Maître en joie, il s'en vient lourdement,
Leve une corne toute uſée,
La lui porte au menton fort amoureuſement,
Non ſans accompagner, pour plus grand ornement,
De ſon chant gracieux cette action hardie.

Oh, oh ! quelle careſſe, & quelle mélodie,
Dit le Maître auſſi-tôt ! Holà, Martin-bâton (1).
Martin-bâton accourt, l'Ane change de ton.
Ainſi finit la Comédie.

(1) Un Valet armé d'un gros bâton. Ici *Martin-bâton* ne peut guere ſignifier autre choſe : mais, ſi je ne me trompe, il doit ſe prendre pour le bâton même, dans cet endroit de Rabelais, où il fait dire à Panürge : *Je battrai ma femme en tigre, ſi elle me fâche. Martin-bâton*, ajoute-t-il, *en fera l'office. En faute de bâton, le diable me mange, ſi je ne la mangeois toute vive*, &c. Pantagruel, Liv. III. chap. 12.

FABLE VI.

Le Combat des Rats & des Belettes.

LA Nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats :
Et ſans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes deſtructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foiſon,
Leur Roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
Déployerent l'étendard.
Si l'on croit la Renommée,
La victoire balança.
Plus d'un guéret s'engraiſſa
Du ſang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba, preſqu'en tous endroits,

Sur le peuple Souriquois :
Sa déroute fut entiere,
Quoi que pût faire Artarpax,
Pſicarpax, Méridarpax (1),
Qui, tout couverts de pouſſiere,
Soutinrent aſſez long-temps
Les efforts des combattants.
Leur réſiſtance fut vaine ;
Il fallut céder au ſort.
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant Soldats que Capitaine.
Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous
Trouvant ſa retraite prête,
Se ſauva, ſans grand travail.
Mais les Seigneurs ſur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les Beletres
En conçuſſent plus de peur,
Cela cauſa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevaſſe
Ne fut large aſſez pour eux :
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.

Une tête empanachée
N'eſt pas petit embarras.
Le trop ſuperbe équipage
Peut ſouvent, en un paſſage,

(1) Noms de Rats, plaiſamment inventés par Homere, dans ſa *Batrachomyomachie* ; de quoi tomberont d'accord tous ceux qui entendent aſſez de Grec pour découvrir la vraie ſignification de ces noms-là.

Cauſer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
Eſquivent fort aiſément :
Les grands ne le peuvent faire.

FABLE VII.

Le Singe & le Dauphin.

C'Étoit chez les Grecs un uſage
Que ſur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes & Chiens de Bateleurs.
Un navire, en cet équipage,
Non loin d'Athenes fit naufrage.
Sans les Dauphins, tout eût péri.
Cet animal eſt fort ami
De notre eſpece : en ſon Hiſtoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il ſauva donc tout ce qu'il put :
Même un Singe, en cette occurrence,
Profitant de la reſſemblance,
Lui penſa devoir ſon ſalut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et ſur ſon dos le fit aſſeoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce Chanteur que tant on renomme (1).
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par haſard, il lui demande :
Etes-vous d'Athenes la grande ?
Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort :
S'il vous y ſurvient quelque affaire,
Employez-moi, car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :

(1) C'eſt Arion, ſauvé d'un naufrage par un Dauphin. Sur ce fait merveilleux, voyez *Hérodote*, Liv. I.

Un mien couſin eſt Juge-Maire.
Le Dauphin dit bien grand-merci.
Et le Pirée (2) a part auſſi
A l'honneur de votre préſence ?
Tous les jours ; il eſt mon ami,
C'eſt une vieille connoiſſance.
Notre Magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il eſt beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard (3) pour Rome (4) :
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout, & n'ont rien vu.

Le Dauphin rit, tourne la tête ;
Et le Magot conſidéré,
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête :
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme, afin de le ſauver.

(2) Fameux Port d'Athenes.
(3) Village près de Paris.
(4) La Capitale de l'Etat Eccléſiaſtique, & la plus grande ville d'Italie.

FABLE VIII.

L'Homme & l'Idole de bois.

Certain Païen chez lui gardoit un Dieu de bois,
e ces Dieux qui ſont ſourds, bien qu'ayant des oreilles.
e Païen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois.
Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
acrifices de Bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais Idole, quel qu'il fût,

N'avoit eu cuiſine ſi graſſe,
Sans que, pour tout ce culte, à ſon hôte il échût
Succeſſion, tréſor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, ſi pour un ſou d'orage en quelque endroit
S'amaſſoit, d'une ou d'autre ſorte,
L'homme en avoit ſa part, & ſa bourſe en ſouffroit.
La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin, ſe fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pieces l'Idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, ſeulement une obole ?
Va, ſors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu reſſembles aux naturels
Malheureux, groſſiers & ſtupides :
On n'en peut rien tirer, qu'avecque le bâton.
Plus je te rempliſſois, plus mes mains étoient vuides :
J'ai bien fait de changer de ton.

FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

UN Paon muoit; un Geai prit ſon plumage;
Puis après ſe l'accommoda;
Puis parmi d'autres Paons tout fier ſe panada,
Croyant être un beau perſonnage.
Quelqu'un le reconnut. Il ſe vit bafoué,
Berné, ſifflé, moqué, joué,
Et par Meſſieurs les Paons plumé d'étrange ſorte :
Même vers ſes pareils s'étant refugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il eſt aſſez de Geais à deux pieds comme lui,
Qui ſe parent ſouvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme Plagiaires (1).

(1) Auteurs qui pillent les Ouvrages des autres.

Je m'en tais, & ne veux leur cauſer nul ennui :
Ce ne ſont pas là mes affaires.

FABLE X.

Le Chameau & les Bâtons flottants.

LE premier qui vit un Chameau (1),
S'enfuit, à cet objet nouveau.
Le ſecond approcha : le troiſieme oſa faire
Un licou pour le Dromadaire (2).
L'accoutumance ainſi nous rend tout familier.
Ce qui nous paroiſſoit terrible & ſingulier,
S'apprivoiſe avec notre vue,
Quand ce vient à la continue.
Et puiſque nous voici tombés ſur ce ſujet,
On avoit mis des gens au guet,
Qui, voyant ſur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puiſſant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, & puis ballot;
Enfin bâtons flottants ſur l'onde.

J'en ſais beaucoup de par le monde,
A qui ceci conviendroit bien :
De loin c'eſt quelque choſe, & de près ce n'eſt rien.

(1) Animal propre à porter de gros fardeaux.
(2) Autre nom de Chameau. C'eſt proprement une eſpece de Chameaux qui vont d'un pas plus léger & plus vîte que les autres.

FABLE XI.

La Grenouille & le Rat.

TEl, comme dit Merlin (1), cuide engeigner (2) autrui,
Qui ſouvent s'engeigne ſoi-même.
J'ai regret que ce mot ſoit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours ſemblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au deſſein que j'ai pris ;
Un Rat, plein d'embonpoint, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoiſſoit l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ſes eſprits.
Une Grenouille approche, & lui dit en ſa langue :
Venez me voir chez moi, je vous ferai feſtin.
Meſſire Rat promit ſoudain.
Il n'étoit pas beſoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curioſité, le plaiſir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conteroit à ſes petits enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la choſe publique
Aquarique.
Un point, ſans plus, tenoit le galant empêché.
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.

(1) Qui, diſtingué en ſon temps, ou par ſon habileté, ou par la ſubtilité de ſon eſprit, paſſoit communément pour ſorcier. C'eſt un fameux enchanteur dans l'*Orlando furioſo* d'Arioſte. Merlin, prétendu Magicien, étoit Anglois ; il vivoit vers la fin du cinquieme ſiecle. Si vous voulez en ſavoir davantage, voyez le *Dict. de Moréri*.

(2) Penſe duper, tromper. *Cuide engeigner* ſont deux mots à préſent ſurannés, & tout-à-fait hors d'uſage. *Cuider* ſe trouve encore dans Amyot. Pour *engeigner*, ou *engigner*, comme l'écrit Ménage, dans ſon *Dictionnaire Etymologique*, il vient, ſelon ce ſavant Etymologiſte, d'*ingannare*, tromper.

La Grenouille à cela trouve un très-bon remede.
Le Rat fut à ſon pied par la patte attaché :
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commere
S'efforce de tirer ſon hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée,
Prétend qu'elle en fera gorge chaude & curée (3) :
(C'étoit, à ſon avis, un excellent morceau)
Déja dans ſon eſprit la galande le croque.
Il arteſte les Dieux ; la perfide s'en moque.
Il réſiſte ; elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan (4), qui dans l'air planoit, faiſoit la ronde ;
Voit d'en haut le pauvret ſe débattant ſur l'onde :
Il fond deſſus, l'enleve, &, par ce moyen,
La Grenouille & le lien.
Tout en fut, tant & ſi bien,
Que de cette double proie
L'Oiſeau ſe donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A ſouper chair & poiſſon.

La ruſe la mieux ourdie
Peut nuire à ſon inventeur ;
Et ſouvent la perfidie
Retourne ſur ſon auteur.

(3) Qu'elle le mangera. (4) Gros oiſeau de proie.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNe Fable avoit cours parmi l'Antiquité,
Et la raiſon ne m'en eſt pas connue.
Que le Lecteur en tire une moralité;
Voici la Fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laiſſer de libre ſous les cieux,
Commandoit que, ſans plus attendre,
Tout peuple à ſes pieds s'allât rendre;
Quadrupedes, Humains, Eléphants, Vermiſſeaux,
Les Républiques des Oiſeaux:
La Déeſſe aux cent bouches (1), dis-je,
Ayant mis par-tout la terreur,
En publiant l'Edit du nouvel Empereur,
Les Animaux, & toute eſpece lige (2)
De ſon ſeul appétit, crurent que cette fois
Il falloit ſubir d'autres loix.
On s'aſſemble au déſert; tous quittent leur taniere.
Après divers avis, on réſout, on conclut
D'envoyer hommage & tribut.
Pour l'hommage & pour la maniere,
Le Singe en fut chargé: l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le ſeul tribut les tint en peine.
Car que donner? Il falloit de l'argent.

(1) La Renommée.

(2) Aſſervie à ſon ſeul appétit. C'eſt le plus haut point de liberté où puiſſent parvenir les animaux: & l'homme eſt lige d'un Seigneur, lorſqu'il dépend de ce Seigneur à certains égards, qu'il eſt ſon vaſſal.

On

On en prit d'un Prince obligeant,
Qui, poſſédant dans ſon domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut queſtion de porter ce tribut,
Le Mulet & l'Ane s'offrirent,
Aſſiſtés du Cheval, ainſi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils ſe mirent,
Avec le Singe, Ambaſſadeur nouveau.
La Caravanne enfin rencontre en un paſſage
Monſeigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part,
Mais, bien qu'il ſoit léger, tout fardeau m'embarraſſe.
Obligez-moi de me faire la grace,
Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous ſera pas une charge trop grande ;
Et j'en ſerai plus libre, & bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion rarement ſe pratique.
Le voilà donc admis, ſoulagé, bien reçu,
Et, malgré le Héros de Jupiter iſſu (2),
Faiſant chere, & vivant ſur la bourſe publique.
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruiſſeaux, de fleurs tout diapré,
Où maint Mouton cherchoit ſa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il ſe plaignit d'être malade.
Continuez votre Ambaſſade,
Dit-il ; je ſens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe ſalutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps:

(2) Alexandre, qui ſe diſoit fils de Jupiter.

Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir à faire.
On déballe; & d'abord le Lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit ſa joie :
Que de filles, ô Dieux ! mes pieces de monnoie
Ont produites ! Voyez : la plupart ſont déja
Auſſi grandes que leurs meres.
Le croît (3) m'en appartient. Il prit tout, là-deſſus;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guere.
Le Singe & les Sommiers, confus,
Sans oſer repliquer, en chemin ſe remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils ſe plaignirent,
Et n'en eurent point de raiſon.
Qu'eût-il fait ? C'eût été Lion contre Lion :
Et le proverbe dit : Corſaires à Corſaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires (4).

(3) L'accroiſſement, le produit, ce qui il y a de plus.
(4) Eſpece de proverbe, que la Fontaine a pris mot pour mot de *Regnier*, Satyre XII, à la fin.

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

DE tout temps les Chevaux ne ſont nés pour les hommes.
Lorſque le genre humain de gland ſe contentoit,
Ane, Cheval & Mule aux forêts habitoit :
Et l'on ne voyoit point, comme au ſiecle où nous ſommes,
Tant de ſelles & tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaiſes, tant de carroſſes;
Comme auſſi ne voyoit-on pas
Tant de feſtins & tant de noces.
Or un Cheval eut alors différend

Avec un Cerf plein de vîteſſe ;
Et ne pouvant l'attraper en courant,
eut recours à l'Homme, implora ſon adreſſe.
Homme lui mit un frein, lui ſauta ſur le dos,
Ne lui donna point de repos,
ıe le Cerf ne fût pris, & n'y laiſſât la vie.
Et cela fait, le Cheval remercie
Homme ſon bienfaiteur, diſant: Je ſuis à vous :
ieu : je m'en retourne en mon ſéjour ſauvage.
)n pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous ;
Je ſais trop quel eſt vore uſage.
Demeurez donc ; vous ſerez bien traité,
Et juſqu'au ventre en la litiere.
Hélas ! que ſert la bonne chere,
Quand on n'a pas la liberté ?
Cheval s'apperçut qu'il avoit fait folie ;
ıis il n'étoit plus temps : déja ſon écurie
Etoit prête & toute bâtie.
Il y mourut, en traînant ſon lien :
ge, s'il eût remis une légere offenſe.

tel que ſoit le plaiſir que cauſe la vengeance,
ſt l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien (1)
Sans qui les autres ne ſont rien.

) La liberté. *Fetiore metallis, tate caret*, dit Horace, ſur le ne ſujet, *Epiſt. X. Lib. 1.* Le tour qu'a pris la Fontaine, eſt plus original & plus délicat, ſi je ne me trompe.

FABLE XIV.

Le Renard & le Buſte.

Es Grands, pour la plupart, ſont maſques de héatre ;
ır apparence impoſe au vulgaire idolâtre.

L'Ane n'en ſait juger que par ce qu'il en voit :
Le Renard au contraire à fond les examine,
Les tourne de tout ſens ; & quand il s'apperçoit
Que leur fait n'eſt que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un Buſte (1) de Héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un Buſte creux, & plus grand que nature.
Le Renard, en louant l'effort de la Sculpture,
Belle tête, dit-il, *mais de cervelle point.*

Combien de grands Seigneurs ſont Buſtes en ce point!

(1) Figure d'une perſonne à demi-corps, en plein relief.

FABLE XV.

Le Loup, la Chevre & le Chevreau.

LA Bique (1), allant remplir ſa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma ſa porte au loquet,
Non ſans dire à ſon Biquet (2) :
Gardez-vous, ſur votre vie,
D'ouvrir, qu'on ne vous die,
Pour enſeigne & mot du guet (3),
Foin du Loup & de ſa race.
Comme elle diſoit ces mots,
Le Loup de fortune paſſe :
Il les recueille à propos,
Et les garde en ſa mémoire.
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait ſon ton,
Et d'une voie papelarde (4),

(1) La Chevre.
(2) Le Chevreau.
(3) Mot pour reconnoître ceux de ſon parti.
(4) Douce & contrefaite.

l demande qu'on ouvre, en diſant, Foin du Loup;
Et croyant entrer tout d'un coup.
.e Biquet ſoupçonneux par la fente regarde:
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
'écria-t-il d'abord. (Patte blanche eſt un point
:hez les Loups, comme on ſait, rarement en uſage.)
:elui-ci, fort ſurpris d'entendre ce langage,
:omme il étoit venu s'en retourna chez ſoi.
)ù ſeroit le Biquet, s'il eût ajouté foi
Au mot du guet, que de fortune
Notre Loup avoit entendu?

Deux ſuretés valent mieux qu'une,
t le trop en cela ne fut jamais perdu.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mere & l'Enfant.

CE Loup me remet en mémoire
In de ſes compagnons, qui fut encor mieux pris:
Il y périt. Voici l'Hiſtoire.

In Villageois avoit à l'écart ſon logis:
leſſer Loup attendoit chape-chute (1) à la porte.
. avoit vu ſortir gibier de toute ſorte,
Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
égiment de Dindons, enfin bonne provende (2).
e larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend une Enfant crier:
La Mere auſſi-tôt le gourmande,

(1) Quelque bonne aventure. *Si vous voulez ſavoir ce qui a donné lieu à cette expreſſion, voyez le* Dictionnaire de Trevoux, *au mot* Chape-chute.

(2) Proviſion de bouche.

Le menace, s'il ne ſe tait,
De le donner au Loup. L'animal ſe tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure;
Quand la Mere, appaiſant ſa chere géniture,
Lui dit: Ne criez point: s'il vient, nous le tuerons.
Qu'eſt-ceci, s'écria le mangeur de Moutons?
Dire d'un, puis d'autre! Eſt-ce ainſi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un ſot?
Que quelque jour ce beau Marmot
Vienne au bois cueillir la noiſette.
Comme il diſoit ces mots, on ſort de la maiſon:
Un Chien de cour l'arrête: épieux & fourches fieres
L'ajuſtent de toutes manieres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu, lui dit-on?
Auſſi-tôt il conta l'affaire.
Merci de moi, lui dit la Mere,
Tu mangeras mon fils! L'ai-je fait à deſſein
Qu'il aſſouviſſe un jour ta faim?
On aſſomme la pauvre bête:
Un Manant lui coupa le pied droit & la tête:
Le Seigneur du Village à ſa porte les mit,
Et ce dicton Picard alentour fut écrit:

Biaux chires Leups, n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.

FABLE XVII.

Parole de Socrate.

SOcrate (1) un jour faiſant bâtir,
Chacun cenſuroit ſon ouvrage.

(1) Philoſophe Grec, dont la ſageſſe & la vertu ne peuvent être aſſez admirées de quiconque prendra la peine d'étudier ſon caractere.

L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel perſonnage :
L'autre blâmoit la face ; & tous étoient d'avis
Que les appartements en étoient trop petits.
Quelle maiſon pour lui ! L'on y tournoit à peine.
Plût au Ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle eſt, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avoit raiſon
De trouver pour ceux-là trop grande ſa maiſon.
Chacun ſe dit ami ; mais fou qui s'y repoſe.
Rien n'eſt plus commun que ce nom,
Rien n'eſt plus rare que la choſe.

FABLE XVIII.

Le Vieillard & ſes Enfants.

TOute puiſſance eſt foible, à moins que d'être unie.
Écoutez là deſſus l'Eſclave de Phrygie (1).
Si j'ajoute du mien à ſon invention,
C'eſt pour peindre nos mœurs, & non pas par envie ;
Je ſuis trop au deſſous de cette ambition.
Phedre enchérit ſouvent, par un motif de gloire :
Pour moi, de tels penſers me ſeroient mal-ſéants.
Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'Hiſtoire
De celui qui tâcha d'unir tous ſes enfants.

Un Vieillard, près d'aller où la mort l'appelloit,
Mes chers enfants, dit-il, (à ſes fils il parloit)
Voyez ſi vous romprez ces dards liés enſemble ;
Je vous expliquerai le nœud qui les aſſemble.

(1) *Eſope*, né en Phrygie.

L'aîné les ayant pris, & fait tous ſes efforts,
Les rendit, en diſant : Je le donne aux plus forts (2).
Un ſecond lui ſuccede, & ſe met en poſture,
Mais en vain. Un cadet tente auſſi l'aventure.
Tous perdirent leur temps ; le faiſceau réſiſta :
De ces dards joints enſemble un ſeul ne s'éclata.
Foibles gens, dit le pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en ſemblable rencontre.
On crut qu'il ſe moquoit, on ſourit, mais à tort.
Il ſépare les dards, & les rompt ſans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde.
Tant que dura ſon mal, il n'eut autre diſcours.
Enfin, ſe ſentant près de terminer ſes jours,
Mes chers enfants, dit-il, je vais où ſont nos peres ;
Adieu : promettez-moi de vivre comme freres ;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ſes trois fils l'en aſſure en pleurant.
Il prend à tous les mains, il meurt : & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier ſaiſit, un voiſin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec ſuccès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le ſang les avoit joints ; l'intérêt les ſépare.
L'ambition, l'envie, avec les Conſultants (3),

(2) *Je défie les plus forts d'en venir à bout*, c'eſt à-dire, *de rompre ces dards joints enſemble.* Dans la plupart des éditions des Fables de la Fontaine, au lieu de, *Je le donne aux plus forts*, on trouve, *Je les donne aux plus forts* : faute groſſiere, qui a été corrigée par la Fontaine lui même, dans une édition de Paris, publiée en 1678. La même faute a reparu depuis dans pluſieurs autres éditions, par la négligence ou l'ignorance des Correcteurs : mais on peut compter préſentement que cette Note, munie de l'autorité de la Fontaine, la fera diſparoître pour toujours.

(3) Avocats qui ne plaident plus au Barreau, mais qu'on va conſulter chez eux.

Dans la ſucceſſion entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteſte, on chicane :
Le Juge ſur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers & voiſins reviennent auſſi-tôt ;
Ceux-là ſur une erreur, ceux-ci ſur un défaut.
Les Freres déſunis ſont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur biens, & voulurent, trop tard,
Profiter de ces dards unis & pris à part.

FABLE XIX.

L'Oracle & l'Impie.

VOuloir tromper le Ciel, c'eſt folie à la Terre.
Le Dédale (1) des cœurs en ſes détours n'enſerre
Rien qui ne ſoit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Païen, qui ſentoit quelque peu le fagot (2),
Et qui croyoit en Dieu, pour uſer de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire (3),

(1) Le Labyrinthe, que les Poëtes nomment ſouvent *Dédale*, dans le ſens propre, & dans un ſens figuré, par alluſion à *Dédale*, Architecte Athénien, qui bâtit le fameux Labyrinthe de Crete.

(2) Qui s'expoſoit à être brûlé, comme Athée.

(3) Qu'un homme ſe trouve héritier par teſtament, s'il ſoupçonne que l'héritage pourroit l'obliger à payer aux créanciers du défunt plus qu'il ne lui a laiſſé par ſon teſtament, il n'accepte l'héritage que *par bénéfice d'inventaire* ; & dans ce cas, il n'eſt tenu de payer des dettes du défunt, que juſqu'à la concurrence des biens inventoriés. Ainſi, un homme qui croit en Dieu, ſans être fort aſſuré de ſon exiſtence, ſe réſerve la liberté de n'y point croire du tout. Un tel homme, dit la Fontaine, *croit en Dieu*, pour uſer de ce mot, *par bénéfice d'inventaire* : expreſſion hardie, qui n'eſt ni fort juſte, ni fort claire.

Alla conſulter Apollon.
Dès qu'il fut en ſon Sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, eſt-il en vie ou non ?
Il tenoit un Moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher auſſi-tôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête :
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton Moineau,
Et ne me tend plus de panneau ;
Tu te trouverois mal d'un pareil ſtratageme.
Je vois de loin, j'atteins de même.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu ſon Tréſor.

L'Uſage ſeulement fait la poſſeſſion.
Je demande à ces gens de qui la paſſion
Eſt d'entaſſer toujours, mettre ſomme ſur ſomme,
Quel avantage ils ont, que n'ait pas un autre homme ?
Diogene (1) là-bas eſt auſſi riche qu'eux,
Et l'Avare ici haut, comme lui, vit en gueux.
L'homme au tréſor caché qu'Eſope nous propoſe,
Servira d'exemple à la choſe.

Ce malhereux attendoit,
Pour jouir de ſon bien, une ſeconde vie ;
Ne poſſédoit pas l'or, mais l'or le poſſédoit.
Il avoit dans la terre une ſomme enfouie,
Son cœur avec ; n'ayant d'autre déduit (2)

(1) Philoſophe fort pauvre, mais pauvre volontaire.
(2) Pas de plus grand plaiſir. Déduit, qui ſignifie plaiſir, divertiſſement, eſt un vieux mot preſqu'inuſité.

Que d'y ruminer jour & nuit,
Et rendre ſa chevance (3) à lui-même ſacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne ſongeât
A l'endroit où giſoit cette ſomme enterrée.
Il y fit tant de tours, qu'un Foſſoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva ſans rien dire.
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il ſoupire,
Il ſe tourmente, il ſe déchire.
Un paſſant lui demande à quel ſujet ſes cris.
C'eſt mon tréſor que l'on m'a pris.
Votre tréſor ! Où pris ? Tout joignant cette pierre.
Eh ! ſommes-nous en temps de guerre,
Pour l'apporter ſi loin ? N'euſſiez-vous pas mieux fait
De le laiſſer chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pu ſans peine y puiſer à toute heure.
A toute heure, bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant ?
Puiſque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

(3) Son bien, ſon tréſor.

FABLE XXI.

L'Œil du Maître.

UN Cerf, s'étant ſauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur aſyle.
Mes freres, leur dit-il, ne me décélez pas ;
Je vous enſeignerai les pâtis (1) les plus gras :
Ce ſervice vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez pas regret.
Les Bœufs, à toute fin, promirent le ſecret.
Il ſe cache en un coin, reſpire, & prend courage.
Sur le ſoir on apporte herbe fraîche & fourage,
Comme l'on faiſoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les Valets font cent tours,
L'Intendant même, & pas un d'aventure
N'apperçut ni cor (2), ni ramure (2),
Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déja grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès (3),
Il trouve pour ſortir un moment favorable.
L'un des Bœufs, ruminant, lui dit : Cela va bien :
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait ſa revue !
Je crains fort pour toi ſa venue.
Juſques-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-deſſus, le Maître entre, & vient faire ſa ronde.
Qu'eſt ceci, dit-il à ſon monde ?
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers ;
Cette litiere eſt vieille : Allez vîte aux greniers :
Je veux voir déſormais vos bêtes mieux ſoignées.

(1) Lieux où il y a beaucoup d'herbe, & la meilleure.
(2) Termes de Chaſſeur, pour dire les cornes du Cerf.
(3) Le labourage, ou autre travail de la terre.

Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne ſauroit-on ranger ces jougs & ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf eſt reconnu. Chacun prend un épieu,
Chacun donne un coup à la bête:
Ses larmes ne ſauroient la ſauver du trépas.
On l'emporte, on la ſale, on en fait maint repas;
Dont maint voiſin s'éjouit d'être.
Phedre (4), ſur ce ſujet, dit fort élégamment:
Il n'eſt, pour voir, que l'œil du Maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.

(4) Phedre, excellent Auteur latins, d'un ſtyle fort ſemblable de Fables, qu'il a écrites en vers à celui de *Terence*.

FABLE XXII.

L'Alouette & ſes Petits, avec le Maître d'un champ.

NE t'attend qu'à toi ſeul, c'eſt un commun proverbe.
Voici comme Eſope le mit
En crédit (1).

Les Alouettes font leur nid
Dans les bleds, quand ils ſont en herbe;
C'eſt-à-dire, environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde:

(1) Par la Fable ſuivante, qui nous a été conſervée en latin par *Aulu-Gelle*, l. 2, c. 29, on n'a qu'à comparer la maniere de conter de cet Auteur, aſſez élégante, avec celle de *la Fontaine*, pour être convaincu que *la Fontaine* a trouvé l'art d'embellir ſes originaux, qu'il leur prête des graces ſi naturelles, qu'en les imitant, il devient original lui-même, & un original qui, ſelon toutes les apparences, reſtera long temps inimitable.

Monſtres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, Alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernieres
Avoit laiſſé paſſer la moitié d'un printemps,
Sans goûter les plaiſirs des amours printanieres.
A toute force enfin elle ſe réſolut
D'imiter la nature, & d'être mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclorre
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nitée (2)
Se trouvât aſſez forte encor
Pour voler & prendre l'eſſor,
De mille ſoins l'Alouette agitée,
S'en va chercher pâture, avertit ſes enfants
D'être toujours au guet & faire ſentinelle.
Si le poſſeſſeur de ces champs
Vient avecque ſon fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien : ſelon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'Alouette eut quitté ſa famille,
Le poſſeſſeur du champ vient avecque ſon fils.
Ces bleds ſont mûrs, dit-il; allez chez nos amis,
Les prier que chacun, apportant ſa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre Alouette, de retour,
Trouve en alarme ſa couvée.
L'une commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ſes amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous preſſe encor de changer de retraite :
Mais c'eſt demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant ſoyez gais : voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits & la mere.

(2) On trouve *nitée* dans l'édition *in-quarto* de 1668 : & ce qui prouve qu'en effet la Fontaine a employé *nitée*, qui eſt en uſage dans quelques Provinces, c'eſt qu'il a laiſſé ce mot dans l'édition de 1678, qu'il a eu ſoin d'accompagner lui-même d'un très-bon *Errata*.

L'aube du jour arrive ; & d'amis point du tout.
L'Alouette à l'eſſor, le Maître s'en vient faire
Sa ronde, ainſi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort ; & ſot qui ſe repoſe
Sur de tels pareſſeux, à ſervir ainſi lents.
Mon fils, allez chez nos parents,
Les prier de la même choſe.
L'épouvante eſt au nid plus forte que jamais.
Il a dit ſes parents, mere ; c'eſt à cette heure. . . .
Non, mes enfants, dormez en paix ;
Ne bougeons de notre demeure.
L'Alouette eut raiſon, car perſonne ne vint.
Pour la troiſieme fois, le Maître ſe ſouvint
De viſiter ſes bleds. Notre erreur eſt extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'eſt meilleur ami ni parent que ſoi-même.
Retenez bien cela, mon fils : & ſavez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille,
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'eſt là notre plus court : & nous acheverons
Notre moiſſon quand nous pourrons.
Dès-lors que le deſſein fut ſu de l'Alouette,
C'eſt à ce coup qu'il faut décamper, mes enfants.
Et les petits en même temps,
Voletant, ſe culebutant,
Délogerent tous ſans trompette.

Fin du quatrieme Livre.

LIVRE CINQUIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Bûcheron & Mercure, à M. le C. D. B.

VOTRE goût a ſervi de regle à mon Ouvrage:
J'ai tenté les moyens d'acquérir ſon ſuffrage.
Vous voulez qu'on évite un ſoin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux (1);
Je le veux comme vous: cet effort ne peut plaire.
Un Auteur gâte tout, quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats:
Vous les aimez, ces traits, & je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Eſope ſe propoſe,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, ſi dans ces Vers je ne plais & n'inſtruis,
Il ne tient pas à moi: c'eſt toujours quelque choſe.
Comme la force eſt un point

(1) Ornements inutiles & affectés. Horace, qui les nomme des *ornements ambitieux*, nous dit expreſſément qu'un eſprit juſte & éclairé les retranchera ſans façon de tout Ecrit ſoumis à ſa critique: *Ambitioſa recidet ornamenta.* De Arte Poeticâ, &c. *verſ.* 447. La Fontaine a bien profité du conſeil d'Horace; ce qu'on ne peut dire que d'un très-petit nombre d'Ecrivains, tant anciens que modernes.

Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'eſt là tout mon talent : je ne ſais s'il ſuffit.
Tantôt je peins en un récit
La ſotte Vanité jointe avecque l'Envie,
Deux pivots (2) ſur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel eſt ce chétif animal (3)
Qui voulut en groſſeur au Bœuf ſe rendre égal.
J'oppoſe quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la ſottiſe au bon ſens,
Les Agneaux aux Loups raviſſants,
La Mouche à la Fourmi; faiſant de cet Ouvrage
Une ample Comédie, à cent Actes divers,
Et dont la ſcene eſt l'Univers.
Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle;
Jupiter comme un autre. Introduiſons celui
Qui porte de ſa part aux Belles la parole :
Ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit ſon gagne-pain,
C'eſt ſa cognée; & la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-deſſus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celui-ci rouloit tout ſon avoir (4).
Ne ſachant donc où mettre ſon eſpoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée.
O ma cognée! ô ma pauvre cognée,
S'écrioit-il! Jupiter, rend-la-moi :
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe (5) entendue.
Mercure (6) vient. Elle n'eſt pas perdue,
Lui dit ce Dieu : la connoîtras-tu bien?

(2) Ce qui ſupporte quelque choſe de mobile.
(3) La Grenouille, *Liv.* I. *Fable* III.
(4) Son bien, ſa reſſource.
(5) Le Ciel.
(6) Meſſager des Dieux.

Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent ſuccede à la premiere :
Il la refuſe. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne, cette fois :
Je ſuis content, ſi j'ai cette derniere.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois :
Ta bonne foi ſera récompenſée.
En ce cas-là, je les prendrai, dit-il.
L'Hiſtoire en eſt auſſi-tôt diſperſée.
Et Boquillons de perdre leur outil,
Et de crier, pour ſe le faire rendre.
Le Roi des Dieux ne ſait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor ;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru paſſer pour une bête,
De ne pas dire auſſi-tôt : La voilà.
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup ſur la tête.

Ne point mentir, être content du ſien,
C'eſt le plus ſûr. Cependant on s'occupe
A dire faux, pour attraper du bien.
Que ſert cela ? Jupiter n'eſt pas dupe.

FABLE II.

Le Pot de terre & le Pot de fer.

LE Pot de fer propoſa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excuſa,

Disant qu'il feroit que sage (1)
De garder le coin du feu ;
Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris seroit cause :
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer :
Si quelque matiere dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin, clopant, comme ils peuvent ;
L'un contre l'autre jetés,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le Pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,

(1) C'est-à-dire, *qu'il feroit fort sagement. Il feroit que sage*, est une expression un peu surannée, mais qui se trouve communément dans nos vieux Auteurs, sans en excepter Amyot lui-même, l'Ecrivain le plus correct & le plus poli de son temps, qui l'a employée dans sa traduction de Plutarque. *Tu fais que sage, Géminius*, dit-il, dans la Vie de Marc-Antoine, chap. XII, *de confesser la vérité, avant qu'on te donne la gehenne pour te la faire dire.* La Fontaine, touché de la naïveté de cette expression, s'est fait un plaisir d'en orner son style : mais un Correcteur d'Imprimerie, fort éloigné d'en sentir la naïveté, la trouvant barbare, parce qu'il ne l'entendoit pas, a cru faire merveille de mettre à la place, *qu'il feroit plus sage* : & cette prétendue correction a été reçue dans toutes les éditions des Fables de la Fontaine qui ont paru depuis en France, en Hollande, &c. quoique dans l'édition de Paris, de 1678, corrigée par la Fontaine lui-même, il y eût, *qu'il feroit que sage*, comme dans toutes les éditions précédentes ; ce qui auroit dû tenir en respect cet imprudent Correcteur, ou du moins empêcher les Editeurs qui sont venus après lui, de marcher aveuglément sur ses traces.

Sans qu'il eût lieu de ſe plaindre.

Ne nous aſſocions qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le deſtin d'un de ces Pots.

FABLE III.

Le petit Poiſſon & le Pêcheur.

PEtit Poiſſon deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie :
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens, pour moi, que c'eſt folie :
Car de le rattraper il n'eſt pas trop certain.

Un Carpeau, qui n'étoit encore que fretin (1),
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une riviere.
Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant ſon butin ;
Voilà commencement de chere & de feſtin :
Mettons-le en notre gibeciere.
Le pauvre Carpillon lui dit en ſa maniere :
Que ferez-vous de moi ? je ne ſaurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laiſſez-moi Carpe devenir,
Je ſerai par vous repêchée ;
Quelque gros Partiſan m'achetera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille ? & bien ſoit, repartit le Pêcheur :
Poiſſon, mon bel ami, qui faites le prêcheur,

(1) Très petit.

Vous irez dans la poële ; & vous avez beau dire,
Dès ce ſoir on vous fera frire.

Un *tiens* (1) vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras.*
L'un eſt ſûr, l'autre ne l'eſt pas.

(1) Prend cela, je te le donne.

FABLE IV.

Les Oreilles du Lievre.

UN animal cornu bleſſa de quelques coups
Le Lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de ſon domaine
Toute bête portant des cornes à ſon front.
Chevres, Béliers, Taureaux auſſi tôt délogerent ;
Daims & Cerfs de climats changerent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lievre, appercevant l'ombre de ſes oreilles,
Craignit que quelque Inquiſiteur (1)
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les ſoutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voiſin Grillon, dit-il, je pars d'ici :
Mes oreilles enfin ſeroient cornes auſſi :
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche (2),
Je craindrois même encor. Le Grillon repartit :
Cornes, cela ? vous me prenez pour cruche :
Ce ſont oreilles, que Dieu fit.
On les fera paſſer pour cornes,

(1) Délateur, qui fait métier de noircir, de décrier les actions les plus innocentes.

(2) Gros Oiſeau, qui a les oreilles fort courtes.

Dit l'Animal craintif, & cornes de Licorne (3).
J'aurai beau proteſter; mon dire & mes raiſons
Iront aux petites Maiſons (4).

(3) Animal qui n'a qu'une corne trés-ſenſible au bas du front.

(4) Lieu où l'on renferme les fous à Paris.

FABLE V.

Le Renard qui a la queue coupée.

UN vieux Renard, mais des plus fins
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins,
Sentant ſon Renard d'une lieue (1),
Fut enfin au piege attrapé.
Par grand haſard, en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laiſſa ſa queue;
S'étant, dis-je, ſauvé ſans queue & tout honteux,
Pour avoir des pareils, (comme il étoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conſeil entre eux,
Que faiſons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les ſentiers fangeux?
Que nous ſert cette queue? Il faut qu'on ſe la coupe:
Si l'on me croit, chacun s'y réſoudra.
Votre avis eſt fort bon, dit quelqu'un de la troupe;
Mais toutnez-vous, de grace, & l'on vous répondra.
A ces mots, il ſe fit une telle huée (2),
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu;
La mode en fut continuée.

(1) C'eſt-à-dire, des plus ruſés.

(2) Cri de moquerie.

FABLE VI.

La Vieille & les deux Servantes,

IL étoit une Vieille ayant deux Chambrieres :
Elles filoient ſi bien, que les Sœurs filandieres (1)
Ne faiſoient que brouiller, au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus preſſant ſouci,
Que de diſtribuer aux Servantes leur tâche.
Dès que Thétis (2) chaſſoit Phébus (3), aux crins dorés,
Tourets entroient en jeu, fuſeaux étoient tirés ;
Deçà, delà, vous en aurez ;
Point de ceſſe, point de relâche.
Dès que l'aurore, dis-je, en ſon char remontoit,
Un miſérable Coq à point nommé chantoit :
Auſſi-tôt notre Vieille, encor plus miſérable,
S'affubloit d'un jupon craſſeux & déteſtable,
Allumoit une lampe, & couroit droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil ; l'autre étendoit un bras ;
Et toutes deux, très-mal-contentes,
Diſoient entre leurs dents : Maudit Coq, tu mourras.
Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée ;
Le Réveille-matin (4) eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché.

(1) Les trois Parques, occupées à filer la vie des hommes.

(2) Déeſſe de la mer, & la mer même, d'où les Poëtes ſuppoſent que le ſoleil, qu'ils nomment *Phébus*, ſe leve tous les matins, après s'y être allé coucher tous les ſoirs.

(3) C'eſt-à-dire, *dès que le ſoleil ſe levoit.*

(4) Comme le Coq chante régulièrement au point du jour, la Fontaine s'eſt aviſé fort à propos de lui donner le nom de *Réveille-matin*, nom propre de cette eſpece de montres qui, faites pour carilloner à telle heure qu'on veut, ſervent à réveiller ceux qui les montent pour être éveillés préciſément à cette heure-là.

Notre couple au contraire à peine étoit couché,
Que la Vieille, craignant de laiſſer paſſer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute ſa demeure.

C'eſt ainſi que le plus ſouvent,
Quand on penſe ſortir d'une mauvaiſe affaire,
On s'enfonce encor plus avant:
Témoin ce couple & ſon ſalaire.
La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par-là
De Charybde en Scylla (5).

(5) Deux écueils, dans le détroit qui ſépare l'Italie de la Sicile; dont l'un, funeſte aux vaiſſeaux qui s'approchoient de trop près des côtes d'Italie, ſe nommoit *Scylla*; & l'autre, gouffre horrible en Sicile, vis-à-vis de Scylla, ſe nommoit *Charybde*. Il arrivoit ſouvent qu'on donnoit contre l'un de ces écueils, en voulant éviter l'autre: ce qui a fondé le proverbe, *Tomber de Charybde en Scylla*.

FABLE VII.

Le Satyre & le Paſſant.

AU fond d'un antre ſauvage,
Un Satyre & ſes enfants
Alloient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vu ſur la mouſſe,
Lui, ſa femme & maint petit:
Ils n'avoient tapis ni houſſe,
Mais tous fort bon appétit.

Pour ſe ſauver de la pluie,
Entre un Paſſant morfondu.

Au

Au brouet on le convie ;
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le ſemondre (1) deux fois.
D'abord avec ſon haleine
Il ſe réchauffe les doigts.

Puis ſur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il ſouffle auſſi.
Le Satyre s'en étonne ;
Notre hôte, à quoi bon ceci ?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaiſe aux Dieux que je couche
Avec vous ſous même toit.
Arriere ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid (2).

(1) Vieux mot, qui ſignifie *inviter, convier.*

(2) Qui diſent d'une même perſonne, d'un même fait le blanc & le noir, le pour & le contre, louant & blâmant indifféremment toutes choſes, dans des vues intéreſſées, ſans aucun reſpect pour la vérité.

FABLE VIII.

Le Cheval & le Loup.

UN certain Loup, dans la saiſon (1)
Que les tiedes zéphyrs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maiſon,
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un Loup, dis-je, au ſortir des rigueurs de l'hiver,
Apperçut un Cheval qu'on avoit mis au verd (2).
Je laiſſe à penſer quelle joie.
Bonne chaſſe, dit-il, qui l'auroit à ſon croc.
Eh, que n'es-tu Mouton! car tu me ſerois hoc (3):
Au lieu qu'il faut ruſer pour avoir cette proie:
Ruſons donc. Ainſi dit, il vient à pas contés,
Se dit Ecolier d'Hippocrate (4);
Qu'il connoît les vertus & les propriétés
De tous les ſimples de ces prés;
Qu'il ſait guérir, ſans qu'il ſe flatte,
Toutes ſortes de maux. Si Don Courſier vouloit
Ne point céler ſa maladie,
Lui, Loup, gratis le guériroit.
Car le voir dans cette prairie
Paître ainſi ſans être lié,
Témoignoit quelque mal, ſelon la Médecine.
J'ai, dit la Bête Chevaline,
Une apoſtume ſous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'eſt point de partie
Suſceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de ſervir Noſſeigneurs les Chevaux,
Et fais auſſi la Chirurgie.

(1) Au printemps.
(2) Dans un pré, pour manger l'herbe.
(3) *Tu ſerois à moi*, par alluſion à une ſorte de jeu de cartes, qu'on nomme *le Hoc*, où l'on dit *hoc* en jetant ſur le tapis certaines cartes qui font gagner ceux qui les jouent.
(4) Médecin.

Mon galant ne ſongeoit qu'à bien prendre ſon temps,
Afin de happer ſon malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules (5) & les dents.
C'eſt bien fait, dit le Loup en ſoi-même, fort triſte;
Chacun à ſon métier doit toujours s'attacher:
Tu veux faire ici l'Herboriſte (6),
Et ne fus jamais que Boucher.

(5) Les mâchoires.

(6) Qui s'applique à la connoiſſance des plantes.

FABLE IX.

Le Laboureur & ſes Enfants.

TRavaillez, prenez de la peine;
C'eſt le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur, ſentant ſa mort prochaine,
Fit venir ſes enfants, leur parla ſans témoins:
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laiſſé nos parents:
Un tréſor eſt caché dedans.
Je ne ſais pas l'endroit, mais un peu de courage
Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ, dès qu'on aura fait l'Oût:
Creuſez, fouillez, bêchez, ne laiſſez nulle place
Où la main ne paſſe & repaſſe.
Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, par-tout; ſi bien qu'au bout de l'an,
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le pere fut ſage,
De leur montrer, avant ſa mort,
Que le travail eſt un tréſor.

FABLE X.

La Montagne qui accouche.

UNe Montagne, en mal d'enfant,
Jetoit une clameur ſi haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit ſans faute
D'une Cité plus groſſe que Paris :
Elle accoucha d'une Souris.

Quand je ſonge à cette Fable,
Dont le récit eſt menteur,
Et le ſens eſt véritable,
Je me figure un Auteur
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'eſt promettre beaucoup : mais qu'en ſort-il ſouvent ?
Du vent (1).

(1) Rien du tout, ou fort peu de choſe.

FABLE XI.

La Fortune & le jeune Enfant.

SUr le bord d'un puits très-profond
Dormoit, étendu de ſon long,
Un Enfant, alors dans ſes claſſes.
Tout eſt aux Ecoliers couchette & matelas.
Un honnête homme en pareil cas
Auroit fait un ſaut de vingt braſſes.
Près de là tout heureuſement

La Fortune paſſa, l'éveilla doucement,
Lui diſant : Mon mignon, je vous ſauve la vie.
Soyez une autre fois plus ſage, je vous prie.
Si vous fuſſiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence ſi haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve ſon propos.
Il n'arrive rien dans le monde,
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faiſons de tous écots (1) :
Elle eſt priſe à garant de toutes aventures.
Eſt-on ſot, étourdi, prend-on mal ſes meſures ;
On penſe en être quitte, en accuſant ſon ſort.
Bref, la Fortune a toujours tort.

(1) Ecot eſt la part que chacun doit payer pour un repas commun. Faiſons-nous une ſottiſe, nous en mettons la meilleure partie ſur le compte de la Fortune. Nous lui faiſons payer largement ſon écot, pour le mauvais ſuccès d'une affaire, auquel ſuccès elle n'a contribué en aucune maniere.

FABLE XII.

Les Médecins.

LE Médecin Tant-pis (1) alloit voir un malade,
Que viſitoit auſſi ſon confrere Tant-mieux (1).
Ce dernier eſpéroit, quoique ſon camarade
Soutînt que le giſant (2) iroit voir ſes aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,

(1) Médecins d'un caractere oppoſé, dont l'un faiſoit toujours des pronoſtics funeſtes, & l'autre des pronoſtics heureux.
(2) Le malade qui étoit au lit.

Leur malade paya le tribut à Nature (3),
Après qu'en ſes conſeils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor ſur cette maladie.
L'un diſoit : Il eſt mort ; je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, diſoit l'autre, il ſeroit plein de vie.

(3) Mourut.

FABLE XIII.

La Poule aux œufs d'or.

L'Avarice perd tout, en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans ſon corps elle avoit un tréſor :
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva ſemblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de ſon bien.

Belle leçon pour les gens chiches.
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du ſoir au matin ſont pauvres devenus,
Pour vouloir être trop tôt riches ?

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

UN Baudet, chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penſer, il ſe quarroit,
Receyant comme ſiens l'encens & les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit :
Maître Baudet, ôtez-vous de l'eſprit
Une vanité ſi folle:
Ce n'eſt pas vous, c'eſt l'Idole
A qui cet honneur ſe rend,
Et que la gloire en eſt due.

D'un Magiſtrat ignorant
C'eſt la robe qu'on ſalue.

FABLE XV.

Le Cerf & la Vigne.

UN Cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert, & ſauvé du trépas,
Les Veneurs, pour ce coup, croyoient leurs Chiens en faute (1).
Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
Broute ſa bienfaitrice (2) : ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger ;

(1) Qu'ils avoient perdu la piſte de la bête qu'ils chaſſoient.

(2) La Vigne, qui lui avoit ſervi de retraite.

Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juſte châtiment :
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment,
La meute en fait curée (3). Il lui fut inutile
De pleurer aux Veneurs, à ſa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'aſyle
Qui les a conſervés.

(3) Les Chiens mangent la en donnent, & qu'on nomme portion que les Chaſſeurs leur *Curée*.

FABLE XVI.

Le Serpent & la Lime.

ON conte qu'un Serpent, voiſin d'un Horloger,
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voiſinage)
Entra dans ſa boutique, & cherchant à manger,
N'y rencontra, pour tout potage,
Qu'une Lime d'acier, qu'il ſe mit à ronger.
Cette Lime lui dit, ſans ſe mettre en colere :
Pauvre ignorant, eh ! que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit Serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents :
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adreſſe à vous, Eſprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez ſur tout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement :
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux Ouvrages ?
Ils ſont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

FABLE XVII.

Le Lievre & la Perdrix.

Il ne ſe faut jamais moquer des miſérables :
Car qui peut s'aſſurer d'être toujours heureux ?
Le ſage Eſope, dans ſes Fables,
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propoſe,
Et les ſiens, ce ſont même choſe.

Le Lievre & la Perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce ſemble, aſſez tranquille ;
Quand une meute, s'approchant,
Oblige le premier à chercher un aſyle.
Il s'enfuit dans ſon fort, met les Chiens en défaut,
Sans même en excepter Briffaut (1).
Enfin il ſe trahit lui-même,
Par les eſprits ſortant de ſon corps échauffé (2).
Miraut (3), ſur leur odeur ayant philoſophé,
Conclut que c'eſt ſon Lievre, & d'une ardeur extrême
Il le pouſſe ; & Ruſtaut (3), qui n'a jamais menti,
Dit que le Lievre eſt reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à ſon gîte.
La Perdrix le raille, & lui dit :
Tu te vantois d'être ſi vîte :
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ſes ailes
La ſauront garantir à toute extrêmité :
Mais la pauvrette avoit conté
Sans l'Autour (4), aux ſerres cruelles.

(1) Nom de Chien de chaſſe.
(2) L'odeur que répand une bête pourſuivie.
(3) Autres noms de Chiens.
(4) Oiſeau de proie.

FABLE XVIII.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles ceſſerent,
Et firent tant, qu'ils s'embraſſerent.
L'un jura, foi de Roi, l'autre, foi de Hibou,
Qu'ils ne ſe goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoiſſez-vous les miens, dit l'Oiſeau de Minerve (1)?
Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triſte Oiſeau;
Je crains, en ce cas, pour leur peau.
C'eſt haſard, ſi je les conſerve.
Comme vous êtes Roi, vous ne conſidérez
Qui ni quoi. Rois & Dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie (2).
Adieu mes nourriſſons, ſi vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez;
Je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou repartit: Mes petits ſont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis ſur tous leurs compagnons:
Vous les reconnoîtrez ſans peine, à cette marque.
N'allez pas l'oublier: retenez-la ſi bien,
Que chez moi la maudite Parque (3)
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture:
De façon qu'un beau ſoir qu'il étoit en pâture,
Notre Aigle apperçut d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mazure,
(Je ne ſais pas lequel des deux)

(1) Le Hibou.
(2) Au même rang, ſans faire la moindre diſtinction.
(3) Celle des trois qui coupe le fil de la vie. Les Poëtes diſent communément que c'eſt *Atropos*.

De petits monſtres fort hideux,
Rechignés, un air triſte, une voix de Mégere.
Ces enfants ne ſont pas, dit l'Aigle, à notre ami;
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi.
Ses repas ne ſont point repas à la légere.
Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ſes chers nourriſſons, hélas! pour toute choſe:
Il ſe plaint, & les Dieux ſont par lui ſuppliés
De punir le Brigand qui de ſon deuil eſt cauſe.
Quelqu'un lui dit alors: N'en accuſe que toi,
Ou plutôt la commune loi,
Qui veut qu'on trouve ſon ſemblable
Beau, bien fait, & ſur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'Aigle ce portrait;
En avoient-ils le moindre trait?

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

LE Lion dans ſa tête avoit une entrepriſe:
Il tint conſeil de guerre, envoya ſes Prévôts,
Fit avertir les Animaux:
Tous furent du deſſein, chacun ſelon ſa guiſe.
L'Eléphant devoit ſur ſon dos
Porter l'attirail néceſſaire,
Et combattre à ſon ordinaire;
L'Ours, s'apprêter pour les aſſauts;
Le Renard, ménager de certaines pratiques;
Et le Singe, amuſer l'ennemi par ſes tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes, qui ſont lourds,
Et les Lievres, ſujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roi, je les veux employer:
Notre troupe ſans eux ne ſeroit pas complette.
L'Ane effraîra les gens, nous ſervant de Trompette:

Et le Lievre pourra nous ſervir de Courier.

Le Monarque prudent & ſage
De ſes moindres ſujets ſait tirer quelque uſage,
Et connoît les divers talents.
Il n'eſt rien d'inutile aux perſonnes de ſens.

FABLE XX.

L'Ours & les deux Compagnons.

DEux Compagnons, preſſés d'argent,
A leur voiſin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant,
Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens.
Le Marchand à ſa peau devoit faire fortune.
Elle garantiroit des froids les plus cuiſants :
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut (1) priſoit moins ſes Moutons, qu'eux leur Ours ;
Leur, à leur compte, & non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer, au plus tard, dans deux jours,
Ils conviennent du prix, & ſe mettent en quête ;
Trouvent l'Ours, qui s'avance, & vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés, comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le réſoudre :
D'intérêts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot (2).

(1) Marchand de Moutons, nommé *Dindenaut*, ſévérement puni, pour avoir inſulté Panurge, & mis à trop haut prix ſa marchandiſe, comme Rabelais le rapporte plaiſamment, à ſa manière. Voyez *Pantagruel*, Liv. IV. chap. 6, 7 & 8.

(2) Quant à la peine & à la dépenſe qu'avoit coûté cette expédition contre l'Ours, *on ne lui en dit pas un mot, pour en obtenir le dédommagement.*

L'un des deux Compagnons grimpe au faîte d'un arbre ;
L'autre, plus froid que n'eſt un marbre,
Se couche ſur le nez, fait le mort, tient ſon vent ;
Ayant quelque part oui dire
Que l'Ours s'acharne peu ſouvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne reſpire.
Seigneur Ours, comme un ſot, donna dans ce panneau :
Il voit ce corps giſant, le croit privé de vie ;
Et de peur de ſupercherie,
Le tourne, le retourne, approche ſon muſeau,
Flaire au paſſage de l'haleine.
C'eſt, dit-il, un cadavre : ôtons-nous, car il ſent.
A ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de ſon arbre deſcend,
Court à ſon Compagnon, lui dit que c'eſt merveille,
Qu'il n'ait eu ſeulement que la peur pour tout mal.
Et bien, ajouta-t-il, la peau de l'Animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchoit de bien prés,
Te retournant avec ſa ſerre..
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours, qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

DE la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu,
Etoit craint par-tout à la ronde :
Et bien qu'Animal ſans vertu,
Il faiſoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,
Découvrit la fourbe & l'erreur.

Martin (1) fit alors ſon office.
Ceux qui ne ſavoient pas la ruſe & la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chaſsât les Lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet Apologue eſt rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

(1) Valet de Meûnier, armé d'un gros bâton.

Fin du cinquieme Livre.

LIVRE SIXIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Pâtre & le Lion.

LEs Fables ne ſont point ce qu'elles ſemblent être :
Le plus ſimple Animal nous y tient lieu de Maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le Conte fait paſſer le précepte avec lui.
En ces ſortes de feinte il faut inſtruire & plaire ;
Et conter pour conter, me ſemble peu d'affaire.
C'eſt par cette raiſon, qu'égayant leur eſprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement & le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phedre étoit ſi ſuccinct, qu'aucuns l'en ont blâmé.
Eſope en moins de mots s'eſt encore exprimé.
Mais ſur tous certain Grec (1) renchérit, & ſe pique
D'une élégance laconique (2) :
Il enferme toujours ſon conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laiſſe à juger aux experts.
Voyons-le avec Eſope, en un ſujet ſemblable :

(1) *Gabrias.*

(2) Très-ſuccincte, comme celle des Lacédémoniens.

L'un amene un Chaſſeur, l'autre un Pâtre (3) en ſa Fable.
J'ai ſuivi leur projet, quant à l'événement,
Y couſant en chemin quelque trait ſeulement.
Voici comme à peu près Eſope le raconte.

Un Pâtre, à ſes Brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, & tend à l'environ
Des lacs à prendre Loups, ſoupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, diſoit-il, ô Monarque des Dieux (4)!
Que le drôle en ces lacs ſe prenne en ma préſence,
Et que je goûte ce plaiſir,
Parmi vingt Veaux je veux choiſir
Le plus gras, & t'en faire une offrande.
A ces mots, ſort de l'antre un Lion grand & fort.
Le Pâtre ſe tapit, & dit, à demi mort:
Que l'homme ne ſait guere, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir dans ces lacs pris avant que je parte,
O Monarque des Dieux! je t'ai promis un Veau;
Je te promets un Bœuf, ſi tu fais qu'il s'écarte.

C'eſt ainſi que l'a dit le principal Auteur,
Paſſons à ſon imitateur.

(3) Ou Berger qui garde des troupeaux de Brebis.
(4) Jupiter.

FABLE II.

Le Lion & le Chaſſeur.

UN fanfaron, amateur de la chaſſe,
Venant de perdre un Chien de bonne race,

Qu'il ſoupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vit un Berger. Enſeigne-moi, de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maiſon;
Que de ce pas je me faſſe raiſon.
Le Berger dit : C'eſt vers cette montagne.
En lui payant de tribut un Mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, & je ſuis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion ſort, & vient d'un pas agile.
Le Fanfaron auſſi-tôt d'eſquiver.
O Jupiter ! montre-moi quelque aſyle,
S'écria-t-il, qui me puiſſe ſauver.

La vraie épreuve de courage
N'eſt que dans le danger que l'on touche du doigt.
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit auſſi-tôt qu'il le voit.

FABLE III.

Phébus & Borée (1).

BOrée & le Soleil virent un Voyageur,
Qui s'étoit muni, par bonheur,
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'Automne,
Quand la précaution aux Voyageurs eſt bonne :
Il pleut, le Soleil luit, & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui ſortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur eſt fort néceſſaire (2).
Les Latins les nommoient douteux (3), pour cette affaire.

(1) Le Soleil, & le vent du Nord, qui eſt en général très-violent.

(2) A cauſe de la pluie, qui forme actuellement l'arc-en-ciel, à la faveur des rayons du Soleil.

(3) Incertains. *Incertis* ſi *menſibus* amnis abundans exit. *Virg.* Georg. Lib. I. *verſ.* 111, 112.

Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents : mais il n'a pas prévu
Que je ſaurai ſouffler de ſorte ;
Qu'il n'eſt bouton qui tienne : il faudra, ſi je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable ;
Vous plaît-il de l'avoir ? Et bien gageons nous deux,
(Dit Phébus) ſans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laiſſe obſcurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre ſouffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, ſouffle, tempête, & briſe en ſon paſſage
Maint toit, qui n'en peut mais, fait périr maint bateau ;
Le tout au ſujet d'un manteau.
Le Cavalier eut ſoin d'empêcher que l'orage
Ne ſe pût engouffrer dedans.
Cela le préſerva : le Vent perdit ſon temps.
Plus il ſe tourmentoit, plus l'autre ſe tenoit ferme :
Il eut beau faire agir le collet & les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil diſſipe la nue,
Récrée, & puis pénetre enfin le Cavalier ;
Sous ſon balandras (4) fait qu'il ſue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'uſa-t-il pas de toute ſa puiſſance.

Plus fait douceur que violence.

(4) Ou Balandran, gros manteau de campagne.

FABLE IV.

Jupiter & le Métayer (1).

JUpiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce ; & gens ſe préſenterent,
Firent des offres, écouterent :
Ce ne fut pas ſans bien tourner.
L'un alléguoit que l'héritage
Etoit frayant (2) & rude ; & lautre, un autre ſi (3).
Pendant qu'ils marchandoient ainſi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus ſage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laiſsât diſpoſer de l'air,
Lui donnât ſaiſon à ſa guiſe ;
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la biſe,
Enfin du ſec & du mouillé,
Auſſi-tôt qu'il auroit baillé.
Jupiter y conſent. Contrat paſſé, notre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente, & fait en ſomme
Un climat pour lui ſeul : ſes plus proches voiſins
Ne s'en ſentoient non plus que les Améticains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,

(1) Fermier qui tient des biens à loyer.

(2) *Héritage frayant*, qu'on ne peut mettre en valeur ſans faire de groſſes dépenſes. Les Fermiers & les Payſans de Champagne & des environs de Château-Thierry, où eſt né la Fontaine, ſe ſervent fort communément des mots *frayant & frayer*. La vigne, diſent-ils, & certaines terres labourables *frayent beaucoup*, c'eſt-à-dire, que la culture de la vigne & de certains champs exige des ſoins & des frais conſiderables. C'eſt ce que j'ai appris d'une Demoiſelle Champenoiſe, d'un eſprit très-juſte & très-délicat, qui ſait obſerver & retenir exactement ce qui mérite d'être obſervé. Le mot de *frayer* eſt préſentement inconnu à la Langue françoiſe, dans ce ſens-là ; & c'eſt pourtant de *frayer* qu'eſt venu *defrayer*, terme fort connu, fort uſité, & dont le ſens conſerve un rapport très-ſenſible avec celui de *frayer*, que lui donnent les Payſans de Champagne.

3) Autre raiſon pour moins donner au Maître de la terre.

Pleine moiſſon, pleine vinée.
Monſieur le Receveur fut très-mal partagé.
L'an ſuivant, voilà tout changé :
Il ajuſte d'une autre ſorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
Celui de ſes voiſins fructifie & rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au Monarque des Dieux,
Il confeſſe ſon imprudence.
Jupiter en uſa comme un Maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

FABLE V.

Le Cochet, le Chat & le Souriceau.

UN Souriceau (1) tout jeune, & qui n'avoit rien vu,
Fut preſque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à ſa mere.

J'avois franchi les monts qui bornent cet Etat,
Et trottois comme un jeune Rat
Qui cherche à ſe donner carriere,
Lorſque deux animaux m'ont arrêté les yeux ;
L'un doux, benin & gracieux,
Et l'autre turbulent, & plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante & rude ;
Sur la tête un morceau de chair ;
Une ſorte de bras dont il s'éleve en l'air,
Comme pour prendre ſa volée ;

(1) Une jeune Souris.

La queue en panache étalée.
Or c'étoit un Cochet dont notre Souriceau
Fit à ſa mere le tableau,
Comme d'un animal venant de l'Amérique.
Il ſe battoit, dit-il, les flancs avec les bras;
Faiſant tel bruit & tel fracas,
Que moi, qui, grace aux Dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudiſſant de très-bon cœur.
Sans lui, j'aurois fait connoiſſance
Avec cet animal qui m'a ſemblé ſi doux.
Il eſt velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance;
Un modeſte regard, & pourtant l'œil luiſant.
Je le crois fort ſympathiſant
Avec Meſſieurs les Rats; car il a les oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand, d'un ſon plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet eſt un Chat,
Qui, ſous ſon minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir eſt porté.
L'autre animal tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quand au Chat, c'eſt ſur nous qu'il fonde ſa cuiſine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens par la mine.

FABLE VI.

Le Renard, le Singe & les Animaux.

LEs Animaux, au décès du Lion,
En ſon vivant, Prince de la conrrée,
Pour faire un Roi s'aſſemblerent, dit-on.
De ſon étui la couronne eſt tirée :
Dans une chartre (1) un Dragon la gardoit.
Il ſe trouva que, ſur tous eſſayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Pluſieurs avoient la tête trop menue,
Aucun trop groſſe, aucun même cornue.
Le Singe auſſi fit l'épreuve en riant ;
Et par plaiſir là thiare eſſayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de ſoupleſſe, & mille ſingeries,
Paſſa dedans, ainſi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela ſembla ſi beau,
Qu'il fut élu. Chacun lui fit hommage :
Le Renard ſeul regretta ſon ſuffrage,
Sans toutefois montrer ſon ſentiment.
Quand il eut fait ſon petit compliment,
Il dit au Roi : Je ſais, Sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi là ſache.
Or tout tréſor, par droit de Royauté,
Appartient, Sire, à Votre Majeſté.
Le nouveau Roi bâille après la finance :
Lui-même y court, pour n'être pas trompé.
C'étoit un piege : il y fut atrrapé.
Le Renard dit, au nom de l'Aſſiſtance :
Prétendrois-tu nous gouverner encor,

(1) Le mot de *chartre* ſignifie proprement une priſon, & nos vieux Romanciers l'emploient ſouvent en ce ſens-là. Il ſe prend ici pour un lieu propre à mettre quelque choſe en ſureté.

Ne ſachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis ; & l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diademe.

FABLE VII.

Le Mulet ſe vantant de ſa généalogie.

LE Mulet d'un Prélat ſe piquoit de nobleſſe,
Et ne parloit inceſſamment
Que de ſa mere la Jument,
Dont il contoit mainte proueſſe.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit, pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'Hiſtoire.
Il eût cru s'abaiſſer, ſervant un Médecin.
Etant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son pere l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne ſeroit bon
Qu'à mettre un ſot à la raiſon,
Toujours ſeroit-ce à juſte cauſe
Qu'on le dit bon à quelque choſe.

FABLE VIII.

Le Vieillard & l'Ane.

UN Vieillard ſur ſon Ane apperçut, en paſſant,
Un pré plein d'herbe & fleuriſſant.
Il y lâche ſa bête, & le griſon ſe rue
Au travers de l'herbe menue ;

Se veautrant, grattant & frottant,
Gambadant, chantant & broutant
Et faiſant mainte place nette.
L'ennemi vient ſur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le Vieillard.
Pourquoi, répondit le paillard ?
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je ſois ?
Sauvez-vous, & me laiſſez paître.
Notre ennemi, c'eſt notre maître ;
Je vous le dis en bon françois.

FABLE IX.

Le Cerf ſe voyant dans l'eau.

DAns le cryſtal d'une fontaine
Un Cerf ſe mirant autrefois,
Louoit la beauté de ſon bois (1),
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ſes jambes de fuſeaux (2),
Dont il voyoit l'objet ſe perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête,
Diſoit-il, en voyant leur ombre avec douleur !
Des taillis (3) les plus hauts mon front atteint le faîte ;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la ſorte,
Un Limier (4) le fait partir :
Il tâche à ſe garantir ;

(1) Ses cornes, qu'on appelle bois.
(2) Fort menues.
(3) Bois que l'on coupe de temps en temps.
(4) Gros Chien, bon pour la chaſſe du Cerf.

Dans

Dans les forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ſes jours dépendent.
Il ſe dédit alors, & maudit les préſents
Que le Ciel lui fait tous les ans (5).

Nous faiſons cas du beau, nous mépriſons l'utile,
Et le beau ſouvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ſes pieds, qui le rendent agile;
Il eſtime un bois qui lui nuit.

(5) Le bois du Cerf tombe & revient toutes les années.

FABLE X.

Le Lievre & la Tortue.

Rien ne ſert de courir, il faut partir à point:
Le Lievre & la Tortue en ſont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Si-tôt que moi ce but. Si-tôt! Etes vous ſage,
Repartit l'animal léger?
Ma commere, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainſi fut fait; & de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'eſt pas l'affaire,
Ni de quel Juge l'on convint.
Notre Lievre n'avoit que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait, lorſque, près d'être atteint,

Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux calendes (1),
Et leur fait arpenter les landes (2).
Ayant, dis-je, du temps de reſte pour brouter,
Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent, il laiſſe la Tortue
Aller ſon train de Sénateur (3).
Elle part, elle s'évertue,
Elle ſe hâte avec lenteur.
Lui cependant mépriſe une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de ſon honneur
De partir tard. Il broute, il ſe repoſe,
Il s'amuſe à toute autre choſe
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit preſque au bout de la carriere,
Il partit comme un trait : mais les élans qu'il fit
Furent vains, la Tortue arriva la premiere.
Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je pas raiſon ?
De quoi vous ſert votre vîteſſe ?
Moi, l'emporter ! Et que ſeroit-ce,
Si vous portiez une maiſon (4) ?

(1) S'en éloigne ſi bien, que les Chiens ne peuvent le rattraper, & ſe trouvent par là dans le cas où eſt un créancier que ſes débiteurs renvoient aux calendes grecques ; terme de paiement tout-à-fait chimérique, parce qu'il n'y a point de jour dans l'année que les Grecs aient nommé *Calendes*. *Quand ſerez-vous hors de dette*, demanda Pantagruel ? *Es calendes grecques*, répondit Panurge, *lorſque tout le monde ſera content*, &c. *Pantagruel*, Liv. III, chap. 3. La Fontaine, ſuppoſant ſon Lecteur déja inſtruit ſur ce point de Littérature, fort trivial, & qu'on doit avoir appris au College, s'eſt contenté de dire que le Lievre renvoie les Chiens *aux calendes*.

(2) Terres ſtériles, incultes, fort propres pour la chaſſe.

(3) Les Magiſtrats marchent poſément.

(4) Comme la Tortue, qui eſt couverte d'une groſſe écaille.

FABLE XI.

L'Ane & ſes Maîtres.

L'Ane d'un Jardinier ſe plaignoit au Deſtin
De ce qu'on le faiſoit lever devant l'aurore.
Les Coqs, lui diſoit-il, ont beau chanter matin,
Je ſuis plus matineux encore :
Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché.
Belle néceſſité d'interrompre mon ſomme !
Le Sort, de ſa plainte touché,
Lui donne un autre Maître ; & l'animal de ſomme
Paſſe, d'un Jardinier, aux mains d'un Corroyeur.
La peſanteur des peaux & leur mauvaiſe odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, diſoit-il, à mon premier Seigneur :
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en ſouvient bien,
Quelque morceau de chou, qui ne me coûtoit rien :
Mais ici point d'aubaine (1) ; ou ſi j'en ai quelqu'une,
C'eſt de coups. Il obtint changement de fortune ;
Et ſur l'état d'un Charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colere !
Ce Baudet-ci m'occupe autant
Que cent Monarques pourroient faire.
Croit-il être le ſeul qui ne ſoit pas content ?
N'ai-je en l'eſprit que ſon affaire ?

Le Sort avoit raiſon. Tous gens ſont ainſi faits.
Notre condition jamais ne nous contente ;
La pire eſt toujours la préſente.

(1) Nul profit caſuel, nulle bonne aventure.

Nous fatiguons le Ciel à force de placets (2).
Qu'à chacun Jupiter accorde ſa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

(2) Demande.

FABLE XII.

Le Soleil & les Grenouilles.

AUx noces d'un Tyran tout le peuple en lieſſe;
Noyoit ſon ſouci dans les pots :
Eſope ſeul trouvoit que les gens étoient ſots,
De témoigner tant d'allégreſſe.

Le Soleil, diſoit-il, eut deſſein autrefois
De ſonger à l'hyménée (1).
Auſſi-tôt on ouit, d'une commune voix,
Se plaindre de leur deſtinée
Les citoyennes des étangs (2).
Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants,
Dirent-elles au Sort? Un ſeul Soleil à peine
Se peut ſouffrir; une demi-douzaine
Mettra la mer à ſec, & tous ſes habitants.
Adieu joncs & marais : notre race eſt détruite :
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx (3). Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon ſens, ne raiſonnoient pas mal.

(1) A ſe marier.
(2) Les Grenouilles, qui vivent dans les étangs.
(3) Fleuve de l'Enfer, ſelon les Poëtes.

FABLE XIII.

Le Villageois & le Serpent.

Esope conte qu'un Manant,
Charitable autant que peu ſage,
Un jour d'hiver ſe promenant
Alentour de ſon héritage,
Apperçut un Serpent ſur la neige étendu,
Tranſi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en ſa demeure;
Et ſans conſidérer quel ſera le loyer (1)
D'une action de ce mérite,
Il l'érend le long du foyer,
Le réchauffe, le reſſuſcite.
L'Animal engourdi ſent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colere.
Il leve un peu la tête, & puis ſiffle auſſi-tôt;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un ſaut
Contre ſon bienfaiteur, ſon ſauveur & ſon pere.
Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon ſalaire!
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juſte courroux,
Il vous prend ſa cognée, il vous tranche la bête,
Il fait trois Serpents, de deux coups;
Un tronçon, la queue & la tête.
L'Inſecte, ſautillant, cherche à ſe réunir;
Mais il ne put y parvenir.

Il eſt bon d'être charitable;
Mais envers qui, c'eſt là le point.
Quant aux ingrats, il n'en eſt point
Qui ne meure enfin miſérable.

(1) La récompenſe.

FABLE XIV.

Le Lion malade & le Renard.

De par le Roi des animaux,
Qui dans ſon antre étoit malade,
Fut fait ſavoir à ſes vaſſaux
Que chaque eſpece en ambaſſade
Envoyât gens le viſiter,
Sous promeſſe de bien traiter
Les Députés, eux & leur ſuite;
Foi de Lion, très-bien écrite;
Bon paſſe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du Prince s'exécute:
De chaque eſpece on lui députe.
Les Renards gardant la maiſon,
Un d'eux en dit cette raiſon:
Les pas empreints ſur la pouſſiere
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, ſans exception, regardent ſa taniere,
Pas un ne marque de retour.
Cela me met en méfiance.
Que Sa Majeſté nous diſpenſe.
Grand-merci de ſon paſſe-port.
Je le crois bon: mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en ſort.

FABLE XV.

L'Oiſeleur, l'Autour & l'Alouette.

LEs injuſtices des pervers
Servent ſouvent d'excuſe aux nôtres.
Telle eſt la loi de l'univers:
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne auſſi les autres.

Un Manant au miroir (1) prenoit des oiſillons.
Le fantôme brillant attire une Alouette:
Auſſi-tôt un Autour (2), planant ſur les ſillons,
Deſcend des airs, fond & ſe jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorſque, ſe rencontrant ſous la main de l'Oiſeau,
Elle ſent ſon ongle maligne (3).
Pendant qu'à la plumer l'Autour eſt occupé,
Lui-même ſous les rets demeure enveloppé.
Oiſeleur, laiſſe-moi, dit-il en ſon langage;
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'Oiſeleur repartit: Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage?

(1) Eſpece de chaſſe aux petits oiſeaux.
(2) Oiſeau de proie.
(3) Quoique le mot d'*ongle* ſoit maſculin, la Fontaine le fait ici féminin, ſelon l'uſage de quelques Provinces, où l'on ne lui donne point d'autre genre.

FABLE XVI.

Le Cheval & l'Ane.

EN ce monde, il ſe faut l'un l'autre ſecourir.
Si ton voiſin vient à mourir,
C'eſt ſur toi que le fardeau tombe.

Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois ;
Celui-ci ne portant que ſon ſimple harnois,
Et le pauvre Baudet ſi chargé qu'il ſuccombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La priere, dit-il, n'en eſt pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous ſera que jeu.
Le Cheval refuſa, fit une pétarade ;
Tant, qu'il vit ſous le faix mourir ſon camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet, en cette aventure,
On lui fit porter la voiture,
Et la peau pardeſſus encor.

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche ſa proie pour l'ombre.

CHacun ſe trompe ici-bas.
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en ſait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au Chien dont parle Eſope, il faut les renvoyer.
Ce Chien, voyant ſa proie en l'eau repréſentée,

La quitta pour l'image, & penſa ſe noyer.
La riviere devint tout d'un coup agitée :
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre, ni le corps.

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

LE Phaéton (1) d'une voiture à foin
Vit ſon char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain ſecours. C'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la baſſe Bretagne,
Appellé Quimpercorentin.
On ſait aſſez que le Deſtin
Adreſſe là les gens, quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préſerve du voyage !

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteſte & jure de ſon mieux ;
Peſtant, en ſa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ſes Chevaux,
Contre ſon char, contre lui-même.
Il invoque, à la fin, le Dieu dont les travaux
Sont ſi célebres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi : ſi ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa priere étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainſi :
Hercule veut qu'on ſe remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient

(1) Phaéton, fils du Soleil, fut le ſuccès d'une entrepriſe ſi téméraire.
voulut conduire le char de ſon pere ; & perſonne n'ignore quel

L'achoppement qui te retient.
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui juſqu'à l'aiſſieu les enduit.
Prends ton pic, & me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette orniere. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix. Prends ton fouet.
Je l'ai pris. Queſt ceci? mon char marche à ſouhait.
Hercule en ſoit loué. Lors la voix: Tu vois comme
Tes Chevaux aiſément ſe ſont tirés de là:
Aide-toi, le Ciel t'aidera.

FABLE XIX.

Le Charlatan.

LE monde n'a jamais manqué de Charlatans:
Cette ſcience, de tout temps,
Fut en Profeſſeurs très-fertile.
Tantôt l'un, en théatre, affronte l'Achéron (1);
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il eſt un Paſſe-Ciceron (2).
Un des derniers ſe vantoit d'être
En éloquence ſi grand Maître,
Qu'il rendroit diſert un badaud (3),
Un manant, un ruſtre, un lourdaud.
Oui, Meſſieurs, un lourdaud, un animal, un Ane:
Que l'on m'amene un Ane, un Ane renforcé,
Je le rendrai Maître paſſé,
Et veux qu'il porte la ſoutane (4).

(1) Affronte la mort, faiſant ſur lui-même des épreuves très-périlleuſes en apparence, pour juſtifier, aux yeux des Spectateurs, la bonté de ſon antidote, &c.

(2) Plus éloquent que Ciceron.
(3) Niais, imbécille.
(4) Robe longue que portent les Bacheliers en licence.

Le Prince ſut la choſe : il manda le Rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie,
Un fort beau Rouſſin d'Arcadie (5);
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine ſomme.
Il devoit, au bout de dix ans,
Mettre ſon Ane ſur les bancs (6) :
Sinon, il conſentoit d'être en place publique
Guindé, la hart au col, étranglé court & net;
Ayant au dos ſa Rhétorique,
Et les oreilles d'un Baudet.
Quelqu'un des Courtiſans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir, & que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace, & beaucoup de preſtance :
Sur-tout qu'il ſe ſouvînt de faire à l'aſſiſtance
Un diſcours où ſon art fût au long étendu ;
Un diſcours pathétique, & dont le formulaire
Servît à certains Ciceron,
Vulgairement nommés Larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le Roi, l'Ane, ou moi, nous mourrons.

Il avoit raiſon. C'eſt folie
De compter ſur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants,
Nous devons à la mort de trois l'un, en dix ans.

(5) Comme l'Arcadie nourrit peu de Chevaux, mais grand nombre d'Anes, on s'eſt aviſé d'appeller l'Ane un *Rouſſin d'Arcadie*, par pure plaiſanterie : car du reſte le *Rouſſin* eſt proprement, & en bon françois, un Cheval entier, un peu épais, & entre deux tailles, comme on peut voir dans le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe.

(6) Des Ecoles publiques.

FABLE XX.

La Diſcorde.

LA Déeſſe Diſcorde ayant brouillé les Dieux,
Et fait un grand procès là-haut, pour une pomme (1),
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle Homme,
On la reçut à bras ouverts,
Elle, & Que-ſi-que-non (2) ſon frere,
Avecque Tien-&-mien ſon pere.
Elle nous fit l'honneur, en ce bas univers,
De préférer notre hémiſphere
A celui des mortels qui nous ſont oppoſés (3);
Gens groſſiers, peu civiliſés,
Et qui, ſe mariant ſans Prêtre & ſans Notaire,
De la Diſcorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le beſoin
Demandoit qu'elle fût préſente,
La Renommée avoit le ſoin
De l'avertir; & l'autre, diligente,
Couroit vîte aux débats, & prévenoit la Paix;
Faiſoit, d'une étincelle, un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de ſe plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine:
Bien ſouvent l'on perdoit, à la chercher, ſa peine.
Il falloit donc qu'elle eût un ſéjour affecté,
Un ſéjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer, à jour arrêté.

(1) La pomme d'or, prétendue par *Junon*, *Pallas & Vénus*, & qui fut donnée à la derniere par *Paris*.

(2) *Que ſi*, *que non*, termes que répetent inceſſamment ceux qui ſont en diſpute; l'un, pour affirmer ce que l'autre nie. Les uns diſent *que ſi*, & les autres *que non*. Scarron, *Poéſ.*

(3) Nous les nommons nos Antipodes; & nous ſommes leurs Antipodes, à leur égard, étant oppoſés à eux, comme ils le ſont à nous.

Comme il n'étoit alors aucun Couvent de filles,
On y trouva difficulté :
L'auberge enfin de l'Hyménée
Lui fut pour maiſon aſſignée (4).

(4) Parce qu'il y a peu de mariages bien d'accord.

FABLE XXI.

La jeune Veuve.

LA perte d'un époux ne va point ſans ſoupirs :
On fait beaucoup de bruit, & puis on ſe conſole.
Sur les ailes du Temps la triſteſſe s'envole,
Le Temps ramene les plaiſirs.

Entre la Veuve d'une année
Et la Veuve d'une journée,
La différence eſt grande : on ne croiroit jamais
Que ce fût la même perſonne.
L'une fait fuir les gens, & l'autre a mille attraits.
Aux ſoupirs, vrais ou faux, celle-là s'abandonne ;
C'eſt toujours même note & pareil entretien :
On dit qu'elle eſt inconſolable.
On le dit, mais il n'en eſt rien,
Comme on verra par cette Fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ſes côtés ſa femme
Lui crioit : Attends-moi, je te ſuis ; & mon ame,
Auſſi-bien que la tienne, eſt prête à s'envoler.
Le mari fait ſeul le voyage.
La Belle avoit un pere, homme prudent & ſage :
Il laiſſa le torrent couler.
A la fin, pour la conſoler :
Ma fille, lui dit-il, c'eſt trop verſer de larmes ;

Qu'a beſoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puiſqu'il eſt des vivants, ne ſongez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces tranſports :
Mais après certain temps, ſouffrez qu'on vous propoſe
Un époux, beau, bien fait, jeune, & tout autre choſe
Que le défunt. Ah ! dit-elle auſſi-tôt,
Un cloître (1) eſt l'époux qu'il me faut.
Le pere lui laiſſa digérer ſa diſgrace.
Un mois de la ſorte ſe paſſe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque choſe à l'habit, au linge, à la coëffure :
Le deuil enfin ſert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des amours
Revient au colombier (2) : les jeux, les ris, la danſe
Ont auſſi leur tour à la fin.
On ſe plonge, ſoir & matin,
Dans la fontaine de Jouvence (3).
Le pere ne craint plus ce défunt tant chéri :
Mais comme il ne parloit de rien à notre Belle :
Où donc eſt le jeune mari
Que vous m'avez promis, dit-elle ?

(1) Dit qu'elle ſe veut rendre Religieuſe.

(2) Rentrent en foule dans le cœur de la veuve, leur véritable domaine, leur ſéjour naturel & ordinaire ; ce que la Fontaine a pris plaiſir d'appeller, *Revenir au colombier*, expreſſion proverbiale, qui a été introduite dans la Langue, par alluſion à ce que font les Pigeons, qui, tranſportés bien loin de chez eux, reviennent au colombier où ils ont reçu leur premiere nourriture.

(3) Dans les plaiſirs dont la jeuneſſe aime à faire ſon unique amuſement. Par la *Fontaine de Jouvence* (fiction romaneſque), on entend une eau qui a la propriété de rajeunir ceux qui en boivent.

Grand dommage eſt que ceci ſoit
ſornettes :
Filles connois, qui ne ſont pas
jeunettes,
A qui cette eau de Jouvence
viendroit
Bien à propos.

Plaiſante concluſion d'un ancien Rondeau, qu'on peut voir à la fin du Ch. XIV des Caracteres de ce ſiecle.

ÉPILOGUE (1).

BOrnons ici cette carriere :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiſer une matiere,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces & d'haleine,
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de ſujet :
Il faut contenter ſon envie.
Retournons à Pſyché (2). Damon, vous m'exhortez
A peindre ſes malheurs & ſes félicités :
J'y conſens : peut-être ma veine
En ſa faveur s'échauffera.
Heureux, ſi ce travail eſt la derniere peine
Que ſon époux me cauſera !

(1) Concluſion.

(2) Ici la Fontaine veut parler d'un petit Ouvrage en proſe & en vers, où il a raconté très-agréablement *les Aventures de Pſyché*; mais qu'il n'avoit pas encore achevé, quand il dit : *Retournons à Pſyché.* Quoique le fond de cet Ouvrage ſoit tiré d'*Apulée*, Auteur Latin; la Fontaine a trouvé le ſecret de l'enrichir de pluſieurs beaux tableaux de ſon invention, qui, dans l'opinion de bien des gens, le mettent au deſſus de l'ancien original.

Fin du ſixieme Livre.

FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
Par M. DE LA FONTAINE.
SECONDE PARTIE.

AVERTISSEMENT,

Imprimé, pour la premiere fois, en 1678.

VOICI un ſecond Recueil de Fables que je préſente au Public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air & un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premieres, tant à cauſe de la différence des ſujets, que pour remplir de plus de variété mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ai ſemés avec aſſez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Eſope qu'à ces dernieres, où j'en uſe plus ſobrement, pour ne pas tomber en des répétitions ; car le nombre de ces traits n'eſt pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichiſſements, & étendu davantage les circonſtances de ces récits, qui d'ailleurs me ſembloient le demander de la ſorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même : ainſi je ne tiens pas qu'il ſoit néceſſaire d'en étaler ici les raiſons, non plus que de dire où j'ai puiſé ces derniers ſujets : ſeulement je dirai, par reconnoiſſance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, ſage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les Langues. Les gens du pays le croient fort ancien, & original, à l'égard d'Eſope ; ſi ce n'eſt Eſope lui-même, ſous le nom du ſage *Locman*. Quelques autres m'ont fourni des ſujets aſſez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernieres Parties toute la diverſité dont j'étois capable. Il s'eſt gliſſé quelques fautes dans l'impreſſion ; j'en ai fait faire un *Errata* : mais ce ſont de légers remedes pour un défaut conſidérable.

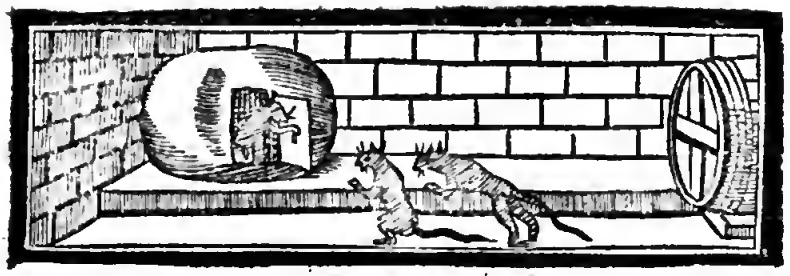
Si on veut avoir quelque plaiſir dans la lecture de cet Ouvrage, il faut que chacun faſſe corriger ces fautes à la main dans ſon Exemplaire, ainſi qu'elles ſont marquées par chaque *Errata*, auſſi-bien pour les premiers Livres, que pour les derniers.

A MADAME

DE MONTESPAN.

*L'*Apologue *eſt un don qui vient des Immortels ;*
Ou ſi c'eſt un préſent des hommes,
Quiconque nous l'a fait, mérite des Autels.
Nous devons tous, tant que nous ſommes,
Eriger en Divinité
Le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
C'eſt proprement un charme : il rend l'ame attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui menent à ſon gré les cœurs & les eſprits.
O vous, qui l'imitez ! Olympe, ſi ma Muſe
A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ſes dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;
Favoriſez les jeux où mon eſprit s'amuſe.
Le Temps, qui détruit tout, reſpectant votre appui,
Me laiſſera franchir les ans dans cet Ouvrage :
Tout Auteur qui voudra vivre encore après lui,
Doit s'acquérir votre ſuffrage.

C'eſt de vous que mes Vers attendent tout leur prix.
Il n'eſt beauté dans nos Écrits,
Dont vous ne connoiſſiez juſques aux moindres traces:
Eh! qui connoît que vous, les beautés & les graces?
Paroles & regards, tout eſt charme dans vous.
Ma Muſe, en un ſujet ſi doux,
Voudroit s'étendre davantage:
Mais il faut réſerver à d'autres cet emploi;
Et d'un plus grand Maître que moi
Votre louange eſt le partage.
Olympe, c'eſt aſſez qu'à mon dernier Ouvrage
Votre nom ſerve un jour de rempart & d'abri:
Protégez déſormais le Livre favori
Par qui j'oſe eſpérer une ſeconde vie.
Sous vos ſeuls auſpices, ces Vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne mérite pas une faveur ſi grande;
La Fable en ſon nom la demande.
Vous ſavez quel crédit ce menſonge a ſur nous:
S'il procure à mes Vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un Temple pour ſalaire:
Mais je ne veux bâtir des Temples que pour vous.



LIVRE SEPTIEME.

FABLE PREMIERE.

Les Animaux malades de la peſte.

UN mal qui répand la terreur ;
Mal, que le Ciel, en ſa fureur,
Inventa, pour punir les crimes de la terre ;
La peſte, (puiſqu'il faut l'appeller par ſon nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron (1),
Faiſoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tout étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le ſoutien d'une mourante vie :
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proie.
Les Tourterelles ſe fuyoient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conſeil, & dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis,
Pour nos péchés, cette infortune :

(1) Les enfers, ſéjour des morts.

Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc point ; voyons, sans indulgence,
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force Moutons.
Que m'avoient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse, ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Et bien, manger Moutons, canaille, sotte espece,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux ;
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard ; & flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres Puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits Saints.
L'Ane vint à son tour, & dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, &, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,

Je

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue :
Je n'en avois nul droit, puiſqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro (2) ſur le Baudet.
Un Loup, quelque peu Clerc (3), prouva, par ſa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille (4) fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien, que la mort, n'étoit capable
D'expier ſon forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous ſerez puiſſant ou miſérable,
Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir.

(2) Cri pour arrêter un criminel.
(3) Savant dans les loix.
(4) Petit péché.

FABLE II.

Le mal Marié.

QUe le bon ſoit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme :
Mais comme le divorce entr'eux n'eſt pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Aſſemblent l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant des humains preſque les quatre parts
S'expoſent hardiment au plus grand des haſards :
Les quatre parts auſſi des humains ſe repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti,

Que de renvoyer ſon épouſe,
Querelleuſe, avare & jalouſe.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut :
On ſe levoit trop tard, on ſe couchoit trop tôt :
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre choſe.
Les valets enrageoient, l'époux étoit à bout.
Monſieur ne ſonge à rien, Monſieur dépenſe tout,
Monſieur court, Monſieur ſe repoſe.
Elle en dit tant, que Monſieur à la fin,
Laſſé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne,
Chez ſes parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les Dindons,
Avec les gardeurs de Cochons.
Au bout de quelque temps, qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait ?
Comment paſſiez-vous votre vie ?
L'innocence des champs eſt-elle votre fait ?
Aſſez, dit-elle ; mais ma peine
Etoit de voir les gens plus pareſſeux qu'ici :
Ils n'ont des troupeaux nul ſouci.
Je leur ſavois bien dire, & m'attirois la haine
De tous ces gens ſi peu ſoigneux.
Eh ! Madame, reprit ſon époux tout à l'heure,
Si votre eſprit eſt ſi hargneux,
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au ſoir,
Eſt déja laſſé de vous voir,
Que feront des valets, qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée ?
Et que pourra faire un époux,
Que vous voulez qui ſoit jour & nuit avec vous ?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puiſſé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous ſans ceſſe à mes côtés.

FABLE III.

Le Rat qui s'eſt retiré du monde.

LEs Levantins (1), en leur Légende (2),
Diſent qu'un certain Rat, las des ſoins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira, loin du tracas.
La ſolitude étoit profonde :
S'étendant par-tout à la ronde,
Notre Hermite nouveau ſubſiſtoit là-dedans.
Il fit tant, des pieds & des dents,
Qu'en peu de jours il eut, au fond de l'hermitage,
Le vivre & le couvert : que faut-il davantage ?
Il devint gros & gras. Dieu prodigue ſes biens
A ceux qui font vœu d'être ſiens.
Un jour au dévot perſonnage
Les députés du peuple Rat
S'en vinrent demander quelque aumône légere.
Ils alloient en terre étrangere,
Chercher quelque ſecours contre le peuple Chat.
Ratopolis (3) étoit bloquée :
On les avoit contraint de partir ſans argent,
Attendu l'état indigent
De la République attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le ſecours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les choſes d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous aſſiſter ? que peut-il faire,

(1) Les peuples du Levant.
(2) Livre qui contient les vies de pluſieurs Saints.
(3) La ville capitale des Rats.

Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'eſpere qu'il aura de vous quelque ſouci.
Ayant parlé de cette ſorte,
Le nouveau Saint ferma ſa porte.

Qui déſigné-je, à votre avis,
Par ce Rat ſi peu ſecourable ?
Un Moine ? non, mais un Dervis (4) :
Je ſuppoſe qu'un Moine eſt toujours charitable.

(4) Religieux Turc.

FABLE IV.

Le Héron.

UN jour ſur ſes longs pieds alloit, je ne ſais où,
Le Héron, au long bec, emmanché d'un long cou.
Il côtoyoit une riviere.
L'onde étant tranſparente, ainſi qu'aux plus beaux jours,
Ma commere la Carpe y faiſoit mille tours,
Avec le Brochet ſon compere.
Le Héron en eût fait aiſément ſon profit :
Tous approchoient du bord, l'oiſeau n'avoit qu'à prendre :
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivoit de régime (1), & mangeoit à ſes heures.
Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiſeau,
S'approchant du bord, vit ſur l'eau
Des Tanches qui ſortoient du fond de ces demeures ;
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux,

(1) C'eſt manger avec précaution.

Comme le Rat (2) du bon Horace.
Moi, des Tanches, dit-il! moi, Héron, que je faſſe
Une ſi pauvre chere! & pour qui me prend-on?
La Tanche rebutée, il trouva du Goujon.
Du Goujon! c'eſt bien là le dîner d'un Héron!
J'ouvrirois pour ſi peu le bec! aux Dieux ne plaiſe.
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poiſſon.
La faim le prit: il fut tout heureux & tout aiſe
De rencontrer un Limaçon.

Ne ſoyons pas ſi difficiles:
Les plus accommodants, ce ſont les plus habiles.
On haſarde de perdre, en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à peu près votre compte:
Bien des gens y ſont pris. Ce n'eſt pas aux Hérons
Que je parle: écoutez, humains, un autre conte;
Vous verrez que chez vous j'ai puiſé ces leçons.

(2) Le Rat de ville, qui goûtoit d'un air dédaigneux tout ce que lui préſentoit le Rat de campagne, pour le régaler de ſon mieux.

. . . . *Cupiens variâ faſtidia cænæ*
Vincere, tangentis malè ſingula dente ſuperbo.
Horat. Sat. VI. Lib. II.

FABLE V.

La Fille.

CErtaine Fille, un peu trop fiere,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux: notez ces deux points-ci.
Cette Fille vouloit auſſi

Qu'il eût du bien, de la naiſſance,
De l'eſprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir?
Le deſtin ſe montra ſoigneux de la pourvoir.
Il vint des partis d'importance:
La Belle les trouvoit trop chétifs de moitié.
Quoi, moi! quoi, ces gens-là! l'on radote, je penſe:
A moi les propoſer! hélas! ils font pitié:
Voyez un peu la belle eſpece!
L'un n'avoit en l'eſprit nulle délicateſſe;
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là;
C'étoit ceci, c'étoit cela:
C'étoit tout; car les précieuſes
Font deſſus tout les dédaigneuſes.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent ſe mettre ſur les rangs.
Elle de ſe moquer. Ah! vraiment je ſuis bonne,
De leur ouvrir la porte. Ils penſent que je ſuis
Fort en peine de ma perſonne:
Grace à Dieu, je paſſe les nuits
Sans chagrin, quoiqu'en ſolitude (1).
La Belle ſe ſut gré de tous ces ſentiments.
L'âge la fit déchoir: adieu tous les amants.
Un an ſe paſſe, & deux, avec inquiétude;
Le chagrin vient enſuite: elle ſent chaque jour
Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'amour;
Puis ſes traits choquer & déplaire;
Puis cent ſortes de fards. Ses ſoins ne purent faire
Qu'elle échappât au temps (2), cet inſigne larron.
Les ruines d'une maiſon
Se peuvent réparer: que n'eſt cet avantage
Pour les ruines du viſage!
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui diſoit: Prenez vîte un mari:

(1) Sans mari.
(2) Qui, comme à la dérobée, détruit inſenſiblement toutes choſes.

Je ne ſais quel deſir le lui diſoit auſſi.
Le deſir peut loger chez une précieuſe.
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin toute aiſe & toute heureuſe,
De rencontrer un malotru (3).

(3) Un mari mal fait de corps & d'eſprit.

FABLE VI.

Les Souhaits.

Il eſt au Mogol (1) des Folets (2),
Qui font office de valets,
Tiennent la maiſon propre, ont ſoin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage :
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange (3) autrefois
Cultivoit le jardin d'un aſſez bon Bourgeois.
Il travailloit ſans bruit, avoit beaucoup d'adreſſe,
Aimoit le Maître & la Maîtreſſe,
Et le jardin ſur-tout. Dieu ſait ſi les Zéphyrs (4),
Peuple ami du démon, l'aſſiſtoient dans ſa tâche.
Le Folet, de ſa part, travaillant ſans relâche,
Combloit ſes hôtes de plaiſirs.
Pour plus de marques de ſon zele,
Chez ces gens pour toujours il ſe fût arrêté,
Nonobſtant la légéreté,
A ſes pareils ſi naturelle :
Mais ſes confreres les Eſprits
Firent tant, que le Chef de cette République,

(1) Grand Empire dans les Indes, à l'Eſt de la Perſe.
(2) Certains Eſprits familiers.
(3) Grande riviere des Indes.
(4) Vents doux, favorables aux plantes & aux fruits.

Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vint d'aller au fond de la Norvege (5),
Prendre le ſoin d'une maiſon
En tout temps couverte de nege;
Et d'Indou (6) qu'il étoit, on vous le fait Lapon (7).
Avant que de partir, l'Eſprit dit à ſes hôtes:
On m'oblige de vous quitter;
Je ne ſais pas pour quelles fautes;
Mais enfin il le faut: je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une ſemaine.
Employez-la: formez trois Souhaits; car je puis
Rendre trois Souhaits accomplis;
Trois, ſans plus. Souhaiter, ce n'eſt pas une peine
Etrange & nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'abondance à pleines mains
Verſe en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins:
Tout en creve. Comment ranger cette chevance (8)?
Quels regiſtres, quels ſoins, quel temps il leur fallut!
Tous deux ſont empêchés, ſi jamais on le fut.
Les voleurs contre eux comploterent,
Les grands Seigneurs leur emprunterent,
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un & l'autre: heureux les indigents!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richeſſe.
Retirez-vous, tréſors, fuyez: & toi, Déeſſe,
Mere du bon eſprit, compagne du repos,
O Médiocrité! reviens vîte. A ces mots,

(5) Pays très-froid, au Nord de l'Europe.
(6) Indien, habitant des Indes.
(7) Habitant de la Laponie, le pays le plus ſeptentrional de l'Europe.
(8) Vieux mot, pour dire, *tout ce bien, toutes ces richeſſes.*

La Médiocrité revient : on lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grace.
Au bout de deux Souhaits, étant auſſi chanceux
Qu'ils étoient, & que ſont tous ceux
Qui ſouhaitent toujours, & perdent en chimeres
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires,
Le Folet en rit avec eux.
Pour profiter de ſa largeſſe,
Quand il voulut partir, & qu'il fut ſur le point,
Ils demanderent la ſageſſe :
C'eſt un tréſor qui n'embarraſſe point.

FABLE VII.

La Cour du Lion.

SA Majeſté Lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le Ciel l'avoit fait Maître :
Il manda donc, par députés,
Ses vaſſaux (1) de toute nature ;
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec ſon ſceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant, le Roi tiendroit
Cour pléniere (2), dont l'ouverture
Devoit être un fort grand feſtin,
Suivi des tours de Fagotin (3).
Par ce trait de magnificence,
Le Prince à ſes Sujets étaloit ſa puiſſance.
En ſon louvre il les invita.

(1) Les animaux qui dépendoient de lui.
(2) Aſſemblée générale de ſes vaſſaux.
(3) Nom d'un Singe qui, en ſon temps, amuſa le peuple de Paris.

Quel louvre ! un vrai charnier (4), dont l'odeur ſe porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha ſa narine.
Il ſe fût bien paſſé de faire cette mine.
Sa grimace déplut : le Monarque, irrité,
L'envoya chez Pluton (5) faire
Le dégoûté.
Le Singe approuva fort cette ſévérité ;
Et, flatteur exceſſif, il loua la colere
Et la griffe du Prince, & l'antre, & cette odeur.
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa ſotte flatterie
Eut un mauvais ſuccès, & fut encor punie.
Ce Monſeigneur du Lion-là
Fut parent de Caligula (6).
Le Renard étant proche : Or çà, lui dit le Sire,
Que ſens-tu ? dis-le-moi ; parle ſans déguiſer.
L'autre auſſi-tôt de s'excuſer,
Alléguant un grand rhume. Il ne pouvoit que dire
Sans odorat : bref, il s'en tire.

Ceci vous ſert d'enſeignement.
Ne ſoyez à la Cour, ſi vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop ſincere ;
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand (7).

(4) Lieu où l'on renferme les bêtes qu'on y égorge, pour les vendre à la boucherie.

(5) Dieu d'enfer ; c'eſt-à-dire, le fit mourir.

(6) Empereur Romain, très-cruel.

(7) En termes équivoques, qui ont un double ſens.

FABLE VIII.

Les Vautours & les Pigeons.

MArs (1) autrefois mit tout l'air en émûte :
Certain ſujet fit naître la diſpute
Chez les oiſeaux, non ceux que le Printemps (2)
Mene à ſa Cour, & qui, ſous la feuillée,
Par leur exemple & leurs ſons éclatants,
Font que Vénus (3) eſt en nous réveillée ;
Ni ceux encor que la mere d'Amour
Met à ſon char (4) ; mais le peuple Vautour,
Au bec retors, à la tranchante ſerre.
Pour un Chien mort ſe fit, dit-on, la guerre :
Il plut du ſang (5). Je n'exagere point :
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint Chef pétit, maint Héros expira ;
Et ſur ſon roc Prométhée (6) eſpéra
De voir bientôt une fin à ſa peine.
C'étoit plaiſir d'obſerver leurs efforts,
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adreſſe, & ruſes, & ſurpriſes,
Tout s'employa. Les deux troupes, épriſes
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que reſpirent les ombres (7) :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaſte enclos qu'ont les royaumes ſombres (8).

(1) Le Dieu de la guerre.
(2) Les Moineaux, &c.
(3) La paſſion de l'amour.
(4) Les Colombes.
(5) Parce que les Vautours ſe battoient dans l'air.
(6) Condamné par Jupiter à être continuellement rongé par un Vautour, pour avoir enlevé du ciel le feu dont il s'étoit ſervi pour animer l'homme.
(7) Les morts qui ſont aux enfers.
(8) Les enfers, ſelon les Poëtes.

Cette fureur mit la compaſſion
Dans les eſprits d'une autre nation (9),
Au col changeant, au cœur tendre & fidele :
Elle employa ſa médiation,
Pour accorder une telle querelle.
Ambaſſadeurs par le peuple Pigeon
Furent choiſis, & ſi bien travaillerent,
Que les Vautours plus ne ſe chamaillerent :
Ils firent treve, & la paix s'enſuivit.
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite auſſi-tôt pourſuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.

Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple ſi ſauvage.

Tenez toujours diviſés les méchants ;
La ſureté du reſte de la terre
Dépend de là : ſemez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci ſoit dit en paſſant : je me tais.

(9) Les Pigeons.

FABLE IX.

Le Coche & la Mouche.

DAns un chemin montant, ſabloneux, mal-aiſé,
Et de tous les côtés au ſoleil expoſé,
Six forts Chevaux tiroient un Coche.
Femme, Moine, vieillard, tout étoit deſcendu.
L'attelage ſuoit, ſouffloit, étoit rendu.
Une Mouche ſurvient, & des Chevaux s'approche,
Prétend les animer par ſon bourdonnement;
Pique l'un, pique l'autre, & penſe à tout moment
Qu'elle fait aller la machine;
S'aſſied ſur le timon, ſur le nez du Cocher.
Auſſi-tôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire;
Va, vient, fait l'empreſſée: il ſemble que ce ſoit
Un Sergent de bataille, allant en chaque endroit
Faire avancer ſes gens & hâter la victoire.
La Mouche, en ce commun beſoin,
Se plaint qu'elle agit ſeule, & qu'elle a tout le ſoin;
Qu'aucun n'aide aux Chevaux à ſe tirer d'affaire.
Le Moine diſoit ſon Bréviaire:
Il prenoit bien ſon temps! Une femme chantoit:
C'étoit bien de chanſons qu'alors il s'agiſſoit!
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent ſottiſes pareilles.
Après bien du travail, le Coche arrive au haut.
Reſpirons maintenant, dit la Mouche auſſi-tôt:
J'ai tant fait, que nos gens ſont enfin dans la plaine.
Çà, Meſſieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainſi certaines gens, faiſant les empreſſés,

S'introduiſent dans les affaires.
Ils ſont par-tout les néceſſaires,
Et par-tout, importuns, devroient être chaſſés.

FABLE X.

La Laitiere & le Pot au lait.

PErrette, ſur ſa tête ayant un Pot au lait,
Bien poſé ſur un couſſinet,
Prétendoit arriver ſans encombre (1) à la ville.
Legere, & court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon ſimple & ſouliers plats.
Notre Laitiere, ainſi trouſſée,
Comptoit déja dans ſa penſée
Tout le prix de ſon lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faiſoit triple couvée:
La choſe alloit à bien, par ſon ſoin diligent.
Il m'eſt, diſoit-elle, facile
D'élever des Poulets autour de ma maiſon:
Le Renard ſera bien habile,
S'il ne m'en laiſſe aſſez pour avoir un Cochon.
Le Porc à s'engraiſſer coûtera peu de ſon.
Il étoit, quand je l'eus, de groſſeur raiſonnable;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il eſt, une Vache & ſon Veau,
Que je verrai ſauter au milieu du troupeau?
Perrette, là-deſſus, ſaute auſſi, tranſportée:
Le lait tombe: adieu Veau, Vache, Cochon, couvée.
La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri

(1) Malheur, accident fâcheux.

Sa fortune ainſi répandue,
Va s'excuſer à ſon mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce fut fait;
On l'appella *le Pot au lait.*

Quel eſprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Eſpagne?
Pichrocole (2), Pyrrhus (3), la Laitiere, enfin tous,
Autant les ſages que les fous,
Chacun ſonge en veillant, il n'eſt rien de plus doux.
Une flatteuſe erreur emporte alors nos ames:
Tout le bien du monde eſt à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je ſuis ſeul, je fais au plus brave un défi:
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi (4):
On m'élit Roi, mon peuple m'aime;
Les diadêmes vont ſur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je ſuis Gros-Jean comme devant.

(2) Prince colere, ambitieux & viſionnaire, dont parle Rabelais. *Gargantua*, Liv. I. Chap. XXXIII.

(3) Roi des Epirotes, autre ambitieux viſionnaire, deſcendu d'Achille. Voyez ſa vie dans *Plutarque*.

(4) Empereur de Perſe.

FABLE XI.

Le Curé & le Mort.

UN Mort s'en alloit triſtement
S'empater de ſon dernier gîte ;
Un Curé s'en alloit gaîment
Enterrer ce Mort au plus vîte.
Notre défunt étoit en carroſſe potté,
Bien & dûment empaqueté,
Et vêtu d'une tobe, hélas! qu'on nomme biere;
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guere.
Le Paſteur étoit à côté,
Et récitoit, à l'ordinaire,
Maintes dévotes Oraiſons,
Et des Pſeaumes & des Leçons,
Et des Verſets & des Répons.
Monſieur le Mort, laiſſez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du ſalaire.
Meſſire Jean Chouart couvoit des yeux ſon Mort,
Comme ſi l'on eût dû lui ravir ce tréſor;
Et des regards ſembloit lui dire :
Monſieur le Mort, j'aurai de vous
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-deſſus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine niece, aſſez proptette,
Et ſa chambriere Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable penſée,
Un heurt ſurvient : adieu le char.

Voilà Meſſire Jean Chouart
Qui du choc de ſon Mort a la tête caſſée :
Le Paroiſſien en plomb entraîne ſon Paſteur :
Notre Curé ſuit ſon Seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Eſt le Curé Chouart, qui ſur ſon Mort comptoit,
Et la Fable du Pot au lait.

FABLE XII.

L'Homme qui court après la Fortune, & l'Homme qui l'attend dans ſon lit.

QUi ne court après la Fortune ?
Je voudrois être en lieu d'où je puſſe aiſément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort, de Royaume en Royaume :
Fideles courtiſans d'un volage fantôme,
Quand ils ſont près du bon moment,
L'inconſtante auſſi-tôt à leurs deſirs échappe.
Pauvres gens ! je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, diſent-ils, étoit planteur de choux,
Et le voilà devenu Pape :
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux :
Mais que vous ſert votre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la Papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos ; le repos, tréſor ſi précieux,
Qu'on en faiſoit jadis le partage des Dieux (1) ?

(1) Selon Epicure & ſes ſectateurs, les Dieux vivoient dans un doux repos, ſans ſe mêler des affaires du monde.

Rarement la Fortune à ſes hôtes le laiſſe.
Ne cherchez point cette Déeſſe,
Elle vous cherchera : ſon ſexe en uſe ainſi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Poſſédoit quelque bien : l'un ſoupiroit ſans ceſſe
Pour la Fortune : il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions notre ſéjour ?
Vous ſavez que nul n'eſt Prophete
En ſon pays, cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami ; pour moi, je ne ſouhaite
Ni climats, ni deſtins meilleurs.
Contentez-vous, ſuivez votre humeur inquiete,
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, ſi l'on veut, l'avare,
S'en va par voie & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déeſſe biſarre
Fréquenter ſur tout autre ; & ce lieu, c'eſt la Cour.
Là donc pour quelque temps il fixe ſon ſéjour,
Se trouvant au coucher, au lever (2), à ces heures
Que l'on ſait être les meilleures ;
Bref, ſe trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'eſt ceci, ſe dit-il ? cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures :
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là ; d'où vient qu'auſſi
Je ne puis héberger (3) cette capricieuſe ?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuſe.
Adieu, Meſſieurs de Cour ; Meſſieurs de Cour, adieu.
Suivez juſques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des Temples à Surate (4),

(2) Du Roi.
(3) Loger chez moi.
(4) Groſſe ville de commerce dans les Etats du Mogol, ſur le golfe de Cambaye.

Allons là. Ce fut un de dire & s'embarquer.
Ames de bronze (5), humains, celui-là fut ſans doute
Armé de diamants, qui tenta cette route,
Et le premier oſa l'abyme défier.
Celui-ci, pendant ſon voyage,
Tourna les yeux vers ſon village
Plus d'une fois, eſſuyant les dangers
Des Pirates (6), des vents, du calme & des rochers,
Miniſtres de la Mort. Avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant aſſez tôt, ſans quitter la maiſon.
L'homme arrive au Mogol. On lui dit qu'au Japon (7)
La Fortune pour lors diſtribuoit ſes graces :
Il y court. Les mers étoient laſſes
De le porter ; & tout le fruit
Qu'il tira de ſes longs voyages,
Ce fut cette leçon, que donnent les Sauvages :
Demeure en ton pays, par la nature inſtruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme,
Que le Mogol (8) l'avoit été :
Ce qui lui fit conclure en ſomme,
Qu'il avoit à grand tort ſon village quitté.
Il renonce aux courſes ingrates,
Revient en ſon pays, voit de loin ſes Pénates (9),
Pleure de joie, & dit : Heureux qui vit chez ſoi,
De régler ſes deſirs faiſant tout ſon emploi.

(5) La Fontaine imite aſſez heureuſement ici ce paſſage d'Horace :

Illi robur & æs triplex circa pectus erat.
Ode III. Liv. I.

On ne peut pas dire la même choſe de ce qui ſuit :

Qui fragilem truci commiſit pelago ratem primus.
C'eſt à-dire,
Qui le premier s'expoſa ſur l'abyme,
Dans un frêle vaiſſeau.

Car l'expreſſion du Poëte latin eſt ſans doute beaucoup plus juſte & plus naturelle que celle-ci :

Et le premier oſa l'abyme défier.

(6) Voleurs de mer.
(7) Puiſſant Royaume, au Nord-Eſt de la Chine.
(8) Grand Royaume des Indes.
(9) Sa maiſon, où étoient ſes Dieux domeſtiques.

Il ne ſait que par oui-dire
Ce que c'eſt que la Cour, la mer, & ton Empire,
Fortune, qui nous fais paſſer devant les yeux
Des dignités, des biens, que juſqu'au bout du monde
On ſuit, ſans que l'effet aux promeſſes réponde.
Déſormais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.
En raiſonnant de cette ſorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conſeil,
Il la trouve aſſiſe à la porte
De ſon ami plongé dans un profond ſommeil.

FABLE XIII.

Les deux Coqs.

DEux Coqs vivoient en paix; une Poule ſurvint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie (1), & c'eſt de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du ſang des Dieux même on vit le Xanthe (2) teint.
Long-temps entre nos Coqs le combat ſe maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voiſinage:
La gent qui porte crête au ſpectacle accourut.
Plus d'une Hélene, au beau plumage,
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu diſparut:
Il alla ſe cacher au fond de ſa retraite,
Pleura ſa gloire & ſes amours;
Ses amours, qu'un rival, tout fier de ſa défaite,
Poſſédoit à ſes yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer ſa haine & ſon courage:
Il aiguiſoit ſon bec, battoit l'air & ſes flancs,
Et s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouſe rage.

(1) A cauſe de l'enlevement d'Hélene par Pâris, Prince Troyen.

(2) Riviere qui couloit à Troie.

Il n'en eut pas beſoin. Son vainqueur ſur les toits
S'alla percher, & chanter ſa victoire :
Un Vautour entendit ſa voix :
Adieu les amours & la gloire.
Tout cet orgueil périt ſous l'ongle du Vautour (3).
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet.
Je laiſſe à penſer quel caquet ;
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune ſe plaît à faire de ces coups.
Tout vainqueur inſolent à ſa perte travaille.
Défions-nous du Sort, & prenons garde à nous,
Après le gain d'une bataille.

(3) Oiſeau de proie, qui dévora le Coq.

FABLE XIV.

L'ingratitude & l'injuſtice des Hommes envers la Fortune.

UN Trafiquant ſur mer par bonheur s'enrichit :
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
Gouffre, banc, ni rocher n'exigea de péage
D'aucun de ſes ballots ; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ſes compagnons Atropos (1) & Neptune (2)
Recueillirent leurs droits (3), tandis que la Fortune
Prenoit ſoin d'amener ſon Marchand à bon port.
Facteurs, aſſociés, chacun lui fut fidele.
Il vendit ſon tabac, ſon ſucre, ſa cannelle
Ce qu'il voulut, ſa porcelaine encor.

(1) Une des Parques, qui eſt chargée de couper le fil de la vie des hommes.

(2) Le Dieu de la mer.

(3) Les ayant fait périr par de funeſtes naufrages.

Le luxe & la folie enflerent ſon tréſor :
Bref, il plut dans ſon eſcarcelle.
On ne parloit chez lui que par double ducat :
Et mon homme d'avoir Chiens, Chevaux & carroſſes,
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un ſien ami, voyant ces ſomptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un ſi bon ordinaire ?
Et d'où me viendroit-il, que de mon ſavoir faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes ſoins, qu'au talent
De riſquer à propos, & bien placer l'argent.
Le profit lui ſemblant une fort douce choſe,
Il riſqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à ſouhait.
Son imprudence en fut la cauſe.
Un vaiſſeau mal freté (4) périt au premier vent ;
Un autre, dépourvu des armes néceſſaires,
Fut enlevé par les Corſaires :
Un troiſieme au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit : le luxe & la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin ſes Facteurs (5) le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaiſirs, en bâtiments beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela ? De la Fortune, hélas !
Conſolez-vous, dit l'autre ; & s'il ne lui plaît pas
Que vous ſoyiez heureux, tout au moins ſoyez ſage.

Je ne ſais s'il crut ce conſeil ;
Mais je ſais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à ſon induſtrie :
Et ſi de quelque échec notre faute eſt ſuivie,
Nous diſons injures au Sort.
Choſe n'eſt ici plus commune :

(4) Terme de marine, pour dire, *mal équipé*.

(5) Ceux qui avoient ſoin de ſon négoce.

Le bien, nous le faiſons ; le mal, c'eſt la Fortune.
On a toujours raiſon, le deſtin toujours tort.

FABLE XV.

Les Devinereſſes.

C'Eſt ſouvent du haſard que naît l'opinion,
Et c'eſt l'opinion qui fait toujours la vogue (1).
Je pourrois fonder ce Prologue
Sur gens de tous états. Tout eſt prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de juſtice :
C'eſt un torrent. Qu'y faire ? il faut qu'il ait ſon cours :
Cela fut & ſera toujours.

Une femme à Paris faiſoit la Pythoniſſe (2) :
On l'alloit conſulter ſur chaque événement.
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de ſon épouſe,
Une mere fâcheuſe, une femme jalouſe,
Chez la Devineuſe on couroit,
Pour ſe faire annoncer ce que l'on deſiroit.
Son fait conſiſtoit en adreſſe :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardieſſe,
Du haſard quelquefois ; tout cela concouroit,
Tout cela bien ſouvent faiſoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt & trois carats (3),
Elle paſſoit pour un Oracle (4).
L'Oracle étoit logé dedans un galetas.
Là, cette femme emplit ſa bourſe ;
Et, ſans avoir d'autre reſſource,

(1) Qui met en crédit, qui fait rechercher avec empreſſement les choſes & les perſonnes.
(2) La Devineresſe.
(3) Métaphore, pour dire, au dernier point.
(4) Fauſſe Divinité, qui prédiſoit l'avenir, par le miniſtere d'un Prêtre ou d'une Prêtreſſe.

Gagne de quoi donner un rang à ſon mari :
Elle achete un office, une maiſon auſſi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôteſſe, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros Meſſieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander ſon deſtin.
Le galetas devint l'antre de la Sibylle (5) :
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire :
Moi, Devine ! on ſe moque. Eh ! Meſſieurs, ſais-je lire ?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
Point de raiſon : fallut deviner & prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré ſoi, plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la choſe :
Quatre ſieges boiteux, un manche de balai,
Tout ſentoit ſon ſabbat (6) & ſa métamorphoſe.
Quand cette femme auroit dit vrai,
Dans une chambre tapiſſée,
On s'en ſeroit moqué : la vogue étoit paſſée
Au galetas ; il avoit le crédit :
L'autre femme ſe morfondit (7).
L'enſeigne fait la chalandiſe.
J'ai vu dans le Palais une robe mal miſe
Gagner gros. Les gens l'avoient priſe
Pour Maître tel, qui traînoit après ſoi
Force écoutants : demandez-moi pourquoi.

(5) Prophéteſſe parmi les Païens.
(6) Lieu mal propre, où s'aſſemblent les Sorciers.
(7) Attendant inutilement qu'on vînt encore la conſulter dans ſa nouvelle maiſon.

FABLE

FABLE XVI.

Le Chat, la Belette & le petit Lapin.

DU palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara : c'eſt une ruſée.
Le maître étant abſent, ce lui fut choſe aiſée.
Elle porta chez lui ſes Pénates (1), un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore ſa cour,
Parmi le thym & la roſée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ſes tours,
Janot Lapin retourne aux ſouterreins ſéjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O Dieux hoſpitaliers! que vois-je ici paroître,
Dit l'animal chaſſé du paternel logis?
Holà, Madame la Belette,
Que l'on déloge ſans trompette,
Ou je vais avertir tous les Rats du pays.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant (2).
C'étoit un beau ſujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant!
Et quand ce ſeroit un Royaume,
Je voudrois bien ſavoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume & l'uſage:
Ce ſont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu Maître & Seigneur, & qui, de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean tranſmis.

(1) Dieux domeſtiques, pour dire, elle alla ſe loger chez lui.

(2) A celui qui s'en empare le premier.

Le premier occupant, eſt-ce une loi plus ſage ?
Or bien, ſans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat, vivant comme un dévot Hermite,
Un Chat faiſant la chatemite,
Un ſaint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert ſur tous les cas.
Jean Lapin pour Juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majeſté fourrée.
Grippeminaud (3) leur dit : Mes enfants, approchez,
Approchez ; je ſuis ſourd, les ans en ſont la cauſe.
L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle choſe.
Auſſi-tôt qu'à portée il les vit conteſtants,
Grippeminaud, le bon Apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord, en croquant l'un & l'autre.

Ceci reſſemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits Souverains, ſe rapportant aux Rois.

(3) Autre nom de Chat, comme Raminagrobis.

FABLE XVII.

La tête & la queue du Serpent (1).

LE Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête & queue ; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux

(1) Cette Fable ſe trouve dans la Vie d'*Agis & Cléomenes*, Ch. I. par *Plutarque*, qui en fait une très-belle application à ceux qui, dans le Gouvernement, ſe livrent inconſidérément aux fantaiſies du peuple ; & c'eſt apparemment de là que la Fontaine l'a tirée.

Auprès des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois entr'elles
Il ſurvint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue :
La queue au Ciel ſe plaignit,
Et lui dit :
Je fais mainte & mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci :
Croit-elle que toujours j'en veuille uſer ainſi ?
Je ſuis ſon humble ſervante :
On m'a faite, Dieu merci,
Sa ſœur, & non ſa ſuivante.
Toutes deux de même ſang,
Traitez-nous de même ſorte :
Auſſi-bien qu'elle, je porte
Un poiſon prompt & puiſſant.
Enfin, voilà ma requête,
C'eſt à vous de commander
Qu'on me laiſſe précéder
A mon tour ma ſœur la tête.
Je la conduirai ſi bien,
Qu'on ne ſe plaindra de rien.
Le Ciel eut pour ſes vœux une bonté cruelle.
Souvent ſa complaiſance a de méchants effets.
Il devroit être ſourd aux aveugles ſouhaits.
Il ne le fut pas lors : & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un paſſant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx (2) elle mena ſa ſœur.

Malheureux les Etats tombés dans ſon erreur.

(2) Lui cauſa la mort.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

PEndant qu'un Philoſophe aſſure
Que toujours par leurs ſens les hommes ſont dupés,
Un autre Philoſophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raiſon ; & la Philoſophie
Dit vrai, quand elle dit que les ſens tromperont,
Tant que ſur leur rapport les hommes jugeront.
Mais auſſi, ſi l'on rectifie
L'image de l'objet ſur ſon éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe & ſur l'inſtrument,
Les ſens ne tromperont perſonne.
La Nature ordonna ces choſes ſagement :
J'en dirai quelque jour les raiſons amplement.
J'apperçois le Soleil : quelle en eſt la figure ?
Ici-bas, ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais ſi je le voyois là-haut dans ſon ſéjour,
Que ſeroit-ce à mes yeux, que l'œil (1) de la Nature ?
Sa diſtance me fait juger de ſa grandeur :
Sur l'angle & les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat ; j'épaiſſis ſa rondeur,
Je le rends immobile, & la terre chemine ;
Bref, je démens mes yeux en toute ſa machine.
Ce ſens ne me nuit point par ſon illuſion.
Mon ame, en toute occaſion,
Développe le vrai caché ſous l'apparence.
Je ne ſuis point d'intelligence

(1) Il n'eſt pas fort néceſſaire, ce me ſemble, d'expliquer comment le ſoleil eſt l'œil de la nature, à ceux qui croient l'entendre, & je me joins à ceux qui demandent cette explication, parce que je ne ſaurois la trouver.

Avecque mes regards, peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille, lente à m'apporter les ſons.
Quand l'eau courbe un bâton (2), ma raiſon le redreſſe.
La raiſon décide en maîtreſſe.
Mes yeux, moyennant ce ſecours,
Ne me trompent jamais, en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur aſſez commune,
Une tête de femme eſt au corps de la Lune.
Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a ſa ſurface unie :
Montueuſe en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiere y peut tracer ſouvent
Un Homme, un Bœuf, un Eléphant.
N'a guere l'Angleterre y vit choſe pareille.
La lunette (3) placée, un animal nouveau
Parut dans cet aſtre (4) ſi beau ;
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement,
Qui préſageoit ſans doute un grand événement.
Savoit-on ſi la guerre entre tant de Puiſſances
N'en étoit point l'effet ? Le Monarque accourut :
Il favoriſe en Roi ces hautes connoiſſances.
Le monſtre dans la Lune à ſon tour lui parut :
C'étoit une Souris cachée entre les verres.
Dans la lunette étoit la ſource de ces guerres :
On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois ?
Mars nous fait recueillir d'amples moiſſons de gloire.
C'eſt à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher ; certains que la Victoire,
Amante de Louis (5), ſuivra par-tout ſes pas :
Ses lauriers nous rendront célebres dans l'Hiſtoire.

(2) Parce qu'il paroît courbé dans l'eau.

(3) Lunette d'approche, propre à regarder les aſtres.

(4) Dans ce bel aſtre, la Lune.

(5) Louis XIV. alors Roi de France.

Même les Filles de mémoire
Ne nous ont point quittés. Nous goûtons des plaiſirs :
La paix fait nos ſouhaits, & non point nos ſoupirs.
Charles (6) en fait jouir : il ſauroit dans la guerre
Signaler ſa valeur, & mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant, s'il pouvoit appaiſer la querelle (7),
Que d'encens ! Eſt-il rien de plus digne de lui ?
La carriere d'Auguſte (8) a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Céſars (9) ?
O Peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux arts ?

(6) Charles II. du nom, Roi d'Angleterre.

(7) La France étoit en guerre dans ce temps-là.

(8) Qui a preſque toujours régné en paix.

(9) *Jules-Céſar*, qui fit toujours la guerre.

Fin du ſeptieme Livre.

LIVRE HUITIEME.

FABLE PREMIERE.

La Mort & le Mourant.

LA Mort ne ſurprend point le ſage :
Il eſt toujours prêt à partir ;
S'étant ſu lui-même avertir
Du temps où l'on ſe doit réſoudre à ce paſſage.
Ce temps, hélas ! embraſſe tous les temps.
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en eſt point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut : tous ſont de ſon domaine ;
Et le premier inſtant où les enfants des Rois
Ouvrent les yeux à la lumiere,
Eſt celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupiere.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeuneſſe ;
La mort ravit tout ſans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra ſa richeſſe ;
Il n'eſt rien de moins ignoré ;
Et, puiſqu'il faut que je le die,
Rien où l'on ſoit moins préparé.

Un Mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait ſon teſtament,
Sans l'avertir au moins. Eſt-il juſte qu'on meure
Au pied levé? attendez, dit-il, quelque peu;
Ma femme ne veut pas que je parte ſans elle;
Il me reſte à pourvoir un arriere-neveu:
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes preſſante, ô Déeſſe cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point ſurpris;
Tu te plains ſans raiſon de mon impatience:
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels auſſi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te diſpoſât à la choſe:
J'aurois trouvé ton teſtament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cauſe
Du marcher & du mouvement,
Quand les eſprits, le ſentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouie:
Toute choſe pour toi ſemble être évanouie;
Pour toi l'aſtre du jour prend des ſoins ſuperflus:
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades.
Qu'eſt-ce que tout cela, qu'un avertiſſement?
Allons, Vieillard, & ſans replique.
Il n'importe à la République
Que tu faſſes ton teſtament.
Tu murmures, Vieillard: vois ces jeunes mourir;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts (1), il eſt vrai, glorieuſes & belles,
Mais ſûres cependant, & quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zele eſt indiſcret:

(1) Que les gens de guerre rencontrent ſouvent dans la fleur de leur âge.

Le plus ſemblable aux morts, meurt le plus à regret.

La Mott avoit raiſon. Je voudrois qu'à cet âge
On ſortît de la vie ainſi que d'un banquet (2),
Remerciant ſon hôte, & qu'on fît ſon paquet:
Car de combien peut-on retarder le voyage?

(2) Belle image, que la Fontaine a empruntée de ce vers de Lucrece: *Cur non ut plenus vitæ conviva recedis?* Liv. III. ſur la fin

FABLE II.

Le Savetier & le Financier.

UN Savetier chantoit du matin juſqu'au ſoir:
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouir: il faiſoit des paſſages (1),
Plus content qu'aucun des ſept Sages (2).
Son voiſin au contraire, étant tout couſu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor:
C'étoit un homme de finance.
Si ſur le point du jour par fois il ſommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit;
Et le Financier ſe plaignoit
Que les ſoins de la Providence
N'euſſent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire.
En ſon hôtel il fait venir
Le Chanteur, & lui dit: Or çà, Sire Gregoire,
Que gagnez-vous par an? Par an! ma foi, Monſieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'eſt point ma maniere

(1) Des fredons, des roulements de voix, tels qu'en pouvoit faire un homme de ſa ſorte.

(2) De Grece, connus ſous ce nom-là.

De compter de la ſorte, & je n'entaſſe guete
Un jour ſur l'autre : il ſuffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amene ſon pain.
Et bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
Tantôt plus, tantôt moins : le mal eſt que toujours,
(Et ſans cela nos gains ſeroient aſſez honnêtes)
Le mal eſt que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer : on nous ruine en Fêtes.
L'une fait tort à l'autre ; & Monſieur le Curé
De quelque nouveau Saint charge toujours ſon Prône.
Le Financier, riant de ſa naïveté,
Lui dit : Je veux vous mettre aujourd'hui ſur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec ſoin,
Pour vous en ſervir au beſoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'uſage des gens.
Il retourne chez lui : dans ſa cave il enſerre
L'argent & ſa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cauſe nos peines.
Le ſommeil quitta ſon logis ;
Il eut pour hôtes les ſoucis,
Les ſoupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet ; & la nuit,
Si quelque Chat faiſoit du bruit,
Le Chat prenoit l'argent. A la fin, le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chanſons & mon ſomme,
Et reprenez vos cent écus.

FABLE III.

Le Lion, le Loup & le Renard.

UN Lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remede à la vieilleſſe.
Alléguer l'impoſſible aux Rois, c'eſt un abus.
Celui-ci parmi chaque eſpece
Manda des Médecins : il en eſt de tous arts.
Médecins au Lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les viſites qui ſont faites,
Le Renard ſe diſpenſe, & ſe tient clos & coi.
Le Loup en fait ſa cour, daube, au coucher du Roi,
Son camarade abſent. Le Prince tout à l'heure
Veut qu'on aille chercher Renard dans ſa demeure,
Qu'on le faſſe venir. Il vient, eſt préſenté ;
Et ſachant que le Loup lui faiſoit cette affaire :
Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu ſincere
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage :
Mais j'étois en pélerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre ſanté.
Même j'ai vu, dans mon voyage,
Gens experts & ſavants ; leur ai dit la langueur
Dont Votre Majeſté craint à bon droit la ſuite.
Vous ne manquez que de chaleur :
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude & toute fumante.
Le ſecret ſans doute en eſt beau
Pour la nature défaillante.
Meſſire Loup vous ſervira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le Roi goûte cet avis-là.

On écorche, on taille, on démembre
Meſſire Loup. Le Monarque en ſoupa,
Et de ſa peau s'enveloppa.

Meſſieurs les Courtiſans, ceſſez de vous déttuire;
Faites, ſi vous pouvez, votre cour ſans vous nuire:
Le mal ſe rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs (1) ont leur tour, d'une ou d'autre maniere:
Vous êtes dans une carriere
Où l'on ne ſe pardonne rien.

(1) Ceux qui, par de mauvais diſcours, tâchent de nuire aux autres.

FABLE IV.

Le pouvoir des Fables.

A MONSIEUR DE BARILLON (1).

LA qualité d'Ambaſſadeur
Peut-elle s'abaiſſer à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes Vers, & leurs graces légeres?
S'ils oſent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler, que les débats
Du Lapin & de la Belette.
Liſez-les, ne les liſez pas:
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe ſur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,

(1) Qui pour lors étoit Ambaſſadeur en Angleterre.

J'y conſens : mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux Rois (2) ſe laſſent d'être amis,
J'ai peine à digérer la choſe.
N'eſt-il pas encor temps que Louis ſe repoſe ?
Quel autre Hercule (3) enfin ne ſe trouveroit las
De combattre cette Hydre (4) ? Et faut-il qu'elle oppoſe
Une nouvelle tête aux efforts de ſon bras ?
Si votre eſprit, plein de ſoupleſſe,
Par éloquence & par adreſſe,
Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
Je vous ſacrifirai cent Moutons. C'eſt beaucoup
Pour un habitant du Parnaſſe (5).
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens :
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son ſujet vous convient ; je n'en dirai pas plus.
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous ſont dûs,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athenes autrefois, peuple vain & léger,
Un Orateur, voyant ſa patrie en danger,
Courut à la tribune (6) ; & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une République,
Il parla fortement ſur le commun ſalut.
On ne l'écoutoit pas. L'Orateur recourut
A ces figures (7) violentes
Qui ſavent exciter les ames les plus lentes :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout ; perſonne ne s'émut.

(2) Louis XIV. Roi de France, & Charles II. Roi d'Angleterre.

(3) Héros fameux par ſes grands travaux.

(4) Serpent à pluſieurs têtes, auquel une tête étant coupée, il en renaiſſoit nombre d'autres.

(5) Un Poëte, qui d'ordinaire n'eſt pas riche.

(6) Lieu élevé, d'où l'on haranguoit le peuple.

(7) De Rhétorique, façon de parler qui préſente à l'eſprit des images vives, touchantes, &c.

L'animal aux têtes frivoles (8),
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter :
Tous regardoient ailleurs. Il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, & point à ſes paroles.
Que fit le Harangueur ? il prit un autre tour.
Cérès (9), commença-t-il, faiſoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle :
Un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traverſa bientôt. L'aſſemblée à l'inſtant
Cria tout d'une voix : Et Céres, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ? Un prompt cour oux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi ! de contes d'enfants ſon peuple (10) s'embarraſſe !
Et du péril qui le menace,
Lui ſeul entre les Grecs il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe (11) fait ?
A ce reproche, l'aſſemblée,
Par l'Apologue (12 réveillée,
Se donne entiere à l'Orateur :
Un trait de Fable en eut l'honneur.

Nous ſommes tous d'Athenes en ce point ; & moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau-d'Ane (13) m'étoit conté,
J'y prendrois un plaiſir extrême.
Le monde eſt vieux, dit-on ; je le crois : cependant
Il le faut amuſer encor comme un enfant.

(8) Le peuple.
(9) La Déeſſe des bleds.
(10) Les Athéniens étoient ſous la protection de Cérès.
(11) Roi de Macédoine, qui leur faiſoit la guerre.
(12) La Fable.
(13) Vieux conte, dont on amuſe les petits enfants.

FABLE V.

L'Homme & la Puce.

PAr des vœux importuns nous fatiguons les Dieux ;
Souvent pour des ſujets même indignes des hommes.
Il ſemble que le Ciel ſur tous, tant que nous ſommes,
Soit obligé d'avoir inceſſamment les yeux ;
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ſes Citoyens,
Comme s'il s'agiſſoit des Grecs & des Troyens.

Un ſot par une Puce eut l'épaule mordue :
Dans les plis de ſes draps elle alla ſe cacher.
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette Hydre, au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race, afin de me venger ?
Pour tuer une Puce, il vouloit obliger
Ces Dieux à lui prêter leur foudre & leur maſſue.

FABLE VI.

Les Femmes & le Secret.

RIen ne peſe tant qu'un ſecret :
Le porter loin eſt difficile aux Dames ;
Et je ſais même ſur ce fait
Bon nombre d'hommes qui ſont femmes.
Pour éprouver la ſienne, un mari s'écria
La nuit, étant près d'elle : O Dieux ! qu'eſt-ce cela ?

Je n'en puis plus, on me déchire.
Quoi! j'accouche d'un œuf! D'un œuf? Oui: le voilà
Frais & nouveau pondu. Gardez bien de le dire;
On m'appelleroit Poule: enfin n'en parlez pas.
La femme, neuve ſur ce cas,
Ainſi que ſur mainte autre affaire,
Crut la choſe, & promit ſes grands Dieux de ſe taire:
Mais ce ſerment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouſe, indiſcrete & peu fine,
Sort du lit, quand le jour fut à peine levé;
Et de courir chez ſa voiſine.
Ma commere, dit-elle, un cas eſt arrivé:
N'en dites rien ſur-tout, car vous me feriez battre.
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce myſtere.
Vous moquez-vous, dit l'autre? Ah! vous ne ſavez guere
Quelle je ſuis: allez, ne craignez rien.
La femme du Pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déja de conter la nouvelle:
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf, elle en dit trois.
Ce n'eſt pas encor tout; car une autre commere
En dit quatre, & raconte à l'oreille le fait:
Précaution peu néceſſaire,
Car ce n'étoit plus un ſecret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche alloit croiſſant,
Avant la fin de la journée,
Ils ſe montoient à plus d'un cent.

FABLE VII.

Le Chien qui porte à ſon cou le dîner de ſon Maître.

NOus n'avons pas les yeux à l'épreuve des Belles,
Ni les mains à celle de l'or.
Peu de gens gardent un tréſor
Avec des ſoins aſſez fideles.

Certain Chien, qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîner de ſon Maître.
Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyoit un mets exquis;
Mais enfin il l'étoit: & tous, tant que nous ſommes,
Nous nous laiſſons tenter à l'approche des biens.
Choſe étrange! On apprend la tempérance aux Chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce Chien-ci donc étant de la ſorte atourné,
Un Mâtin paſſe, & veut lui prendre le dîner.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il eſpéroit d'abord: le Chien mit bas la proie,
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres Chiens arrivent.
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, & craignent peu les coups.
Notre Chien, ſe voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeſte,
Voulut avoir ſa part, & lui ſage; il leur dit:
Point de courroux, Meſſieurs, mon lopin me ſuffit:
Faites votre profit du reſte.
A ces mots, le premier il vous happe un morceau;
Et chacun de tirer, le Mâtin, la canaille,

A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille (1) ;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, Prévôt des Marchands,
Tout fait ſa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple ; & c'eſt un paſſe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de piſtoles.
Si quelque ſcrupuleux, par des raiſons frivoles,
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il eſt un ſot.
Il n'a pas de peine à ſe rendre :
C'eſt bientôt le premier à prendre.

(1) Firent grand'chere. Voy. le Dict. Etym. de Ménage.

FABLE VIII.

Le Rieur & les Poiſſons.

ON cherche les Rieurs, & moi, je les évite.
Cet art veut ſur tout autre un ſuprême mérite.
Dieu ne créa que pour les ſots
Les méchants diſeurs de bons mots (1).
J'en vais peut-être en une Fable
Introduire un : peut-être auſſi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réuſſi.

Un Rieur étoit à la table
D'un Financier, & n'avoit en ſon coin

(1) Gens d'un eſprit fade, peſant & ſuperficiel, qui, croyant l'avoir agréable, vif, profond & delicat, nous débitent hardiment des penſées vulgaires & très-inſipides, comme quelque choſe d'exquis & de véritablement plaiſant, dont ils rient tous les premiers.

Que de petits Poiſſons ; tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;
Et puis il feint à la pareille
D'écouter leur réponſe. On demeura ſurpris ;
Cela ſuſpendit les eſprits.
Le Rieur alors, d'un ton ſage,
Dit qu'il craignoit qu'un ſien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient point d'un âge
A ſavoir au vrai ſon deſtin ;
Les gros en ſauroient davantage.
N'en puis-je donc, Meſſieurs, un gros interroger ?
De dire ſi la compagnie
Prit goût à ſa plaiſanterie,
J'en doute : mais enfin il les ſut engager
A lui ſervir d'un monſtre aſſez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheur de mondes (2) inconnus,
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans ſous l'abyme (3) avoient vus
Les anciens du vaſte Empire.

(2) Les Voyageurs. (3) Dans la mer.

FABLE IX.

Le Rat & l'Huître.

UN Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des Lares (1) paternels un jour ſe trouva ſou.
Il laiſſe là le champ, le grain & la javelle,
Va courir le pays, abandonne ſon trou.
Sitôt qu'il fut hors de la caſe,
Que le monde, dit-il, eſt grand & ſpacieux!
Voilà les Apennins (2), & voici le Caucaſe (3).
La moindre taupinée étoit mont à ſes yeux.
Au bout de quelques jours, le voyageur arrive
En un certain canton où Thétis (4) ſur la rive
Avoit laiſſé mainte Huître; & notre Rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaiſſeaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon pere étoit un pauvre Sire:
Il n'oſoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déja vu le maritime Empire,
J'ai paſſé les déſerts; mais nous n'y bûmes point.
D'un certain Magiſter le Rat tenoit ces choſes,
Et les diſoit à travers champs;
N'étant pas de ces Rats qui, les livres rongeants,
Se font ſavants juſques aux dents.
Parmi tant d'Huîtres toutes cloſes,
Une s'étoit ouverte; & bâillant au ſoleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humoit l'air, reſpiroit, étoit épanouie,
Blanche, graſſe, & d'un goût, à la voir, nompareil.
D'auſſi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille,

(1) De ſa maiſon.
(2) Hautes montagnes qui regnent le long de l'Italie.
(3) Grande montagne en Aſie.
(4) Déeſſe de la mer, pour la mer même.

Qu'apperçois-je, dit-il ? c'eſt quelque victuaille ;
Et, ſi je ne me trompe, à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chere, ou jamais.
Là-deſſus Maitre Rat, plein de belle eſpérance,
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se ſent pris comme aux lacs (5) : car l'Huître tout d'un coup
Se referme ; & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enſeignement.
Nous y voyons premiéreménr,
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience,
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement ;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel eſt pris, qui croyoit prendre.

(5) On m'a aſſuré qu'il eſt aſſez ordinaire de voir des Rats qui ont actuellement donné dans ce piege : mais la Fable n'eſt pas moins ingénieuſe, ni moins inſtructive, pour être fondée ſur la vérité.

FABLE X.

L'Ours & l'Amateur des jardins.

CErtain Ours montagnard, Ours à demi léché,
Confiné par le ſort dans un bois ſolitaire,
Nouveau Bellérophon (1), vivoit ſeul & caché.
Il fût devenu fou : la raiſon d'ordinaire

(1) Prince valeureux, qui, après avoir mis à fin les plus terribles aventures, accablé d'une noire mélancolie, ſe retira dans un déſert, dit Homere, pour rompre tout commerce avec les hommes. Je n'ai garde de mettre ici les paroles du Poëte. Du grec ! Eh ! qui s'attendroit à voir du grec dans des Notes ſur les Fables de la Fontaine ? Cette bigarrure choqueroit infailliblement la fleur des plus beaux eſprits de ce ſiècle.

N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés (2).
Il est bon de parler, & meilleur de se taire ;
Mais tous deux sont mauvais, alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit à faire
Dans les lieux que l'Ours habitoit :
Si bien que, tout Ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain Vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit Prêtre de Flore (3),
Il l'étoit de Pomone (4) encore.
Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrois parmi
Quelque doux & discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon Livre.
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, & se met en campagne.
L'Ours, porté d'un même dessein,
Venoit de quitter sa montagne :
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver, & que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire,
Est le mieux. Il fut donc dissimuler sa peur.
L'Ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t-en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas
De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte ; & d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble :

(2) Séparé des autres.
(3) Déesse des fleurs.
(4) Déesse des fruits.

Et bien qu'on ſoit, à ce qu'il ſemble,
Beaucoup mieux ſeul qu'avec des ſots,
Comme l'Ours en un jour ne diſoit pas deux mots,
L'homme pouvoit ſans bruit vaquer à ſon ouvrage.
L'Ours alloit à la chaſſe, apportoit du gibier,
Faiſoit ſon principal métier
D'être bon émoucheur (5), écartoit du viſage
De ſon ami dormant ce paraſite ailé
Que nous avons Mouche appellé.
Un jour que le Vieillard dormoit d'un profond ſomme,
Sur le bout de ſon nez une allant ſe placer,
Mit l'Ours au déſeſpoir; il eut beau la chaſſer.
Je t'attraperai bien, dit-il; & voici comme.
Auſſi-tôt fait que dit. Le fidele émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Caſſe la tête à l'homme, en écraſant la Mouche;
Et non moins bon Archer que mauvais raiſonneur,
Roide mort étendu ſur la place il le couche.

Rien n'eſt ſi dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudroit un ſage ennemi.

(5) De chaſſer les Mouches qui venoient piquer ſon ami.

FABLE XI.

Les deux Amis.

DEux vrais amis vivoient au Monomotapa (1):
L'un ne poſſédoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au ſommeil,

(1) Pays au Sud-eſt de l'Afrique.

Et mettoit à profit l'abſence du ſoleil,
Un de nos deux Amis ſort du lit en alarme;
Il court chez ſon intime, éveille les Valets:
Morphée (2) avoit touché le ſeuil de ce palais.
L'Ami couché s'étonne; il prend ſa bourſe, il s'arme,
Vient trouver l'autre, & dit: Il vous arrive peu
De courir quand on dort: vous me paroiſſiez homme
A mieux uſer du temps deſtiné pour le ſomme.
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous eſt venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours ſeul? une eſclave aſſez belle
Etoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'Ami, ce n'eſt ni l'un ni l'autre point:
Je vous rends grace de ce zele.
Vous m'êtes en dormant un peu triſte apparu,
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je ſuis vîte accouru:
Ce maudit ſonge en eſt la cauſe.

Qui d'eux aimoit le mieux? Que t'en ſemble, Lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propoſe.
Qu'un ami véritable eſt une douce choſe!
Il cherche vos beſoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même:
Un ſonge, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

(2) Le Dieu du ſommeil; c'eſt à-dire, tout le monde dormoit dans ce palais.

FABLE XII.

Le Cochon, la Chevre & le Mouton.

UNe Chevre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montés ſur même char, s'en alloient à la foire.
Leur divertiſſement ne les y portoit pas :
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'Hiſtoire.
Le Chatton n'avoit pas deſſein
De les mener voir Tabarin (1).
Dom Pourceau crioit en chemin,
Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ſes trouſſes.
C'étoit une clameur à rendre les gens ſourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au ſecours ;
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?
Ces deux perſonnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devtoient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce Mouton : a-t-il dit dit un ſeul mot ?
Il eſt ſage. Il eſt un ſot,
Repartit le Cochon : s'il ſavoit ſon affaire,
Il crieroit, comme moi, du haut de ſon goſier ;
Et cette autre perſonne honnête
Crieroit tout du haut de ſa tête.
Ils penſent qu'on les veut ſeulement décharger,
La Chevre de ſon lait, le Mouton de ſa laine.
Je ne ſais pas s'ils ont raiſon :
Mais quant à moi, qui ne ſuis bon
Qu'à manger, ma mort eſt certaine.
Adieu mon toit & ma maiſon.

(1) Nom d'un Farceur, pour toute la Troupe.

Dom Pourceau raiſonnoit en ſubtil perſonnage :
Mais que lui ſervoit-il ? Quand le mal eſt certain,
La plainte ni la peur ne changent le deſtin ;
Et le moins prévoyant eſt toujours le plus ſage.

FABLE XIII.

Tircis & Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'Avois Eſope quitté,
Pour être tout à Bocace (1);
Mais une Divinité
Veut revoir ſur le Parnaſſe
Des Fables de ma façon :
Or d'aller lui dire, Non,
Sans quelque valable excuſe,
Ce n'eſt pas comme on en uſe
Avec des Divinités ;
Sur-tout quand ce ſont de celles
Que la qualité de Belles
Fait Reines des volontés.
Car afin que l'on le ſache,
C'eſt Sillery qui s'attache
A vouloir que de nouveau
Sire Loup, Sire Corbeau
Chez moi ſe parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout.
Peu de gens en leur eſtime
Lui refuſent le haut bout :
Comment le pourroit-on faire ?

(1) Ecrivain célebre, qui, en proſe italienne, admirée des connoiſſeurs, a compoſé des *Contes*, dont pluſieurs ont été agréablement imités en vers par la Fontaine.

Pour venir à notre affaire,
Mes Contes, à ſon avis,
Sont obſcurs. Les beaux eſprits
N'entendent pas toute choſe.
Faiſons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre ſans gloſe.
Amenons des Bergers, & puis nous rimerons
Ce que diſent entr'eux les Loups & les Moutons.

Tircis diſoit un jour à la jeune Amarante :
Ah ! ſi vous connoiſſiez comme moi certain mal
Qui nous plaît & qui nous enchante,
Il n'eſt bien ſous le ciel qui vous parût égal.
Souffrez qu'on vous le communique :
Croyez-moi, n'ayez point de peur.
Voudrois-je vous tromper ? vous, pour qui je me pique
Des plus doux ſentiments que puiſſe avoir un cœur.
Amarante auſſi-tôt replique :
Comment l'appellez-vous, ce mal ? quel eſt ſon nom ?
L'Amour. Ce mot eſt beau. Dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître : que ſent-on ?
Des peines, près de qui le plaiſir des Monarques
Eſt ennuyeux & fade : on s'oublie, on ſe plaît
Toute ſeule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'eſt pas ſoi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
Qui ſans ceſſe revient, & qui ſuit en tous lieux :
Pour tout le reſte on eſt ſans yeux.
Il eſt un Berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On ſoupire à ſon ſouvenir ;
On ne ſait pas pourquoi, cependant on ſoupire :
On a peur de le voir, encor qu'on le deſire.
Amarante dit à l'inſtant :
Oh ! oh ! c'eſt là ce mal que vous me prêchez tant !
Il ne m'eſt pas nouveau ; je penſe le connoître

Tircis à ſon but croyoit être,
Quand la Belle ajouta : Voilà tout juſtement
Ce que je ſens pour Clidamant.
L'autre penſa mourir de dépit & de honte.

Il eſt force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

FABLE XIV.

Les Obſeques de la Lionne.

LA femme du Lion mourut.
Auſſi-tôt chacun accourut,
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains compliments de conſolation,
Qui ſont ſurcroît d'affliction.
Il fit avertir ſa Province
Que les obſeques ſe feroient
Un tel jour, en tel lieu : ſes Prévôts y ſeroient,
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez ſi chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout ſon antre en réſonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à ſon exemple,
Rugir en leur patois Meſſieurs les Courtiſans.

Je définis la Cour un pays où les gens,
Triſtes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au Prince; ou, s'ils ne peuvent
l'être,

Tâchent au moins de le paroître.
Peuple caméléon (1), peuple ſinge (2) du Maître :
On diroit qu'un eſprit anime mille corps.
C'eſt bien là que les gens ſont de ſimples reſſorts (3).

Pour revenir à notre affaire,
Le Cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeoit : la Reine avoit jadis
Etranglé ſa femme & ſon fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et ſoutint qu'il l'avoit vu rire.
La colere du Roi, comme dit Salomon,
Eſt terrible, & ſur-tout celle du Roi Lion :
Mais ce Cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
Le Monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne ſuis pas ces gémiſſantes voix :
Nous n'appliquerons point ſur tes membres profanes
Nos ſacrés ongles : venez, Loups,
Vengez la Reine ; immolez tous
Ce traître à ſes auguſtes manes.
Le Cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs
Eſt paſſé ; la douleur eſt ici ſuperflue.
Votre digne moitié, couchée entre les fleurs,
Tout près d'ici m'eſt apparue,
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes :
Aux champs élyſiens (4) j'ai goûté mille charmes,
Converſant avec ceux qui ſont ſaints comme moi.
Laiſſe agir quelque temps le déſepoir du Roi ;

(1) Animal qui prend la couleur du lieu où il eſt ; celle du verd, du jaune, du rouge, ſur un tapis verd, jaune, rouge, &c.
(2) Servile imitateur du maître.
(3) Sans raiſonnement, ſans ſentiment, comme Deſcartes le dit des animaux brutes.
(4) Lieux des enfers où ſont les Bienheureux.

J'y prends plaiſir. A peine on eut oui la choſe,
Qu'on ſe mit à crier : Miracle, Apothéoſe (5).
Le Cerf eut préſent, bien loin d'être puni.

Amuſez les Rois par des ſonges,
Flattez-les, payez-les d'agréables menſonges ;
Quelque indignation dont leur cœur eſt rempli,
Ils goberont l'appât, vous ſerez leur ami.

(5) Déification, pour dire, *La voilà au rang des Dieux.*

FABLE XV.

Le Rat & l'Éléphant.

SE croire un perſonnage (1), eſt fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'eſt ſouvent qu'un bourgeois.
C'eſt proprement le mal François :
La ſotte vanité nous eſt particuliere.
Les Eſpagnols ſont vains, mais d'une autre maniere :
Leur orgueil me ſemble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas ſi ſot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui ſans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits, voyoit un Eléphant
Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage (2)

(1) Une perſonne conſidérable. (2) C'eſt-à-dire, fort haut.

Une Sultane (3) de renom,
Son Chien, ſon Chat & ſa Guenon,
Son Perroquet, ſa Vieille & toute ſa maiſon,
S'en alloit en pélérinage.
Le Rat s'étonnoit que les gens
Fuſſent touchés de voir cette peſante maſſe;
Comme ſi d'occuper ou plus ou moins de place,
Nous rendoit, diſoit-il, plus ou moins importants.
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps, qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous priſons pas, tous petits que nous ſommes,
D'un grain moins que les Eléphants.
Il en auroit dit davantage;
Mais le Chat, ſortant de ſa cage,
Lui fit voir, en moins d'un inſtant,
Qu'un Rat n'eſt pas un Eléphant.

(3) La femme d'un Prince d'Orient.

FABLE XVI.

L'Horoſcope.

ON rencontre ſa deſtinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un pere eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, juſques à conſulter,
Sur le ſort de ſa géniture,
Les Diſeurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des Lions ſur-tout
Il éloignât l'enfant juſques à certain âge,
Juſqu'à vingt ans, point davantage.

Le pere, pour venir à bout
D'une précaution ſur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laiſſât paſſer le ſeuil de ſon palais.
Il pouvoit, ſans ſortir, contenter ſon envie,
Avec ſes compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, ſe promener.
Quand il fut en l'âge où la chaſſe
Plaît le plus aux jeunes eſprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint : mais quoi qu'on faſſe,
Propos, conſeil, enſeignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine ſe ſentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il ſoupira pour ce plaiſir.
Plus l'obſtacle étoit grand, plus fort fut le deſir.
Il ſavoit le ſujet des fatales défenſes ;
Et comme ce logis, plein de magnificence,
Abondoit par-tout en tableaux,
Et que la laine (1) & les pinceaux (2)
Traçoient de tous côtés chaſſes & payſages,
En cet endroit, des animaux,
En cet autre, des perſonnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un Lion.
Ah, monſtre ! cria-t-il, c'eſt toi qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers. A ces mots, il ſe livre
Aux tranſports violents de l'indignation,
Porte le poing ſur l'innocente bête.
Sous la tapiſſerie un clou ſe rencontra :
Ce clou le bleſſe, il pénétra
Juſqu'au reſſort de l'ame ; & cette chere tête,
Pour qui l'art d'Eſculape (3) en vain fit ce qu'il put,
Dut ſa perte à ces ſoins qu'on prit pour ſon ſalut.

(1) Les tapiſſeries.
(2) Les tableaux.
(3) Dieu de la Médecine & de la Chirurgie.

Même précaution nuiſit au Poëte Æſchile (4).
Quelque Devin le menaça, dit-on,
De la chûte d'une maiſon.
Auſſi-tôt il quitta la ville,
Mit ſon lit en plein champ, loin des toits, ſous les cieux.
Un Aigle qui portoit en l'air une Tortue,
Paſſa par-là, vit l'homme, & ſur ſa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ſes yeux,
Etant de cheveux dépourvue,
Laiſſa tomber ſa proie, afin de la caſſer.
Le pauvre Æſchile ainſi fut ſes jours avancer.

De ces exemples il réſulte
Que cet art, s'il eſt vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le conſulte :
Mais je l'en juſtifie, & maintiens qu'il eſt faux.
Je ne crois point que la Nature
Se ſoit lié les mains, & nous les lie encor,
Juſqu'au point de marquer dans les cieux notre ſort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de perſonnes, de temps;
Non des conjonctions de tous ces Charlatans.
Ce Berger & ce Roi ſont ſous même Planette;
L'un d'eux porte le ſceptre, & l'autre la houlette :
Jupiter (5) le vouloit ainſi.
Qu'eſt-ce que Jupiter ? un corps ſans connoiſſance.
D'où vient donc que ſon influence
Agit différemment ſur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer juſques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ?
Percer Mars (6), le ſoleil & des vuides ſans fin ?
Un atome la peut détourner en chemin :

(4) Ancien Poëte Grec, dont il nous reſte quelques Tragédies.

(5) C'eſt une des grandes Planettes.

(6) Autre Planette au deſſous de Jupiter.

Où l'iront retrouver les faiſeurs d'Horoſcope (7) ?
L'état où nous voyons l'Europe,
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a ſu.
L'immenſe éloignement, le point & ſa vîteſſe,
Celle auſſi de nos paſſions,
Permettent-ils à leur foibleſſe
De ſuivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre ſort en dépend : ſa courſe entreſuivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie !

Il ne ſe faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Æſchile,
N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'eſt cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille ;
Ce ſont des effets du haſard.

(7) Charlatans qui veulent nous faire accroire qu'ils voient clairement tout le bien & tout le mal qui doit arriver à une perſonne, par la ſituation où ſe trouvent les Planettes dans le moment de ſa naiſſance. De tous les métiers, celui de Charlatan eſt le plus aiſé à apprendre. Deux choſes ſuffiſent pour le ſavoir parfaitement : la premiere, la crédulité des hommes, qui ne dépend pas du Charlatan, mais dont il s'aſſure bientôt par le moyen de la ſeconde, qui conſiſte à leur dire hardiment qu'il ſait fort bien ce qui lui eſt abſolument inconnu.

FABLE XVII.

L'Ane & le Chien.

Il ſe faut entr'aider, c'eſt la loi de nature.
L'Ane un jour pourtant s'en moqua;
Et ne ſais comme il y manqua,
Car il eſt bonne créature.
Il alloit par pays, accompagné du Chien,
Gravement, ſans ſonger à rien;
Tous deux ſuivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit; l'Ane ſe mit à paître:
Il étoit alors dans un pré
Dont l'herbe étoit fort à ſon gré.
Point de chardons pourtant: il s'en paſſa pour l'heure.
Il ne faut pas toujours être ſi délicat;
Et faute de ſervir ce plat,
Rarement un feſtin demeure.
Notre Baudet s'en ſut enfin
Paſſer pour cette fois. Le Chien, mourant de faim,
Lui dit: Cher compagnon, baiſſe-toi, je te prie;
Je prendrai mon dîner dans le panier au pain.
Point de réponſe, mot: le Rouſſin d'Arcadie (1)
Craignit qu'en perdant un moment,
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la ſourde oreille;
Enfin il répondit: Ami, je te conſeille
D'attendre que ton maître ait fini ſon ſommeil;
Car il te donnera ſans faute, à ſon réveil,
Ta portion accoutumée:
Il ne ſauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites, un Loup
Sort du bois, & s'en vient: autre bête affamée.

(1) Sobriquet de l'Ane. *Voyez* Liv. VI. Fable XIX. Note (5).

L'Ane appelle auſſi-tôt le Chien à ſon ſecours.
Le Chien ne bouge, & dit : Ami, je te conſeille
De fuir, en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne ſauroit tarder. Détale vîte, & cours.
Que ſi ce Loup t'atteint, caſſe-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf : &, ſi tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau diſcours,
Sire Loup étrangla le Baudet ſans remede.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

FABLE XVIII.

Le Baſſa & le Marchand.

UN Marchand Grec en certaine contrée
Faiſoit trafic ; un Baſſa (1) l'appuyoit :
De quoi le Grec en Baſſa le payoit,
Non en Marchand : tant c'eſt chete denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit par-tout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puiſſance,
Lui vont offrir leur ſupport en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoiſſance
Qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute, avec eux il s'engage,
Et le Baſſa du tout eſt averti ;
Même on lui dit qu'il jouera, s'il eſt ſage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un meſſage (2)
Pour Mahomet, droit en ſon paradis,
Et ſans tarder ; ſinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde

(1) Un Gouverneur de Province.

(2) Les envoyant trouver Mahomet dans l'autre monde.

Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poiſon l'enverra protéger
Les Trafiquants qui ſont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc ſe comporta
Comme Alexandre (3) ; & plein de confiance,
Chez le Marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'aſſurance
En ſes diſcours & dans tout ſon maintien,
Qu'on ne crut point qu'il ſe doutât de rien.
Ami, dit-il, je ſais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les ſuites :
Mais je te crois un trop homme de bien :
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage (4).
Je n'en dis pas là-deſſus davantage.
Quant à ces gens qui penſent t'appuyer,
Ecoute-moi : ſans tant de dialogue
Et de raiſons, qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un Apologue.

Il étoit un Berger, ſon Chien & ſon troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un Dogue de qui l'ordinaire
Etoit un pain entier. Il falloit bien & beau
Donner cet animal au Seigneur du village :
Lui Berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois Mâtinaux,
Qui, lui dépenſant moins, veilleroient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête ſeule.
Il mangeoit plus que trois ; mais on ne diſoit pas
Qu'il avoit auſſi triple gueule,
Quand les Loups livroient des combats.
Le Berger s'en défait ; il prend trois Chiens de taille
A lui dépenſer moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en ſentit ; & tu te ſentiras

(3) Qui prit une médecine de la main de ſon Médecin, quoiqu'on lui eût écrit que ce Médecin devoit l'empoiſonner.

(4) De poiſon.

Du choix de ſemblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puiſſant Roi,
Que s'appuyer de pluſieurs petits Princes.

FABLE XIX.

L'avantage de la Science.

ENtre deux Bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend.
L'un étoit pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci ſur ſon concurrent
Vouloit emporter l'avantage;
Prétendoit que tout homme ſage
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme ſot: car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raiſon m'en ſemble petite.
Mon ami, diſoit-il ſouvent
Au Savant:
Vous vous croyez conſidérable:
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que ſert à vos pareils de lire inceſſamment?
Ils ſont toujours logés à la troiſieme chambre,
Vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre,
Ayant pour tout Laquais leur ombre ſeulement.
La République a bien affaire
De gens qui ne dépenſent rien!
Je ne ſais d'homme néceſſaire,
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en uſons, Dieu ſait! notre plaiſir occupe

L'Artiſan, le Vendeur, celui qui fait la jupe
Et celle qui la porte, & vous, qui dédiez
A Meſſieurs les gens de finance
De méchants Livres bien payés.
Ces mots, remplis d'impertinence,
Eurent le ſort qu'ils méritoient.
L'homme lettré ſe tut, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une Satyre.
Mars (1) détruiſit le lieu que nos gens habitoient:
L'un & l'autre quitta ſa ville.
L'ignorant reſta ſans aſyle,
Il reçut par-tout des mépris;
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laiſſez dire les ſots; le ſavoir a ſon prix.

(a) La guerre ruina cette ville.

FABLE XX.

Jupiter & les Tonnerres.

JUpiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs:
Rempliſſons de nouveaux hôtes (1)
Les cantons de l'univers,
Habités par cette race
Qui m'importune & me laſſe.
Va-t-en, Mercure, aux enfers;
Amene-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race, que j'ai trop chérie,

(1) D'autres hommes, après avoir exterminé ceux qui habitoient alors ſur la terre.

Tu périras cette fois.
Jupiter ne tarda guere
A modérer ſon tranſport.

O vous, Rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre ſort,
Laiſſez entre la colere
Et l'orage qui la ſuit,
L'intervalle d'une nuit.

Le Dieu dont l'aile eſt légere (2),
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires Sœurs:
A Tiſiphone & Mégere
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit ſi fiere,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bientôt du domaine
Des Déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le ſerment de l'Euménide (3);
Il la renvoie: & pourtant
Il lance un foudre à l'inſtant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le pere même de ceux
Qu'il menaçoit de ces feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embraſa que l'enceinte
D'un déſert inhabité.

(2) Mercure, Meſſager des Dieux.

(3) Nom général des Furies, que les Grecs nommerent *Eumenides*, du mot *Eumenés*, qui ſignifie en grec *doux & benin*; ce peuple ſuperſtitieux s'imaginant apparemment que par ce titre flatteur, il pourroit adoucir *Tiſiphone* & ſes deux ſœurs, qui ne reſpiroient en effet que rage, fureur & malignité.

Tout pere frappe à côté (4).
Qu'arriva-t-il ? Notre engeance
Prit pied ſur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit ;
Et l'aſſembleur de nuages (5)
Jura le Styx (6), & promit
De former d'autres orages ;
Ils ſeroient sûrs. On ſourit :
On lui dit qu'il étoit pere,
Et qu'il laiſſât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcan (7) entreprit l'affaire :
Ce Dieu remplit ſes fourneaux
De deux ſortes de carreaux.
L'un jamais ne ſe fourvoie,
Et c'eſt celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie :
L'autre s'écarte en ſon cours ;
Ce n'eſt qu'aux monts qu'il en coûte,
Bien ſouvent même il ſe perd :
Et ce dernier, en ſa route,
Nous vient du ſeul Jupiter.

(4) Ayant peur de faire du mal à ſon enfant.
(5) Epithete qu'Homere donne très-ſouvent à Jupiter.
(6) Fleuve de l'enfer, par qui les Dieux juroient.
(7) Ou Vulcain, Dieu du feu.

FABLE XXI.

Le Faucon & le Chapon.

UNe traîtreſſe voix bien ſouvent vous appelle ;
Ne vous preſſez donc nullement.
Ce n'étoit pas un ſot, non, non, & croyez-m'en,
Que le Chien (1) de Jean de Niveile.

Un Citoyen du Mans, Chapon de ſon métier,
Etoit ſommé de comparoître
Pardevant les Lares (2) du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiſer la choſe :
Petit, petit, petit : mais, loin de s'y fier,
Le Normand & demi (3) laiſſoit les gens crier.
Serviteur, diſoit-il, votre appât eſt groſſier :
On ne m'y tient pas, & pour cauſe.
Cependant un Faucon (4) ſur ſa perche voyoit
Notre Manſeau qui s'enfuyoit.
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit inſtinct, ſoit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit le lendemain être d'un grand ſoupé,
Fort à l'aiſe en un plat : honneur dont la volaille
Se ſeroit paſſée aiſément.
L'Oiſeau chaſſeur lui dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné : vous n'êtes que racaille,
Gens groſſiers, ſans eſprit, à qui l'on n'apprend rien :
Pour moi, je ſais chaſſer & revenir au maître.
Le vois tu pas à la fenêtre ?

(1) Qui s'enfuyoit quand on l'appelloit.
(2) La cuiſine.
(3) Nom que l'on donne aux Manſeaux.
(4) Un Oiſeau dreſſé pour la chaſſe.

Il t'attend, es-tu ſourd ? Je n'entends que trop bien,
Repartit le Chapon : mais que me veut-il dire,
Et ce beau Cuiſinier armé d'un grand couteau ?
Reviendrois-tu pour cet appeau ?
Laiſſe-moi fuir, ceſſe de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorſque d'un ton ſi doux on s'en vient m'appeller.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un ſemblable reproche.

FABLE XXII.

Le Chat & le Rat.

QUatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triſte oiſeau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Belette au long corſage,
Toutes gens d'eſprit ſcélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux & ſauvage.
Tant y furent, qu'un ſoir alentour de ce pin
L'homme tendit ſes rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chetcher ſa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir.
Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir ;
L'un plein de déſeſpoir, & l'autre plein de joie ;
Il voyoit dans les lacs ſon mortel ennemi.
Le pauvre Chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit ;
Viens m'aider à ſortir du piege où l'ignorance
M'a fait tomber. C'eſt à bon droit
Que ſeul entre les tiens, par amour ſinguliere,

Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux :
Je n'en ai point regret, & j'en rends grace aux Dieux.
J'allois leur faire ma priere,
Comme tout dévot Chat en uſe les matins;
Ce rézeau me retient. Ma vie eſt en tes mains:
Viens diſſoudre ces nœuds. Et quelle récompenſe
En aurai-je, reprit le Rat?
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le Chat.
Diſpoſe de ma griffe, & ſois en aſſurance:
Envers & contre tous je te protégerai,
Et la Belette mangerai,
Avec l'époux de la Chouette:
Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit : Idiot,
Moi, ton libérateur! je ne ſuis pas ſi ſot.
Puis il s'en va vers ſa retraite.
La Belette étoit près du trou.
Le Rat grimpe plus haut ; il y voit le Hibou.
Dangers de toutes parts : le plus preſſant l'emporte.
Ronge-maille retourne au Chat, & fait en ſorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, & puis tant,
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet inſtant.
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre Chat vit de loin
Son Rat, qui ſe tenoit alerte & ſur ſes gardes.
Ah! mon frere, dit-il, viens m'embraſſer : ton ſoin
Me fait injure : tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penſes-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu, je te dois la vie?
Et moi, reprit le Rat, penſes-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnoiſſance?
S'aſſure-t-on ſur l'alliance
Qu'a faite la néceſſité?

FABLE XXIII.

Le Torrent & la Riviere.

Avec grand bruit & grand fracas,
Un Torrent tomboit des montagnes.
Tout fuyoit devant lui ; l'horreur ſuivoit ſes pas:
Il faiſoit trembler les campagnes.
Nul Voyageur n'oſoit paſſer
Une barriere ſi puiſſante.
Un ſeul vit des Voleurs ; & ſe ſentant preſſer,
Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace & bruit, ſans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce ſuccès lui donnant courage,
Et les mêmes Voleurs le pourſuivant toujours,
Il rencontra ſur ſon paſſage
Une Riviere, dont le cours,
Image d'un ſommeil doux, paiſible & tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords eſcarpés, un ſable pur & net.
Il entre, & ſon Cheval le met
A couvert des Voleurs, mais non de l'onde noire.
Tous deux au Styx allerent boire (1) ;
Tous deux, à nager malheureux,
Allerent traverſer, au ſéjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens ſans bruit ſont dangereux ;
Il n'en eſt pas ainſi des autres.

(1) Se noyerent.

FABLE XXIV.

L'Éducation.

LAridon & Céſar, freres dont l'origine
Venoit de Chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, & l'autre la cuiſine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom :
Mais la diverſe nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuſe nature,
En l'autre l'altérant, un certain Marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frere, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier abattu,
Fut le premier Céſar que la gent Chienne ait eu.
On eut ſoin d'empêcher qu'une indigne maîtreſſe
Ne fît en ſes enfants dégénérer ſon ſang.
Laridon, négligé, témoignoit ſa tendreſſe
A l'objet le premier paſſant :
Il peupla tout de ſon engeance.
Tourne-broches (1), par lui rendus communs en France,
Y font un corps à part ; gens fuyant les haſards,
Peuple (2) antipode des Céſars.

On ne ſuit pas toujours ſes aïeux ni ſon pere :
Le peu de ſoins, le temps, tout fait qu'on dégénere.
Faute de cultiver la nature & ſes dons,
O combien de Céſars deviendront Laridons !

(1) Chiens dreſſés à faire tourner une roue, dont le mouvement fait tourner la broche.

(2) D'un naturel directement contraire à celui des Chiens hardis & courageux.

FABLE XXV.

Les deux Chiens & l'Ane mort.

LEs Vertus devroient être ſœurs,
Ainſi que les Vices ſont freres.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger ſous même toit.
A l'égard des Vertus, rarement on les voit
Toutes en un ſujet éminemment placées,
Se tenir par la main, ſans être diſperſées.
L'un eſt vaillant, mais prompt ; l'autre eſt prudent, mais froid.

Parmi les animaux le Chien ſe pique d'être
Soigneux, & fidele à ſon maître :
Mais il eſt ſot, il eſt gourmand.
Témoin ces deux Mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un Ane mort qui flottoit ſur les ondes :
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux ſont meilleurs que les miens ;
Porte un peu tes regards ſur ces pleines profondes :
J'y crois voir quelque choſe. Eſt-ce un Bœuf, un Cheval ?
Hé ! qu'imporre quel animal,
Dit l'un de ces Mâtins ? voilà toujours curée (1).
Le point eſt de l'avoir : car le trajet eſt grand ;
Et de plus, il nous faut nager contre le vent.
Buvons route cette eau : notre gorge altérée
En viendra bien à bout. Ce corps demeurera
Bientôt à ſec, & ce ſera

(1) De quoi manger.

Proviſion pour la ſemaine.
Voilà mes Chiens à boire. Ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie : ils firent tant,
Qu'on les vit crever à l'inſtant.

L'homme eſt ainſi bâti : quand un ſujet l'enflamme,
L'impoſſibilité diſparoît à ſon ame.
Combien fait-il de vœux ? combien perd-il de pas,
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire ?
Si j'arrondiſſois mes Etats !
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences, l'Hiſtoire !
Tout cela, c'eſt la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne ſuffit.
Pour fournir aux projets que forme un ſeul eſprit,
Il faudroit quatre corps ; encor, loin d'y ſuffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathuſalems (2) bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un ſeul deſire.

(2) Nul homme n'a vécu ſi long-temps que Mathuſalem.

FABLE XXVI.

Démocrite (1) *& les Abdéritains.*

QUe j'ai toujours haï les penſées du vulgaire !
Qu'il me ſemble profane, injuſte & téméraire,
Mettant de faux milieux entre la choſe & lui,
Et meſurant par ſoi ce qu'il voit en autrui !
Le Maître d'Epicure (2) en fit l'apprentiſſage.

(1) Un des plus grands Philoſophes de l'antiquité, né à Abdere.

(2) Autre célebre Philoſophe, à qui la Fontaine donne *Démocrite* pour Maître, à très juſte titre : car quoiqu'Epicure n'eût jamais vu Démocrite, c'eſt des Ouvrages de Démocrite qu'il tire les grands principes ſur leſquels il bâtit ſon ſyſtême.

Son

Son pays le crut fou. Petits éſprits ! Mais quoi !
Aucun n'eſt prophete chez ſoi.
Ces gens étoient les fous ; Démocrite, le ſage.
L'erreur alla ſi loin, qu'Abdere (3) députa
Vers Hippocrate (4), & l'invita,
Par lettres & par ambaſſade,
A venir rétablir la raiſon du malade.
Notre concitoyen, diſoient-ils en pleurant,
Perd l'eſprit ; la lecture a gâté Démocrite :
Nous l'eſtimerions plus, s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite (5) ;
Peut-être même ils ſont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce ſonge, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, inviſibles fantômes ;
Et meſurant les cieux, ſans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'univers, & ne ſe connoît pas.
Un temps fut qu'il ſavoit accorder les débats ;
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin Mortel, ſa folie eſt extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de ſoi pour ces gens (6) ;
Cependant il partit : & voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le Sort cauſe. Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on diſoit n'avoir raiſon ni ſens,
Cherchoit dans l'homme & dans la bête,
Quel ſiege a la raiſon, ſoit le cœur, ſoit la tête.
Sous un ombrage épais, aſſis près d'un ruiſſeau,
Les labyrinthes (7) d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ſes pieds maint volume,
Et ne vit preſque pas ſon ami s'avancer,

(3) Ville de Thrace, dont les habitants étoient généralement fort ſtupides, au jugement des Grecs.

(4) Le Prince de la Médecine.

(5) Opinion particuliere de Démocrite, qui a été renouvellée de nos jours.

(6) Par la raiſon marquée ci-devant dans la Note (3) ; où j'ai dit un mot des habitants d'Abdere.

(7) Les ventricules, les ſinuoſités, les différentes parties du cerveau.

Attaché ſelon ſa coutume.
Leur compliment fut court, ainſi qu'on peut penſer.
Le ſage eſt ménager du temps & des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raiſonné ſur l'homme & ſur l'eſprit,
Ils tomberent ſur la morale.
Il n'eſt pas beſoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent ſuffit,
Pour montrer que le peuple eſt juge récuſable.
En quel ſens eſt donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que ſa voix eſt la voix de Dieu ?

FABLE XXVII.

Le Loup & le Chaſſeur.

FUreur d'accumuler, monſtre, de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits de Dieu,
Te combattrai-je en vain ſans ceſſe en cet Ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour ſuivre mes leçons ?
L'homme, ſourd à ma voix, comme à celle du ſage,
Ne dira-t-il jamais : C'eſt aſſez, jouiſſons ?
Hâte-toi, mon ami : tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc ? Dès demain.
Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui : redoute un ſort ſemblable
A celui du Chaſſeur & du Loup de ma Fable.

Le premier de ſon arc avoit mis bas un Daim.
Un Fan de Biche paſſe, & le voilà ſoudain
Compagnon du défunt : tous deux giſent ſur l'herbe.

La proie étoit honnête ; un Daim avec un Fan :
Tout modeſte Chaſſeur en eût été content.
Cependant un Sanglier, monſtre énorme & ſuperbe,
Tente encor notre Archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx. La Parque & ſes ciſeaux
Avec peine y mordoient (1) ; la Déeſſe infernale
Reprit à pluſieurs fois l'heure au monſtre fatale :
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit aſſez de biens : mais quoi ! rien ne remplit
Les vaſtes appétits d'un faiſeur de conquêtes.
Dans le temps que le Porc revient à ſoi, l'Archer
Voit le long d'un ſillon une Perdrix marcher :
Surcroît chétif aux autres têtes.
De ſon arc toutefois il bande les reſſorts.
Le Sanglier, rappellant les reſtes de ſa vie,
Vient à lui, le découd (2), meurt vengé ſur ſon corps;
Et la Perdrix le remercie.

Cette part de récit s'adreſſe aux convoiteux ;
L'avare aura pour lui le reſte de l'exemple.

Un Loup vit en paſſant ce ſpectacle piteux :
O Fortune, dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! Mais pourtant
Il faut les ménager ; ces rencontres ſont rares.
(Ainſi s'excuſent les avares.)
J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps ; ce ſont quatre ſemaines,
Si je ſais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; & mangeons cependant
La corde de cet arc. Il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne aſſez.
En diſant ces mots, il ſe jette

(1) Le Sanglier conſerva quelque temps un reſte de vie, quoique ſa bleſſure fût mortelle.

(2) Le déchire avec ſes défenſes.

Sur l'arc, qui ſe détend, & fait de la ſagette (3)
Un nouveau mort : mon Loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte : il faut que l'on jouiſſe ;
Témoin ces deux gloutons, punis d'un ſort commun :
La convoitiſe perdit l'un,
L'autre périt par l'avarice.

(3) La fleche dreſſée ſur l'arc. *Sagette*, vieux mot, formé de *Sagitta*, qui veut dire fleche *Sagette* étoit encore en uſage du temps de *Regnier*, témoin ces vers, qui méritent d'être retenus :

Ainſi les actions aux langues ſont ſujettes :
Mais ces divers rapports ſont de foibles ſagettes,
Qui bleſſent ſeulement ceux qui ſont mal armés.
Sat. V. v. 25, &c.

Fin du huitieme Livre.

LIVRE NEUVIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Dépositaire infidele.

GRACE aux Filles de mémoire,
J'ai chanté des Animaux ;
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le Loup en langue des Dieux
Parle au Chien dans mes Ouvrages :
Les Bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant,
Que les fous vont l'emportant ;
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scene
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans & des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs :
Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs.

Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit ſeulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes:
Mais que tous, tant que nous ſommes,
Nous mentions, grand & petit!
Si quelqu'autre l'avoit dit,
Je ſoutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Eſope & comme Homere,
Un vrai menteur ne ſeroit.
Le doux charme de maint ſonge,
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du menſonge,
Nous offre la vérité.
L'un & l'autre a fait un Livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus, s'il ſe peut:
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir, comme ſut faire
Un certain dépoſitaire,
Payé par ſon propre mot,
Eſt d'un méchant & d'un ſot.
Voici le fait. Un Trafiquant de Perſe
Chez ſon voiſin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer, dit-il, quand il fut de retour?
Votre fer? il n'eſt plus: j'ai regret de vous dire
Qu'un Rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le Trafiquant admire
Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours, il détourne l'enfant
Du perfide voiſin, puis à ſouper convie
Le pere, qui s'excuſe, & lui dit en pleurant:
Diſpenſez-moi, je vous ſupplie.

Tous plaiſirs pour moi ſont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie ;
Je n'ai que lui : que dis-je, hélas ! je ne l'ai plus :
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le Marchand repartit : Hier au ſoir, ſur la brune,
Un Chat-huant s'en vint votre fils enlever :
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le pere dit : Comment voulez-vous que je croie
Qu'un Hibou pût jamais emporter cette proie ?
Mon fils, en un beſoin, eût pris le Chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment ;
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment, après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les Chats-huants d'un pays
Où le quintal (1) de fer par un ſeul Rat ſe mange,
Enlevent un garçon peſant un demi-cent ?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure :
Il rendit le fer au Marchand,
Qui lui rendit ſa géniture.

Même diſpute avint entre deux Voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microſcope (2)
Tout eſt géant chez eux. Écoutez les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monſtres à foiſon.
Celui-ci ſe croyoit l'hyperbole permiſe.
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maiſon.
Et moi, dit l'autre, un pot auſſi grand qu'une Egliſe.
Le premier ſe moquant, l'autre reprit : Tout doux :
On le fit pour cuire vos choux.
L'homme au pot fut plaiſant, l'homme au fer fut habile.

(1) Le poids de cent livres.
(2) Verre qui groſſit beaucoup les objets qu'on regarde à travers.

Quand l'abſurde eſt outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raiſon, combattre ſon erreur :
Enchérir eſt le plus court, ſans s'échauffer la bile.

FABLE II.

Les deux Pigeons.

DEux Pigeons s'aimoient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut aſſez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frere ?
L'abſence eſt le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les ſoins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor ſi la ſaiſon s'avançoit davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous preſſe ? Un Corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiſeau.
Je ne ſongerai plus que rencontre funeſte,
Que Faucons, que rézeaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon ſoupé, bon gîte, & le reſte ?
Ce diſcours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le deſir de voir & l'humeur inquiete
L'emporterent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon ame ſatisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frere ;
Je le déſennuirai. Quiconque ne voit guere,

N'a guete a dire auſſi. Mon voyage dépeint
Vous ſera d'un plaiſir extrême.
Je dirai : J'étois là, telle choſe m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils ſe dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; & voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un ſeul arbre s'offrit, tel encor, que l'orage
Maltraita le Pigeon, en dépit du feuillage.
L'air devenu ſérein, il part, tout morfondu,
Seche du mieux qu'il peut ſon corps chargé de pluie ;
Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
Voit un Pigeon auprès ; cela lui donne envie :
Il y vole, il eſt pris : ce bled couvroit d'un lacs
Les menteurs & traîtres appâts.
Le lacs étoit uſé ; ſi bien que de ſon aile,
De ſes pieds, de ſon bec, l'oiſeau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; & le pis du deſtin
Fut qu'un certain Vautour, à la ſerre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échapé (1).
Le Vautour s'en alloit le lier (2), quand des nues
Fond à ſon tour un Aigle, aux ailes étendues.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs (3),
S'envola, s'abattit auprès d'une mazure,
Crut pout ce coup que ſes malheurs
Finiroient par cette aventure :
Mais un fripon d'enfant, cet âge eſt ſans pitié,
Prit ſa fronde, & du coup tua plus d'à moitié
La volatille malheureuſe,
Qui, maudiſſant ſa curioſité,
Traînant l'aile & titant le pied,

(1) Un Galérien qui s'eſt ſauvé traînant ſa chaîne.

(2) *Lier* ſe dit, lorſque l'Oiſeau enleve ſa proie dans ſes ſerres.

(3) Du combat de ces Oiſeaux de proie, qui ſe diſputoient le pauvre Pigeon.

Demi-morte & demi-boiteuſe,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuſe.
Voilà nos gens rejoints ; & je laiſſe à juger
De combien de plaiſirs ils payerent leurs peines.

Amants, heureux Amants, voulez-vous voyager ?
Que ce ſoit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau :
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reſte.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors
Contre le louvre & ſes tréſors,
Contre le firmament & ſa voûte céleſte,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune Bergere
Pour qui ſous le fils de Cythere
Je ſervis, engagé par mes premiers ſerments.
Hélas ! quand reviendront de ſemblables moments ?
Faut-il que tant d'objets ſi doux & ſi charmants,
Me laiſſent vivre au gré de mon ame inquiete ?
Ah ! ſi mon cœur oſoit encor ſe renflammer !
Ne ſentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je paſſé le temps d'aimer ?

FABLE III.

Le Singe & le Léopard.

LE Singe avec le Léopard
Gagnoient de l'argent à la foire ;
Ils affichoient chacun à part.
L'un d'eux diſoit : Meſſieurs, mon mérite & ma gloire

Sont connus en bon lieu : le Roi m'a voulu voir ;
Et, ſi je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle eſt bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, & mouchetée.
La bigarrure plaît : partant chacun le vit :
Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun ſortit.
Le Singe de ſa part diſoit : Venez, de grace,
Venez, Meſſieurs : je fais cent tours de paſſe-paſſe.
Cette diverſité dont on vous parle tant,
Mon voiſin Léopard l'a ſur ſoi ſeulement ;
Moi, je l'ai dans l'eſprit. Votre ſerviteur Gille,
Couſin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en ſon vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux (1), exprès pour vous parler :
Car il parle, on l'entend, il fait danſer, baller,
Faire des tours de toute ſorte,
Paſſer en des cerceaux ; & le tout pour ſix blancs ;
Non, Meſſieurs, pour un ſou : ſi vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun ſon argent à la porte.

Le Singe avoit raiſon. Ce n'eſt pas ſur l'habit

(1) C'eſt une façon de parler fort uſitée encore parmi le peuple de Paris. Lorſqu'on lui ſurfait, par exemple, du poiſſon, comme le Merlan, le Maquereau, &c. l'acheteur, pour en ravaler le prix, répond ironiquement au vendeur : *Oh ! je le vois bien, ce poiſſon eſt venu en trois bateaux.* Celui qui le premier imagina ce trait, trouva plaiſant de comparer la méchante petite barque d'un Pêcheur à un vaiſſeau marchand, richement chargé, qui auroit été eſcortée par deux vaiſſeaux de guerre, d'où le Propriétaire prend droit d'augmenter le prix de ſes marchandiſes, à proportion de ce que lui a coûté le convoi. La plaiſanterie plut au peuple, & ici la Fontaine a trouvé le moyen de la mettre agréablement en œuvre, quelque fade qu'elle ſoit en elle-même. Car, pour relever plaiſamment le mérite du Singe, il lui fait dire à lui même qu'il vient d'arriver à Paris *en trois bateaux :* & par là, tout le ridicule de cette expreſſion, que le peuple n'emploie jamais que dans un ſens ironique, tombe directement ſur *Gille*,

Couſin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en ſon vivant,

Que la diverſité me plaît, c'eſt dans l'eſprit :
L'une fournit toujours des choſes agréables ;
L'autre, en moins d'un moment, laſſe les regardants.
O ! que de grands Seigneurs, au Léopard ſemblables,
N'ont que l'habit pour tous talents !

FABLE IV.

Le Gland & la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, & l'aller parcourant,
Dans les Citrouilles je la treuve.

Un Villageois, conſidérant
Combien ce fruit eſt gros, & ſa tige menue,
A quoi ſongeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette Citrouille-là :
Hé ! parbleu, je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà.
C'eût été juſtement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'eſt dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conſeil de celui que prêche ton Curé ;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le Gland, qui n'eſt pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'eſt mépris. Plus je contemple
Ces fruits ainſi placés, plus il ſemble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo (1).
Cette réflexion embarraſſant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'eſprit.

(1) Une méprise.

Sous un chêne auſſi-tôt il va prendre ſon ſomme.
Un Gland tombe : le nez du dormeur en patit.
Il s'éveille ; & portant la main ſur ſon viſage,
Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
Oh ! oh ! dit-il, je ſaigne ! Et que ſeroit-ce donc,
S'il fût tombé de l'arbre une maſſe plus lourde,
Et que ce Gland eût été Gourde (2) ?
Dieu ne l'a pas voulu : ſans doute il eut raiſon :
J'en vois bien à préſent la cauſe.
En louant Dieu de toute choſe,
Garo retourne à la maiſon.

(2) Eſpece de calebaſſe, moins groſſe qu'une citrouille.

FABLE V.

L'Écolier, le Pédant & le Maître d'un jardin.

CErtain enfant, qui ſentoit ſon College,
Doublement ſot & doublement fripon,
Par le jeune âge, & par le privilege
Qu'ont les Pédants de gâter la raiſon,
Chez un voiſin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voiſin, en automne,
Des plus beaux dons (1) que nous offre Pomone,
Avoit la fleur, les autres le rebut :
Chaque ſaiſon apportoit ſon tribut;
Car au printemps il jouiſſoit encore
Des plus beaux dons (2) que nous préſente Flore (3).
Un jour dans ſon jardin il vit notre Ecolier,

(1) Les plus beaux fruits.
(2) Les plus belles fleurs.
(3) Déeſſe des fleurs.

Qui, grimpant, ſans égard, ſur un arbre fruitier,
Gâtoit juſqu'aux bontons, douce & frêle eſpérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Mais il ébranchoit l'arbre, & fit tant à la fin,
Que le poſſeſſeur du jardin
Envoya faire plainte au Maître de la claſſe.
Celui-ci vint, ſuivi d'un cortege d'enfants.
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pédant, de ſa grace,
Accrut le mal, en amenant
Cette jeuneſſe mal inſtruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût ſervir d'exemple, & dont toute ſa ſuite
Se ſouvînt à jamais, comme d'une leçon.
Là-deſſus, il cita Virgile & Ciceron,
Avec force traits de ſcience.
Son diſcours dura tant, que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pieces d'éloquence
Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
Et ne ſais bête au monde pire
Que l'Ecolier, ſi ce n'eſt le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voiſin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

FABLE VI.

Le Statuaire & la Statue de Jupiter.

UN bloc de marbre (1) étoit ſi beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciſeau ?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvette ?

Il ſera Dieu : même je veux
Qu'il ait en ſa main un tonnerre.
Tremblez, humains, faites des vœux ;
Voilà le Maître de la terre.

L'Artiſan exprima ſi bien
Le caractere de l'Idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'Ouvrier
Eut à peine achevé l'Image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter ſon propre ouvrage.

A la foibleſſe du Sculpteur
Le Poëte autrefois n'en dut guere,
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en ceci.
Les enfants n'ont l'ame occupée
Que du continuel ſouci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur ſuit aiſément l'eſprit.

(1) Piece de marbre, telle qu'on l'a tirée de la carriere.

De cette ſource eſt deſcendue
L'erreur païenne qui ſe vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embraſſoient violemment
Les intérêts de leur chimere.
Pigmalion (2) devint amant
De la Vénus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ſes propres ſonges.
L'homme eſt de glace aux vérités,
Il eſt de feu pour les menſonges.

(2) Sculpteur, qui devint amoureux d'une ſtatue d'ivoire qu'il avoit faite lui-même. Voyez les Métamorph. d'*Ovide*, Liv. X. Fab. IX.

FABLE VII.

La Souris métamorphoſée en Fille.

UNe Souris tomba du bec d'un Chat-huant :
Je ne l'euſſe pas ramaſſée ;
Mais un Bramin (1) le fit. Je le crois aiſément :
Chaque pays a ſa penſée.
La Souris étoit fort froiſſée.
De cette ſorte de prochain
Nous nous ſoucions peu ; mais le peuple Bramin
Le traite en frere : ils ont en tête
Que notre ame, au ſortir d'un Roi,
Entre dans un Ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'eſt là l'un des points de leur loi.
Pythagore (2) chez eux a puiſé ce myſtere.

(1) Nom qu'on donne aux Prêtres chez les Perſans idolâtres.
(2) Qui a enſeigné la Métempſycoſe, ou le paſſage d'une ame dans pluſieurs corps ſucceſſivement.

Sur un tel fondement, le Bramin crut bien faire,
De prier un Sorcier qu'il logeât la Souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le Sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, & telle & si gentille,
Que le fils de Priam (3) pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la Grecque Beauté.
Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle :
Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas, je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
Non, dit-il ; ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits :
Je vous conseille de le prendre.
Eh bien, dit le Bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille ? Hélas ! non ; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée (4).
Le Bramin fâché s'écria :
O vent donc ! puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre Belle.
Il accouroit ; un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf (5) passant à celui-là,
Il le renvoie, & dit : J'aurois une querelle
Avec le Rat : & l'offenser,

(3) Pâris, qui enleva la belle Hélene, femme de Ménélas.

(4) Vent du Nord, l'un des plus violents.

(5) Le mot d'*éteuf*, qui signifie proprement *la balle dont on joue à la longue paume*, est employé ici dans un sens figuré, pour désigner une fille qui, ayant été offerte en mariage à plusieurs différents partis, est renvoyée de l'un à l'autre, nul d'eux ne se croyant en droit de l'accepter. Enfin, échue au Mont, pour dire qu'elle est encore ballottée par le Mont, la Fontaine ajoute :

L'éteuf passant à celui-là,
Il le renvoie.

ce qui fait une image assez juste & fort plaisante.

Ce ſeroit être fou ; lui, qui peut me percer.
Au mot de Rat, la Demoiſelle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un Rat ! un Rat ! C'eſt de ces coups
Qu'Amour fait ; témoin telle & telle :
Mais ceci ſoit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette Fable
Prouve aſſez bien ce point : mais, à la voir de près,
Quelque peu de ſophiſme entre parmi ſes traits :
Car quel époux n'eſt point au ſoleil préférable,
En s'y prenant ainſi ? Dirai-je qu'un Géant
Eſt moins fort qu'une Puce ? elle le mord pourtant.
Le Rat devoit auſſi renvoyer, pour bien faire,
La Belle au Chat, le Chat au Chien,
Le Chien au Loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay (5) juſqu'au ſoleil eût enfin remonté ;
Le ſoleil eût joui de la jeune Beauté.
Revenons, s'il ſe peut, à la métempſycoſe.
Le Sorcier du Bramin fit ſans doute une choſe
Qui, loin de la prouver, fit voir ſa fauſſeté.
Je prends droit là-deſſus contre le Bramin même :
Car il faut, ſelon ſon ſyſtême,
Que l'Homme, la Souris, le Ver, enfin chacun
Aille puiſer ſon ame en un tréſor commun.
Toutes ſont donc de même trempe,
Mais agiſſant diverſement
Selon l'organe ſeulement ;
L'une s'éleve, & l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps, ſi bien organiſé,
Ne put obliger ſon hôteſſe
De s'unir au ſoleil ? un Rat eut ſa tendreſſe.

Tout débattu, tout bien peſé,
Les ames des Souris & les ames des Belles

(5) Auteur Indien, inventeur de quelques Fables.

Sont très-différentes entr'elles.
Il en faut revenir toujours à ſon deſtin,
C'eſt-à-dire, à la loi par le Ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de ſa fin.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la ſageſſe.

JAmais auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne puis te donner un plus ſage conſeil.
Il n'eſt enſeignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit ſouvent dans les Cours :
Le Prince y prend plaiſir ; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux ſots, aux ridicules.

Un Fol alloit criant par tous les carrefours,
Qu'il vendoit la ſageſſe : & les mortels crédules
De courir à l'achat ; chacun fut diligent.
On eſſuyoit force grimaces ;
Puis on avoit, pour ſon argent,
Avec un bon ſoufflet, un fil long de deux braſſes.
La plupart s'en fâchoient : mais que leur ſervoit-il ?
C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller, ſans rien dire,
Avec ſon ſoufflet & ſon fil.
De chercher du ſens à la choſe,
On ſe fût fait ſiffler, ainſi qu'un ignorant.
La raiſon eſt-elle garant
De ce que fait un Fou ? Le haſard eſt la cauſe
De tout ce qui ſe paſſe en un cerveau bleſſé.
Du fil & du ſoufflet pourtant embarraſſé,
Un des dupes un jour alla trouver un Sage,

Qui, ſans héſiter davantage,
Lui dit : Ce ſont ici hiéroglyphes tout purs (1).
Les gens bien conſeillés, & qui voudront bien faire,
Entr'eux & les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil, ſinon je les tiens sûrs
De quelque ſemblable careſſe.
Vous n'êtes point trompé, ce Fou vend la ſageſſe.

(1) Le Sage que la Fontaine introduit ici, donnant un ſens raiſonnable à l'action d'un fou, laquelle, dans l'intention de ce fou, ne ſignifioit peut être rien du tout, non plus qu'à l'égard de ceux à qui le fou s'étoit adreſſé, compare cette action à des hiéroglyphes, figures myſtérieuſes, deſtinées à deſigner des vices & des vertus, des qualités divines & humaines, ſur des rapports plus arbitraires que réels entre la figure & la choſe ſignifiée ; ce qui, pour l'ordinaire, en rend l'explication fort obſcure & fort incertaine, pour tout autre que pour celui qui les a imaginées. Comme ces ſortes de figures faiſoient une partie conſidérable de la Religion des Egyptiens, ils les nommoient *Hiéroglyphes*, c'eſt-à dire, *Figures ſacrées*.

FABLE IX.

L'Huître & les Plaideurs.

UN jour deux Pélerins ſur le ſable rencontrent
Une Huître, que le flot y venoit d'apporter.
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils ſe la montrent :
A l'égard de la dent, il fallut conteſter.
L'un ſe baiſſoit déja pour amaſſer la proie,
L'autre le pouſſe, & dit : Il eſt bon de ſavoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'appercevoir,
En ſera le gobeur ; l'autre le verra faire.
Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit ſon compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais auſſi,

Dit l'autre, & je l'ai vue avant vous, ſur ma vie.
Eh bien, vous l'avez vue; & moi, je l'ai ſentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive (1): ils le prennent pour Juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître, & la gruge,
Nos deux Meſſieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit, d'un ton de Préſident,
Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille,
Sans dépens, & qu'en paix chacun chez ſoi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui,
Comptez ce qu'il en reſte à beaucoup de familles;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laiſſe aux Plaideurs que le ſac & les quilles.

(1) Fameux appointeur de débats, dont Rabelais a rendu le nom très-célebre. *Pantagruel*, Liv. III. Chap. 37, 41.

FABLE X.

Le Loup, & le Chien maigre.

AUtrefois Carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poële à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous eſpoir de groſſe aventure,
Eſt imprudence toute pure.
Le Pêcheur eut raiſon, Carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre ſa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain Loup, auſſi ſot que le Pêcheur fut ſage,
Trouvant un Chien hors du village,

S'en alloit l'emporter. Le Chien repréſenta
Sa maigreur. Jà ne plaiſe à votre Seigneurie
De me prendre en cet état-là :
Atrendez : mon maître marie
Sa fille unique ; & vous jugez
Qu'étant de noce, il faut, malgré moi, que j'engraiſſe.
Le Loup le croit, le Loup le laiſſe.
Le Loup, quelques jours écoulés,
Revient voir ſi ſon Chien n'eſt point meilleur à prendre.
Mais le drôle étoit au logis :
Il dit au Loup, par un treillis :
Ami, je vais ſortir ; & ſi tu veux attendre,
Le Portier du logis & moi
Nous ſerons tout à l'heure à toi.
Ce Portier du logis étoit un Chien énorme,
Expédiant les Loups en forme (1).
Celui-ci s'en douta. Serviteur au Portier,
Dit-il ; & de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce Loup ne ſavoit pas encor bien ſon métier.

(1) Qui les étrangloit.

FABLE XI.

Rien de trop.

JE ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il eſt certain tempérament
Que le Maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement.

Soit en bien, ſoit en mal, cela n'arrive guere.
Le bled, riche préſent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien ſouvent, épuiſe les guérets :
En ſuperfluités s'épandant d'ordinaire,
Et pouſſant trop abondamment,
Il ôte à ſon fruit l'aliment.
L'atbre n'en fait pas moins, tant le luxe ſait plaire.
Pour corriger le bled, Dieu permit aux Moutons
De retrancher l'excès des prodigues moiſſons.
Tout au travers ils ſe jeterent,
Gâterent tout, & tout brouterent ;
Tant que le Ciel permit aux Loups
D'en croquer quelques-uns. Ils les croquerent tous :
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent.
Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers. Les humains abuſerent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A ſe porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'eſt ame vivante
Qui ne peche en ceci. *Rien de trop*, eſt un point
Dont on parle ſans ceſſe, & qu'on n'obſerve point.

FABLE XII.

Le Cierge.

C'Eſt du ſéjour des Dieux que les Abeilles viennent :
Les premieres, dit-on, s'en allerent loger

Au mont Hymette (1), & ſe gorger
Des tréſors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambroiſie en leurs chambres encloſe,
Ou, pour dire en françois la choſe,
Après que les ruches ſans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie :
Maint Cierge auſſi fut façonné.
Un d'eux, voyant la terre en brique au feu durcie,
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;
Et nouvel Empédocle (2), aux flammes condamné
Par ſa propre & pure folie,
Il ſe lança dedans. Ce fut mal raiſonné :
Ce Cierge ne ſavoit grain de Philoſophie.
Tout en tout eſt divers : ôtez-vous de l'eſprit
Qu'aucun être ait été compoſé ſur le vôtre.
L'Empédocle de cire au braſier ſe fondit :
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

(1) Hymette étoit une montagne célébrée par les Poëtes, ſituée dans l'Attique, & où les Grecs recueilloient d'excellent miel. J'ai lu quelque part qu'à préſent on le réſerve tout pour le Grand Seigneur. C'eſt à la Fontaine qu'appartient cette Note, juſqu'à ces mots, *d'excellent miel*.

(2) Empédocle étoit un Philoſophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, ſe jeta dedans, par une vanité ridicule ; & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la poſtérité ne l'ignorât, laiſſa ſes pantoufles au pied du mont. Autre Note, qui a été faite par la Fontaine.

FABLE XIII.

Jupiter & le Paſſager.

O Combien le péril enrichiroit les Dieux,
Si nous nous ſouvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais le péril paſſé, l'on ne ſe ſouvient guere
De ce qu'on a promis aux Cieux ;

On compte ſeulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, eſt un bon créancier :
Il ne ſe ſert jamais d'Huiſſier.
Eh ! qu'eſt-ce donc que le tonnerre ?
Comment appellez-vous ces avertiſſements ?

Un Paſſager, pendant l'orage,
Avoit voué cent Bœufs au vainqueur des Titans,
Il n'en avoit pas un. Vouer cent Eléphans
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os, quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà :
C'eſt un parfum de Bœuf que ta grandeur reſpire.
La fumée eſt ta part ; je ne te dois plus rien.
Jupiter fit ſemblant de rire :
Mais après quelques jours, le Dieu l'attrapa bien,
Envoyant un ſonge lui dire
Qu'un tel tréſor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au tréſor comme au feu.
Il trouva des Voleurs ; & n'ayant dans ſa bourſe
Qu'un écu, pour toute reſſource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, & d'un tel tréſor :
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut ſuſpect aux Voleurs ; de façon
Qu'à notre Prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous : meurs, & va chez Pluton (1)
Porter tes cent talents en don.

(1) Dieu des enfers.

FABLE XIV.

Le Chat & le Renard.

LE Chat & le Renard, comme beaux petits Saints,
S'en alloient en pélerinage.
C'étoient deux vrais Tartufs (1), deux *Archipatelins* (1),
Deux francs Pate-pelus, qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, eſcroquant maint fromage,
S'indemniſoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
Pour l'accourcir, ils diſputerent.
La diſpute eſt d'un grand ſecours :
Sans elle, on dormiroit toujours.
Nos Pélerins s'égoſillerent.
Ayant bien diſputé, l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile,
En ſais-tu tant que moi ? j'ai cent ruſes au ſac.
Non, dit l'autre ; je n'ai qu'un tour dans mon biſſac ;
Mais je ſoutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la diſpute à l'envi.
Sur le que-ſi que-non tous deux étant ainſi,
Une meute appaiſa la noiſe.
Le Chat dit au Renard : Fouille en ton ſac, ami ;
Cherche, en ta cervelle matoiſe,
Un ſtratagême sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots, ſur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut (2)
Tous les confreres de Brifaut ;
Par-tout il tenta des aſyles,

(1) De francs hypocrites.
(2) Leur donna le change, les dérouta en cent manieres différentes.

Et ce fut par-tout ſans ſuccès.
La fumée (3) y pourvut, ainſi que les Baſſets (4).
Au ſortir d'un terrier, deux Chiens, aux pieds agiles,
L'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il ſoit bon.

(3) Quand un Renard eſt dans un terrier, on l'enfume, pour l'obliger d'en ſortir.

(4) Certains petits Chiens, qui entrent ſous terre.

FABLE XV.

Le Mari, la Femme & le Voleur.

UN Mari fort amoureux,
Fort amoureux de ſa femme,
Bien qu'il fût jouiſſant, ſe croyoit malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
Propos flatteur & gracieux,
Mot d'amitié, ni doux ſourire,
Déifiant (1) le pauvre Sire,
N'avoient fait ſoupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois; c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hymenée
Que, content de ſa deſtinée,
Il n'en remerciât les Dieux.
Mais, quoi! ſi l'amour n'aſſaiſonne
Les plaiſirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en ſoit mieux.
Notre épouſe étant donc de la ſotte bâtie,
Et n'ayant careſſé ſon mari de ſa vie,

(1) Capable de le rendre heureux comme un Dieu.

Il en faiſoit ſa plainte une nuit : un Voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut ſi grand peur,
Qu'elle chercha quelque aſſurance
Entre les bras de ſon époux.
Ami Voleur, dit-il, ſans toi, ce bien ſi doux
Me ſeroit inconnu : prends donc, en récompenſe,
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienſéance ;
Prends le logis auſſi. Les Voleurs ne ſont pas
Gens honteux, ni fort délicats.
Celui-ci fit ſa main. J'infere de ce Conte
Que la plus forte paſſion,
C'eſt la peur. Elle fait vaincre l'averſion,
Et l'amour quelquefois ; quelquefois il la domte (2) :
J'en ai pour preuve cet Amant
Qui brûla ſa maiſon pour embraſſer ſa Dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime aſſez cet emportement :
Le Conte m'en a plu toujours infiniment.
Il eſt bien d'une ame Eſpagnole,
Et plus grande encore que folle.

(2) Et quelquefois c'eſt l'amour qui donne la peur, témoin cet amant qui brûla ſa maiſon, pour emporter ſa maîtreſſe au travers des flammes.

FABLE XVI.

Le Tréſor & les deux Hommes.

UN homme, n'ayant plus ni crédit, ni reſſource,
Et logeant le diable en ſa bourſe,
C'eſt-à dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De ſe pendre, & finir lui-même ſa miſere,
Puiſqu'auſſi bien ſans lui la faim le viendroit faire ;

Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille maſure
Fut la ſcene (1) où devoit ſe paſſer l'aventure :
Il y porte une corde, & veut avec un clou,
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille & peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe, avec un tréſor.
Notre déſeſpéré le ramaſſe & l'emporte,
Laiſſe là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la ſomme plut au Site.
Tandis que le galant à grands pas ſe retire,
L'homme au rendez-vous arrive, & trouve ſon argent
Abſent.
Quoi ! dit-il, ſans mourir, je perdrai cette ſomme !
Je ne me pendrai pas ! Et vraiment ſi ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme.
Celui-ci ſe l'attache, & ſe pend bien & beau.
Ce qui le conſola peut-être,
Fut qu'un autre eut pour lui fait les frais du cordeau.
Auſſi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ſes jours ſans pleurs :
Il a le moins de part au tréſor qu'il enſerre,
Théſauriſant pour les voleurs,
Pour ſes parents ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
Ce ſont là de ſes traits ; elle s'en divertit :
Plus le tour eſt biſarre, & plus elle eſt contente.
Cette Déeſſe inconſtante
Se mit alors en l'eſprit
De voir un homme ſe pendre :
Et celui qui ſe pendit,
S'y devoit le moins attendre.

(1) L'endroit, le lieu choiſi.

FABLE XVII.

Le Singe & le Chat.

BErtrand avec Raton, l'un Singe, l'autre Chat,
Commenſaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaiſants c'étoit un très-bon plat :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque choſe au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voiſinage.
Bertrand déroboit tout : Raton, de ſon côté,
Etoit moins attentif aux Souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres frippons
Regardoient rôtir des marrons.
Les eſcroquer, étoit une très bonne affaire :
Nos galants y voyoient double profit à faire ;
Leur bien premiérement, & puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frere, il faut aujourd'hui
Que tu faſſes un coup de maître :
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes marrons verroient beau jeu.
Auſſi-tôt fait que dit. Raton, avec ſa patte,
D'une maniere délicate,
Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts;
Puis les reporte à pluſieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, & puis trois en eſcroque:
Et cependant Bertrand les croque.
Une ſervante vient : adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Auſſi ne le ſont pas la plupart de ces Princes

Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces,
Pour le profit de quelque Roi.

FABLE XVIII.

Le Milan & le Roſſignol.

Après que le Milan (1), manifeſte voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voiſinage,
Et fait crier ſur lui les enfants du village,
Un Roſſignol tomba dans ſes mains, par malheur.
Le Héraut du printemps (2) lui demanda la vie.
Auſſi-bien, que manger en qui n'a que le ſon?
Ecoutez plutôt ma chanſon;
Je vous raconterai Térée & ſon envie.
Qui, Térée (3)? eſt-ce un mets propre pour les Milans?
Non pas; c'étoit un Roi, dont les feux violens
Me firent reſſentir leur ardeur criminelle:
Je m'en vais vous en dire une chanſon ſi belle,
Qu'elle vous ravira: mon chant plaît à chacun.
Le Milan alors lui replique:
Vraiment nous voici bien: lorſque je ſuis à jeun,
Tu me viens parler de muſique!
J'en parle bien aux Rois. Quand un Roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles;
Pour un Milan, il s'en rira:
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

(1) Gros oiſeau de proie.
(2) Parce qu'il l'annonce par ſon chant.
(3) Mari de Progné, ſœur de Philomele. Celle-ci fut changée en Roſſignol, Progné en Hirondelle, & Térée en Hupe, pour avoir violé ſa belle-ſœur.

FABLE XIX.

Le Berger & ſon Troupeau.

QUoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille !
Toujours le Loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter. Ils étoient plus de mille,
Et m'ont laiſſé ravir notre pauvre Robin ;
Robin Mouton, qui par la ville
Me ſuivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit ſuivi juſques au bout du monde.
Hélas ! de ma muſette il entendoit le ſon ;
Il me ſentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin Mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraiſon funebre,
Et rendu de Robin la mémoire célebre,
Il harangua tout le Troupeau,
Les chefs, la multitude, & juſqu'au moindre Agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela ſeul ſuffiroit pour écarter les Loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme (1).
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin Mouton :
Chacun en répond, ſur ſa tête.
Guillot les crut, & leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un Loup parut, tout le Troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un Loup, ce n'en étoit que l'ombre.

(1) Pierre que l'on met dans les campagnes, pour diſtinguer le bien des différents propriétaires.

Haranguez de méchants Soldats,
Ils promettront de faire rage ;
Mais au moindre danger, adieu tout le courage :
Votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

Fin du neuvième Livre.

LIVRE DIXIEME.

FABLE PREMIERE.

Les deux Rats, le Renard & l'Œuf.

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIERE.

IRIS, je vous louerois, il n'eſt que trop aiſé :
Mais vous avez cent fois notre encens refuſé ;
En cela peu ſemblable au reſte des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles :
Pas une ne s'endort, à ce bruit ſi flatteur.
Je ne les blâme point, je ſouffre cette humeur :
Elle eſt commune aux Dieux, aux Monarques, aux Belles.
Ce breuvage vanté par le Peuple Rimeur,
Le nectar que l'on ſert au Maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les Dieux de la terre,
C'eſt la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
D'autres propos chez vous récompenſent ce point :
Propos, agréables commerces,
Où le haſard fournit cent matieres diverſes :

Juſque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laiſſons le monde & ſa croyance :
La bagatelle, la ſcience,
Les chimeres, le rien, tout eſt bon. Je ſoutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens.
C'eſt un parterre où Flore épand ſes biens :
Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repoſe,
Et fait du miel de toute choſe.
Ce fondement poſé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces Fables auſſi j'entremêle des traits
De certaine Philoſophie
Subtile, engageante & hardie :
On l'appelle nouvelle. En avez-vous, ou non,
Ouï parler ? I's diſent donc
Que la Bête eſt une machine,
Qu'en elle tout ſe fait ſans choix & par reſſorts ;
Nul ſentiment, point d'ame : en elle tout eſt corps.
Telle eſt la Montre, qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle & ſans deſſein.
Ouvrez-la, liſez dans ſon ſein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'eſprit du monde.
La premiere y meut la ſeconde,
Une troiſieme ſuit, elle ſonne à la fin.
Au dire de ces gens, la Bête eſt toute telle.
L'objet la frappe en un endroit ;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voiſin en porter la nouvelle :
Le ſens de proche en proche auſſi-tôt la reçoit.
L'impreſſion ſe fait : mais comment ſe fait-elle ?
Selon eux, par néceſſité,
Sans paſſion, ſans volonté.
L'animal ſe ſent agité
De mouvemens, que le vulgaire appelle
Triſteſſe, joie, amour, plaiſir, douleur cruelle,
Ou quelqu'autre de ces états :
Mais ce n'eſt point cela ; ne vous y trompez pas.

Qu'eſt ce donc ? une Montre. Et nous ? c'eſt autre choſe.
Voici de la façon que Deſcartes l'expoſe.
Deſcartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les Païens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'eſprit, comme entre l'huître & l'homme,
Le tient tel de nos gens, franche bête de ſomme.
Voici, dis-je, comment raiſonne cet Auteur.
Sur tous les Animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penſer, & je ſais que je penſe.
Or vous ſavez, Iris, de certaine ſcience,
Que quand la Bête penſeroit,
La Bête ne réfléchiroit
Sur l'objet, ni ſur ſa penſée.
Deſcartes va plus loin, & ſoutient nettement
Qu'elle ne penſe nullement.
Vous n'êtes point embarraſſée
De le croire; ni moi. Cependant quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ſes efforts
A confondre & brouiller la voie,
L'animal, chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,
En ſuppoſe un plus jeune, & l'oblige, par force,
A préſenter aux Chiens une nouvelle amorce:
Que de raiſonnements, pour conſerver ſes jours!
Le retour ſur ſes pas, les malices, les tours
Et le change, & cent ſtratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur ſort.
On le déchire après ſa mort;
Ce ſont tous ſes honneurs ſuprêmes.

Quand la Perdrix
Voit ſes petits
En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,

Qui ne peut fuir encor, par les airs, le trépas,
Elle fait la bleſſée, & va traînant de l'aile,
Attirant le Chaſſeur & le Chien ſur ſes pas,
Détourne le danger, ſauve ainſi ſa famille ;
Et puis quand le Chaſſeur croit que ſon Chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la ſuit.

Non loin du Nord, il eſt un monde
Où l'on ſait que les habitants
Vivent, ainſi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde.
Je parle des humains ; car, quant aux animaux,
Ils y conſtruiſent des travaux
Qui des torrents groſſis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'édifice réſiſte, & dure en ſon entier.
Après un lit de bois, eſt un lit de mortier.
Chaque Caſtor agit ; commune en eſt la tâche,
Le vieux y fait marcher le jeune ſans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.
La République de Platon
Ne ſeroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils ſavent, en hiver, élever leurs maiſons,
Paſſent les étangs ſur des ponts,
Fruit de leur art, ſavant ouvrage :
Et nos pareils ont beau le voir ;
Juſqu'à préſent, tout leur ſavoir
Eſt de paſſer l'onde à la nage.

Que ces Caſtors ne ſoient qu'un corps vuide d'eſprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
Que je tiens d'un Roi plein de gloire :
Le défenſeur du Nord vous ſera mon garant.
Je vais citer un Prince aimé de la Victoire :

Son nom ſeul eſt un mur à l'Empire Ottoman.
C'eſt le Roi Polonois : jamais un Roi ne ment.
Il dit donc que, ſur ſa frontiere,
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps :
Le ſang, qui ſe tranſmet des peres aux enfants,
En renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, ſont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'eſt faite parmi les hommes,
Non pas même au ſiecle où nous ſommes.
Corps-de-garde avancé, vedettes, eſpions,
Embuſcades, partis, & mille inventions
D'une pernicieuſe & maudite ſcience,
Fille du Sryx & mere des Héros,
Exercent ſur ces animaux
Le bon ſens & l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah ! s'il le rendoit,
Et qu'il rendît auſſi le rival d'Epicure (1),
Que diroit ce dernier, ſur ces exemples-ci ?
Ce que j'ai déja dit, qu'aux bêtes la nature
Peut par les ſeuls reſſorts opérer tout ceci,
Que la mémoire eſt corporelle ;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis au jour dans ces vers,
L'animal n'a beſoin que d'elle.
L'objet, lorſqu'il revient, va, dans ſon magaſin,
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui ſur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le ſecours de la penſée,
Cauſer un même événement.
Nous agiſſons tout autrement :
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'inſtinct. Je parle, je chemine ;

(1) Deſcartes.

Je ſens en moi certain agent :
Tout obéit, dans ma machine,
A ce principe intelligent.
Il eſt diſtinct du corps, ſe conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvements c'eſt l'arbitre ſuprême.
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'eſt là le point. Je vois l'outil
Obéit à la main : mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieux, & leur courſe rapide ?
Quelque Ange eſt attaché peut-être à ces grands corps.
Un eſprit vit en nous, & meut tous nos reſſorts :
L'impreſſion ſe fait : le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au ſein de la Divinité ;
Et, s'il faut en parler avec ſincérité,
Deſcartes l'ignoroit encore.
Nous & lui, là-deſſus, nous ſommes tous égaux.
Ce que je ſais, Iris, c'eſt qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet eſprit n'agit pas, l'homme ſeul eſt ſon temple.
Auſſi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante, après tout, n'a point.
Cependant la plante reſpire :
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux Rats chetchoient leur vie, ils trouverent un œuf.
Le dîné ſuffiſoit à gens de cette eſpece :
Il n'étoit pas beſoin qu'ils trouvaſſent un Bœuf.
Pleins d'appétit & d'alégreſſe,
Ils alloient de leur œuf manger chacun ſa part,
Quand un quidam parut. C'étoit maître Renard.
Rencontre incommode & fâcheuſe :
Car comment ſauver l'œuf ? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant enſemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,

C'étoit choſe impoſſible, autant que haſardeuſe.
Néceſſité l'ingénieuſe
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,
L'un ſe mit ſur le dos, prit l'œuf entre ſes bras,
Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille ſoutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'eſprit.

Pour moi, ſi j'en étois le maître,
Je leur en donnerois, auſſi-bien qu'aux enfants.
Ceux-ci penſent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penſer, ne ſe pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raiſon, ſelon notre maniere,
Mais beaucoup plus auſſi qu'un aveugle reſſort (2):
Je ſubtiliſerois un morceau de matiere (3)
Que l'on ne pourroit plus concevoir ſans effort,
Quinteſſence d'atome (4), extrait de la lumiere (5),
Je ne ſais quoi plus vif & plus mobile encor
Que le feu: car enfin, ſi le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée? & ſort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage (6)

(2) Tel que Deſcartes l'*attribue* à tous les animaux différents de l'homme.

(3) Je le ſuppoſerois, je l'imaginerois compoſé de parties extrêmement ſubtiles, *pour ſavoir ce que l'eſprit humain peut inferer de cette ſuppoſition*. *Voy.* la Note (6).

(4) Dont les parties ſeroient de beaucoup plus petites que le plus petit atome.

(5) Et plus ſubtiles que les parties qui compoſent la lumiere.

(6) Mais cet ouvrage n'étant toujours que pure matiere, on aura beau donner à cette matiere, des parties mille & mille fois plus ſubtiles & plus mobiles que celles du feu & de la lumiere, nul Philoſophe, aſſez ſincere pour n'affirmer que ce qu'il comprend véritablement, ne pourra jamais

Capable de ſentir, juger, rien davantage ;
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un Singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort.
Nous aurions un double tréſor :
L'un, cette ame, pareille en tous, tant que nous ſommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers, ſous le nom d'Animaux ;
L'autre, encore une autre ame, entre nous & les Anges,
Commune en un certain degré :
Et ce tréſor, à part créé,
Suivroit parmi les airs les céleſtes phalanges (7),
Entreroit dans un point, ſans en être preſſé,
Ne finiroit jamais, quoiqu'ayant commencé.
Choſes réelles, quoiqu'étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du Ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre & foible lumiere :
L'organe étant plus fort, la raiſon perceroit
Les ténebres de la matiere,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite & groſſiere.

nous faire comprendre, ni comprendre lui-même, qu'à force de ſubtiliſer la matiere, & d'augmenter l'activité de ſes parties, on puiſſe *la rendre capable de ſentir & de juger* : & c'eſt auſſi ce qu'il ne ſe croira jamais en droit d'affirmer, quoi qu'en puiſſent dire des Philoſophes d'un autre caractere, qui ne font pas de difficulté de décider pour les autres, ce qu'ils ne ſauroient ſe prouver à eux-mêmes.

(7) Les Eſprits bienheureux.

FABLE II.

L'Homme & la Couleuvre.

UN homme vit une Couleuvre :
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.
A ces mots, l'animal pervers
(C'eſt le Serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourroit aiſément s'y tromper)
A ces mots, le Serpent, ſe laiſſant attraper,
Eſt pris, mis en un ſac : &, ce qui fut le pire,
On réſolut ſa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raiſon,
L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats, être bon aux méchants,
C'eſt être ſot ; meurs donc : ta colere & tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en ſa langue,
Reprit, du mieux qu'il put : S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui ſont au monde,
A qui pourroit-on pardonner ?
Toi-même, tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons : jette les yeux ſur toi.
Mes jours ſont en tes mains, tranche-les : ta juſtice,
C'eſt ton utilité, ton plaiſir, ton caprice.
Selon ces loix condamne-moi :
Mais trouve bon qu'avec franchiſe,
En mourant, au moins je te diſe
Que le ſymbole des ingrats
Ce n'eſt point le Serpent, c'eſt l'Homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre : il recula d'un pas ;
Enfin il repartit : Tes raiſons ſont frivoles :
Je pourrois décider ; car ce droit m'appartient :

Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une Vache étoit là, l'on l'appelle : elle vient ;
Le cas eſt propoſé. C'étoit choſe facile :
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller ?
La Couleuvre a raiſon : pourquoi diſſimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;
Il n'a ſans mes bienfaits paſſé nulles journées ;
Tout n'eſt que pour lui ſeul : mon lait & mes enfants
Le font à la maiſon revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli ſa ſanté, que les ans
Avoient altérée ; & mes peines
Ont pour but ſon plaiſir, ainſi que ſon beſoin.
Enfin, me voilà vieille ; il me laiſſe en un coin,
Sans herbe. s'il vouloit encor me laiſſer paître !
Mais je ſuis attachée ; & ſi j'euſſe eu pour maître
Un Serpent, eût-il ſu jamais pouſſer ſi loin
L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je penſe.
L'Homme, tout étonné d'une telle ſentence,
Dit au Serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'eſt une radoteuſe, elle a perdu l'eſprit.
Croyons ce Bœuf ; croyons, dit la rampante bête.
Ainſi dit, ainſi fait. Le Bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en ſa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous ſeuls il portoit les ſoins les plus peſans ;
Parcourant, ſans ceſſer, ce long cercle de peines
Qui, revenant ſur ſoi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux :
Que cette ſuite de travaux
Pour récompenſe avoit de tous, tant que nous ſommes,
Force coups, peu de gré : puis quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer, chaque fois que les hommes
Acheroient de ſon ſang l'indulgence des Dieux (1).
Ainſi parla le Bœuf. L'Homme dit : Faiſons taire

(1) L'égorgeoient, pour appaiſer les Dieux par ſon ſang.

Cet ennuyeux déclamateur :
Il cherche de grands mots, & vient ici ſe faire,
Au lieu d'arbitre, accuſateur.
Je le récuſe auſſi. L'Arbre étant pris pour Juge,
Ce fut bien pis encor. Il ſervoit de refuge
Contre le chaud, la pluie & la fureur des vents ;
Pour nous ſeuls il ornoit les jardins & les champs.
L'ombrage n'étoit pas le ſeul bien qu'il fût faire :
Il courboit ſous les fruits : cependant, pour ſalaire,
Un Ruſtre l'abattoit, c'étoit là ſon loyer,
Quoique pendant tout l'an, libéral, il nous donne,
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne ;
L'ombre, l'été ; l'hiver, les plaiſirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on (2), ſans prendre la cognée (3)?
De ſon tempérament il eût encor vécu.
L'Homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut, à toute force, avoir cauſe gagnée.
Je ſuis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
Du ſac & du Serpent auſſi-tôt il donna
Contre les murs, tant, qu'il tua la bête.

On en uſe ainſi chez les Grands.
La raiſon les offenſe : ils ſe mettent en tête
Que tout eſt né pour eux, quadrupedes, & gens,
Et Serpents.
Si quelqu'un deſſerre les dents,
C'eſt un ſot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien ſe taire.

(2) Que n'en coupoit-on les branches inutiles?

(3) Pour l'abattre tout-à-fait.

FABLE III.

La Tortue & les deux Canards.

UNe Tortue étoit, à la tête légere (1),
Qui, laſſe de ſon trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere ;
Volontiers gens boiteux haïſſent le logis.
Deux Canards, à qui la Commere
Communiqua ce beau deſſein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la ſatisfaire.
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique (2).
Vous verrez mainte République,
Maint Royaume, maint peuple, & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulyſſe en fit autant (3). On ne s'attendoit guere
De voir Ulyſſe en cette affaire.
La Tortue écouta la propoſition.
Marché fait, les oiſeaux forgent une machine,
Pour tranſporter la Pélerine.
Dans la gueule en travers on lui paſſe un bâton :
Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher priſe,
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne par-tout,
De voir aller en cette guiſe
L'animal lent & ſa maiſon,
Juſtement au milieu de l'un & l'autre Oiſon.
Miracle, crioit-on : venez voir dans les nues
Paſſer la Reine des Tortues.
La Reine ! vraiment oui, je la ſuis en effet :
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait

(1) Folle, imprudente.
(2) Une des quatre parties du monde.
(3) Héros Grec, qui fut engagé dans de longs voyages après la prise de Troie.

De paſſer ſon chemin, ſans dire aucune choſe :
Car lâchant le bâton, en deſſerrant les dents,
Elle tombe, elle creve aux pieds des regardants.
Son indiſcrétion de ſa perte fut cauſe.

Imprudence, babil, & ſotte vanité,
Et vaine curioſité,
Ont enſemble étroit parentage :
Ce ſont enfants tous d'un lignage.

FABLE IV.

Les Poiſſons & le Cormoran.

IL n'étoit point d'étang, dans tout le voiſinage,
Qu'un Cormoran (1) n'eût mis à contribution.
Viviers & réſervoirs lui payoient penſion :
Sa cuiſine alloit bien : mais lorſque le long âge
Eut glacé le pauvre animal (2),
La même cuiſine alla mal.
Tout Cormoran ſe ſert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets, ni réſeaux,
Souffroit une diſette extrême.
Que fit-il ? Le beſoin, docteur en ſtratagême,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une Ecrevisſe.
Ma Commere, dit-il, allez tout à l'inſtant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périſſe :
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.

(1) Gros Oiſeau, qui ſe nourrit de poiſſon.

(2) Lui eut ôté les forces néceſſaires pour aller à la pêche lui-même.

L'Ecreviſſe en hâte s'en va
Conter le cas. Grande eſt l'émûte :
On court, on s'aſſemble, on députe
A l'oiſeau. Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis ? quel eſt votre garant ?
Etes-vous sûr de cette affaire ?
N'y ſavez-vous remede ? & qu'eſt-il bon de faire ?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous ?
N'en ſoyez point en peine : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul, que Dieu ſeul & moi, n'en connoît les chemins :
Il n'eſt demeure plus ſecrette.
Un vivier, que nature y creuſa de ſes mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique,
L'un après l'autre, fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Tranſparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit ſans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit, à leurs dépens,
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui ſont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu ; puiſque l'humaine engeance
En auroit auſſi-bien croqué ſa bonne part.
Qu'importe qui vous mange ? Homme ou Loup, toute panſe
Me paroît une, à cet égard :
Un jour plutôt, un jour plus tard,
Ce n'eſt pas grande différence.

FABLE V.

L'Enfouiſſeur & ſon Compere.

UN Pince-maille (1) avoit tant amaſſé,
Qu'il ne ſavoit où loger ſa finance.
L'avarice, compagne & ſœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarraſſé
Dans le choix d'un dépoſitaire :
Car il en vouloit un ; & voici ſa raiſon.
L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altere,
Si je le laiſſe à la maiſon :
Moi-même de mon bien je ſerai le larron.
Le larron ! quoi ! jouir, c'eſt ſe voler ſoi-même !
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'eſt bien, qu'entant que l'on s'en peut défaire :
Sans cela, c'eſt un mal. Veux-tu le réſerver
Pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le ſoin de conſerver,
Otent le prix à l'or, qu'on croit ſi néceſſaire.
Pour ſe décharger d'un tel ſoin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au beſoin ;
Il aima mieux la terre : & prenant ſon Compere,
Celui-ci l'aide : ils vont enfouir le tréſor.
Au bout de-quelque temps, l'homme va voir ſon or.
Il ne retrouva que le gîte
Soupçonnant, à bon droit, le Compere, il va vîte
Lui dire : Apprêtez-vous ; car il me reſte encor
Quelques deniers ; je veux les joindre à l'autre maſſe.
Le Compere auſſi-tôt va remettre en ſa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, ſans qu'il y manquât rien.

(1) Un avare outré.

Mais

Mais, pour ce coup, l'autre fut ſage:
Il retint tout chez lui, réſolu de jouir,
Plus n'entaſſer, plus n'enfouir.
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus ſon gage,
Penſa tomber de ſa hauteur.

Il n'eſt pas mal-aiſé de tromper un trompeur.

FABLE VI.

Le Loup & les Bergers.

UN Loup, rempli d'humanité (1),
(S'il en eſt de tels dans le monde)
Fit un jour ſur ſa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par néceſſité,
Une réflexion profonde.
Je ſuis haï, dit-il; & de qui? de chacun.
Le Loup eſt l'ennemi commun:
Chiens, Chaſſeurs, Villageois, s'aſſemblent pour ſa perte;
Jupiter eſt là-haut étourdi de leurs cris.
C'eſt par-là que de Loups l'Angleterre eſt déſerte:
On y mit notre tête à prix.

(1) De douceur, d'affection pour les animaux de toute eſpece. Les hommes, bien éloignés d'avoir cette humanité-là, ne paroiſſent pas même reſpecter, ou plutôt connoître une autre ſorte d'humanité, qui ne concerne que les animaux de leur eſpece. Comme elle eſt la baſe de toute véritable ſociété, & de toute bonne religion, & qu'elle n'oblige les hommes qu'à ne point maltraiter les autres hommes, qu'à leur rendre à tous les mêmes ſervices, à avoir pour eux les mêmes égards qu'en pareil cas chaque homme ſe croit en droit d'exiger des autres hommes; il ſemble que la pratique de cette vertu leur devroit être auſſi naturelle que la reſpiration. Mais la maniere dont ils ſe traitent les uns les autres, montre évidemment qu'en général l'homme n'a guere plus d'humanité pour les autres hommes, qu'en eut pour les Brebis de ſon voiſinage le Loup dont parle ici la Fontaine.

Il n'eſt Hobereau (2) qui ne faſſe
Contre nous tels bans publier (3) :
Il n'eſt marmot oſant crier,
Que du Loup auſſi-tôt ſa mere ne menace.
Le tout, pour un Ane rogneux,
Pour un Mouton pourri, pour quelque Chien hargneux
Dont j'aurai paſſé mon envie.
Eh bien, ne mangeons plus de choſe ayant eu vie ;
Paiſſons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Eſt-ce une choſe ſi cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine univerſelle ?
Diſant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt,
Mangeant un Agneau cuit en broche.
Oh ! oh ! dit-il, je me reproche
Le ſang de cette gent ! Voilà ſes Gardiens
S'en repaiſſant, eux & leurs Chiens,
Et moi, Loup, j'en ferai ſcrupule !
Non, par tous les Dieux, non : je ſerois ridicule.
Thibaut l'Agnelet paſſera,
Sans qu'à la broche je le mette !
Et non ſeulement lui, mais la mere qu'il tette,
Et le pere qui l'engendra.
Le Loup avoit raiſon. Eſt-il dit qu'on nous voie
Faire feſtin de toute proie,
Manger les animaux, & nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or (4), autant que nous pourrons ?
Ils n'auront ni croc ni marmite.
Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
Que quand il n'eſt pas le plus fort.
Voulez-vous qu'il vive en Hermite ?

(2) Vieux mot, qu'on n'emploie qu'ironiquement, pour déſigner un petit Gentilhomme de campagne.

(3) Déclaration faite à cri public, par laquelle on promet récompenſe à qui tuera un Loup, &c.

(4) Des premiers temps, où les hommes vivoient de glands & de légumes.

FABLE VII.

L'Araignée & l'Hirondelle.

O Jupiter ! qui ſus de ton cerveau,
Par un ſecret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas (1), jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie.
Progné (2) me vient enlever les morceaux :
Caracolant, friſant l'air & les eaux,
Elle me ptend mes mouches à ma porte.
Miennes je puis les dire ; & mon rézeau
En ſeroit plein, ſans ce maudit oiſeau :
Je l'ai tiſſu de matiere aſſez forte.
Ainſi d'un diſcours inſolent
Se plaignoit l'Araignée, autrefois tapiſſiere,
Et qui, lors étant filandiere,
Prétendoit enlacer tout inſecte volant.
La ſœur de Philomele (3), attentive à ſa proie,
Malgré le beſtion, happoit mouches dans l'air,
Pour ſes petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ſes enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoit par des cris encor mal entendus,
La pauvre Aragne, n'ayant plus
Que la tête & les pieds, artiſans ſuperflus,
Se vit elle-même enlevée.
L'Hirondelle, en paſſant, emporta toile, & tout,
Et l'animal pendant au bout.

(1) Déeſſe, fille de Jupiter, qui changea Arachné en Araignée.

(2) Princeſſe qui fut changée en Hirondelle.

(3) Autre Princeſſe, changée en Roſſignol.

(4) . . . *Ipſaſque volantes Ore ferunt dulcem nidis immitibus eſcam.*

Virg. Georg. L. IV. v. 16. 21. On ne peut guere douter que la Fontaine n'ait eu deſſein d'imiter ce dernier vers de Virgile.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant & le fort ſont aſſis
A la premiere (5) ; & les petits
Mangent leur reſte à la ſeconde.

(5 La mieux ſervie.

FABLE VIII.

La Perdrix & les Coqs.

PArmi de certains Coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noiſe & turbulents,
Une Perdrix étoit nourrie.
Son ſexe & l'hoſpitalité,
De la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faiſoient eſpérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant, fort ſouvent en furie,
Pour la Dame étrangere ayant peu de reſpect,
Lui donnoient fort ſouvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée :
Mais ſitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même, & ſe percer les flancs,
Elle ſe conſola. Ce ſont leurs mœurs, dit-elle :
Ne les accuſons point ; plaignons plutôt ces gens.
Jupiter ſur un ſeul modele
N'a pas formé tous les eſprits.
Il eſt des naturels de Coqs & de Perdrix.
S'il dépendoit de moi, je paſſerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement :
Il nous prend avec des tonnelles (1),

(1) Filets dont on ſe ſert pour prendre les Perdrix, dans le temps qu'elles ſont arrêtées par un Chien.

Nous loge avec des coqs, & nous coupe les ailes.
C'eſt de l'homme qu'il faut ſe plaindre ſeulement.

FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

QU'ai-je fait, pour me voir ainſi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres Chiens oſerai-je paroître?
O Rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans!
Qui vous feroit choſes pareilles?
Ainſi crioit Mouflar, jeune Dogue; & les gens,
Peu touchés de ſes cris douloureux & perçants,
Venoient de lui couper, ſans pitié, les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre: il vit, avec le temps,
Qu'il y gagnoit beaucoup: car étant de nature
A piller ſes pareils, mainte méſaventure
L'auroit fait retourner chez lui,
Avec cette partie en cent lieux altérée.
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laiſſer de priſe aux dents d'autrui,
C'eſt le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit de peur d'eſclandre:
Témoin maître Mouflar, armé d'un gorgerin (1),
Du reſte, ayant d'oreille autant que ſur ma main.
Un Loup n'eût ſu par où le prendre.

(1) Quelque ſens que l'on donne au mot de *Gorgerin*, dans les Dictionnaires, il ne peut ſignifier ici qu'un gros collier hériſſé de pointes de fer, qui ſert à défendre le Chien contre les attaques du Loup.

FABLE X.

Le Berger & le Roi.

DEux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de ſon patrimoine ont chaſſé la raiſon :
Je ne vois point de cœur qui ne leur ſacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, amour, & l'autre, ambition.
Cette derniere étend le plus loin ſon empire :
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir : mais mon but eſt de dire
Comme un Roi fit venir un Berger à ſa Cour.
Le conte eſt du bon temps (1), non du ſiecle où nous ſommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux ſoins du Berger, de très-notables ſommes.
Le Berger plut au Roi, par ſes ſoins diligens.
Tu mérites, dit-il, d'être Paſteur de gens.
Laiſſe là tes Moutons, viens conduire des hommes :
Je te fais Juge ſouverain.
Voilà notre Berger la balance (2) à la main.
Quoiqu'il n'eût guere vu d'autres gens qu'un Hermite,
Son troupeau, ſes Mâtins, le Loup, & puis c'eſt tout,
Il avoit du bon ſens : le reſte vient enſuite.
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'Hermite, ſon voiſin, accourut, pour lui dire :
Veillé-je ? n'eſt-ce point un ſonge que je vois ?
Vous favori ! vous grand ! Défiez-vous des Rois ;
Leur faveur eſt gliſſante ; on s'y trompe : & le pire,
C'eſt qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs

(1) Du vieux temps, qu'on croit meilleur que le préſent.

(2) C'eſt le ſymbole de la juſtice.

Ne produiſent jamais que d'illuſtres malheurs.
Vous ne connoiſſez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit ;
Et notre Hermite pourſuivit :
Voyez combien déja la Cour vous rend peu ſage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un Serpent engourdi de froid
Vint s'offrir ſous la main : il le prit pour un fouet :
Le ſien s'étoit perdu, tombant de ſa ceinture.
Il rendoit grace au Ciel de l'heureuſe aventure,
Quand un paſſant cria : Que tenez-vous ? ô Dieux !
Jetez cet animal traître & pernicieux,
Ce Serpent. C'eſt un fouet. C'eſt un Serpent, vous dis-je :
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce tréſor ? Pourquoi non ?
Mon fouet étoit uſé, j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas.
Il en perdit bientôt la vie.
L'animal, dégourdi, piqua ſon homme au bras.
Quant à vous, j'oſe vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque choſe de pire.
Eh ! que me ſauroit-il arriver, que la mort ?
Mille dégoûts viendront, dit le Prophete Hermite.
Il en vint en effet : l'Hermite n'eut pas tort.
Mainte peſte de Cour (3) fit tant, par maint reſſort,
Que la candeur du Juge, ainſi que ſon mérite,
Furent ſuſpects au Prince. On cabale, on ſuſcite
Accuſateurs, & gens grevés (4) par ſes arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'eſt fait un palais.
Le Prince voulut voir ces richeſſes immenſes.
Il ne trouva par-tout que médiocrité,
Louanges du déſert & de la pauvreté :

(3) Les envieux & médiſants.

(4) Opprimés, condamnés injuſtement par ſes déciſions.

C'étoient là ſes magnificences.
Son fait, dit-on, conſiſte en des pierres de prix :
Un grand coffre en eſt plein, fermé de dix ſerrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien ſurpris
Tous les machineurs d'impoſtures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetiere, houlette,
Et, je penſe, auſſi ſa muſette.
Doux tréſor ! ce dit-il, chers gages, qui jamais.
N'attirâtes ſur vous l'envie & le menſonge,
Je vous reprends : ſortons de ces riches palais,
Comme l'on ſortiroit d'un ſonge.
Sire, pardonnez-moi cette exclamation.
J'avois prévu ma chûte, en montant ſur le faîte :
Je m'y ſuis trop complu : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

FABLE XI.

Les Poiſſons & le Berger qui joue de la flûte.

Tircis, qui, pour la ſeule Annette,
Faiſoit réſonner les accords
D'une voix & d'une muſette
Capable de toucher les morts,
Chantoit un jour, le long des bords
D'une onde arroſant les prairies,
Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit :
Mais nul poiſſon ne s'approchoit :
La Bergere perdoit ſes peines.
Le Berger, qui, par ſes chanſons,
Eût attiré des inhumaines,

Crut, & crut mal, attirer des poiſſons.
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
Laiſſez votre Naïade (1) en ſa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux priſons de la Belle :
Ce n'eſt qu'à nous qu'elle eſt cruelle.
Vous ſerez traités doucement.
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cryſtal.
Et quand à quelques-uns l'appât ſeroit fatal,
Mourir des mains d'Annette, eſt un ſort que j'envie.
Ce diſcours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire étoit ſourd, auſſi-bien que muet :
Tircis eut beau prêcher. Ces paroles miellées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les Poiſſons pris ;
Voilà les Poiſſons mis aux pieds de la Bergere.

O vous ! Paſteurs d'humains, & non pas de Brebis,
Rois, qui croyez gagner, par raiſon, les eſprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'eſt jamais par-là que l'on en vient à bout :
Il y faut une autre maniere.
Servez-vous de vos rets : la puiſſance fait tout.

(1) Eſpece de Nymphe, qui ſéjourne dans les eaux, ſelon les Poëtes.

FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roi & ſon fils.

DEux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
Du rôt d'un Roi faiſoient leur ordinaire:
Deux Demi-dieux, l'un fils & l'autre pere,
De ces oiſeaux faiſoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié ſincere
Entre ces gens. Les deux peres s'aimoient:
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre auſſi s'accoutumoient,
Nourris enſemble, & compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet:
Car l'enfant étoit Prince, & ſon pere Monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque (1),
Il aimoit les oiſeaux. Un Moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faiſoit auſſi ſa part des délices du Prince.
Ces deux rivaux un jour enſemble ſe jouans,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le Paſſereau, peu circonſpect,
S'attira de tels coups de bec,
Que, demi-mort, & traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le Prince, indigné, fit mourir
Son Perroquet. Le bruit en vint au pere (2).
L'infortuné vieillard crie & ſe déſeſpere.
Le tout en vain: ſes cris ſont ſuperflus.
L'oiſeau parleur eſt déja dans la barque:
Pour dire mieux, l'oiſeau, ne parlant plus,
Fait qu'en fureur ſur le fils du Monarque

(1) Qui, au dire des Poëtes, préſide à la naiſſance des hommes, & détermine leurs inclinations durant tout le cours de leur vie.

(2) Du jeune Perroquet, qui venoit d'être mis à mort.

Son pere s'en va fondre, & lui creve les yeux :
Il ſe ſauve auſſi-tôt, & choiſit pour aſyle
Le haut d'un pin. Là, dans le ſein des Dieux,
Il goûte ſa vengeance, en lieu sûr & tranquille ;
Le Roi lui-même y court, & dit, pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi : que nous ſert de pleurer ?
Haine, vengeance & deuil, laiſſons tout à la porte.
Je ſuis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur ſoit forte,
Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agreſſeur.
Mon fils ! non : c'eſt le ſort qui du coup eſt l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en ſon livre,
Que l'un de nos enfants devoit ceſſer de vivre,
L'autre, de voir, par ce malheur.
Conſolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.
La Perroquet dit : Sire Roi,
Crois tu qu'après un tel outrage,
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allegues le ſort : prétends-tu, par ta foi,
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
Mais que la Providence, ou bien que le Deſtin
Regle les affaires du monde,
Il eſt écrit là-haut (3) qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'acheverai mes jours, loin du fatal objet
Qui doit t'être un juſte ſujet
De haine & de fureur. Je ſais que la vengeance
Eſt un morceau de Roi (4) : car vous vivez en Dieux.
Tu veux oublier cette offenſe,
Je le crois : cependant, il me faut, pour le mieux,
Eviter ta main & tes yeux.
Sire Roi, mon ami, va-t-en, tu perds ta peine :
Ne me parle point de retour.
L'abſence eſt auſſi-bien un remede à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.

(3) Dans le ciel. ſe ſont réſervé la vengeance.
(4) Comme pour les Dieux, qui

FABLE XIII.

La Lionne & l'Ours.

MEre Lionne avoit perdu ſon Fan (1);
Un Chaſſeur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Pouſſoit un tel rugiſſement,
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit, ni ſon obſcurité,
Son ſilence & ſes autres charmes,
De la Reine des bois n'arrêtoit les vacarmes.
Nul animal n'étoit du ſommeil viſité.
L'Ours enfin lui dit : Ma Commere,
Un mot, ſans plus. Tous les enfants
Qui ſont paſſés entre vos dents,
N'avoient-ils ni pere ni mere ?
Ils en avoient. S'il eſt ainſi,
Et qu'aucun, de leur mort, n'ait nos têtes rompues,
Si tant de meres ſe ſont tues,
Que ne vous taiſez-vous auſſi ?
Moi, me taire ! moi, malheureuſe !
Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
Une vieilleſſe douloureuſe.
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?
Hélas ! c'eſt le Deſtin, qui me hait. Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Miſérables humains, ceci s'adreſſe à vous.
Je n'entends réſonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, ſe croit haï des Cieux,
Qu'il conſidere Hécube (2), il rendra grace aux Dieux.

(1) Son petit.

(2) Femme du Roi Priam, réduite en eſclavage, après avoir vu mettre à mort ſon mari & la plupart de ſes enfants, &c.

FABLE XIV.

Les deux Aventuriers & le Taliſman.

AUcun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule & ſes travaux.
Ce Dieu n'a guere de rivaux :
J'en vois peu dans la Fable, encor moins dans l'Hiſtoire.
En voici pourtant un, que de vieux Taliſmans (1)
Firent chercher fortune au pays des Romans (2).
Il voyageoit de compagnie :
Son camarade & lui trouverent un poteau,
Ayant au haut cet écriteau :
Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vu nul Chevalier errant (3),
Tu n'as qu'à paſſer ce torrent ;
Puis, prenant dans tes bras un Eléphant de pierre,
Que tu verras couché par terre,
Le porter, d'une haleine, au ſommet de ce mont,
Qui menace les cieux de ſon ſuperbe front.
L'un des deux Chevaliers ſaigna du nez (4). Si l'onde
Eſt rapide autant que profonde,
Dit-il, & ſuppoſé qu'on la puiſſe paſſer,
Pourquoi de l'Eléphant s'aller embarraſſer ?
Quelle ridicule entrepriſe !
Le Sage l'aura fait par tel art & de guiſe,

(1) Certaines figures gravées ou taillées ſur quelque pierre ou métal, avec pluſieurs vaines obſervations ſur les caracteres & les diſpoſitions des corps céleſtes : auxquelles figures les Charlatans attribuent des vertus merveilleuſes.

(2) Hiſtoires de pure invention, dont la plupart ſont compoſées de faits arrivés dans des lieux tout auſſi chimériques que ces faits. Telle eſt l'aventure qui fait le ſujet de cette Fable.

(3) Qui court de contrée en contrée, pour chercher les aventures.

(4) Fut rebuté d'une telle entrepriſe.

Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas.
Mais juſqu'au haut du mont, d'une haleine! il n'eſt pas
Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
Ne ſoit d'un Eléphant nain, pigmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure?
On nous veut attraper, dedans cette écriture :
Ce ſera quelque énigme à tromper un enfant.
C'eſt pourquoi je vous laiſſe, avec votre Eléphant.
Le raiſonneur parti, l'Aventurier ſe lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur, ni violence
Ne purent l'arrêter : &, ſelon l'écriteau,
Il vit ſon Eléphant couché ſur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une eſplanade, & puis une cité.
Un cri par l'Eléphant auſſi-tôt eſt jeté.
Le peuple auſſi-tôt fut en armes.
Tout autre Aventurier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui. Celui-ci loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins ſa vie, & mourir en Héros.
Il fut tout étonné, de voir cette cohorte
Le proclamer Monarque, au lieu de ſon Roi mort.
Il ne ſe fit prier que de la bonne ſorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte (5) en diſoit autant, quand on le fit ſaint Pere.
(Seroit-ce bien une miſere,
Que d'être Pape, ou d'être Roi?)
On reconnut bientôt ſon peu de bonne foi.

Fortune aveugle ſuit aveugle hardieſſe.
Le ſage quelquefois fait bien d'exécuter,
Avant que de donner le temps à la ſageſſe
D'enviſager le fait, & ſans la conſulter.

(5) Cinquieme du nom, quand il fut élu Pape.

FABLE XV.

Les Lapins.

DISCOURS

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

JE me ſuis ſouvent dit, voyant de quelle ſotte
L'homme agit, & qu'il ſe comporte,
En mille occaſions, comme les animaux :
Le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ſes ſujets ; & la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une maſſe où puiſent les eſprits (1):
J'entends les eſprits corps, & pêtris de matiere.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affut, ſoit lorſque la lumiere
Précipite ſes traits dans l'humide ſéjour (2),
Soit lorſque le ſoleil rentre dans ſa cartiere,
Et que, n'étant plus nuit, il n'eſt pas encor jour;
Au bord de quelque bois, ſur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
Je foudroie à diſcrétion
Un Lapin, qui n'y penſoit guere.
Je vois fuir auſſi-tôt toute la nation
Des Lapins, qui ſur la bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient & de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher ſa ſureté
Dans la ſouterreine cité.

(1) Qui ſont dans le ſang. (2) Un peu avant la nuit.

Mais le danger s'oublie, & cette peur ſi grande
S'évanouit bientôt. Je revois les Lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir ſous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Diſperſés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont haſarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais Lapins, on les revoit
Sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une choſe commune.

Quand des Chiens étrangers paſſent par quelque endroit
Qui n'eſt pas de leur détroit,
Je laiſſe à penſer quelle fête.
Les Chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,
Vous accompagnent ces paſſants,
Juſqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur & de gloire
Aux Gouverneurs d'Etats, à certains Courtiſans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le ſurvenant, nous jeter ſur ſa peau.
La Coquette & l'Auteur ſont de ce caractere:
Malheur à l'Ecrivain nouveau.
Le moins de gens qu'on peut alentour du gâteau (3),
C'eſt le droit du jeu, c'eſt l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon diſcours:
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela, j'ai pour guide
Tous les Maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laiſſer,
Dans les plus beaux ſujets, quelque choſe à penſer.
Ainſi, ce diſcours doit ceſſer.

(3) Un bien qui eſt à partager entre pluſieurs.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de ſolide,
Et dont la modeſtie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter, ſans pudeur,
La louange la plus permiſe,
La plus juſte & la mieux acquiſe;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps & des Cenſeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans & des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers;
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le ſujet de ces vers.

FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre & le fils de Roi.

QUatre chercheurs de nouveaux mondes (1),
Preſque nuds, échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre (2), un fils de Roi,
Réduits au ſort de Bellizaire (3),
Demandoient aux paſſants de quoi
Pouvoir ſoulager leur miſere.
De raconter quel ſort les avoient aſſemblés,

(1) Engagés dans de longs voyages par mer.

(2) Un Payſan qui mene paître les beſtiaux.

(3) Bellizaire étoit un grand Capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'Empereur, & perdu les bonnes graces de ſon Maître, tomba dans un tel point de miſere, qu'il demandoit l'aumône ſur les grands chemins.

Cette Note a été miſe ici par la Fontaine.

Quoique ſous divers points tous quatre ils fuſſent nés,
C'eſt un récit de longue haleine.
Ils s'aſſirent enfin au bord d'une fontaine.
Là, le conſeil ſe tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit ſur le malheur des grands.
Le Pâtre fut d'avis qu'éloignant la penſée
De leur aventure paſſée,
Chacun fit de ſon mieux, & s'appliquât au ſoin
De pourvoir au commun beſoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle ſon homme?
Travaillons: c'eſt de quoi nous mener juſqu'à Rome.
Un Pâtre, ainſi parler! Ainſi parler! croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'eſprit & de la raiſon?
Et que de tout Berger, comme de tout Mouton,
Les connoiſſances ſoient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués au bord de l'Amerique.
L'un, c'étoit le Marchand, ſavoit l'Arithmétique.
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enſeignerai la Politique,
Reprit le fils de Roi. Le Noble pourſuivit:
Moi, je ſais le Blaſon (4); j'en veux tenir école.
Comme ſi, devers l'Inde, on eût eu dans l'eſprit
La ſotte vanité de ce jargon frivole.
Le Pâtre dit: Amis, vous parlez bien: mais, quoi!
Le mois a trente jours: juſqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une eſpérance
Belle, mais éloignée: & cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt ſur quelle aſſurance
Fondez-vous, dites-moi, le ſouper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'eſt celui
Dont il s'agit. Votre ſcience

(4) La ſcience des Armoiries.

Eſt courte là-deſſus : ma main y ſuppléera.
A ces mots, le Pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée & pendant la ſuivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant,
Qu'ils allaſſent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conſerver ſes jours.
Et, grace aux dons de la nature,
La main eſt le plus sûr & le plus prompt ſecours.

Fin du dixieme Livre.

LIVRE ONZIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion.

SULTAN (1) Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine (2),
Force Bœufs dans ſes prés, force Cerfs dans ſes bois,
Force Moutons parmi la plaine.
Il naquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments & d'une & d'autre part,
Comme entre Grands il ſe pratique,
Le Sultan fit venir ſon Viſir (3) le Renard,
Vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau (4) mon voiſin :
Son pere eſt mort, que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Deſtin,

(1) Riche & puiſſant Seigneur.
(2) Confiſcation, certain droit de Seigneur
(3) Miniſtre d'un grand Prince d'Orient, tel que le Turc, le Perſan, le Grand Mogol.
(4) Jeune Lion.

S'il garde ce qu'il a, ſans tenter de conquête.
Le Renard dit, branlant la tête:
Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié.
Il faut de celui-ci conſerver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe & la dent
Lui ſoit crûe, & qu'il ſoit en état de nous nuire:
N'y perdez pas un ſeul moment.
J'ai fait ſon horoſcope: il croîtra pour la guerre.
Ce ſera le meilleur Lion,
Pour ſes amis, qui ſoit ſur terre:
Tâchez donc d'en être; ſinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le Sultan dormoit lors; & dedans ſon domaine,
Chacun dormoit auſſi, bêtes, gens: tant, qu'enfin
Le Lionceau devient vrai Lion. Le tocſin (5)
Sonne auſſi-tôt ſur lui: l'alarme ſe promene
De toutes part; & le Viſir,
Conſulté là-deſſus, dit, avec un ſoupir:
Pourquoi l'irritez-vous? La choſe eſt ſans remede.
En vain nous appellons mille gens à notre aide:
Plus ils ſont, plus il coûte; & je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des Moutons.
Appaiſez le Lion: ſeul il paſſe en puiſſance
Ce monde d'alliés vivant ſur notre bien.
Le Lion en a trois, qui ne lui coûtent rien;
Son courage, ſa force, avec ſa vigilance.
Jetez-lui promptement ſous la griffe un Mouton:
S'il n'en eſt pas content, jetez-en davantage.
Joignez-y quelque Bœuf. Choiſiſſez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage:
Sauvez le reſte ainſi. Ce conſeil ne plut pas:
Il en prit mal; & force Etats
Voiſins du Sultan en pâtirent.
Nul n'y gagna, tous y perdirent.

(5) Cloche qu'on frappe à coups redoublés, pour avertir le peuple de prendre les armes, à l'approche de l'ennemi.

Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient, fut le maître.
Propoſez-vous d'avoir le Lion pour ami,
Si vous voulez le laiſſez croître.

FABLE II.

Les Dieux voulant inſtruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR

LE DUC DU MAINE (1).

JUpiter eut un fils qui, ſe ſentant du lieu
Dont il tiroit ſon origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien (2) : celle du jeune Dieu
Faiſoit ſa principale affaire
Des doux ſoins d'aimer & de plaire.
En lui, l'amour & la raiſon
Devancerent le temps, dont les ailes légeres
N'amenent que trop tôt, hélas ! chaque ſaiſon.
Flore (3), aux regards riants, aux charmantes manieres,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien (4).
Ce que la paſſion peut inſpirer d'adreſſe,
Sentiments délicats & remplis de tendreſſe,
Pleurs, ſoupirs, tour en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par ſa naiſſance,
Avoir un autre eſprit, & d'autres dons des Cieux,
Que les enfants des autres Dieux.

(1) Fils légitimé de Louis XIV. Roi de France.

(2) Les enfants ne s'attachent à rien, pour l'ordinaire.

(3) Déeſſe des fleurs, jeune & brillante.

(4) Parce que Jupiter eſt Maître des Cieux, ou de l'Olympe.

Il ſembloit qu'il n'agît que par réminiſcence (5),
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'Amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire inſtruire.
Il aſſembla les Dieux, & dit : J'ai ſu conduire,
Seul & ſans compagnon, juſqu'ici, l'univers :
Mais il eſt des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je diſtribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue.
C'eſt mon ſang : tout eſt plein déja de ſes autels.
Afin de mériter le rang des Immortels,
Il faut qu'il ſache tout. Le Maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour ſavoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'eſprit.
Je veux, dit le Dieu de la guerre (6),
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints Héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe, & groſſi cet Empire.
Je ſerai ſon Maître de Lyre,
Dit le blond & docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule, à la peau de Lion,
Son Maître à ſurmonter les vices,
A dompter les tranſports, monſtres empoiſonneurs,
Comme Hydres renaiſſants ſans ceſſe dans les cœurs :
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les ſentiers peu battus
Qui menent aux honneurs, ſur les pas des vertus.
Quand ce vint au Dieu de Cythere (7),
Il dit qu'il lui montreroit tout.
L'Amour avoit raiſon. De quoi ne vient à bout
L'eſprit joint au deſir de plaire ?

(5) Le ſouvenir du paſſé, ſelon les principes de Platon, qui ſuppoſoit que les ames avoient exiſté long-temps avant que de venir animer nos corps ſur la terre.
(6) Mars.
(7) L'amour.

FABLE III.

Le Fermier, le Chien & le Renard.

LE Loup & le Renard ſont d'étranges voiſins :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les Poules d'un Fermier : & quoique des plus fins,
Il n'avoit pu donner atteinte à la volaille.
D'une part, l'appétit, de l'autre, le danger,
N'étoient pas au compere un embarras léger.
Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi !
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le Ruſtre, en paix chez ſoi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses Chapons, ſa poulaille ; il en a même au croc :
Et moi, maître paſſé, quand j'attrape un vieux Coq,
Je ſuis au comble de la joie.
Pourquoi Sire Jupin m'a-t-il donc appellé
Au métier de Renard ? Je jure les Puiſſances
De l'Olympe & du Styx, il en ſera parlé.
Roulant en ſon cœur ces vengeances,
Il choiſit une nuit libérale en pavots (1).
Chacun étoit plongé dans un profond repos :
Le Maître du logis, les Valets, le Chien même,
Poulets, Poules, Chapons, tout dormoit. Le Fermier,
Laiſſant ouvert ſon poulailler,
Commit une ſortiſe extrême.
Le voleur tourna tant, qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtre la cité.
Les marques de ſa cruauté

(1) Les pavots aſſoupiſſent, & font dormir.

Parurent

Parurent avec l'aube (2) : on vit un étalage
De corps ſanglants & de carnage.
Peu s'en fallut que le ſoleil
Ne rebrouſſât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, & d'un ſpectacle pareil,
Apollon, irrité contre le fier Atride (3),
Joncha ſon camp de morts : on vit preſque détruit
L'oſt (4) des Grecs, & ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encor, autour de ſa tente,
Ajax (5), à l'ame impatiente,
De Moutons & de Boucs fit un vaſte débris,
Croyant tuer en eux ſon concurrent Ulyſſe (6),
Et les auteurs de l'injuſtice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard, autre Ajax, aux volailles funeſte,
Emporte ce qu'il peut, laiſſe étendu le reſte.
Le Maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ſes gens, ſon Chien : c'eſt l'ordinaire uſage.
Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertiſſois-tu, dès l'abord du carnage ?
Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plutôt fait.
Si vous, Maître & Fermier, à qui touche le fait,
Dormez, ſans avoir ſoin que la porte ſoit cloſe,
Voulez-vous que moi, Chien, qui n'ai rien à la choſe,
Sans aucun intérêt je perde le repos ?
Ce Chien parloit très à propos :
Son raiſonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un Maître :
Mais n'étant que d'un ſimple Chien,
On trouva qu'il ne valoit rien :
On vous ſangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu ſois, ô pere de famille !

(2) Au point du jour.
(3) Agamemnon, fils d'Atrée.
(4) Le camp des Grecs, vieux mot.
(5) Prince Grec, qui ſe diſtingua, par une valeur extraordinaire, au ſiege de Troie.
(6) Autre Prince Grec, qui entra en débat contre Ajax, pour les armes d'Achille.

(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'eſt erreur.
Couche-toi le dernier, & vois fermer ta porte.
Que ſi quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par Procureur (7).

(7) Par le moyen d'une autre perſonne.

FABLE IV.

Le Songe d'un Habitant du Mogol.

JAdis certain Mogol (1) vit en ſonge un Viſir (2)
Aux champs Elyſiens (3), poſſeſſeur d'un plaiſir
Auſſi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le meme ſongeur vit, en une autre contrée,
Un Hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire :
Minos (4) en ces deux morts ſembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut ſurpris.
Dans ce ſonge pourtant ſoupçonnant du myſtere,
Il ſe fit expliquer l'affaire.
L'interprete lui dit : Ne vous étonnez point,
Votre ſonge a du ſens ; &, ſi j'ai ſur ce point
Acquis tant ſoit peu d'habitude,
C'eſt un avis des Dieux. Pendant l'humain ſéjour,
Ce Viſir quelquefois cherchoit la ſolitude (5),
Cet Hermite aux Viſirs alloit faire ſa cour (6).

(1) Habitant d'un Royaume des Indes, ainſi nommé.
(2) Un grand Miniſtre.
(3) Séjour des bienheureux aux enfers.
(4) Le grand Juge des morts.
(5) Se retiroit en particulier, pour penſer à ſon ſalut.
(6) Quittoit la ſolitude par ambition.

Si j'oſois ajouter au mot de l'interprete,
J'inſpirerois ici l'amour de la retraite.
Elle offre à ſes amants des biens ſans embarras,
Biens purs, préſents du Ciel, qui naiſſent ſous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur ſecrette,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais (7),
Loin du monde & du bruit, goûter l'ombre & le frais?
O! qui m'arrêtera ſous vos ſombres aſyles?
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours & des villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
Par qui ſont nos deſtins, & nos mœurs différentes?
Que ſi je ne ſuis né pour de ſi grands projets (8),
Du moins que les ruiſſeaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne, en mes vers, quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira (9) point ma vie,
Je ne dormirai point ſous les riches lambris:

(7) *Flumina amem ſilvaſque inglorius. . . . .*
O! qui me gelidis in vallibus Hæmi
Siſtat, & ingenti ramorum protegat umbrâ?
Virg. *Georg.* L II. v. 486, &c.
Me verò primum dulces ante omnia Muſæ,
Quarum ſacra fero ingenti perculſus amore,
Accipiant, cœlique vias & ſidera monſtrent.
Id. *ibid.* v. 475. &c.

Oſerai-je dire que dans la paraphraſe que la Fontaine nous donne ici de ces beaux vers de Virgile, il s'oublie un peu lui-même, lorſqu'après avoir ſouhaité d'apprendre les noms & les vertus des planettes, qu'il nomme *clartés errantes*, il s'aviſe, comme pour enchérir ſur Virgile, d'ajouter:

Par qui ſont nos deſtins, & nos mœurs différentes.

Car par-là il adopte tout ouvertement les principes chimériques de l'Aſtrologie judiciaire, qu'il a réfutés fort ſolidement ailleurs, où il dit:

Je ne crois point que la Nature
Se ſoit lié les mains, & nous les lie encor,
Juſqu'au point de marquer dans les cieux notre ſort.

Et ce qui ſuit, *Fable* XVI. *Liv.* VIII. Voyez auſſi *Fable* XIII. *Liv.* II.

(8) *Sin, has ne poſſim naturæ accedere partes,*
Frigidus obſtiterit circum præcordia ſanguis;
Rura mihi & rigui placeant in vallibus amnes
Virg. *Georg.* L II v. 483, &c.

(9) *Ourdir*, terme de Tiſſerand: *ne me donnera point de grandes richeſſes.*

Mais voit-on que le ſomme en perde de ſon prix ?
En eſt-il moins profond, & moins plein de délices ?
Je lui voue aux déſerts de nouveaux ſacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu ſans ſoins, & mourrai ſans remords.

FABLE V.

Le Lion, le Singe & les deux Anes.

LE Lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit un beau jour amener
Le Singe, Maître ès arts (1) chez la gent animale.
La premiere leçon que donna le Régent,
Fut celle-ci : Grand Roi, pour régner ſagement,
Il faut que tout Prince préfere
Le zele de l'Etat à certain mouvement,
Qu'on appelle communément
Amour propre : car c'eſt le pere,
C'eſt l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce ſentiment vous quitte,
Ce n'eſt pas choſe ſi petite,
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'eſt beaucoup, de pouvoir modérer cet amour.
Par-là, votre perſonne auguſte
N'admettra jamais rien en ſoi
De ridicule ni d'injuſte.
Donne-moi, repartit le Roi,
Des exemples de l'un & de l'autre.
Toute eſpece, dit le Docteur,
(Et je commence par la nôtre)

(1) Docteur, qui eſt, ou doit être capable d'enſeigner les autres.

Toute profeſſion s'eſtime dans ſon cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et ſemblables diſcours, qui ne nous coûtent rien.
L'amour propre, au rebours, fait qu'au degré ſuprême
On porte ſes pareils : car c'eſt un bon moyen
De s'élever auſſi ſoi-même.
De tout ce que deſſus j'argumente très-bien,
Qu'ici-bas maint talent n'eſt que pure grimace,
Cabale, & certain art de ſe faire valoir,
Mieux ſu des ignorants que des gens de ſavoir.

L'autre jour, ſuivant à la trace
Deux Anes, qui, prenant tour à tour l'encenſoir,
Se louoient tour à tour, comme c'eſt la maniere,
J'ouis que l'un des deux diſoit à ſon confrere :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuſte & bien ſot
L'homme, cet animal ſi parfait ? Il profane
Notre auguſte nom, traitant d'Ane
Quiconque eſt ignorant, d'eſprit lourd, idiot :
Il abuſe encore d'un mot,
Et traite notre rire & nos diſcours de braire.
Les humains ſont plaiſants, de vouloir exceller
Pardeſſus nous ! Non, non, c'eſt à vous de parler,
A leurs Orateurs de ſe taire.
Voilà les vrais braillards : mais laiſſons-là ces gens.
Vous m'entendez, je vous entends,
Il ſuffit : & quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomele (2) eſt, au prix, novice dans cet art :
Vous ſurpaſſez Lambert (3). L'autre Baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces Anes, non contents de s'être ainſi grattés,
S'en allerent dans les cités
L'un l'autre ſe prôner. Chacun d'eux croyoit faire,

(2) Qui fut changée en Roſſignol.

(3) Excellent Muſicien François, ſous le regne de Louis XIV.

En priſant ſes pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit ſur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les Baudets, mais parmi les Puiſſances,
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entr'eux les ſimples Excellences (4)
S'ils oſoient, en des Majeſtés (4).
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, & ſuppoſe
Que votre Majeſté gardera le ſecret.
Elle avoit ſouhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entr'autre choſe,
L'amour propre, donnant du ridicule aux gens.
L'injuſte aura ſon tour : il y faut plus de temps.
Ainſi parla le Singe. On ne m'a pas ſu dire
S'il traita l'autre point ; car il eſt délicat :
Et notre Maître ès arts, qui n'étoit pas un fat,
Regardoit ce Lion comme un terrible Sire (5).

(4) Se donneroient des titres d'honneur ſupérieurs à ceux qui appartiennent à leur rang, comme les Princes qui affecteroient d'être traités en Rois.

(5) Qu'il avoit peur d'irriter, en parlant trop ouvertement contre l'injuſtice.

FABLE VI.

Le Loup & le Renard.

MAis d'où vient qu'au Renard Eſope accorde un point ?
C'eſt d'exceller en tours pleins de matoiſerie (1).
J'en cherche la raiſon, & ne la trouve point.
Quand le Loup a beſoin de défendre ſa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en fait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en fait plus, & j'oſerois, peut-être
Avec quelque raiſon, contredire mon Maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers (2). Un ſoir il apperçut
La lune au fond d'un puits (3) L'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux ſeaux alternativement
Puiſoient le liquide élément.
Notre Renard, preſſé par une faim canine (4),
S'accomode en celui qu'au haut de la machine
L'autre ſeau tenoit ſuſpendu.
Voilà l'animal deſcendu,
Tiré d'erreur; mais fort en peine,
Et voyant ſa perte prochaine,
Car comment remonter, ſi quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et ſuccédant à ſa miſere,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire ?
Deux jours s'étoient paſſés, ſans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits

(1) Ruſe, fineſſe.
(2) Trous où les Renards ſe cachent.
(3) La forme ronde de la lune dans l'eau.
(4) Très-grande faim, à laquelle ſont ſujets les Chiens, & bien d'autres animaux.

Enchancré, ſelon l'ordinaire,
De l'aſtre au front d'argent, la face orbiculaire (5).
Sire Renard étoit déſeſpéré.
Compere Loup, le goſier altéré,
Paſſe par-là. L'autre dit : Camarade,
Je veux vous régaler. Voyez-vous cet objet ?
C'eſt un fromage exquis : le Dieu Faune (6) l'a fait ;
La Vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit, en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure ;
Le reſte vous ſera ſuffiſante pâture.
Deſcendez dans un ſeau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût, il ajuſtât l'hiſtoire,
Le Loup fut un ſot de le croire :
Il deſcend, & ſon poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laiſſons ſéduire
Sur auſſi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aiſément
Ce qu'il craint & ce qu'il deſire.

(5) Vers très-figuré, qui ſignifie que la lune, commençant à décroître, ne paroiſſoit plus ronde.

(6) Dieu des troupeaux.

FABLE VII.

Le Payſan du Danube.

IL ne faut point juger des gens ſur l'apparence.
Le conſeil en eſt bon, mais il n'eſt pas nouveau.

Jadis l'erreur du Souriceau (1)
Me ſervit à prouver le diſcours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à préſent,
Le bon Socrate (2), Eſope, & certain Payſan
Des rives du Danube (3), homme dont Marc-Aurele (4)
Nous fait un portrait fort fidele.
On connoît les premiers : quant à l'autre, voici
Le perſonnage en raccourci.
Son menton nourriſſoit une barbe touffue ;
Toute ſa perſonne velue
Repréſentoit un Ours, mais un Ours mal léché.
Sous un ſourcil épais, il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, groſſe levre ;
Portoit ſayon (5) de poil de Chevre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainſi bâti fut député des villes
Que lave le Danube : il n'étoit point d'aſyles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, & ne portât les mains.
Le Député vint donc, & fit cette harangue :
Romains, & vous, Sénat, aſſis pour m'écouter,
Je ſupplie, avant tout, les Dieux de m'aſſiſter :

(1) Qui, charmé de l'air doucereux du Chat, fut ſur le point de s'aller livrer entre ſes pattes. *Liv.* VI. *Fab.* V.

(2) Le plus ſage des Philoſophes, & le plus moral ; mais d'un extérieur à peu près auſſi diſgracié que celui qu'on donne communément à Eſope.

(3) Grand fleuve d'Allemagne.

(4) Sage Empereur Romain du ſecond ſiecle.

(5) Sorte d'habit groſſier.

Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne diſe rien qui doive être repris.
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les eſprits
Que tout mal & toute injuſtice :
Faute d'y recourir, on viole leurs loix :
Témoin nous, que punit la Romaine avarice.
Rome eſt, par nos forfaits (6), plus que par ſes exploits,
L'inſtrument de notre ſupplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne tranſporte chez vous les pleurs & la miſere ;
Et mettant en nos mains, par un juſte retour,
Les armes dont ſe ſert ſa vengeance ſévere,
Il ne vous faſſe, en ſa colere,
Nos eſclaves à votre tour.
Et pourquoi ſommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; & nos mains
Etoient propres aux arts, ainſi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains (7) ?
Ils ont l'adreſſe & le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, & la violence,
Peut-être, en votre place, il auroient la puiſſance,
Et ſauroient en uſer ſans inhumanité.
Celle que vos Préteurs (8) ont fut nous exercée,
N'entre qu'à peine en la penſée.
La majeſté de vos Autels
Elle-même en eſt offenſée :
Car ſachez que les Immortels

(6) Le mal que nous avons fait aux autres, eſt puni par celui qu'ils nous font.

(7) Les Allemands.

(8) Gouverneurs Romains, en Allemagne.

Ont les regards ſur nous. Grace à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux & de leurs Temples,
D'avarice, qui va juſques à la fureur.
Rien ne ſuffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre & le travail de l'homme
Font, pour les aſſouvir, des efforts ſuperflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes,
Nous laiſſons nos cheres compagnes,
Nous ne converſons plus qu'avec des Ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déja nés,
Nous ſouhaitons de voir leurs jours bientôt bornés.
Vos Préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la molleſſe & que le vice :
Les Germains, comme eux, deviendront
Gens de rapine & d'avarice.
C'eſt tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de préſent à faire,
Point de pourpre à donner ? C'eſt en vain qu'on eſpere
Quelque refuge aux loix : encor leur miniſtere
A-t-il mille longueurs. Ce diſcours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire :
Je finis. Puniſſez de mort
Une plainte un peu trop ſincere.
A ces mots, il ſe couche ; & chacun, étonné,
Admire le grand cœur, le bon ſens, l'éloquence
Du Sauvage ainſi proſterné.
On le créa Patrice (9) ; & ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel diſcours méritoit. On choiſit
D'autres Préteurs ; & par écrit

(9) Sénateur.

Le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour ſervir de modele aux parleurs à venir.
On ne ſut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

FABLE VIII.

Le Vieillard & les trois jeunes Hommes.

UN Octogénaire (1) plantoit.
Paſſe encor de bâtir ; mais planter, à cet âge !
Diſoient trois Jouvenceaux (2), enfants du voiſinage ;
Aſſurément il radotoit.
Car, au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir.
Autant qu'un Patriarche (3) il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des ſoins d'un avenir qui n'eſt pas fait pour vous ?
Ne ſongez déſormais qu'à vos erreurs paſſées.
Quittez le long eſpoir & les vaſtes penſées :
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établiſſement
Vient tard, & dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours & des miens ſe joue également.
Nos termes ſont pareils, par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée (4)
Doit jouir le dernier ? Eſt-il aucun moment

(1) Un homme de quatre-vingts ans.

(2) Par le titre de cette Fable, la Fontaine fait entendre à tous ſes Lecteurs ce que c'eſt que *Jouvenceau* ; terme qui, bien qu'exclus du ſtyle ſublime, eſt d'ailleurs aſſez connu, & fort bon françois.

(3) Tels que ceux dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire ſainte.

(4) C'eſt-à-dire, doit être le dernier à jouir de ſa vie.

Qui vous puiſſe aſſurer d'un ſecond ſeulement ?
Mes arriere-neveux me devront cet ombrage.
Hé bien ! défendez-vous au ſage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autrui ?
Cela même eſt un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, & quelques jours encore :
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois ſur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raiſon : l'un des trois Jouvenceaux
Se noya dès le port, allant en Amérique (5).
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars ſervant la République,
Par un coup imprévu, vit ſes jours emportés.
Le troiſieme tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter.
Et, pleurés du Vieillard, il grava ſur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

(5) Une des quatre parties du monde.

FABLE IX.

Les Souris & le Chat-huant.

IL ne faut jamais dire aux gens :
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous ſi les écoutants
En feront une eſtime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable
Il a l'air & les traits, encor que véritable.

On abattit un pin, pour ſon antiquité,
Vieux palais d'un Hibou, triſte & ſombre retraite

De l'oiſeau qu'Atropos (1) prend pour ſon interprete.
Dans ſon tronc caverneux ; & miné par le temps,
Logeoient, entr'autres habitants,
Force Souris ſans pieds, toutes rondes de graiſſe.
L'oiſeau les nourriſſoit parmi des tas de blé,
Et de ſon bec avoit leur troupeau mutilé (2).
Cet oiſeau raiſonnoit ; il faut qu'on le confeſſe.
En ſon temps, aux Souris le compagnon chaſſa.
Les premieres qu'il prit, du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle eſtropia
Tout ce qu'il prit enſuite : & leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à ſa commodité,
Aujourd'hui l'une, & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impoſſibilité
S'y trouvoit, joint auſſi le ſoin de ſa ſanté.
Sa prévoyance alloit auſſi loin que la nôtre :
Elle alloit juſqu'à leur porter
Vivres & grains pour ſubſiſter.
Puis, qu'un Cartéſien s'obſtine
A traiter ce Hibou de montre & de machine !
Quel reſſort lui pouvoit donner
Le conſeil de tronquer un peuple mis en mue (3) ?
Si ce n'eſt pas là raiſonner,
La raiſon m'eſt choſe inconnue.
Voyez que d'arguments il fit.
Quand ce peuple eſt pris, il s'enfuit ;
Donc il faut le croquer auſſi-tôt qu'on le hape.
Tout ! il eſt impoſſible : & puis, pour le beſoin
N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir ſoin
De le nourrir, ſans qu'il échappe.

(1) Celle des trois Parques qui donne la mort.

(2) Eſtropié, en lui coupant les jambes.

(3) Enfermé, pour être engraiſſé. On appelle *mue*, une eſpece de cage longue, étroite & obſcure, où l'on renferme la volaille pour l'engraiſſer. Et lorſqu'on nourrit des Chapons, des Oiſons, &c. dans cette cage, on dit qu'on les a mis en mue. Ainſi le Hibou, qui vouloit nourrir ſes Souris, pour les manger quand il en auroit envie, ſe ſervit du tronc caverneux d'un pin, pour les y *mettre en mue*, dit la Fontaine. L'image eſt plaiſante, & d'une juſteſſe admirable.

Mais comment ? ôtons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Choſe par les humains à ſa fin mieux conduite.
Quel autre art de penſer Ariſtote (4) & ſa ſuite
Enſeignent-ils, par votre foi ? (*)

(4) Chef d'une Secte de Philoſophes, qu'on nomme Ariſtotéliciens & Péripatéticiens.

(*) Ceci n'eſt point une Fable ; & la choſe, quoique merveilleuſe & preſqu'incroyable, eſt véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce Hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raiſonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations ſont permiſes à la Poéſie, ſur-tout dans la maniere d'écrire dont je me ſers.

Il eſt aiſé de voir que c'eſt la Fontaine qui entretient ici ſes Lecteurs.

ÉPILOGUE (1).

C'Eſt ainſi que ma Muſe, au bord d'une onde pure,
Traduiſoit en langue des Dieux
Tout ce que diſent ſous les cieux
Tant d'êtres, empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faiſois ſervir d'Acteurs en mon Ouvrage :
Car tout parle dans l'univers ;
Il n'eſt rien qui n'ait ſon langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne ſont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidele,
Si mon œuvre n'eſt pas un aſſez bon modele,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entrepriſe ;
Donnez mainte leçon que j'ai ſans doute omiſe :
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.

(1) Concluſion.

Pendant le doux emploi de ma Muſe innocente,
Louis domte l'Europe, & d'une main puiſſante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un Monarque (2).
Favoris des neuf Sœurs, ce ſont là des ſujets
Vainqueurs du temps & de la Parque.

(2) Eſpece d'imitation de ces beaux vers de Virgile, qui font la concluſion de ſes Géorgiques:

Hæc ſuper arvorum cultu pecorumque canebam,
Et ſuper arboribus: Cæſar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, ſtudiis florentem ignobilis oti.

Fin du onzieme Livre.

FABLES

CHOISIES.

SECONDE PARTIE.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE (1).

MONSEIGNEUR,

JE ne puis employer, pour mes Fables, de protection qui me ſoit plus glorieuſe que la vôtre. Ce goût exquis, & ce jugement ſi ſolide que vous faites paroître dans toutes

(1) Fils du Dauphin, & qui, Dauphin enſuite lui-même, mourut âgé de trente ans, le 18. Février 1712. Il laiſſa un fils, qui, ſucceſſeur de Louis XIV. eſt à préſent ſur le Trône, en 1757. & porte le nom de Louis XV.

choſes, au-delà d'un âge où à peine les autres Princes ſont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela joint au devoir de vous obéir, & à la paſſion de vous plaire, m'a obligé de vous préſenter un Ouvrage dont l'Original a été l'admiration de tous les ſiecles, auſſi-bien que celle de tous lès Sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; &, ſi vous me permettez de le dire, il y a des ſujets dont je vous ſuis redevable, & où vous m'avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus beſoin de conſulter ni Apollon, ni les Muſes, ni aucune des Divinités du Parnaſſe. Elles ſe rencontrent dans les préſents que vous a faits la Nature, & dans cette ſcience de bien juger des ouvrages de l'eſprit, à quoi vous joignez déja celle de connoître toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Eſope ſont une ample matiere pour ces talents : elles embraſſent toutes ſortes d'événements & de caracteres. Ces menſonges ſont proprement une maniere d'Hiſtoire, où on ne flatte perſonne. Ce ne ſont pas choſes de peu d'importance que ces ſujets. Les Animaux ſont les Précepteurs des Hommes, dans mon Ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-deſſus. Vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoiſſez

maintenant en Orateurs & en Poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons Politiques, & en bons Généraux d'Armées; & vous vous tromperez auſſi peu au choix des perſonnes, qu'au mérite des actions. Je ne ſuis pas d'un âge à eſpérer d'en être témoin : il faut que je me contente de travailler ſous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous ſouhaiterez quelque Fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y puſſiez trouver des louanges dignes du Monarque (2) qui fait maintenant le deſtin de tant de Peuples & de Nations, & qui rend toutes les parties du Monde attentives à ſes Conquêtes, à ſes Victoires, & à la Paix, qui ſemble ſe rapprocher, & dont il impoſe les conditions avec toute la modération que peuvent ſouhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un Conquérant qui veut mettre des bornes à ſa Gloire & à ſa Puiſſance, & de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, Qu'il va tenir les Etats de l'Univers, en obligeant les Miniſtres de tant de Princes de s'aſſembler, pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuſe à leurs

(2) Louis XIV. ſon aïeul.

Maîtres. Ce ſont des ſujets au deſſus de nos paroles : je les laiſſe à de meilleures Plumes que la mienne ; & ſuis, avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéiſſant
& très-fidele Serviteur,

DE LA FONTAINE.

LIVRE DOUZIEME.

FABLE PREMIERE.

Les Compagnons d'Ulyſſe.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

PRINCE, l'unique objet du ſoin des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos Autels.
Je vous offre un peu tard ces préſents de ma Muſe :
Les ans & les travaux me ſerviront d'excuſe :
Mon eſprit diminue ; au lieu qu'à chaque inſtant,
On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il ſemble avoir des ailes.
Le Héros (1) dont il tient des qualités ſi belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche, à pas de Géant,
Dans la carriere de la gloire.

(1) Louis Dauphin, fils du Roi Louis XIV.

Quelque Dieu le retient : c'eſt notre (2) Souverain ;
Lui, qu'un mois a rendu maître & vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors néceſſaire ;
Peut-être elle ſeroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais : auſſi-bien les Ris & les Amours
Ne ſont pas ſoupçonnés d'aimer les longs diſcours.
De ces ſortes de Dieux votre Cour ſe compoſe ;
Ils ne vous quittent point. Ce n'eſt pas qu'après tout,
D'autres Divinités y tiennent le haut bout :
Le ſens & la raiſon y reglent toute choſe.
Conſultez ces derniers, ſur un fait où les Grecs,
Imprudents & peu circonſpects,
S'abandonnerent à des charmes
Qui métamorphoſoient en bêtes les humains.

Les Compagnons d'Ulyſſe (3), après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré des vents, de leur ſort incertains :
Ils aborderent un rivage
Où la fille du Dieu du jour,
Circé, tenoit alors ſa Cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeſte poiſon.
D'abord ils perdent la raiſon :
Quelques moments après, leur corps & leur viſage
Prennent l'air & les traits d'animaux différents.
Les voilà devenus Ours, Lions, Eléphants :
Les uns ſous une maſſe énorme,
Les autres ſous une autre forme.
Il s'en vit de petits, *exemplum ut Talpa* ;
Le ſeul Ulyſſe en échappa.
Il ſut ſe défier de la liqueur traîtreſſe.
Comme il joignoit à la ſageſſe
La mine d'un Héros, & le doux entretien,
Il fit tant, que l'Enchantereſſe

(2) Le Roi ſon pere.
(3) Le reſte des Soldats qu'il avoit amenés au ſiege de Troie, & qu'il tâchoit de ramener à Itaque.

Prit

Prit un autre poiſſon peu différent du ſien.
Une Déeſſe dit tout ce qu'elle a dans l'ame :
Celle-ci déclara ſa flamme.
Ulyſſe étoit trop fin, pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendroit à ſes Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphe, accepter?
Allez le propoſer de ce pas à la troupe.
Ulyſſe y court, & dit : L'empoiſonneuſe coupe
A ſon remede encore, & je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déja la parole.
Le Lion dit, penſant rugir :
Je n'ai pas la tête ſi folle.
Moi, renoncer aux dons que je viens d'acquérir!
J'ai griffe & dents, & mets en pieces qui m'attaque;
Je ſuis Roi, deviendrai-je un Citadin d'Itaque (4)?
Tu me rendras peut-être encor ſimple Soldat.
Je ne veux point changer d'état.
Ulyſſe, du Lion, court à l'Ours : Eh! mon frere,
Comme te voilà fait! je t'ai vu ſi joli!
Ah! vraiment, nous y voici!
Reprit l'Ours, à ſa maniere;
Comme me voilà fait! comme doit être un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme eſt plus belle qu'une autre?
Eſt-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une Ourſe mes amours.
Te déplais-je? Va-t-en, ſuis ta route, & me laiſſe.
Je vis libre, content, ſans nul ſoin qui me preſſe;
Et te dis, tout net & tout plat,
Je ne veux point changer d'état.
Le Prince Grec au Loup va propoſer l'affaire :
Il lui dit, au haſard d'un ſemblable refus :
Camarade, je ſuis confus
Qu'une jeune & belle Bergere
Conte aux échos les appétits gloutons

(4) Petite Iſle où régnoit Ulyſſe.

Qui t'ont fait manger ſes Moutons.
Autrefois on t'eût vu ſauver ſa bergerie :
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, & redeviens,
Au lieu de Loup, homme de bien.
En eſt-il, dit le Loup ? pour moi, je n'en vois guere.
Tu t'en viens me traiter de bête carnaciere :
Toi, qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, ſans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village ?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage ?
Pour un mot, quelquefois vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des Loups ?
Tout bien conſidéré, je te ſoutiens en ſomme,
Que, ſcélérat pour ſcélérat,
Il vaut mieux être un Loup qu'un homme ;
Je ne veux point changer d'état.
Ulyſſe fit à tous une même ſemonce.
Chacun d'eux fit même réponſe,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, ſuivre leur appétit,
C'étoient leurs délices ſuprêmes :
Tous renonçoient au lôs (5) des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir, ſuivant leurs paſſions ;
Ils étoient eſclaves eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choiſir un ſujet
Où je puſſe mêler le plaiſant à l'utile :
C'étoit ſans doute un beau projet ;
Si ce choix eût été facile.
Les Compagnons d'Ulyſſe enfin ſe ſont offerts ;
Ils ont force pareils en ce bas univers :
Gens à qui j'impoſe pour peine
Votre cenſure & votre haine.

(5) A la loumge.

FABLE II.

Le Chat & les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

UN Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
La cage & le panier avoient mêmes Pénates (1).
Le chat étoit ſouvent agacé par l'oiſeau :
L'un s'eſcrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier toutefois épargnoit ſon ami,
Ne le corrigeant qu'à demi.
Il ſe fût fait un grand ſcrupule
D'armer de pointes ſa férule.
Le Paſſereau, moins circonſpect,
Lui donnoit force coups de bec.
En ſage & diſcrette perſonne,
Maître Chat excuſoit ces jeux.
Entr'amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux ſérieux.
Comme ils ſe connoiſſoient tous deux dès leur bas âge;
Une longue habitude en paix les maintenoit ;
Jamais en vrai combat le jeu ne ſe tournoit;
Quand un Moineau du voiſinage
S'en vint les viſiter, & ſe fit compagnon
Du pétulant Pierrot, & du ſage Raton.
Entre les deux oiſeaux il arriva querelle :
Et Raton de prendre parti.

(1) Etoient dans la même maiſon.

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'inſulter ainſi notre ami !
Le Moineau du voiſin viendra manger le nôtre !
Non, de par tous les Chats. Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit notre Chat,
Les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réflexion fit auſſi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela, toute Fable eſt un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuſe.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés ;
Ce ſont des jeux pour vous, & non point pour ma Muſe :
Elle & ſes Sœurs n'ont pas l'eſprit que vous avez.

FABLE III.

Du Théſauriſeur & du Singe.

UN homme accumuloit. On ſait que cette erreur
Va ſouvent juſqu'à la fureur.
Celui-ci ne ſongeoit que ducats & piſtoles.
Quand ces biens ſont oiſifs, je tiens qu'ils ſont frivoles.
Pour ſûreté de ſon tréſor,
Notre avare habitoit un lieu dont Amphitrite (1)
Défendoit aux Voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, ſelon moi, fort petite,
Et ſelon lui, fort grande, il entaſſoit toujours.
Il paſſoit les nuits & les jours
A compter, calculer, ſupputer ſans relâche :
Calculant, ſupputant, comptant, comme à la tâche,

(1) La mer entouroit ſa maiſon.

Car il trouvoit toujours du mécompte à ſon fait ;
Un gros Singe, plus ſage, à mon ſens, que ſon maître,
Jetoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre, bien cadenacée,
Permettoit de laiſſer l'argent ſur le comptoir.
Un beau jour Dom Bertrand ſe mit dans la penſée
D'en faire un ſacrifice au liquide manoir (2).
Quant à moi, lorſque je compare
Les plaiſirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne ſais bonnement auquel donner le prix.
Dom Bertrand gagneroit près de certains eſprits :
Les raiſons en ſeroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne ſongeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau, tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque Noble à la Roſe (3),
Eprouvoit ſon adreſſe & ſa force, à jeter
Ces morceaux de métal, qui ſe font ſouhaiter
Par les humains, ſur toute choſe.
S'il n'avoit entendu ſon Compteur à la fin
Mettre la clef dans la ſerrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler, juſqu'au dernier,
Dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.

Dieu veuille préſerver maint & maint Financier
Qui n'en fait pas meilleur uſage.

(2) A la mer.

(3) Eſpece de vieille monnoie.

L'une, certaine Chevre, au mérite ſans pair,
Dont Polypheme (2) fit préſent à Galatée ;
Et l'autre, la Chevre Amalthée (3),
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chûte fut commune :
Toutes deux tomberent dans l'eau.

Cet accident n'eſt pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

(2) Fameux Cyclope, amant de la Nymphe Galatée.

(3) Qui fut pour cela placée parmi les aſtres.

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable, qui fut nommée *Le Chat & la Souris.*

Pour plaire au jeune Prince à qui la Renommée
Deſtine un Temple en mes Ecrits,
Comment compoſerai-je une Fable nommée
Le Chat & la Souris ?

Dois-je repréſenter, en ces Vers, une Belle
Qui, douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va ſe jouant des cœurs que ſes charmes ont pris ;
Comme le Chat, de la Souris ?

Prendrai-je pour ſujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne lui couvient mieux ; & c'eſt choſe commune ;
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ſes amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un Roi qu'entre ſes favoris
Elle reſpecte ſeul, Roi qui fixe ſa roue,
Qui n'eſt point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puiſſants, quand il lui plaît, ſe joue,
Comme le Chat, de la Souris.

Mais inſenſiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon deſſein ſe rencontre; &, ſi je ne m'abuſe,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune Prince alors ſe jouëroit de ma Muſe,
Comme le Chat, de la Souris.

FABLE V.

Le vieux Chat & la jeune Souris.

UNe jeune Souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat, implorant ſa clémence,
Et payant de raiſons le Rominagrobis.
Laiſſez-moi vivre: une Souris
De ma taille & de ma dépenſe,
Eſt-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôteſſe, & tout leur monde?
D'un grain de bled je me nourris;
Une noix me rend toute ronde.
A préſent je ſuis maigre; attendez quelque temps:
Réſervez ce repas à Meſſieurs vos enfants.
Ainſi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit: Tu t'es trompée:
Eſt-ce à moi que l'on tient de ſemblables diſcours?
Tu gagnerois autant de parler à des ſourds.
Chat, & vieux, pardonner! cela n'arrive gueres.
Selon ces loix, deſcends là-bas,
Meurs, & va-t-en, tout de ce pas,
Haranguer les Sœurs Filandieres:

Mes enfants trouveront aſſez d'autres repas.
Il tint parole. Et, pour ma Fable,
Voici le ſens moral qui peut y convenir :

La jeuneſſe ſe flatte, & croit tout obtenir ;
La vieilleſſe eſt impitoyable.

FABLE VI.

Le Cerf malade.

EN pays pleins de Cerfs, un Cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à ſon grabat le voir, le ſecourir,
Le conſoler du moins : multitude importune.
Eh ! Meſſieurs, laiſſez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie, & finiſſez vos pleurs.
Point du tout ; les conſolateurs
De ce triſte devoir tout au long s'acquitterent,
Quand il plut à Dieu s'en allerent.
Ce ne fut pas ſans boire un coup ;
C'eſt-à-dire, ſans prendre un droit de pâturage.
Tout ſe mit à brouter les bois du voiſinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup :
Il ne trouva plus rien à frire.
D'un mal, il tomba dans un pire,
Et ſe vit réduit, à la fin,
A jeûner, & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O temps ! ô mœurs ! J'ai beau crier.
Tout le monde ſe fait payer.

FABLE VII.

La Chauve-ſouris, le Buiſſon & le Canard.

LE Buiſſon, le Canard & la Chauve-ſouris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faiſoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourſe commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents,
Non moins ſoigneux qu'intelligents;
Des regiſtres exacts de miſe & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
En paſſant par certains endroits
Remplis d'écueils, & fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla, toute emballée, au fond des magaſins
Qui du Tartare (1) ſont voiſins.
Notre trio pouſſa maint regret inutile,
Ou plutôt il n'en pouſſa point.
Le plus petit Marchand eſt ſavant ſur ce point:
Pour ſauver ſon crédit, il faut cacher ſa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient ſoufferte,
Ne put ſe réparer: le cas fut découvert.
Les voilà ſans crédit, ſans argent, ſans reſſource,
Prêts à porter le bonnet verd (2).
Aucun ne leur ouvrit ſa bourſe.
Et le fort principal, & les gros intérêts,
Et les Sergents, & les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,

(1) C'eſt-à dire, au fond des eaux. Ta tare, l'un des noms dont les Poëtes ſe ſervent pour déſigner les enfers.

(2) Qu'autrefois les banqueroutiers étoient obligés de porter.

N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buiſſon accrochoit les paſſants à tous coups :
Meſſieurs, leur diſoit-il, de grace, apprenez-nous
En quel lieu ſont les marchandiſes
Que certains gouffres nous ont priſes.
Le Plongeon ſous les eaux s'en alloit les chercher.
L'Oiſeau Chauve-ſouris n'oſoit plus approcher
Pendant le jour, nulle demeure :
Suivi des Sergents à toute heure,
En des trous il alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'eſt ni Souris-chauve,
Ni Buiſſon, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
Mais ſimple grand Seigneur, qui tous les jours ſe ſauve
Par un eſcalier dérobé.

FABLE VIII.

La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris.

LA Diſcorde a toujours régné dans l'univers :
Notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette Déeſſe a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous ſerez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils ſeront appointés contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle !

Autrefois un logis pleiu de Chiens & de Chats,

Par cent arrêts rendus en forme ſolemnelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme couſins.
Cette union ſi douce, & preſque fraternelle,
Edifioit tous les voiſins.
Enfin elle ceſſa. Quelque plat de potage,
Quelque os par préférence à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint, tout forcené,
Repréſenter un mortel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux paſſe-droits qu'avoit une Chienne en géſine.
Quoi qu'il en ſoit, cet altercas
Mit en combuſtion la ſalle & la cuiſine.
Chacun ſe déclara pour ſon Chat, pour ſon Chien.
On fit un réglement, dont les Chats ſe plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur Avocat diſoit qu'il falloit bel & bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les chercherent:
Dans un coin où d'abord leurs agents les cacherent,
Les Souris enfin les mangerent.
Autre procès nouveau. Le peuple Souriquois
En patit. Maint vieux Chat, fin, ſubtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main baſſe.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit, ſous les cieux,
Nul animal, nul être, aucune créature
Qui n'ait ſon oppoſé: c'eſt la loi de Nature.
D'en chercher la raiſon, ce ſont ſoins ſuperflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en ſais pas plus.
Ce que je ſais, c'eſt qu'aux groſſes paroles
On en vient ſur un rien, plus des trois quarts du temps.

Humains, il vous faudroit encore, à ſoixante ans,
Renvoyer chez les Barbacoles (1).

(1) Comme de petits enfants, qui, toujours prêts à s'emporter & à ſe quereller fort ſérieuſement pour de pures bagatelles, doivent être corrigés de cette humeur *vioteuſe* par leurs Maîtres, que la Fontaine nomme *Barbacoles*, terme plaiſant & burleſque, emprunté des Italiens, qui l'ont inventé pour déſigner un Maître d'Ecole, qui, pour ſe rendre plus vénérable à ſes Ecoliers, porte une longue barbe, *Barbam celit*.

FABLE IX.

Le Loup & le Renard.

D'Où vient que perſonne en la vie
N'eſt ſatisfait de ſon état?
Tel voudroit bien être Soldat,
A qui le Soldat porte envie (1).

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé! qui peut dire
Que pour le métier de Mouton,
Jamais aucun Loup ne ſoupire?

Ce qui m'étonne, eſt qu'à huit ans,
Un Prince (2) en Fable ait mis la choſe,
Pendant que, ſous mes cheveux blancs,
Je fabrique, à force de temps,
Des Vers moins ſenſés que ſa Proſe.

Les traits dans ſa Fable ſemés,

(1) Légere imitation du commencement de la premiere Satyre d'Horace:

Qui fit, Mæcenas, ut nemo quam ſibi ſortem,
Seu ratio dederit, ſeu Fors objecerit, illâ
Contentus vivat, laudet diverſa ſequentes.

(2) Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

Ne ſont, en l'Ouvrage du Poëte,
Ni tous, ni ſi bien exprimés.
Sa louange en eſt plus complette.

De la chanter ſur la muſette,
C'eſt mon talent, mais je m'attends
Que mon Héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne ſuis pas un grand Prophete,
Cependant je lis dans les Cieux
Que bientôt ſes faits glorieux
Demanderont pluſieurs Homeres;
Et ce temps-ci n'en produit gueres.

Laiſſant à part tous ces myſteres,
Eſſayons de conter la Fable avec ſuccès.

Le Renard dit au Loup: Notre cher, pour tout mets,
J'ai ſouvent un vieux Coq, ou de maigres Poulets:
C'eſt une viande qui me laſſe.
Tu fais meilleure chere, avec moins de haſard.
J'approche des maiſons, tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grace,
Rends-moi le premier de ma race,
Qui fourniſſe ſon croc de quelque Mouton gras:
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup: il m'eſt mort un mien frere;
Allons prendre ſa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit: Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les Mâtins du troupeau.
Le Renard, ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit ſon Maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien;
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut inſtruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,

Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp & dans la ville :
Meres, brus & vieillards au temple couroient tous.
L'oſt du peuple bêlant crut voir cinquante Loups :
Chien, Berger & troupeau, tout fuit vers le village,
Et laiſſe ſeulement une Brebis pour gage.
Le larron s'en ſaiſit. A quelques pas de là,
Il entendit chanter un Coq du voiſinage.
Le Diſciple auſſi-tôt droit au Coq s'en alla,
Jetant bas ſa robe de claſſe,
Oubliant les Brebis, les leçons, le Régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que ſert-il qu'on ſe contrefaſſe ?
Prétendre ainſi changer, eſt une illuſion :
L'on reprend ſa premiere trace
A la premiere occaſion.

De votre eſprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma Muſe tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le ſujet,
Le dialogue & la morale.

(3) Prince Grec, ami d'Achille. Il fut tué & dépouillé des armes d'Achille par Hector.

FABLE X.

L'Écreviſſe, & ſa Fille.

LEs Sages quelquefois, ainſi que l'Ecreviſſe,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'eſt l'art des Matelots : c'eſt auſſi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puiſſant effort,
Enviſagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adverſaire.
Mon ſujet eſt petit, cet acceſſoire eſt grand :
Je pourrois l'appliquer à certain Conquérant
Qui tout ſeul déconcerte une Ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend,
N'eſt d'abord qu'un ſecret, puis devient des conquêtes.
En vain on a les yeux ſur ce qu'il veut cacher ;
Ce ſont arrêts du Sort, qu'on ne peut empêcher :
Le torrent, à la fin, devient inſurmontable.
Cent Dieux ſont impuiſſants contre un ſeul Jupiter.
LOUIS & le Deſtin me ſemblent, de concert,
Entraîner l'univers. Venons à notre Fable.

Mere Ecreviſſe un jour à ſa Fille diſoit :
Comme tu vas, bon Dieu ! Ne peux-tu marcher droit ?
Et comme vous allez vous-même, dit la Fille !
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aille droit, quand on y va tortu ?
Elle avoit raiſon : la vertu
De tout exemple domeſtique
Eſt univerſelle, & s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des ſages, des ſots ;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A ſon but, j'y reviens, la méthode en eſt bonne,
Sur-tout au métier de Bellone (1) :
Mais il faut le faire à propos.

(1) A la guerre. Bellone étoit Déeſſe de la guerre.

FABLE XI.

L'Aigle & la Pie.

L'Aigle, Reine des airs, avec Margot la Pie,
Différentes d'humeur, de langage, & d'eſprit,
Et d'habit,
Traverſoient un bout de prairie.
Le haſard les aſſemble en un coin détourné.
L'Agace eut peur: mais l'Aigle, ayant fort bien dîné,
La raſſure, & lui dit: Allons de compagnie.
Si le Maître des Dieux aſſez ſouvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi, qu'on ſait qui le ſers.
Entretenez-moi donc, & ſans cérémonie.
Caquet bon bec alors de jaſer au plus dru,
Sur ceci, ſur cela, ſur tout. L'homme d'Horace (1),
Diſant le bien, le mal, à travers champs, n'eût ſu
Ce qu'en fait de babil y ſavoit notre Agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui ſe paſſe;
Sautant, allant de place en place,
Bon eſpion, Dieu ſait. Son offre ayant déplu,
L'Aigle lui dit, toute en colere:
Ne quittez point votre ſéjour,
Caquet bon bec, ma mie. Adieu: je n'ai que faire
D'une babillarde à ma Cour:
C'eſt un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'eſt pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les Dieux:
Cet honneur a ſouvent de mortelles angoiſſes.
Rediſeurs, eſpions, gens à l'air gracieux,

(1) Le bon Vultéius, comme dit Horace:

Dicenda, tacenda locutus. Epiſt. VII. Lib. I.

Au cœur tout différent, s'y rendent odieux:
Quoiqu'ainſi que la Pie, il faille, dans ces lieux,
Porter habit de deux Paroiſſes (2).

(2) Etre toujours prêt à jouer divers perſonnages directement oppoſés.

FABLE XII.

Le Roi, le Milan & le Chaſſeur.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTY.

Comme les Dieux ſont bons, ils veulent que les Rois
Le ſoient auſſi : c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'eſt votre avis : On ſait que le courroux
S'éteint en votre cœur ſi-tôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du ſien ne put ſe rendre maître,
Fut par-là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes,
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de Grands ſont nés tels, en cet âge où nous ſommes :
L'univers leur ſait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous ſuiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des Temples.
Apollon, citoyen de ces auguſtes lieux,
Prétend y célébrer votre nom ſur ſa lyre.

Je ſais qu'on vous attend dans le palais des Dieux :
Un ſiecle de ſéjour ici doit vous ſuffire.
Hymen veut ſéjourner tout un ſiecle chez vous.
Puiſſent ſes plaiſirs les plus doux
Vous compoſer des deſtinées
Par ce temps à peine bornées !
Et la Princeſſe (1) & vous n'en méritez pas moins :
J'en prends ſes charmes pour témoins ;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le Ciel, pour vous prodigue en ſes préſens,
De qualités qui n'ont qu'en vous ſeul leurs pareilles,
Voulut orner vos jeunes ans.
BOURBON de ſon eſprit ſes graces aſſaiſonne :
Le Ciel joignit en ſa perſonne
Ce qui ſait ſe faire eſtimer
A ce qui ſait ſe faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie :
Je me tais donc, & vais rimer
Ce que fit un Oiſeau de proie.

Un Milan ; de ſon nid antique poſſeſſeur,
Etant pris vif par un Chaſſeur,
D'en faire au Prince un don cet homme ſe propoſe.
La rareté du fait donnoit prix à la choſe.
L'Oiſeau, par le Chaſſeur humblement préſenté,
Si ce Conte n'eſt apocrife,
Va tout droit imprimer ſa griffe
Sur le nez de Sa Majeſté.
Quoi ! ſur le nez du Roi ! Du Roi même, en perſonne.
Il n'avoit donc alors ni ſceptre ni couronne ?
Quand il en auroit eu, c'auroit été tout un.
Le nez Royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des Courtiſans les clameurs & la peine,
Seroit ſe conſumer en efforts impuiſſants.
Le Roi n'éclata point : les cris ſont indécents
A la Majeſté ſouveraine.

(1) Fille légitimée de Louis XIV. mariée en 1680.

Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt Milans, tantôt Pigeons,
Tantôt Humains, puis volatilles,
Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chaſſeur, voici l'autre maniere:

Un certain Fauconnier, ayant pris, ce dit-on,
A la chaſſe un Milan, (ce qui n'arrive guere)
En voulut au Roi faire un don,
Comme de choſe ſinguliere.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans;
C'eſt le *non plùs ultrà* (5) de la Fauconnerie.
Ce Chaſſeur perce donc un gros de Courtiſans,
Plein de zele, échauffé, s'il le fut de ſa vie.
Par ce parangon des préſents,
Il croyoit ſa fortune faite,
Quand l'animal potte-ſonnette,
Sauvage encor & tout groſſier,
Avec ſes ongles tout d'acier,
Prend le nez du Chaſſeur, happe le pauvre Sire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & Courtiſans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en euſſe quitté ma part pour un Empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foi,
Je n'oſe l'aſſurer: mais je tiendrois un Roi
Bien malheureux, s'il n'oſoit rire:
C'eſt le plaiſir des Dieux. Malgré ſon noir ſouci,
Jupiter & le Peuple immortel rit auſſi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'Hiſtoire (6),
Quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire.
Que le Peuple immortel ſe montre ſage ou non,
J'ai changé mon ſujet, avec juſte raiſon:

(5) Le cas le plus rare, le plus extraordinaire.

(6) *Homere*, dans l'Iliade, Liv. I. où ce Poëte dit que les Dieux éclaterent d'un *ris inextinguible*; ce qui paroît peu digne de leur caractere, comme la Fontaine l'inſinue aſſez ouvertement.

Car, puiſqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du Chaſſeur la fatale aventure
Enſeigné de nouveau ? L'on a vu de tout temps
Plus de ſots Fauconniers que de Rois indulgents.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches & le Hériſſon.

AUx traces de ſon ſang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, ſubtil & matois,
Bleſſé par des Chaſſeurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce paraſite (1) ailé
Que nous avons Mouche appellé.
Il accuſoit les Dieux, & trouvoit fort étrange
Que le Sort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux Mouches manger.
Quoi ! ſe jeter ſur moi ! ſur moi, le plus habile
De tous les hôtes des forêts !
Depuis quand les Renards ſont-ils un ſi bon mêts ?
Et que me ſert ma queue ? eſt-ce un poids inutile ?
Va, le Ciel te confonde, animal importun !
Que ne vis-tu ſur le commun
Un Hériſſon du voiſinage,
Dans mes Vers nouveau perſonnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité,
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voiſin Renard, dit-il, & terminer tes peines.
Garde-t-en bien, dit l'autre : ami, ne le fais pas ;
L'aiſſe-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux ſont ſaouls : une troupe nouvelle

(1) Celui qui fait métier d'aller impudemment manger où il n'eſt pas appellé.

Viendroit fondre ſur moi, plus âpre & plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci ſont Courtiſans, ceux-là ſont Magiſtrats.
Ariſtote appliquoit cet Apologue aux hommes.
Les exemples en ſont communs,
Sur-tout au pays où nous ſommes.
Plus telles gens ſont pleins, moins ils ſont importuns (2).

(2) On fait un Conte qui, vrai ou faux, peut ſervir également à illuſtrer cette ancienne Fable. Un riche Financier qui s'étoit engraiſſé des malheurs de la France, ſous le regne de Louis XIV. ſe trouvant un jour à la campagne, comme il ſe promenoit dans ſes jardins délicieux, ordre lui vint de ſe démettre de ſon emploi. Surpris de cette nouvelle, il dit à celui qui la lui annonçoit : *J'en ſuis fâché ; car, après avoir fait mes affaires, j'allois faire celles du Roi.*

FABLE XIV.

L'Amour & la Folie.

Tout eſt myſtere dans l'amour ;
Ses fleches, ſon carquois, ſon flambeau, ſon enfance.
Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiſer cette ſcience.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but eſt ſeulement de dire, à ma maniere,
Comment l'Aveugle que voici,
(C'eſt un Dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiere ;
Quelle ſuite eut ce mal, qui peut-être eſt un bien.
J'en fais Juge un amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour enſemble ;

Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une diſpute vint : l'Amour veut qu'on aſſemble
Là-deſſus le Conſeil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience :
Elle lui donne un coup ſi furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme & mere, il ſuffit, pour juger de ſes cris :
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, & Néméſis (1),
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle repréſenta l'énormité du cas :
Son fils ſans un bâton ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime aſſez grande :
Le dommage devoit être auſſi réparé.
Quand on eut bien conſidéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le réſultat enfin de la ſuprême Cour
Fut de condamner la Folie
A ſervir de guide à l'Amour.

(1) La Déeſſe de la juſtice vengereſſe.

FABLE

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue & le Rat.

A MADAME DE LA SABLIERE (1).

JE vous gardois un temple dans mes Vers:
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déja ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art (2) qu'ont les Dieux inventé,
Et ſur le nom de la Divinité
Que dans ce temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits:
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS.
Non celle-là qu'a Junon à ſes gages:
Car Junon meme & le Maître des Dieux
Serviroient l'autre, & ſeroient glorieux
Du ſeul honneur de porter ſes meſſages.
L'apothéoſe (3) à la voûte eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris ſous un dais de lumiere.
Les murs auroient amplement contenu
Toute ſa vie: agréable matiere,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des Etats ſont les renverſements.
Au fond du temple eût été ſon Image,
Avec ſes traits, ſon ſouris, ſes appas,
Son art de plaire, & de n'y penſer pas;
Ses agréments, à qui tout rend hommage.

(1) Dame illuſtre par ſon beau génie.
(2) La Poéſie.
(3) L'hiſtoire de ſon entrée dans le Ciel.

J'aurois fait voir à ſes pieds des mortels
Et des Héros, des Demi-dieux encore,
Même des Dieux : ce que le monde adore,
Vient quelquefois parfumer ſes autels.
J'euſſe en ſes yeux fait briller de ſon ame
Tous les tréſors, quoiqu'imparfaitement :
Car ce cœur, vif & tendre infiniment,
Pour ſes amis, & non point autrement ;
Car cet eſprit, qui, né du Firmament,
À beauté d'homme, avec graces de femme,
Ne ſe peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris ! qui ſavez tout charmer,
Qui ſavez plaire en un degré ſuprême,
Vous, que l'on aime à l'égal de ſoi-même,
(Ceci ſoit dit ſans nul ſoupçon d'amour,
Car c'eſt un mot banni de votre Cour :
Laiſſons-le donc) agréez que ma Muſe
Acheve un jour cette ébauche confuſe.
J'en ai placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au devant d'un ſujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur ſimple récit
Peut quelque temps amuſer votre eſprit.
Non que ceci ſe paſſe entre Monarques :
Ce que chez vous nous voyons eſtimer,
N'eſt pas un Roi qui ne ſait point aimer ;
C'eſt un mortel qui ſait mettre ſa vie
Pour ſon ami. J'en vois peu de ſi bons.
Quatre animaux vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue
Vivoient enſemble unis : douce ſociété !
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Aſſuroit leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toute retraite.
Soyez au milieu des déſerts,

Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ſes embûches ſecrettes.
La Gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un Chien, maudit inſtrument
Du plaiſir barbare des hommes,
Vint ſur l'herbe éventer les traces des ſes pas.
Elle fuit; & le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis reſtants: D'où vient que nous ne ſommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La Gazelle déja nous a-t-elle oubliés?
A ces paroles, la Tortue
S'écrie, & dit: Ah! ſi j'étois
Comme un Corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger;
Car à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire d'aile.
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle
Priſe au piege, & ſe tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'inſtant:
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur eſt tombé ſur elle,
Et perdre en vains diſcours cet utile moment,
Comme eût fait un Maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur ſon rapport, les trois amis
Tiennent conſeil. Deux ſont d'avis
De ſe tranſporter ſans remiſe
Aux lieux où la Gazelle eſt priſe.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis:
Avec ſon marcher lent, quand arriveroit-elle?
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont ſecourir

Leur chere & fidelle compagne,
Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudiſſant ſes pieds courts, avec juſte raiſon,
Et la néceſſité de porter ſa maiſon.
Ronge-maille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs. On peut penſer la joie.
Le Chaſſeur vient, & dit : Qui m'a ravi ma proie ?
Ronge-maille, à ces mots, ſe retire en un trou,
Le Corbeau ſur un arbre, en un bois la Gazelle :
Et le Chaſſeur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la Tortue, & retient ſon courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon ſouper celle-ci me défraie.
Il la mit dans ſon ſac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette,
Celle-ci, quittant ſa retraite,
Contrefait la boiteuſe, & vient ſe préſenter.
L'homme de ſuivre, & de jeter
Tout ce qui lui peſoit : ſi bien que Ronge-maille
Autour des nœuds du ſac tant opere & travaille,
Qu'il délivre encor l'autre ſœur,
Sur qui s'étoit fondé le ſoupé du Chaſſeur.

Pilpay conte qu'ainſi la choſe s'eſt paſſée.
Pour peu que je vouluſſe invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un Ouvrage auſſi long
Que l'Iliade ou l'Odyſſée.
Ronge-maille feroit le principal Héros ;
Quoiqu'à vrai dire, ici chacun ſoit néceſſaire.
Porte-maiſon l'Infante y tient de tels propos (4),
Que Monſieur du Corbeau va faire

(4) Des diſcours ſi preſſants, ſi pathétiques, qu'à ſa perſuaſion, le Corbeau va faire office d'eſpion, &c.

Office d'eſpion, & puis de meſſager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adreſſe d'engager
Le Chaſſeur à donner du temps à Ronge-maille.
Ainſi chacun en ſon endroit
S'entremet, agit & travaille.
A qui donner le prix ? au cœur, ſi l'on m'en croit.
Que n'oſe & que ne peut l'amitié violente ?
Cet autre ſentiment, que l'on appelle Amour,
Mérite moins d'honneur : cependant chaque jour
Je le célebre & je le chante.
Hélas ! il n'en rend pas mon ame plus contente.
Vous protégez ſa ſœur, il ſuffit ; & mes Vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître étoit l'Amour, j'en vais ſervir un autre (5),
Et porter par tout l'univers
Sa gloire, auſſi-bien que la vôtre.

(5) Amour fondé ſur l'eſtime, & dont le nom propre eſt *Amitié*.

FABLE XVI.

La Forêt & le Bûcheron.

UN Bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché ſa cognée.
Cette perte ne pût ſi-tôt ſe réparer,
Que la Forêt n'en fût quelque-temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laiſſer tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche :
Il iroit employer ailleurs ſon gagne-pain ;
Il laiſſeroit debout maint chêne & maint ſapin,
Dont chacun reſpectoit la vieilleſſe & les charmes.

L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche ſon fer :
Le miſérable ne s'en ſert
Qu'à dépouiller ſa bienfaitrice
De ſes principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait ſon ſupplice.

Voilà le train du monde & de ſes ſectateurs :
On s'y ſert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je ſuis las d'en parler : mais que de doux ombrages
Soient expoſés à ces outrages,
Qui ne ſe plaindroit là-deſſus ?
Hélas ! j'ai beau crier & me rendre incommode (1),
L'ingratitude & les abus
N'en ſeront pas moins à la mode.

(1) Par mes remontrances.

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup & le Cheval.

UN Renard, jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier Cheval qu'il eût vu de ſa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice : Accourez ;
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand : j'en ai la vue encor toute ravie.
Eſt-il plus fort que nous, dit le Loup en riant ?
Fais-moi ſon portrait, je te prie.
Si j'étois quelque Peintre ou quelque Etudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que ſait-on ? peut-être eſt-ce une proie
Que la fortune nous envoie.

Ils vont ; & le Cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,
Aſſez peu curieux de ſemblables amis,
Fut preſque ſur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le Renard, vos humbles ſerviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit : Liſez mon nom, vous le pouvez, Meſſieurs ;
Mon Cordonnier l'a mis autour de ma ſemelle.
Le Renard s'excuſa ſur ſon peu de ſavoir :
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait inſtruire ;
Ils ſont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir :
Ceux du Loup, gros Meſſieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup, par ce diſcours flatté,
S'approcha : mais ſa vanité
Lui coûta quatre dents. Le Cheval lui deſſerre
Un coup, & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
Mal en point, ſanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, ceci nous juſtifie
Ce que m'ont dit des gens d'eſprit :
Cet animal vous a ſur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le ſage ſe méfie.

FABLE XVIII.

Le Renard & les Poulets d'Inde.

Contre les aſſauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons ſervoit de citadelle.
Le perfide, ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en ſentinelle,
S'écria : Quoi ! ces gens ſe moqueront de moi !
Eux ſeuls ſeront exempts de la commune loi !
Non, par tous les Dieux, non. Il accomplit ſon dire.

La Lune, alors luiſant, ſembloit contre le Sire
Vouloir favoriſer la Dindonniere gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'aſſiégeant,
Eut recours à ſon ſac de ruſes ſcélérates;
Feignit vouloir gravir, ſe guinda ſur ſes pattes,
Puis contrefit le mort, puis le reſſuſcité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents perſonnages.
Il élevoit ſa queue, il la faiſoit briller,
Et cent mille autres badinages;
Pendant quoi nul Dindon n'eût oſé ſommeiller.
L'ennemi les laſſoit, en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un: autant de pris,
Autant de mis à part. Près de moitié ſuccombe.
Le compagnon les porte en ſon garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
Fait le plus ſouvent qu'on y tombe.

FABLE XIX.

Le Singe.

Il eſt un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme.
Singe en effet d'aucuns maris;
Il la battoit. La pauvre Dame
En a tant ſoupiré, qu'enfin elle n'eſt plus.
Leur fils ſe plaint d'étrange ſorte,
Il éclate en cris ſuperflus:
Le pere en rit. Sa femme eſt morte,
Il a déja d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours.

Il hante la taverne, & ſouvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il ſoit Singe, ou qu'il faſſe un Livre.
La pire eſpece c'eſt l'Auteur.

FABLE XX.

Le Philoſophe Scythe (1).

UN Philoſophe auſtere, & né dans la Scythie,
Se propoſant de ſuivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
Un Sage aſſez ſemblable au Vieillard de Virgile (2),
Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux,
Et, comme ces derniers, ſatisfait & tranquille.
Son bonheur conſiſtoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la ſerpe à la main,
De ſes arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant par-tout la nature,
Exceſſive à payer ſes ſoins avec uſure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine? Etoit-il d'homme ſage
De mutiler ainſi ces pauvres habitants?
Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage;
Laiſſez agir la faulx du temps:
Ils iront aſſez tôt border le noir rivage.
J'ôte le ſuperflu, dit l'autre; &, l'abattant,
Le reſte en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans ſa triſte demeure,

(1) Cette Fable nous a été conſervée par *Aulugelle*, Livre XIX. chap. 12.

(2) *Regum æquabat opes animis*, dit Virg. Liv. IV. des Géorg. v. 132.

Prend la ſerpe à ſon tour, coupe & taille à toute heure ;
Conſeille à ſes voiſins, preſcrit à ſes amis
Un univerſel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles ;
Il tronque ſon verger contre toute raiſon,
Sans obſerver temps ni ſaiſon,
Lunes ni vieilles ni nouvelles (3).
Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiſcret Stoïcien (4).
Celui-ci retranche de l'ame
Deſirs & paſſions, le bon & le mauvais,
Juſqu'aux plus innocents ſouhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal reſſort ;
Ils font ceſſer de vivre avant que l'on ſoit mort.

(3) Le temps propre à tailler les arbres.

(4) *Sic iſti apathia ſectatores, qui videri ſe eſſe tranquillos, & intrepidos, & immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil iraſcuntur, nihil gaudent; omnibus vehementioribus animi affectis amputatis, in corpore ignavo & quaſi enervata vita conſenescunt.* Paroles pleines de force & de ſens, qui font la concluſion de cette Fable dans Aulugelle, & dont la Fontaine n'a pas laiſſé échapper un ſeul trait digne d'être conſervé.

FABLE XXI.

L'Eléphant & le Singe de Jupiter.

AUtrefois l'Eléphant & le Rhinocéros,
En diſpute du pas & des droits de l'Empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Hiſtoire.
Auſſi-tôt l'Eléphant de croire

Qu'en qualité d'Ambaſſadeur,
Il venoit trouver ſa grandeur.
Tout fier de ce ſujet de gloire,
Il attend Maître Gille, & le trouve un peu lent
A lui préſenter ſa créance.
Maître Gille enfin, en paſſant,
Va ſaluer ſon excellence.
L'autre étoit préparé ſur la légation;
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyoit que les Dieux euſſent à ſa querelle,
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du Firmament
Qu'on ſoit Mouche ou bien Eléphant?
Il ſe vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon couſin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un aſſez beau combat, de ſon trône ſuprême:
Toute ſa Cour verra beau jeu.
Quel combat, dit le Singe, avec un front ſévere?
L'Eléphant repartit: Quoi! vous ne ſavez pas
Que le Rhinocéros me diſpute le pas;
Qu'Eléphantide (1) a guerre avecque Rhinocere (2)?
Vous connoiſſez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je ſuis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit Maître Gille; on ne s'entretient guere
De ſemblables ſujets dans nos vaſtes lambris.
L'Eléphant, honteux & ſurpris,
Lui dit: Et parmi nous que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.
Nous avons ſoin de tout: & quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conſeil des Dieux:
Les petits & les grands ſont égaux à leurs yeux.

(1) Terme inventé pour dire la Capitale des Eléphants.

(2) De même, ville feinte des Rhinocéros.

FABLE XXII.

Un Fou & un Sage.

CErtain Fou pourſuivoit à coups de pierre un Sage:
Le Sage ſe retourne, & lui dit: Mon ami,
C'eſt fort bien fait à toi; reçois cet écu-ci:
Tu fatigues aſſez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, eſt digne de loyer.
Vois cet homme qui paſſe, il a de quoi payer;
Adreſſe-lui tes dons, ils auront leur ſalaire.
Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même inſulte à l'autre Bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint Eſtaffier accourt: on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'aſſomme.

Auprès des Rois il eſt de pareils Fous:
A vos dépens ils font rire le Maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être
Aſſez puiſſant. Il faut les engager
A s'adreſſer à qui peut ſe venger.

FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A MADAME HARVAY.

LE bon cœur eſt chez vous compagnon du bon ſens:
Avec cent qualités, trop longues à déduire,
Une nobleſſe d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens,
Une humeur franche & libre, & le don d'être amie,
Malgré Jupiter même & les temps orageux;
Tout cela méritoit un éloge pompeux.
Il en eût été moins, ſelon votre génie;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie:
J'ai donc fait celui-ci court & ſimple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie:
Vous l'aimez. Les Anglois penſent profondément;
Leur eſprit, en cela, ſuit leur tempérament:
Creuſant dans les ſujets, & forts d'expériences,
Ils étendent par-tout l'empire des Sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens, à pénétrer, l'emportent ſur les autres:
Même les Chiens de leur ſéjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards ſont plus fins; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour ſe ſauver,
Mit en uſage un ſtratagême,
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le ſcélérat, réduit en un péril extrême,
Et preſque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Paſſa près d'un patibulaire.
Là, des animaux raviſſants,

Bléreaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, inſtruiſoient les paſſants.
Leur confrere, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, preſſé des Romains,
Met leur Chef en défaut, ou leur donne le change,
Et fait, en vieux Renard, s'échapper de leurs mains.
Les Clefs de meute (1), parvenues
A l'endroit où pour mort le traître ſe pendit,
Remplirent l'air de cris. Leur Maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçaſſent les nues.
Il ne put ſoupçonner ce tour aſſez plaiſant.
Quelque terrier, dit-il, a ſauvé mon galant:
Mes Chiens n'appellent point au-delà des colonnes
Où ſont tant d'honnêtes perſonnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à ſon dam.
Voilà maint Baſſet clabaudant;
Voilà notre Renard au charnier ſe guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de ſemblables panneaux:
Mais le pauvret, ce coup, y laiſſa ſes houſeaux (2);
Tant il eſt vrai qu'il faut changer de ſtratagême.
Le Chaſſeur, pour trouver ſa propre ſûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé.
Non point par peu d'eſprit: eſt-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne proviſion?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occaſion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits ſur votre ſujet:
Tout long éloge eſt un projet
Peu favorable pour ma lyre:

(1) *Clef de meute*, terme de Vénerie, pour déſigner les meilleurs Chiens, qui ſervent à conduire & à redreſſer les autres Chiens de la meute. Quelquefois c'eſt un ſeul Chien qui eſt la Clef de la meute

(2) Pour dire, *perdit la vie*. Voyez, ſur cette expreſſion, le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe, au mot *Houſeaux*.

Peu de nos chants, peu de nos vers
Par un encens flatteur amuſent l'univers,
Et ſe font écouter des nations étranges.
Votre Prince vous dit un jour
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez ſeulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muſe :
C'eſt peu de choſe ; elle eſt confuſe
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'Iſle de Cythere ?
Vous voyez par-là que j'entends
Mazarin (3), des Amours Déeſſe tutélaire.

(3) La belle *Hortenſe*, Ducheſſe de Mazarin, niece du Cardinal Mazarin, laquelle, pour vivre éloignée de ſon mari, ſe retira en Angleterre, où elle finit ſes jours en 1699.

FABLE XXIV.

Daphnis & Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MESANGERE.

AImable fille d'une mere
A qui ſeule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend ſoigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage, entr'elle & vous,
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnaſſe,
Et que j'ai le ſecret de rendre exquis & doux.

Je vous dirai donc .... Mais tout dire,
Ce ſeroit trop ; il faut choiſir,
Ménageant ma voix & ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force & de loiſir.
Je louerai ſeulement un cœur plein de tendreſſe,
Ces nobles ſentiments, ces graces, cet eſprit :
Vous n'auriez en cela ni Maître ni Maîtreſſe,
Sans celle dont ſur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roſes
De trop d'épines, ſi jamais
L'Amour vous dit les mêmes choſes :
Il les dit mieux que je ne fais :
Auſſi ſait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ſes conſeils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Mépriſoit de ce Dieu le ſouverain pouvoir.
On l'appelloit Acimadure,
Fier & farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours ſautant aux prés, danſant ſur la verdure,
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice ; au reſte égalant les plus belles,
Et ſurpaſſant les plus cruelles,
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ſes rigueurs.
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ſes faveurs !
Le jeune & beau Daphnis, Berger de noble race,
L'aima, pour ſon malheur. Jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
Il ne ſongea plus qu'à mourir.
Le déſeſpoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine :
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta ſa peine,
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maiſon fatale, où, parmi ſes compagnes,
L'ingrate, pour le jour de ſa nativité,

Joignoit aux fleurs de ſa beauté
Les tréſors des jardins & des vertes campagnes.
J'eſpérois, cria-t-il, expirer à vos yeux;
Mais je vous ſuis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainſi que tout le reſte,
Vous me refuſiez même un plaiſir ſi funeſte.
Mon pere, après ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé :
Je veux que l'on y joigne auſſi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon Chien,
Et que du reſte de mon bien,
Mes compagnons fondent un Temple,
Où votre image ſe contemple,
Renouvellant de fleurs l'Autel à tout moment.
J'aurai, près de ce Temple, un ſimple monument;
On gravera ſur la bordure :
Daphnis mourut d'amour : paſſant, arrête-toi,
Pleure, & dis : Celui-ci ſuccomba ſous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots, par la Parque il ſe ſentit atteint :
Il auroit pourſuivi, la douleur le prévint.
Son ingrate ſortit, triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au ſort de ſon Amant :
Elle inſulta toujours au fils de Cythérée;
Menant, dès ce ſoir même, au mépris de ſes loix,
Ses compagnes danſer autour de ſa Statue.
Le Dieu tomba ſur elle, & l'accabla du poids.
Une voix ſortit de la nue,
Echo rendit ces mots, dans les airs épandus :
Que tout aime à préſent, l'inſenſible n'eſt plus.
Cependant de Daphnis l'ombre, au Styx deſcendue,
Frémit & s'étonna, la voyant accourir.
Tout l'Erebe entendit cette belle homicide
S'excuſer au Berger, qui ne daigna l'ouir,
Non plus qu'Ajax Ulyſſe, & Didon ſon perfide.

FABLE XXV.

Le Juge Arbitre, l'Hoſpitalier & le Solitaire.

TRois Saints, également jaloux de leur ſalut,
Portés d'un même eſprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverſes.
Tous chemins vont à Rome : ainſi nos concurrents
Crurent pouvoir choiſir des ſentiers différents.
L'un, touché des ſoucis, des longueurs, des traverſes
Qu'en appanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger ſans récompenſe aucune,
Peu ſoigneux d'établir ici-bas ſa fortune.
Depuis qu'il eſt des loix, l'homme, pour ſes péchés,
Se condamne à plaider la moitié de ſa vie.
La moitié ! les trois quarts, & bien ſouvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle & déteſtable envie.
Le ſecond de nos Saints choiſit les hôpitaux.
Je le loue ; & le ſoin de ſoulager nos maux,
Eſt une charité que je préfere aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hoſpitalier ;
Chagrins, impatients, & ſe plaignant ſans ceſſe :
Il a pour tel & tel un ſoin particulier,
Ce ſont ſes amis ; il nous laiſſe.
Ces plaintes n'étoient rien, au prix de l'embarras
Où ſe trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content : la ſentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit ;
Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.

De ſemblables diſcours rebutoient l'Appointeur (1).
Il court aux hôpitaux, va voir leur Directeur :
Tous deux, ne recueillant que plainte & que murmure,
Affligés, & contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au ſilence des bois.
Là, ſous d'âpres rochers, près d'une ſource pure,
Lieu reſpecté des vents, ignoré du ſoleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conſeil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de ſoi-même.
Qui mieux que vous ſait vos beſoins ?
Apprendre à ſe connoître eſt le premier des ſoins
Qu'impoſe à tous mortels la Majeſté ſuprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien, eſt une erreur extrême.
Troublez l'eau, vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci, comment nous verrions-nous ?
La vaſe eſt un épais nuage
Qu'aux effets du cryſtal nous venons d'oppoſer.
Mes freres, dit le Saint, laiſſez-la repoſer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au déſert.
Ainſi parla le Solitaire.
Il fut cru, l'on ſuivit ce conſeil ſaluraire.
Ce n'eſt pas qu'un emploi ne doive être ſouffert.
Puiſqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats.
Ces ſecours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas ;
Les honneurs & le gain, tout me le perſuade.
Cependant on s'oublie en ces communs beſoins.
O vous ! dont le public emporte tous les ſoins,
Magiſtrats, Princes & Miniſtres,
Vous que doivent troubler mille accidents ſiniſtres,

(1) Celui qui vouloit accommoder les procès.

Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez perſonne.
Si quelque bon moment à ces penſers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon ſera la fin de ces Ouvrages.
Puiſſe-t-elle être utile aux ſiecles à venir!
Je la préſente aux Rois, je la propoſe aux Sages:
Par où ſaurois-je mieux finir?

FIN DES FABLES.

AVIS.

CE douzieme & dernier Livre, qui ne contient que vingt-cinq Fables, en contient vingt-neuf dans l'Édition de Claude Barbin, imprimée en 1694, in-douze, *y compris* PHILÉMON ET BAUCIS, LES FILLES DE MINÉE, LA MATRÔNE D'ÉPHESE, & BELPHÉGOR; *quatre Pieces qu'on a jugé à propos d'imprimer ici ſéparées des Fables du douzieme Livre, parce que ces quatre Pieces ſont d'un genre fort différent, quoiqu'elles portent le nom de Fable dans l'Édition de Barbin.*

PHILÉMON ET BAUCIS (1).

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME.

NI l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux :
Ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaiſir peu tranquille :
Des ſoucis dévorants c'eſt l'éternel aſyle ;
Véritable Vautour, que le fils de Japet
Repréſente enchaîné ſur ſon triſte ſommet.
L'humble toit eſt exempt d'un tribut ſi funeſte ;
Le Sage y vit en paix, & mépriſe le reſte :
Content de ſes douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ſes pieds les favoris des Rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce ſéjour,
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un beau jour.
Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple ;
Tous deux virent changer leur cabane en un Temple.
Hyménée & l'Amour, par des deſirs conſtants,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clothon prenoit plaiſir à filer cette trame.
Ils ſurent cultiver, ſans ſe voir aſſiſtés,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt étés.
Eux ſeuls ils compoſoient toute leur république ;
Heureux, de ne devoir à pas un domeſtique

(1) Sujet tiré des Métamorphoſes d'Ovide, Livre VIII.

Le plaiſir ou le gré des ſoins qu'ils ſe rendoient.
Tout vieillit : ſur leur front leurs rides s'étendoient :
L'amitié modéra leurs feux, ſans les détruire,
Et par des traits d'amour ſut encor ſe produire.
Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretés un ſentiment moqueur.
Jupiter réſolut d'abolir cette engeance.
Il part avec ſon fils le Dieu de l'Eloquence (2);
Tous deux en Pelerins vont viſiter ces lieux.
Mille logis y ſont, un ſeul ne s'ouvre aux Dieux.
Prêts enfin de quitter un ſéjour ſi profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hoſpitaliere, humble & chaſte maiſon.
Mercure frappe; on ouvre : auſſi-tôt Philémon
Vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage:
Vous me ſemblez tous deux fatigués du voyage,
Repoſez-vous : uſez du peu que nous avons;
L'aide des Dieux a fait que nous le conſervons,
Uſez-en. Saluez ces Pénates d'argile.
Jamais le Ciel ne fut aux humains ſi facile,
Que quand Jupiter même étoit de ſimple bois :
Depuis qu'on l'a fait d'or, il eſt ſourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde:
Encor que le pouvoir au deſir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les ſoins qui leur ſont dûs.
Quelques reſtes de feu, ſous la cendre épandus,
D'un ſouffle haletant par Baucis s'allumerent;
Des branches de bois ſec auſſi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiede, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuſer ces longueurs;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point ſur la fortune,
Sur ſes jeux, ſur la pompe & la grandeur des Rois;
Mais ſur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.

(2) Mercure.

Cependant

Cependant par Baucis le feſtin ſe prépare.
La table où l'on ſervit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas ;
Encore aſſure-t-on, ſi l'Hiſtoire en eſt crue,
Qu'en un de ſes ſupports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans,
Du débris d'un vieux vaſe, autre injure des ans.
Un tapis tout uſé couvrit deux eſcabelles :
Il ne ſervoit pourtant qu'aux fêtes ſolemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès.
Les divins Voyageurs, altérés de leur courſe,
Mêloient au vin groſſier le cryſtal d'une ſource.
Plus le vaſe verſoit, moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident ;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillerent.
A ce ſigne, d'abord leurs yeux ſe deſſillerent :
Jupiter leur parut avec ces noirs ſourcils
Qui font trembler les cieux ſur leurs poles aſſis.
Grand Dieu, dit Philémon, excuſez notre faute :
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, ſont peu délicieux :
Mais, quand nous ſerions Rois, que donner à des Dieux ?
C'eſt le cœur qui fait tout. Que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les Maîtres du monde !
Ils lui préféreront les ſeuls préſents du cœur.
Baucis ſort, à ces mots, pour réparer l'erreur.
Dans le verger couroit une Perdrix privée,
Et par de tendres ſoins dès l'enfance élevée :
Elle en veut faire un mets, & la pourſuit en vain.
La volatille échappe à ſa tremblante main ;
Entre les pieds des Dieux elle cherche un aſyle.
Ce recours à l'oiſeau ne fut pas inutile :
Jupiter intercede. Et déja les vallons
Voyoient l'ombre en croiſſant tomber du haut des monts.

Les Dieux ſortent enfin, & font ſortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs.
Il dit; & les autans (3) troublent déja la plaine.
Nos deux époux ſuivoient, ne marchant qu'avec peine:
Un appui de roſeau ſoulageoit leurs vieux ans.
Moitié ſecours des Dieux, moitié peur, ſe hâtants,
Sur un mont aſſez proche enfin ils arriverent.
A leurs pieds auſſi-tôt cent nuages creverent.
Des miniſtres du Dieu les eſcadrons flottants (4)
Entraînerent, ſans choix, animaux, habitants,
Arbres, maiſons, vergers, toute cette demeure:
Sans veſtige du bourg, tout diſparut ſur l'heure.
Les vieillards déploroient ces ſéveres deſtins.
Les animaux périr! car, encor les humains,
Tous avoient dû tomber ſous les céleſtes armes.
Baucis en répandit en ſecret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient Temple, & ſes murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilaſtres maſſifs les cloiſons revêtues,
En moins de deux inſtants, s'élevent juſqu'aux nues:
Le chaume devient or; tout brille en ce pourpris.
Tous ces événements ſont peints ſur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle (5):
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, ſurpris, étonnés, confondus,
Se crurent par miracle en l'Olympe rendus:
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur & les mains aſſez pures
Pour préſider ici ſur les honneurs divins,
Et, Prêtres, vous offrir les vœux des pélerins?

(3) Les vents du midi, qui excitent de violentes tempêtes.
(4) Les torrents enflés par l'orage.
(5) Deux des plus fameux Peintres de l'antiquité.

Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas ! dit Philémon, ſi votre main puiſſante
Vouloit favoriſer juſqu'au bout deux mortels,
Enſemble nous mourrions, en ſervant vos autels :
Clothon feroit d'un coup ce double ſacrifice ;
D'autres mains nous rendroient un vain & triſte office.
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ſes yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oſerai-je dire un fait preſqu'incroyable ?
Un jour qu'aſſis tous deux dans le ſacré parvis,
Ils contoient cette hiſtoire aux pélerins ravis,
La troupe, alentour d'eux debout, prêtoit loreille :
Philémon leur diſoit : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours ſervi de Temple aux Immortels :
Un bourg étoit autour, ennemi des Autels,
Gens barbares, gens durs, habitacles d'impies.
Du céleſte courroux tous furent les hoſties ;
Il ne reſta que nous d'un ſi triſte débris.
Vous en verrez tantôt la ſuite en nos lambris ;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles :
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras.
Il veut lui tendre auſſi les ſiens, & ne peut pas ;
Il veut parler, l'écorce a ſa langue preſſée.
L'un & l'autre ſe dit adieu de la penſée :
Le corps n'eſt tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement, la troupe, ainſi qu'eux, perd la voix.
Même inſtant, même ſort à leur fin les entraîne :
Baucis devient Tilleul, Philémon devient Chêne.
On va les voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent ſous le poids des offrandes ſans nombre.
Pour peu que deux époux ſéjournent ſous leur ombre,
Ils s'aiment juſqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! ſi.... mais autre part j'ai porté mes préſents :

Célébrons ſeulement cette métamorphoſe.
De fideles témoins m'ayant conté la choſe,
Clio me conſeilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom, paſſer ces aventures.
Vendôme, conſentez au lôs que j'en attends :
Faites-moi triompher de l'envie & du temps ;
Enchaînez ces démons, que ſur nous ils n'attentent,
Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire, en un ſtyle aſſez haut,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer, ſeroit œuvre infinie :
L'entrepriſe demande un plus vaſte génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait eſtimer ?
Sans parler de celui qui force à vous aimer,
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages :
Vous y joignez un goût plus sûr que nos ſuffrages ;
Don du Ciel, qui peut ſeul tenir lieu des préſens
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir, par ces faveurs, que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les poſſede, c'eſt vous :
Je l'oſe, dans ces vers, ſoutenir devant tous.
Clio, ſur ſon giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle & ſes Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Tranſportent dans Anet (6) tout le ſacré vallon.
Je le crois. Puiſſions-nous chanter ſous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ſes rivages !
Puiſſent-ils tout d'un coup élever leurs ſourcils,
Comme on vit autrefois Philémon & Baucis !

(6) Beau Château de M. le Duc de Vendôme.

LES FILLES DE MINÉE.

JE chante dans mes Vers les Filles de Minée (1),
Troupe aux arts (2) de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juſte droit, de ſes honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains ſe faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux ſoins du maître,
Si, dans les jours ſacrés, autour de ſes guérets
Il ne marche en triomphe, en l'honneur de Cérès.

La Grece étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois ſœurs condamner ce ſaint zele :
Alcithoé, l'aînée, ayant pris ſes fuſeaux,
Dit aux autres : Quoi donc ! toujours des Dieux nouveaux !
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours aſſez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu (3) qui purgea de monſtres l'univers :
Mais à quoi ſert Bacchus, qu'à cauſer des querelles ?
Affoiblir les plus ſains ? enlaidir les plus belles ?
Souvent mener au Styx par de triſtes chemins ?
Et nous irons chommer la peſte des humains !
Pour moi, j'ai réſolu de pourſuivre ma tâche.
Se donne ce jour-ci, qui voudra, du relâche ;
Ces mains n'en prendront point. Je ſuis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits.

(1) Habitant de Thebes, dont les filles furent changées en ſoie. Chauve-ſouris.

(2) Ouvrages de laine ou de

(3) Hercule.

Toutes trois, tour à tour, racontons quelque hiſtoire.
Je pourrois retrouver ſans peine en ma mémoire
Du Monarque des Dieux les divers changements :
Mais comme chacun ſait tous ces événements,
Diſons ce que l'Amour inſpire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille, en contant ſes merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter ſon poiſon ;
Car, ainſi que Bacchus, il rrouble la raiſon.
Récitons-nous les maux que ſes biens nous attirent.
Alcithoé ſe tut, & ſes ſœurs applaudirent.
Après quelques moments, hauſſant un peu la voix,
Dans Thebes, reprit-elle, on conte (4) qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendreſſe :
Pyrame, c'eſt l'amant, eut Thiſbé pour maîtreſſe.
Jamais couple ne fut ſi bien aſſorti qu'eux.
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent ſans peine ;
D'autant plutôt épris, qu'une invincible haine,
Diviſant leurs parents, ces deux amants unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour ſe ſervit.
Le haſard, non le choix, avoir rendu voiſines
Leurs maiſons, où régnoient ces guerres inteſtines.
Ce fut un avantage à leurs deſirs naiſſants.
Le cours en commença par des jeux innocents.
La premiere étincelle eut embraſé leur ame,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favoriſoit leurs tranſports mutuels ;
Mais c'étoit à l'inſu de leurs parents cruels.
La défenſe eſt un charme : on dit qu'elle aſſaiſonne
Les plaiſirs, & ſur-tout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle inſtruiſit du moins
Nos amants à ſe dire avec ſigne leurs ſoins.
Ce léger reconfort ne les put ſatisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre myſtere.

(4) Sujet tiré des Métamorphoſes d'Ovide, Livre IV.

Un vieux mur entr'ouvert ſéparoit leurs maiſons ;
Le temps avoit miné ſes antiques cloiſons.
Là, ſouvent de leurs maux ils déploroient la cauſe :
Les paroles paſſoient, mais c'étoit peu de choſe.
Se plaignant d'un tel ſort, Pyrame dit un jour :
Chere Thiſbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie :
Fuyons de nos parents l'injuſte tyrannie ;
J'en ai d'autres en Grece : ils ſe tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un aſyle chez eux.
Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous ſollicite.
C'eſt votre ſeul repos qui me le fait choiſir ;
Car je n'oſe parler, hélas ! de mes deſirs :
Faut-il à votre gloire en faire un ſacrifice ?
De crainte de vains bruits, faut-il que je languiſſe ?
Ordonnez, j'y conſens ; tout me ſemblera doux :
Je vous aime, Thiſbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'Amante :
Votre amour étant pure, encor que véhémente,
Je vous ſuivrai par-tout : notre commun repos
Me doit mettre au deſſus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je ſerai ſatisfaite,
Je rirai des diſcours d'une langue indiſcrette,
Et m'abandonnerai ſans crainte à votre ardeur,
Contente que je ſuis des ſoins de ma pudeur.
Jugez ce que ſentit Pyrame, à ces paroles.
Je n'en fais point ici de peintures frivoles :
Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moi ;
Vous-mêmes peignez-vous cet Amant hors de ſoi.
Demain, dit-il, il faut partir avant l'aurore ;
N'attendez point les traits que ſon char fait éclorre :
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès.
Là, nous nous attendrons : le rivage eſt tout près,

Une barque eſt au bord ; les rameurs, le vent même,
Tout pour notre départ montre une hâte extrême.
L'augure en eſt heureux : notre ſort va changer,
Et les Dieux ſont pour nous, ſi je ſais bien juger.
Thiſbé conſent à tout : elle en donne pour gage,
Deux baiſers, par le mur arrêtés au paſſage.
Heureux mur ! tu devois ſervir mieux leur deſir :
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaiſir.
Le lendemain Thiſbé ſort, & prévient Pyrame.
L'impatience, hélas ! maîtreſſe de ſon ame,
La fait arriver ſeule & ſans guide aux degrés.
L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurés.
Une Lionne vint, monſtre imprimant la crainte ;
D'un carnage récent ſa gueule eſt toute teinte.
Thiſbé fuit, & ſon voile, emporté par les airs,
Source d'un ſort cruel, tombe dans ces déſerts.
La Lionne le voit, le ſouille, le déchire,
Et l'ayant teint de ſang, aux forêts ſe retire.
Thiſbé s'étoit cachée en un buiſſon épais.
Pyrame arrive, & voit ces veſtiges tout frais.
O Dieux ! que devient-il ? un froid court dans ſes veines.
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines,
Il le leve ; & le ſang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeſte trépas.
Thiſbé, s'écria-t-il, Thiſbé, je t'ai perdue !
Te voilà, par ma faute, aux enfers deſcendue !
Je l'ai voulu ; c'eſt moi qui ſuis le monſtre affreux
Par qui tu t'en vas voir le ſéjour ténébreux :
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives ſombres.
Mais m'oſerai-je à toi préſenter chez les ombres (5) ?
Jouis au moins du ſang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à ſouffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe auſſi-tôt ſa trame.

(5) Les morts.

Thiſbé vient, Thiſbé voit tomber ſon cher Pyrame.
Que devient-elle auſſi ? Tout lui manque à la fois,
Les ſens & les eſprits, auſſi bien que la voix.
Elle revient enfin : Clothon (6), pour l'amour d'elle,
Laiſſe à Pyrame ouvrir ſa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumiere des cieux,
Sur Thiſbé ſeulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler, ſa langue eſt retenue :
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thiſbé prend le poignard, & découvrant ſon ſein :
Je n'accuſerai point, dit-elle, ton deſſein,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée ;
Ce ſeroit t'accuſer de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité ſon malheur.
Cher Amant, reçois donc ce triſte ſacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office.
Elle tombe, &, tombant, range ſes vêtements,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers moments.
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes,
Et du ſang des Amants teignirent, par des charmes,
Le fruit d'un mûrier proche, & blanc juſqu'à ce jour,
Eternel monument d'un ſi parfait amour.
Cette hiſtoire attendrit les Filles de Minée :
L'une accuſoit l'Amant, l'autre la deſtinée ;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette paſſion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
L'eſt-elle ? elle devient auſſi-tôt languiſſante.
Sans l'hymen, on n'en doit recueillir aucun fruit ;
Et cependant l'hymen eſt ce qui la détruit :
Il y joint, dit Climene, une âpre jalouſie,
Poiſon le plus cruel dont l'ame ſoit ſaiſie :
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.

(6) Une des Parques.

Alcithoé ma ſœur, attachant vos eſprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite ;
Celles que je vais dire ont auſſi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainſi qu'elle, à mon tour.
Peut s'en faut que Phébus ne partage le jour :
A ſes rayons perçants oppoſons quelques voiles.
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que ſur la mienne, avant que d'être au ſoir,
Un progrès tout nouveau ſe faſſe appercevoir.
Cependant donnez-moi quelque heure de ſilence ;
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
Souffrez-en les défauts, & ſongez ſeulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale (7) aimoit Procris, il étoit aimé d'elle :
Chacun ſe propoſoit leur hymen pour modele.
Ce qu'Amour fait ſentir de piquant & de doux,
Combloit abondamment les vœux de ces époux.
Ils ne s'aimoient que trop : leurs ſoins & leur tendreſſe
Approchoient des tranſports d'Amant & de Maîtreſſe.
Le Ciel même envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une Divinité.
Il étoit jeune & beau ; l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.
Nos Belles cacheroient un pareil ſentiment :
Chez les Divinités on en uſe autrement.
Celle-ci déclara ſon amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale ;
Les jeunes Déités qui n'ont qu'un vieil époux (8),
Ne ſe ſoumettent point à ces loix comme nous.
La Déeſſe enleva ce Héros ſi fidele.

(7) Ce Conte eſt tiré des Métamorphoſes d'Ovide, Liv. VII. mais où ce Poëte n'avoit garde de ſe mettre dans la bouche d'une des Filles de Minée, ayant déja dit, Liv. IV. qu'elles avoient été changées toutes les trois en Chauve ſouris.

(8) Le vieux Tithon, époux de l'Aurore.

De modérer ſes feux il pria l'Immortelle :
Elle le fit ; l'amour devint ſimple amitié.
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la ſienne :
Recevez ſeulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ſes coups.)
Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
Fera le déſeſpoir de votre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout Oracle eſt douteux, & porte un double ſens.
Celui-ci mit d'abord notre époux en ſuſpens.
J'aurai regret des vœux que j'ai formés pour elle !
Et comment ? n'eſt-ce point qu'elle m'eſt infidelle ?
Ah ! finiſſent mes jours, plutôt que de le voir !
Eprouvons toutefois ce que peut ſon devoir.
Des Mages auſſi-tôt conſultant la ſcience,
D'un feint adoleſcent il prend la reſſemblance,
S'en va trouver Procris, éleve juſqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il ſoutient être dignes des Dieux ;
Joint les pleurs aux ſoupirs, comme un Amant ſait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux préſents : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant, que Procris lui parut incertaine.
Toute choſe a ſon prix. Voilà Céphale en peine :
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ſes déplaiſirs ſecrets,
S'imagine en chaſſant diſſiper ſon martyre.
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on reſpire,
Oblige d'implorer l'haleine des Zéphyrs.
Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des ſoupirs ;
Venez, légers démons, par qui nos champs fleuriſſent.
Aure (9), fais-les venir, je ſais qu'ils t'obéiſſent :

(9) Vent frais en été.

Ton emploi dans ces lieux eſt de tout ranimer.
On l'entendit ; on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ſes vœux autre que ſon épouſe.
Elle en eſt avertie, & la voilà jalouſe.
Maint voiſin charitable entretient ſes ennuis.
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits :
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle !
Nous vous plaignons. Il l'aime, & ſans ceſſe il l'appelle :
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enſeigner le nom d'Aure à nos bois ;
Dans tous les environs le nom d'Aure réſonne.
Profitez d'un avis qu'en paſſant on vous donne :
L'intérêt qu'on y prend, eſt de vous obliger.
Elle en profite, hélas ! & ne fait qu'y ſonger.
Les Amants ſont toujours de légere croyance :
S'ils pouvoient conſerver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours)
Ils ſeroient aux rapports inſenſibles & ſourds.
Notre Epouſe ne fut l'une ni l'autre choſe.
Elle ſe leve un jour ; & lorſque tout repoſe,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au ſommeil, hormis quelque Chaſſeur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à ſa vue.
Il invoquoit déja cette Aure prétendue.
Viens me voir, diſoit-il, chere Déeſſe, accours ;
Je n'en puis plus, je meurs : fais que, par ton ſecours,
La peine que je ſens ſe trouve ſoulagée.
L'Epouſe ſe prétend par ces mots outragée ;
Elle croit y trouver, non le ſens qu'ils cachoient,
Mais celui ſeulement que ſes ſoupçons cherchoient.
O triſte jalouſie ! ô paſſion amere,
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere !
Ce qu'on voit par tes yeux, cauſe aſſez d'embarras,

Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure ſecrette.
Il en ſort, & le bruit trompe auſſi-tôt l'Epoux.
Céphale prend le dard toujours sûr de ſes coups,
Le lance en cette endroit, & perce ſa jalouſe.
Malheureux aſſaſſin d'une ſi chere Epouſe,
Un cri lui fait d'abord ſoupçonner quelque erreur :
Il accourt, voit ſa faute ; & tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore & les Deſtins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné Mari, ſans ceſſe s'affligeant,
Eût accru par ſes pleurs le nombre des fontaines,
Si la Déeſſe enfin, pour terminer ſes peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ſes jours,
Triſte fin d'un hymen bien divers en ſon cours.
Fuyons ce nœud, mes ſœurs, je ne puis trop le dire.
Jugez, par le meilleur, quel peut être le pire.
S'il ne nous eſt permis d'aimer que ſous ces loix,
N'aimons point. Ce deſſein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chaſſer de ſi triſtes penſées,
A revoir leur travail ſe montrent empreſſées.
Climene, en un tiſſu riche, pénible & grand,
Avoit preſqu'achevé le fameux différend (10)
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la ſavante.
On voyoit en lointain une ville naiſſante :
L'honneur de la nommer, entr'eux deux conteſté,
Dépendoit du préſent de chaque Déité.
Neptune fit le ſien d'un ſymbole de guerre :
Un coup de ſon trident fit ſortir de la terre
Un animal fougueux, un courſier plein d'ardeur.

(10) Entre Neptune & Pallas, à qui nommeroit la ville d'Athenes.

Cette deſcription n'a aucun rapport dans les Métamorphoſes d'Ovide, Liv. VI. au travail des Filles de Minée, quoique la Fontaine ait trouvé bon de le tranſporter de-là ici, comme partie de l'ouvrage de ces Filles.

Chacun de ce préſent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'Olivier, qui de paix eſt la marque aſſurée.
Elle emporta le prix, & nomma la cité.
Athene offrit ſes vœux à cette Déité.
Pour les lui préſenter, on choiſit cent pucelles,
Toutes ſachant broder, auſſi ſages que belles.
Les premieres portoient force préſents divers;
Tout le reſte entouroit la Déeſſe aux yeux pers (11):
Avec un doux ſouris elle acceptoit l'hommage.
Climene ayant enfin reployé ſon ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots ſon récit:

Rarement pour les pleurs mon talent réuſſit;
Je ſuivrai toutefois la matiere impoſée.
Télamon (12) pour Cloris avoit l'ame embraſee,
Cloris pour Télamon brûloit de ſon côté.
La naiſſance, l'eſprit, les graces, la beauté,
Tout ſe trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout, dans le ſiecle où nous ſommes:
Ce ſont les biens, c'eſt l'or, mérite univerſel.
Ces Amants, quoiqu'épris d'un deſir mutuel,
N'oſoient au blond Hymen ſacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en paſſeroit, l'autre état ne le peut:
Soit raiſon, ſoit abus, le Sort ainſi le veut.
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune Amant d'une autre erreur ſuivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers:

(11) *Pers*, vieux mot, qui ſignifie *de couleur entre le verd & le bleu: MINERVE aux yeux pers.* On peut voir, ſur l'origine de *Pers*, le Dictionnaire Etymologique de Ménage.

(12) Pour cette aventure de *Télamon* & de *Cloris*, & celle de *Zeon*, elles ont l'air moderne; & ſi la Fontaine n'en eſt pas l'Inventeur, je ne ſais d'où il les a tirées. Il paroît cependant que la derniere a quelque rapport avec celle de Cimon dans Boccace.

Un pays conteſté par des peuples divers,
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuſe milice.
Cloris y conſentit, mais non pas ſans douleur :
Il voulut mériter ſon eſtime & ſon cœur.
Pendant que ſes exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt, & laiſſe à la Belle
D'amples poſſeſſions & d'immenſes tréſors.
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La Belle s'y tranſporte ; & par-tout révérée,
Par-tout des deux partis Cloris conſidérée,
Voit de ſes propres yeux les champs où Télamon
Venoit de conſacrer un trophée à ſon nom.
Lui, de ſa part, accourt, & tout couvert de gloire,
Il offre à ſes amours les fruits de ſa victoire.
Leur rencontre ſe fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux Amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints ſans myſtere ;
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au ſein de ſa patrie, & de l'aveu des ſiens.
Tout chemin, hors la mer, alongeant leur ſouffrance,
Ils commettent aux flots cette douce eſpérance.
Zéphyre les ſuivoit, quand, preſqu'en arrivant,
Un Pirate ſurvient, prend le deſſus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par ſa vaillance,
Télamon juſqu'au bout porte ſa réſiſtance :
Après un long combat, ſon parti fut défait,
Lui pris ; & ſes efforts n'eurent, pour tout effet,
Qu'un eſclavage indigne. O Dieux ! qui l'eût pu croire ?
Le Sort, ſans reſpecter ni ſon ſang, ni ſa gloire,
Ni ſon bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat auſſi-tôt qu'il fut pris.
Le Deſtin ne fut pas à Cloris ſi contraire.
Un célebre Marchand l'achete du Corſaire :

Il l'emmene ; & bientôt la Belle, malgré ſoi,
Au milieu de ſes fers, range tout ſous ſa loi.
L'épouſe du Marchand la voit avec tendreſſe ;
Ils en font leur compagne, & leur fils ſa maîtreſſe.
Chacun veut cet hymen : Cloris à leurs deſirs
Répondoit ſeulement par de profonds ſoupirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage :
Vous ſoupirez toujours, toujours votre viſage
Baigné de pleurs, nous marque un déplaiſir ſecret.
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme ?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame :
Cloris, c'eſt moi qui ſuis l'eſclave, & non pas vous.
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'aſſez doux ?
Parlez, nous ſommes prêts à changer de demeure ;
Mes parents m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ?
Tout le nôtre eſt à vous, ne le dédaignez plus.
J'en ſais qui l'agréroient ; j'ai ſu plaire à plus d'une.
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune :
Quelle que ſoit la nôtre, uſez-en ; vous voyez
Ce que nous poſſédons, & nous même à vos pieds.
Ainſi parle Damon ; & Cloris, toute en larmes,
Lui répond en ces mots, accompagnés de charmes :
Vos moindres qualités, & cet heureux ſéjour,
Même aux filles des Dieux, donneroient de l'amour :
Jugez donc ſi Cloris, eſclave & malheureuſe,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuſe.
Je ſais quel eſt leur prix ; mais de les accepter,
Je ne puis, & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'eſt point l'eſclavage :
Si toujours la naiſſance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis
Garder ces ſentiments, malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)

Qu'un autre a ſur mon cœur conſervé ſon empire :
Je chéris un Amant, ou mort, ou dans les fers ;
Je prétends le chérir encor dans les enfers.
Pourriez-vous eſtimer le cœur d'une inconſtante ?
Je ne ſuis déja plus aimable ni charmante ;
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit ſi doux,
Et, doublement eſclave, eſt indigne de vous.
Touché de ce diſcours, Damon prend congé d'elle :
Fuyons, dit-il en ſoi, j'oublierai cette Belle :
Tout paſſe, & même un jour ſes larmes paſſeront.
Voyons ce que l'abſence & le temps produiront.
A ces mots, il s'embarque ; & quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu ſauvage,
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et ſur le bord d'un bois à chaſſer occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit briſé ſa chaîne :
Aux regards de Damon il ſe préſente à peine,
Que ſon air, ſa fierté, ſon eſprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire ſon deſtin,
Puis le plaint, puis l'emmene, & puis lui dit ſa flamme.
D'une eſclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame ;
Elle chérit un mort. Un mort, ce qui n'eſt plus,
L'emporte dans ſon cœur : mes vœux ſont ſuperflus.
Là-deſſus, de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon, dans ſon ame, admire l'aventure,
Diſſimule, & ſe laiſſe emmener au ſéjour
Où Cloris lui conſerve un ſi parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec ſoin ſa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour & leur débarquement.
Cloris, ſe préſentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoît Télamon, ſous un faix qui l'accable.
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoiſſable :
Un œil indifférent, à le voir, eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.

Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obſtacle ;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce ſpectacle :
Elle perd tous ſes ſens, & de honte, & d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe preſqu'à ſon tour.
On demande à Cloris la cauſe de ſa peine ;
Elle la dit : ce fut ſans s'attirer de haine.
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juſte amitié.
Damon dit que ſon zele avoit changé de face ;
On le crut. Cependant, quoi qu'on diſe & qu'on faſſe,
D'un triomphe ſi doux l'honneur & le plaiſir
Ne ſe perd qu'en laiſſant des reſtes de deſir.
On crut pourtant Damon. Il reſtreignit ſon zele
A ſceller de l'hymen une union ſi belle ;
Et, par un ſentiment à qui rien n'eſt égal,
Il pria ſes parents de doter ſon rival.
Il l'obtint, renonçant dés-lors à l'hyménée.
Le ſoir étant venu de l'heureuſe journée,
Les noces ſe faiſoient à l'ombre d'un ormeau.
L'enfant d'un voiſin vit s'y percher un Corbeau :
Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
Perce les deux Epoux d'un atteinte ſubite.
Cloris mourut du coup, non ſans que ſon Amant
Attirât ſes regards en ce dernier moment :
Il s'écrie, en voyant finir ſes deſtinées :
Quoi ! la Parque a tranché le cours de ſes années !
Dieux, qui l'avez voulu, ne ſuffiſoit-il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas ?
En achevant ces mots, il acheva de vivre.
Son amour, non le coup, l'obligea de la ſuivre :
Bleſſé légérement, il paſſa chez les morts.
Le Styx vit nos Epoux accourir ſur ſes bords.
Même accident finit leurs précieuſes trames,
Même tombe eut leurs corps, même ſéjour leurs ames.

Quelques-uns ont écrit (mais ce fait eſt peu sûr)
Que chacun d'eux devint ſtatue & marbre dur :
Le couple infortuné face à face repoſe.
Je ne garantis point cette métamorphoſe ;
On en doute On le croit plus que vous ne penſez,
Dit Climene ; & cherchant, dans les ſiecles paſſés,
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le ſage Interprete.
J'admirai, je plaignis ces Amants malheureux.
On alloit les unir, tout concouroit pour eux ;
Ils touchoient au moment, l'attente en étoit sûre :
Hélas ! il n'en eſt point de telle en la nature.
Sur le point de jouir, tout s'enfuit de nos mains :
Les Dieux ſe font un jeu de l'eſpoir des humains.
Laiſſons, reprit Iris, cette triſte penſée.
La fête eſt vers ſa fin, grace au Ciel, avancée ;
Et nous avons paſſé tout ce temps en récits
Capables d'affliger les moins ſombres eſprits.
Effaçons, s'il ſe peut, leur image funeſte :
Je prétends de ce jour mieux employer le reſte,
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.
Le miracle en eſt grand ; Amour en fut l'auteur :
Il en fait tous les jours de diverſe maniere.
Je changerai de ſtyle en changeant de matiere.

Zoon plaiſoit aux yeux, mais ce n'eſt pas aſſez :
Son peu d'eſprit, ſon humeur ſombre
Rendoient ces talents mal placés.
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des Ours,
Et paſſoit ſans aimer les plus beaux de ſes jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire ;
J'en blâme en nous l'excès, mais je n'approuve pas
Qu'inſenſible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne ſoupire.
Hé quoi ! ce long repos eſt-il d'un ſi grand prix ?

Les morts ſont donc heureux ? ce n'eſt pas mon avis :
Je veux des paſſions ; & ſi l'état le pire
Eſt le néant, je ne ſais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon, n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, & le voilà frappé ;
Voilà ſon cœur développé.
Amour, par ſon ſavoir ſuprême,
Ne l'eut pas fait Amant, qu'il en fit un Héros.
Zoon rend grace au Dieu qui troubloit ſon repos :
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin, Iole s'éveille.
Surpriſe & dans l'étonnement,
Elle veut fuir ; mais ſon Amant
L'arrête, & lui tient ce langage :
Rare & charmant objet, pourquoi me fuyez-vous ?
Je ne ſuis plus celui qu'on trouvoit ſi ſauvage.
C'eſt l'effet de vos traits, auſſi puiſſants que doux :
Ils m'ont l'ame, & l'eſprit, & la raiſon donnée.
Souffrez que, vivant ſous vos loix,
J'emploie à vous ſervir des biens que je vous dois.
Iole, à ce diſcours, encor plus étonnée,
Rougit ; &, ſans répondre, elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'aſſemblent autour d'elle :
Zoon ſuit en triomphe, & chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes ſœurs, tout ce qu'il fit,
Ni ſes ſoins pour plaire à la Belle.
Leur hymen ſe conclut. Un Satrape voiſin,
Le propre jour de cette fête,
Enleve à Zoon ſa conquête :
On ne ſoupçonnoit point qu'il eût un tel deſſein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Pourſuit le raviſſeur, & le joint, & l'engage
En un combat de main à main.

Iole en eſt le prix, auſſi-bien que le juge.
Le Satrape, vaincu, trouve encor du refuge
En la bonté de ſon rival.
Hélas! cette bonté lui devint inutile;
Il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunés la tombe ſert d'aſyle.
Il prit pour héritiere, en finiſſant ſes jours,
Iole, qui mouilla de pleurs ſon mauſolée.
Que ſert-il d'être plaint, quand l'ame eſt envolée?
Ce Sattrape eût mieux fait d'oublier ſes amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette hiſtoire,
Et ſes ſœurs avouoient qu'un chemin à la gloire,
C'eſt l'amour. On fait tout pour ſe voir eſtimé:
Eſt-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme, de s'ouir louer par une bouche
Qui, même ſans s'ouvrir, nous enchante & nous touche!
Ainſi diſoient ces ſœurs. Un orage ſoudain
Jette un ſecret remords dans leur profane ſein.
Bacchus entre, & ſa Cour, confus & long cortege:
Où ſont, dit-il, ces Sœurs à la main ſacrilege?
Que Pallas les défende, & vienne, en leur faveur,
Oppoſer ſon égide (13) à ma juſte fureur:
Rien ne m'empêchera de punir leur offenſe.
Voyez; & qu'on ſe rie après de ma puiſſance.
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monſtres au plancher (14),
Ailés, noirs & velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois ſœurs, on n'en voit nulle trace:
Leurs métiers ſont briſés: on éleve à leur place
Une Chapelle au Dieu pere du vrai nectar.
Pallas eut beau ſe plaindre, elle eut beau prendre part
Au deſtin de ces ſœurs par elle protégées.

(13) Le bouclier de Pallas.
(14) Ces trois Sœurs, filles de Minée, changées en Chauves-ſouris.

Quand quelque Dieu, voyant ſes bontés négligées,
Nous fait ſentir ſon ire, un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il ſe peut, d'un ſi fameux exemple.
Chommons ; c'eſt faire aſſez qu'aller, de temple en temple,
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui ſont dûs :
Les jours donnés aux Dieux ne ſont jamais perdus.

LA MATRONE D'ÉPHESE.

S'Il eſt un Conte uſé, commun & rebattu,
C'eſt celui qu'en ces vers j'accommode à ma guiſe.
Et pourquoi donc le choiſis-tu ?
Qui t'engage à cette entrepriſe ?
N'a-t-elle point déja produit aſſez d'écrits ?
Quelle grace aura ta Matrône (1),
Au prix de celle de Pétrone (2) ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos eſprits ?
Sans répondre aux Cenſeurs, car c'eſt choſe infinie,
Voyons ſi dans mes Vers je l'aurai rajeunie.

Dans Epheſe (3) il fut autrefois
Une Dame en ſageſſe & vertus ſans égale ;
Et, ſelon la commune voix,
Ayant ſu raffiner ſur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de ſa chaſteté ;
On l'alloit voir par rareté :
C'étoit l'honneur du ſexe. Heureuſe ſa patrie !
Chaque mere à ſa bru l'alléguoit pour patron ;
Chaque époux la prônoit à ſa femme chérie :
D'elle deſcendent ceux de la Prudoterie (4),
Antique & célebre maiſon.
Son mari l'aimoit d'amour folle :
Il mourut. De dire comment,
Ce ſeroit un détail frivole :
Il mourut ; & ſon teſtament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient conſolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.

(1) Une Dame.
(2) Auteur latin, qui a fait le Conte de la Matrône d'Epheſe.
(3) Ville célebre d'Aſie.
(4) Famille chimérique, d'où l'on ſuppoſe que ſont deſcendues toutes les fauſſes prudes.

Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le ſoin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ſes cris, mettoit tout en alarme;
Celle-ci faiſoit un vacarme,
Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs,
Bien qu'on ſache qu'en ces malheurs,
De quelque déſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toujours moins forte que la plainte:
Toujours un peu de faſte entre parmi les pleurs.
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès.
Chacun rendit par-là ſa douleur rengtegée.
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté,
Que ſon époux avoit perdue,
Elle entre dans ſa tombe (5), en ferme volonté
D'accompagner cette Ombre aux enfers deſcendue.
Et voyez ce que peut l'exceſſive amitié:
(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie.)
Une Eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien; c'eſt-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et juſques à l'effet courageuſe & hardie.
L'Eſclave avec la Dame avoit été nourrie:
Toutes deux s'entr'aimoient; & cette paſſion
Etoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles.
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'Eſclave avoit plus de ſens que la Dame,
Elle laiſſa paſſer les premiers mouvements,
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs ſentiments.
Aux conſolations la Veuve inacceſſible,

(5) Eſpece de tombeau, comme une eſpece de petite cave.

S'appliquoit

S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le Défunt aux noirs & tristes lieux :
Le fer auroit été le plus court & le mieux ;
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, & deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le Sort & la Nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre Mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment ;
Car il n'avoit, pour monument,
Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé :
Un Soldat, bien récompensé,
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit, par Ordonnance,
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le Soldat nonchalant, endormi,
Rempliroit aussi-tôt sa place.
C'étoit trop de sévérité ;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au Garde aucune grace.
Pendant la nuit, il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la Dame
Remplissant l'air de ses clameurs :
Il entre, est étonné, demande à cette femme

Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs ;
Pourquoi cette triſte muſique,
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique ?
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles ;
Le Mort pour elle y répondit.
Cet objet, ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajouta la Suivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention ;
Et déja l'autre paſſion
Se trouvoit un peu ralentie :
Le temps avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement ;
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Concluſion, qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſouper,
Ce qu'il fit : & l'Eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu :
Qu'importe à votre époux que vous ceſſiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous ſuivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriere.
La nôtre ſera longue encor, ſi nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biere ?
Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.
On ne meurt que trop tôt ; qui nous preſſe ? attendons ;

Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
Que vous ſervira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt, en voyant les tréſors
Dont le Ciel prit plaiſir d'ornet votre viſage,
Je diſois : Hélas ! c'eſt dommage ;
Nous-mêmes, nous allons enterrer tout cela.
A ce diſcours flatteur, la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer, prit ſon temps ; il tira
Deux traits de ſon carquois : de l'un il entama
Le Soldat juſqu'au vif ; l'autre effleura la Dame.
Jeune & belle, elle avoit ſous ſes pleurs de l'éclat ;
Et des gens d'un goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, & même étant leur femme.
Le Garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amour ayant ſes charmes,
Tout y fit. Une Belle, alors qu'elle eſt en larmes,
En eſt plus belle de moitié.
Voilà donc notre Veuve écoutant la louange,
Poiſon qui de l'amour eſt le premier degré :
La voilà qui trouve à ſon gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant, qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire, & ſe rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait :
Il fait tant enfin, qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penſer.
De l'un à l'autre il fait cette femme paſſer.
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari ;
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur ſe haſarde
D'enlever le dépôt commis aux ſoins du Garde.
Il en entend le bruit, il y court à grands pas ;
Mais en vain, la choſe étoit faite :
Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſachant où trouver retraite.
L'Eſclave alors lui dit, le voyant éperdu :

L'on vous a pris votre pendu ?
Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace!
Si Madame y conſent, j'y remédierai bien :
Mettons notre mort en la place ;
Les paſſants n'y connoîtront rien.
La Dame y conſentit. O volages femelles !
La femme eſt toujours femme : il en eſt qui ſont belles,
Il en eſt qui ne le ſont pas :
S'il en étoit d'aſſez fidelles,
Elles auroient aſſez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Eſt de réſiſter aux amorces,
La nôtre eſt bonne auſſi ; mais l'exécution
Nous trompe également ; témoin cette Matrône :
Et, n'en déplaiſe au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire ;
Qu'au deſſein de mourir mal conçu, mal formé :
Car, de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-tre une ſi grande affaire ;
Cela lui ſauvoit l'autre : &, tout conſidéré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.

BELPHEGOR,

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

UN jour Satan, Monarque des Enfers,
Faiſoit paſſer ſes ſujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, pouſſoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en paſſant, à chaque ame:
Qui t'a jetée en l'éternelle flamme?
L'une diſoit: Hélas! c'eſt mon mari:
L'autre auſſi-tôt répondoit: C'eſt ma femme.
Tant & tant fut ce diſcours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein conſiſtoire:
Si ces gens-ci diſent la vérité,
Il eſt aiſé d'augmenter notre gloire:
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque Démon plein d'art & de prudence,
Qui, non content d'obſerver avec ſoin
Tous les hymens dont il ſera témoin,
Y joigne auſſi ſa propre expérience.
Le Prince ayant propoſé ſa ſentence,
Le noir Sénat ſuivit tout d'une voix.
De Belphégor auſſi-tôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveille,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,

On lui donna mainte & mainte remiſe (1);
Toutes à vue, & qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correſpondants.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines,
Bref, ce qui ſuit notre condition,
Fut une annexe à ſa légation (2).
Il ſe pouvoit tirer d'affliction
Par ſes bons tours & par ſon induſtrie;
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain temps:
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le Ciel voulut mettre d'eſpace
Entre le monde & l'éternelle nuit:
Il n'en mit guere; un moment y conduit.
Notre Démon s'établit à Florence,
Ville, pour lors, de luxe & de dépenſe;
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, ſous le nom du Seigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla comme un riche homme,
Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle abondance:
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptés,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa,
Fut la louange: Apollon l'encenſa;
Car il eſt maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneur en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit. Il n'étoit point de Belle

(1) Des lettres de change, pour toucher de l'argent.

(2) *Fut attaché*; de ſorte que, durant le temps de ſon ambaſſade, il devoit être ſujet à tous les accidents de la vie humaine.

Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant ſauvage fût-elle :
Car de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main,
Par les préſents, s'applanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ai ja dit, & le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen en journaux différents ;
L'un, des époux ſatisfaits & contents,
Si peu rempli, que le Diable en eut honte :
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle & bien faite, & peu d'autres tréſors :
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroiſſoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande :
Le pere dit que Madame Honeſta,
C'étoit ſon nom, avoit eu juſque-là
Force partis ; mais que, parmi la bande,
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le pourſuivant s'applique
A gagner celle où ſes vœux s'adreſſoient.
Fêtes & bals, ſérénades, muſique,
Cadeaux, feſtins bien fort appetiſſoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambaſſade :
Il n'y plaint rien ; en uſe en grand Seigneur,
S'épuiſe en dons. L'autre ſe perſuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Concluſion, qu'après force prieres,
Et des façons de toutes les manieres,

Il eut un oui de Madame Honeſta.
Auparavant le Notaire y paſſa (3),
Dont Belphegor ſe moquant en ſon ame,
Hé quoi, dit-il! on acquiert une femme
Comme un château! ces gens ont tout gâté.
Il eut raiſon : ôtez d'entre les hommes
La ſimple foi, le meilleur eſt ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous ſommes,
Dans les procès, en prenant le revers.
Les ſi, les car, les contrats ſont la porte
Par où la noiſe entra dans l'univers;
N'eſpérons pas que jamais elle en ſorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille;
Le cœur fait tout, le reſte eſt inutile.
Qu'ainſi ne ſoit, voyons d'autres états.
Chez les amis, tout s'excuſe, tout paſſe;
Chez les amants, tout plaît, tout eſt parfait;
Chez les époux, tout ennuie & tout laſſe.
Le devoir nuit, chacun eſt ainſi fait.
Mais, dira-t-on, n'eſt-il, en nulles guiſes,
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.

Sur ce point-là c'eſt aſſez raiſonné.
Dès que chez lui le Diable eut amené
Son Epouſée, il jugea par lui-même
Ce qu'eſt l'hymen avec un tel démon:
Toujours débats, toujours quelque ſermon
Plein de ſottiſe en un degré ſuprême.
Le bruit fut tel, que Madame Honeſta
Plus d'une fois les voiſins éveilla:
Plus d'une fois on courut à la noiſe.

(3) Fit le contrat de mariage.

Il lui falloit quelque ſimple Bourgeoiſe,
Ce diſoit-elle : un petit Trafiquant
Traiter ainſi les filles de mon rang !
Méritoit-il femme ſi vertueuſe ?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe :
J'en ai tegret ; & ſi je faiſois bien....
Il n'eſt pas sûr qu'Honeſta ne fît rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux Epoux, à ce que dit l'Hiſtoire,
Sans diſputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps ; bref, un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épouſa
La parenté de Madame Honeſta ;
Ayant ſans ceſſe & le pere & la mere,
Et la grand'ſœur avec le petit frere ;
De ſes deniers mariant la grand'ſœur,
Et du petit payant le Précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cauſe
De ſa ruine, infaillible accident,
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant ! qu'eſt-ce que cette choſe ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, ſait pêcher en eau trouble ;
Et plus le bien de ſon Maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble ;
Tant, qu'aiſément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur reſteroit.
Donc, par raiſon bien & duement déduite,
On pourroit voir chaque choſe réduite
En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt Intendant à ſon tour :
Car regagnant ce qu'il eut étant Maître,

I's reprendroient tous deux leur premier être.
Le ſeul recours du pauvre Roderic,
Son ſeul eſpoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir ſa bourſe,
Eſpoir douteux, incertaine reſſource.
Il étoit dit que tout ſeroit fatal
A notre Epoux, ainſi tout alla mal.
Ses agents (5), tels que la plupart des nôtres,
En abuſoient: il perdit un vaiſſeau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau.
Trompé des uns, mal ſervi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à ſa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'eſquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre pourſuite
Il ſe ſauva chez un certain Fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Mathéo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit,
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers & ſa femme encor pire;
Qu'il n'y ſavoit remede, que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon: iroit-on là le prendre?
Dame Honeſta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner?
Choſe ennuyeuſe, & qu'il eſt las d'entendre:
Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
Si-tôt que lui Mathéo l'en prieroit;
Trois fois, ſans plus; & ce, pour récompenſe
De l'avoir mis à couvert des Sergents.
Tout auſſi-tôt l'Ambaſſadeur commence,
Avec grand bruit, d'entrer au corps des gens.
Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
Devint alors, l'Hiſtoire n'en dit rien.

(5) Ceux qui avoient ſoin de ſon commerce.

Son coup d'eſſai fut une fille unique,
Où le galant ſe trouvoit aſſez bien :
Mais Mathéo, moyennant groſſe ſomme,
L'en fit ſortir, au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple, il ſe tranſporte à Rome,
Saiſit un corps : Mathéo l'en bannit,
Le chaſſe encore : autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable ſortit.
Le Roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille ;
Maint jeune Prince étoit ſon pourſuivant :
Là, d'Honeſta Belphegor ſe ſauvant,
On ne le put tirer de cet aſyle.
Il n'étoit bruit, aux champs, comme à la ville,
Que d'un Manant qui chaſſoit les eſprits :
Cent mille écus d'abord lui ſont promis.
Bien affligé de manquer cette ſomme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'eſpérer
Que Belphegor ſe laiſſât conjurer)
Il la refuſe ; il ſe dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui, ſans ſavoir comment,
Sans dons du Ciel, par haſard ſeulement,
De quelques corps a chaſſé quelque Diable,
Apparemment chétif & miſérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire ; on le force, on l'amene,
On le menace, on lui dit que, ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que ſa puiſſance
Se manifeſte avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en préſence
Notre Démon & ſon conjurateur :
D'un tel combat le Prince eſt ſpectateur.
Chacun y court ; n'eſt fils de bonne mere
Qui, pour le voir, ne quitte toute affaire.
D'un côté ſont le gibet & la hart,

Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mathéo tremble, & lorgne la finance.
L'Eſprit malin, voyant ſa contenance,
Rioit ſous cape, alléguoit les trois fois,
Dont Mathéo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes;
Le tout en vain : plus il eſt en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit
Que ſur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance,
Néceſſité lui ſuggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour;
Ce qui fut fait : de quoi l'Eſprit immonde
Un peu ſupris, au Manant demanda :
Pourquoi ce bruit ? coquin, qu'entends-je là ?
L'autre répond : C'eſt Madame Honeſta,
Qui vous reclame, & va par tout le monde
Cherchant l'époux que le Ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le ſuccès qu'avoit eu ſon voyage :
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres états :
Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie;
Ceux que l'hymen fait de ſa confrairie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de ſoi la choſe ne ſoit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux deſtin :
Mais comme tout ſe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eſt en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompenſé,
Encor qu'il eût ſon retour avancé.
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas merveilles

(6) Comme font encore, en Angleterre, la plupart de ceux qu'on mene au ſupplice.

Qu'ayant ſans ceſſe un Diable à ſes oreilles,
Toujours le même, & toujours ſur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle.
Dans les enfers, encore en change-t-on.
L'autre peine eſt, à mon ſens, plus cruelle:
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer?
Premiérement, je ne ſais pire choſe,
Que de changer ſon logis en priſon.
En ſecond lieu, ſi, par quelque raiſon,
Votre aſcendant à l'hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſta, s'il ſe peut:
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.

ÉPITAPHE
DE M. DE LA FONTAINE,
FAITE PAR LUI-MÊME.

JEAN s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant ſon fonds avec ſon revenu,
Croyant tréſor choſe peu néceſſaire.
Quant à ſon temps, bien ſut le diſpenſer:
Deux parts en fit, dont il ſouloit paſſer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire (1).

(1) *Et ſes charmants Ecrits, que tout le monde admire,*
Et dont la gloire durera
Autant que des BOURBONS *le floriſſant Empire,*
Qui croira
Que La Fontaine *les oublie?*
Sans doute il s'en ſouvient bien;
Mais ſa modeſtie
Les comptoit pour rien.

AVIS DU LIBRAIRE.

JE prends la liberté de joindre à ces vers, qui me ſont tombés entre les mains, une Fable qui m'a été recommandée par un ſavant Abbé, comme aſſez digne de voir le jour. *L'on n'y trouvera pas*, m'a-t-il dit, *les agréments qui couloient ſi naturellement de la plume de la Fontaine, qu'on diroit qu'il ne s'en appercevoit point lui-même ; mais, ſi je ne me trompe, elle ſera pourtant reçue du Public avec indulgence, par le ſtyle ſimple dont elle eſt contée, & ſur-tout à cauſe du ſens moral qu'elle contient, lequel intéreſſe & intéreſſera toujours les hommes, jeunes, vieux, de moyen âge, de différent ſexe, de quelque rang & de quelque condition qu'ils ſoient.*

FABLE.

La Cigale trouvée parmi une foule de Sauterelles.

SUr le midi, dans le temps (1)
Qu'aux Moucherons chaſſent les Hirondelles,
Un Villageois chaſſoit aux Sauterelles,
Qui, ſautant & voletant dans ſes champs,
Les tondoient à belles dents.
Il les prend, il les empale (2),
Réſolu de tout tuer.
Lors ſous la main lui tombe une Cigale ;

(1) C'eſt-à-dire, en été, que les Hirondelles, volant de tous côtés, happent Mouches & Moucherons, pour elles & pour leurs petits.

(2) Pour en régaler la Volaille de ſa baſſe-cour.

Et, tout prêt à l'écraſer,
D'un ton dolent la Cigale s'écrie :
Conſidérez, bon homme, je vous prie,
Que je n'ai, de ma vie,
Gâté vos fleurs, vos fruits, votre herbe, ni vos bois.
Pourquoi te trouvois-tu, reprit le Villageois,
En ſi mauvaiſe compagnie (3)?

(3) Quelques perſonnes trouvent à propos que je me déclare l'Auteur de cette petite piece de Vers, pour empêcher qu'un Editeur inſenſé ne s'aviſât un jour de la donner à la Fontaine. Je déclare donc, par déférence pour ces Meſſieurs, que c'eſt moi qui ai mis en vers cette Fable, dont Eſope eſt l'Inventeur, comme on peut le voir dans ſa vie, compoſée par la Fontaine, *pag. xxxij*.

COSTE.

TABLE
DES FABLES
CONTENUES
DANS LA SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIEME.

FABLE I. *Les Animaux malades de la Peſte*, P. 167
FABLE II. *Le mal Marié*, 169
FABLE III. *Le Rat qui s'eſt retiré du monde*, 171
FABLE IV. *Le Héron*, 172
FABLE V. *La Fille*, 173
FABLE VI. *Les Souhaits*, 175
FABLE VII. *La Cour du Lion*, 177
FABLE VIII. *Les Vautours & les Pigeons*, 179
FABLE IX. *Le Coche & la Mouche*, 181
FABLE X. *La Laitiere & le Pot au lait*, 182
FABLE XI. *Le Curé & le Mort*, 184
FABLE XII. *L'Homme qui court après la Fortune, & l'Homme qui l'attend dans ſon lit*, 185
FABLE XIII. *Les deux Coqs*, 188
FABLE XIV. *L'ingratitude & l'injuſtice des Hommes envers la Fortune*, 189
FABLE XV. *Les Devineresſes*, 191
FABLE XVI. *Le Chat, la Belette & le petit Lapin*, 193
FABLE XVII. *La tête & la queue du Serpent*, 194
FABLE XVIII. *Un Animal dans la Lune*, 196

LIVRE HUITIEME.

FABLE I. *La Mort & le Mourant*, 195
FABLE II. *Le Savetier & le Financier*, 201
FABLE III. *Le Lion, le Loup & le Renard*, 203
FABLE IV. *Le pouvoir des Fables*, 204
FABLE V. *L'Homme & la Puce*, 207
FABLE VI. *Les Femmes & le Secret*, ibid.
FABLE VII. *Le Chien qui porte à ſon cou le dîner de ſon Maître*, 209
FABLE VIII. *Le Rieur & les Poiſſons*, 210
FABLE IX. *Le Rat & l'Huître*, 212
FABLE X. *L'Ours & l'Amateur des jardins*, 213
FABLE XI. *Les deux Amis*, 215
FABLE XII. *Le Cochon, la Chevre & le Mouton*, 217
FABLE XIII. *Tircis & Amarante*, 218
FABLE XIV. *Les Obſeques de la Lionne*, 220
FABLE XV. *Le Rat & l'Eléphant*, 222
FABLE XVI. *L'Horoſcope*, 223
FABLE XVII. *L'Ane & le Chien*, 227
FABLE XVIII. *Le Baſſa & le Marchand*, 228
FABLE XIX. *L'avantage de la Science*, 230
FABLE XX. *Jupiter & les Tonnerres*, 231
FABLE XXI. *Le Faucon & le Chapon*, 234
FABLE XXII. *Le Chat & le Rat*, 235
FABLE XXIII. *Le Torrent & la Riviere*, 237
FABLE XXIV. *L'Education*, 238
FABLE XXV. *Les deux Chiens & l'Ane mort*, 239
FABLE XXVI. *Démocrite & les Abdéritains*, 240
FABLE XXVII. *Le Loup & le Chaſſeur*, 242

LIVRE NEUVIEME.

FABLE I. *LE Dépositaire infidele,* 245
FABLE II. *Les deux Pigeons,* 248
FABLE III. *Le Singe & le Léopard,* 250
FABLE IV. *Le Gland & la Citrouille,* 252
FABLE V. *L'Ecolier, le Pédant & le Maître d'un jardin,* 253
FABLE VI. *Le Statuaire & la Statue de Jupiter,* 255
FABLE VII. *La Souris métamorphosée en Fille,* 256
FABLE VIII. *Le Fou qui vend la Sagesse,* 259
FABLE IX. *L'Huître & les Plaideurs,* 260
FABLE X. *Le Loup & le Chien maigre,* 261
FABLE XI. *Rien de trop,* 262
FABLE XII. *Le Cierge,* 263
FABLE XIII. *Jupiter & le Passager,* 264
FABLE XIV. *Le Chat & le Renard,* 266
FABLE XV. *Le Mari, la Femme & le Voleur,* 267
FABLE XVI. *Le Trésor & les deux Hommes,* 268
FABLE XVII. *Le Singe & le Chat,* 270
FABLE XVIII. *Le Milan & le Rossignol,* 271
FABLE XIX. *Le Berger & son Troupeau,* 272

LIVRE DIXIEME.

FABLE I. *LEs deux Rats, le Renard & l'Œuf,* 274
FABLE II. *L'Homme & la Couleuvre,* 282
FABLE III. *La Tortue & les deux Canards,* 285
FABLE IV. *Les Poissons & le Cormoran,* 286
FABLE V. *L'Enfouisseur & son Compere,* 288
FABLE VI. *Le Loup & les Bergers,* 289
FABLE VII. *L'Araignée & l'Hirondelle,* 291

FABLE VIII. *La Perdrix & les Coqs*, 292
FABLE IX. *Le Chien à qui on a coupé les oreilles*, 293
FABLE X. *Le Berger & le Roi*, 294
FABLE XI. *Les Poiſſons & le Berger qui joue de la flûte*, 296
FABLE XII. *Les deux Perroquets, le Roi & ſon Fils*, 298
FABLE XIII. *La Lionne & l'Ours*, 300
FABLE XIV. *Les deux Aventuriers & le Taliſman*, 301
FABLE XV. *Les Lapins*, 303
FABLE XVI. *Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre & le Fils de Roi*, 305

LIVRE ONZIEME.

FABLE I. *Le Lion*, 308
FABLE II. *Les Dieux voulant inſtruire un Fils de Jupiter*, 310
FABLE III. *Le Fermier, le Chien & le Renard*, 312
FABLE IV. *Le Songe d'un Habitant du Mogol*, 314
FABLE V. *Le Lion, le Singe & les deux Anes*, 316
FABLE VI. *Le Loup & le Renard*, 319
FABLE VII. *Le Payſan du Danube*, 321
FABLE VIII. *Le Vieillard & les trois jeunes Hommes*, 324
FABLE IX. *La Souris & le Chat-huant*, 326
EPILOGUE, 327

LIVRE DOUZIEME.

FABLE I. *Les Compagnons d'Ulyſſe*, 335
FABLE II. *Le Chat & les deux Moineaux*, 339
FABLE III. *Du Théſauriſeur & du Singe*, 340
FABLE IV. *Les deux Chevres*, 342
FABLE V. *Le vieux Chat & la jeune Souris*, 343
FABLE VI. *Le Cerf malade*, 344
FABLE VII. *La Chauve-Souris, le Buiſſon & le Canard*, 346
FABLE VIII. *La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris*, 347
FABLE IX. *Le Loup & le Renard*, 349
FABLE X. *L'Ecreviſſe & ſa Fille*, 352
FABLE XI. *L'Aigle & la Pie*, 353
FABLE XII. *Le Roi, le Milan & le Chaſſeur*, 354
FABLE XIII. *Le Renard, les Mouches & le Hériſſon*, 358
FABLE XIV. *L'Amour & la Folie*, 359
FABLE XV. *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue & le Rat*, 361
FABLE XVI. *La Forêt & le Bûcheron*, 365
FABLE XVII. *Le Renard, le Loup & le Cheval*, 366
FABLE XVIII. *Le Renard & les Poulets d'Inde*, 367
FABLE XIX. *Le Singe*, 368
FABLE XX. *Le Philoſophe Scythe*, 369
FABLE XXI. *L'Eléphant & le Singe de Jupiter*, 370
FABLE XXII. *Un Fou & un Sage*, 372
FABLE XXIII. *Le Renard Anglois*, 373
FABLE XXIV. *Daphnis & Alcimadure*, 375
FABLE XXV. *Le Juge Arbitre, l'Hoſpitalier & le Solitaire*, 378

23 f.
A.
35.